

LES ILES

RENÉ SCHWOB

ROME
OU LA MORT!

DESCLÉE
DE BROUWER

à Jean de Sabrejus, ou je connais
depuis longtemps, en vive sympathie, et dans
l'amour commun de Christ et de la France
— en dechue

Paris 6/4 38

ROME OU LA MORT !

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LES CANTIQUES DE LA VIE. (Poèmes). Épuisé.

MOI, JUIF, LIVRE POSTHUME. (*Le Roseau d'or.* Plon, éd.).
NI GREC, NI JUIF. (Idem. Plon, éd.).

LE PORTAIL ROYAL. (Chartres). (Grasset, éd.).
CAPITALE DE LA PRIÈRE. (Lourdes). (Desclée De Brouwer, éd.).
SOLITUDE DE JÉSUS-CHRIST. (La Terre Sainte). (Desclée
De Brouwer, éd.).

PROFONDEURS DE L'ESPAGNE. (1^e édition aux *Cahiers verts*,
Grasset, éd.).
UNE MÉLODIE SILENCIEUSE. (Grasset, éd.).
CHAGALL ET L'ÂME JUIVE. (Corrèa, éd.).
LE VRAI DRAME D'ANDRÉ GIDE. (Grasset, éd.).

VIE DE SŒUR MARIE DE JÉSUS CRUCIFIÉ. (*La légende
dorée au delà des mers.* (Grasset, éd.).

LA CROIX SUR LA LOUVE ROMAINE

Ivoire du IX^e siècle

(Musée chrétien. Vatican)



LES ILES

RENÉ SCHWOB

ROME
OU LA
MORT

14 ILLUSTRATIONS HORS-TEXTE

DESCLÉE DE BROUWER & CIE, ÉDITEURS
76^{bis} et 78, RUE DES SAINTS-PÈRES, PARIS (VII^e)

Copyright by Desclée De Brouwer et Cie, 1938

A ROME
GARDIENNE DE LA GRACE

AVERTISSEMENT

« Rome ou la mort ! » C'était le cri de Garibaldi lançant ses troupes à l'assaut de la ville des Papes. Il m'a semblé que ce cri ne prenait tout son sens que sur le plan spirituel ; et, sur ce plan, que la Passion que nous souffrons lui conférerait par surcroît une actualité surprenante.

Pour des raisons contingentes je me suis résolu à réunir deux volumes en un seul ; mais ces raisons m'ont obligé à retrancher de mon texte plusieurs chapitres auxquels je tenais. Il ne fallait pas, en effet, excéder un certain nombre de pages sous peine de ne pouvoir publier les autres. Il me parut bon, en outre, de supprimer tout ce qui ne se rapportait pas à mon nouveau plan.

Je me console de ces retranchements en pensant que l'édition italienne en est indemne, mon premier livre y paraissant seul. On trouvera donc, dans celle-ci, quelques notes sur la vie romaine actuelle, qu'il me fallut exclure d'un ouvrage où elles ne trouvaient plus leur place.

Sans l'avoir désiré j'ai rejoint, dans le développement de ma longue analyse, un ordre très voisin de celui d'un illustre ouvrage de Bossuet. Peut-être cette rencontre fortuite de l'Évêque de Meaux et du grand Soldat

contribuera-t-elle un peu à ranimer entre nos deux peuples une amitié dont l'Église et l'esprit ont un égal besoin.

Si mon travail pouvait simplement témoigner, au delà des Alpes, de l'immense admiration d'un Français pour la vocation spirituelle de l'Italie, et si, aux yeux de quelques Français, il réussissait à présenter une image émouvante de cet admirable pays, je n'aurais pas perdu ma peine.

Je ne souhaite en tout cas rien d'autre à ce livre, que d'aider ceux qui le liront à goûter aux bienfaits d'une unité dont la seule Rome a les clés.

R. S.

PRÉSENCE DES HOMMES

I

PREMIER CONTACT

Retrouverai-je jamais la fraîcheur de ce premier contact avec Rome? Ma jubilation contraste avec la détresse que j'éprouvais à Jérusalem. C'est ici la gloire anticipée de l'Église. Et elle éclate d'autant plus que jamais le monde n'a fait autant de fracas en s'écroulant.

Je suis assis au pied de l'autel de la Minerve, entre le Saint-Sacrement, le corps de sainte Catherine, le Christ de Michel-Ange et la tombe d'Angelico. Où donc peut-on avoir, comme ici, dans si peu d'espace, autant de souvenirs rassemblés, autant de marques de la grandeur et de la diversité de l'Église. Car c'est cela surtout qui me frappe : à quel point l'Église est l'institution qui sait tout intégrer.

Je n'avais d'abord regardé que de loin ce Christ. En approchant je sens avec quelle volupté son corps a été taillé, caressé. Je reste confondu devant ce frémissement charnel qui n'est pas tout à fait pur. N'importe! L'Église ne se refuse à rien d'humain. Cette pensée me grise. Elle me délivre. Je me persuade que moi aussi il me faut continuer mon travail, oser tout dire.

Mais l'ombre m'entoure de plus en plus. Je laisse là mes notes. J'achève ma visite...

Voici une chapelle plus claire. Celle où l'on voit une Annonciation sur fond d'or. Au moins de cela je suis sûr : que je ne tarderai guère à être rassasié des œuvres d'art. C'est le climat spirituel de Rome qui m'enchant — l'ébriété dans laquelle ses envolées baroques me

mettent depuis que j'ai débarqué dans cette via Nazionale, si laide cependant. La grandeur ; le goût de la grandeur ; une humanité qui ne se refuse à rien. Le contraire de l'ascétisme peut-être. L'anticipation de la gloire. Une espèce de déchaînement presque païen de l'amour. Si je ne me lave pas de tout mon judaïsme ici, c'est que je suis indécrottable. Et de tout protestantisme subjectif. Rome, c'est la gloire du monde dans la lumière de l'esprit : la gloire même de l'homme dont la force se transfigure.

Pas une ombre au tableau. C'est l'apothéose chrétienne de ce qu'il y a de plus sensible au monde.

Rome me rappelle un peu l'Égypte. Non pas à la manière de la Suisse qui remet en mémoire son cosmopolitisme affreux ; le côté humain de l'Égypte ; son adoration de la terre. Avec cette différence, bien entendu, que le culte de toute la terre nous porte à Rome à un plus vaste amour. Mais c'est la même façon de faire entrer toutes les créatures dans le jeu — de les faire participer à l'édification de la beauté. Toutes les pierres sont belles.

Enfin Rome, comme l'Égypte, c'est la dérision des musées, étant elle-même un immense musée où rien n'a cessé de vivre.

Je sors de l'église. Le Panthéon à droite, la charmante fantaisie du Bernin m'accueillent. Ici je me rappelle la Palestine. Et combien j'y avais été frappé du rassemblement de tous les événements de l'Écriture dans un petit espace. C'est dans un petit espace aussi le rassemblement de toutes les inventions du génie, de la plastique humaine. Tous les styles, sur quelques kilomètres carrés. Mais le plus exquis, c'est l'air qui m'entoure, où je baigne, l'air doré qui s'assombrit et où rien n'arrête les bruits les plus proches, où rien n'empêche le tintement de cloches lointaines de me parvenir. Tout, ici, est à portée de la main, de l'esprit et du cœur. Tout y est minutieusement humain.

A droite, la sévère façade d'un palais utilisé aux fins du Régime. A gauche, un hôtel qui ne s'appelle pas moins que : de la Minerve, de Cavour et de la France réunis.

Je le pensais bien : on ne laisse rien échapper à Rome de ce qu'on peut saisir. J'en ai la poitrine gonflée.

Est-ce à Rome aussi que je le dois : je commence à comprendre toute l'importance du temporel quant au spirituel lui-même; et qu'il n'importe pas que de prier. C'est l'architecture civile de l'Église qui me surprend, qui m'enchant, qui m'emplit. La beauté, pour avouer en bref ce par quoi je m'attendais à être le plus choqué : *de son administration!* Du corps apparent qui est le support du corps mystique.

Je regarde dans la petite rue adjacente. Tout un pensionnat de jeunes filles bleues s'engouffre deux par deux dans une librairie. Pour acheter un cahier ou un livre, j'imagine. Il a fallu que toutes y passent.

J'ai de moins en moins envie de suivre mon premier plan et de faire de ce livre la suite de mes deux pèlerinages, l'illustration bien concertée des mystères glorieux. J'ai bien plus envie de me laisser aller au plaisir de mes découvertes et de les noter au fur et à mesure. De parler tantôt de ces enfants qui chantent et qui crient, tantôt du bruit des fontaines qui délicieusement surprend.

J'écris ceci au bord d'une des vasques de la place Farnèse où les inlassables filets d'eau tombent avec un bruit de pluie. Toute la nature prend part à cette féerie.

VISITE AUX QUARTIERS PAUVRES

Mais ma visite, ma première visite aux parias de Rome m'a trop marqué pour que je puisse ne pas y revenir, m'y arrêter longuement. J'avais déjà visité, il y a 4 ans, la première paroisse de mon ami l'abbé. Aux portes de Rome, elle aussi; dans la banlieue la plus misérable.

Et comme il n'y avait pas d'église et qu'il était sans ressources, il disait la messe dans une cave.

...Lorsqu'il m'eut montré ces immenses baraquements il fallut encore qu'il me parlât des dix ou quinze personnes qui y logent, souvent dans une seule, quelquefois dans deux chambres, pour que je commençasse à sentir la misère que cela signifiait ; et quelle gêne de chaque instant.

Il fallut surtout tels détails précis, navrants et qui ne manquaient pas, pour me plonger à plein dans cette détresse imprévue. Moins sordide sans doute que celle de la zone, car, là encore, l'État a balayé tout ce qui était trop purulent et s'est chargé de construire les bicoques qu'ils habitent, trop étroites — mais propres du moins et presque souriantes ; tandis que la zone chez nous est d'une épouvantable infection.

Je touchais donc au vif la plaie de cet immense corps souffrant que l'État empêche tout juste de mourir.

Cela aussi, c'est Rome ; l'envers de Rome ; et que je ne puis négliger à la faveur de mes exaltations au milieu des églises et des palais romains, des fontaines, des stades, des statues. Et ce monde de pauvres, chassé des quartiers où il logeait pour que Rome ait plus de gloire, n'a plus à présent, loin de Rome, aucun moyen de vivre. C'est un camp de pauvres aux portes de la ville.

Nous nous y rendîmes donc, après un détour à travers la cité où s'élèvent les tout récents bâtiments des facultés, somptueux et simples, conçus dans le style le plus récent : ce sont des monuments romains qui n'attendent je crois qu'un peu de patine pour s'harmoniser au reste de la ville avec lequel ils discordent encore. Le régime n'a rien épargné pour faire grand. Et les installations intérieures, aussi belles, sont douées des perfectionnements modernes les plus coûteux. Non ! On n'a rien épargné pour rattraper, pour dépasser les autres pays dans leur culte de la science. Et cela aussi c'est le cruel côté païen

du monde d'aujourd'hui ; par où ce paganisme serait inexcusable s'il ne finissait pas un jour par servir à exalter une vie qui ne fût plus seulement la vie musculaire de quelques privilégiés du destin.

Mais déjà le fascisme¹ s'inquiète de tout le peuple, s'efforce à rapprocher les classes. Et si j'avais à écrire au sujet du fascisme, c'est cette vertu-là que j'en louerais surtout.

D'ailleurs, il est vrai, ce régime est jeune ; le pays est pauvre ; et il est inévitable qu'une misère profonde se cache encore derrière des façades si vite édifiées. Aussi ne tiré-je aucun argument des faiblesses que je trouve. Je les y trouve. Mais voilà tout ! Et je m'efforce de le dire avec la mesure qui convient quand on juge un effort pareil à celui que fait en ce moment ce pays.

Je songeais aussi à la liberté rendue récemment au clergé, au respect qu'a retrouvé l'Église et sans lequel elle ne peut plus agir sur un monde apostat. J'y songeais obstinément en me promenant avec mon ami, au milieu de sa paroisse. Tout de même nous n'avons rien de tel à Paris. Et la misère y est aussi grande. Elle est plus triste encore. Notre supériorité, c'est plutôt dans les initiatives privées qu'elle se réfugie. Mais que peut notre admirable clergé ? Et le maire communiste de l'arrondissement laisserait-il prêcher en plein air ? La population supporterait-elle, comme dans cette pouilleuse commune romaine, les initiatives d'un prêtre et les manifestations publiques de la piété de quelques-uns ?

J'en ai vu s'agenouiller en pleine rue au passage secret du Saint-Sacrement. On se moquerait d'eux chez nous. On finirait peut-être bien par les empêcher de recom-

1. Je sous-entendrai toujours le fascisme de Mussolini. Lui seul lui confère la vertu, la grandeur qu'il a. Sans Mussolini le fascisme risquerait peut-être de ressembler au nazisme, bien que le caractère italien soit naturellement hostile et étranger aux monstruosité de celui-ci. Ils n'ont pour l'instant pas grand' chose de commun.

mencer. La plèbe de Rome n'est ni pire ni meilleure que la nôtre. Mais elle est condamnée au respect.

Aussi ni les chrétiens ni les prêtres n'ont-ils plus aucune excuse de ne pas aller vers les pauvres. Il est plus difficile ici qu'en France d'être saint, car tout y est plus aisé. Mais les chrétiens y sont aussi moins pardonnables qu'ailleurs de ne l'être point.

...Il me semblait retourner aux chrétientés des premiers temps quand je suivis, au milieu de l'aride campagne, le prêtre qui, sous sa soutane, portait l'invisible Sacrement. La nuit s'épaississait autour de nous. Et nous allions ainsi derrière lui, à pas pressés, de la petite chapelle (où est conservée l'Hostie entre les offices) jusqu'à l'église où allait avoir lieu le Salut. J'étais saisi à la faveur de la fraîcheur du soir et de l'obscurité par la familiarité de ce transfert silencieux. Des enfants, des femmes s'agenouillaient. Et nous, nous nous hâtions comme si quelque danger nous poursuivait.

Nous arrivâmes enfin à la pauvre église. Des garçons attendaient déjà, réunis dans une arrière-salle. Directs et francs; avec ce sourire charmant de gens déshabitués de la haine.

Alors tout de suite l'abbé mit le contact entre nous. Il invita l'un d'eux à chanter une petite chanson. Nous la reprîmes en chœur. Puis l'on passa sans transition au chapelet. Les femmes, les hommes, les enfants se pressaient dans l'église. Ni guindés, ni avachis; pleins d'une gentillesse exquise. N'ayant même plus l'air de se douter qu'ils étaient enfermés au fond de leur misère.

Oui, c'était un double aspect de Rome que j'avais devant moi: à la fois une sérénité affable et souriante — et la ferveur des premiers chrétiens.

Après quoi ce fut le sermon de l'abbé si l'on peut appeler ainsi une conversation où il les prenait tous à parti. Il ne s'agissait pas de spéculations théologiques ni de considérations sur l'histoire du monde, mais de leurs



PORTRAIT D'INNOCENT X

par Velasquez

(*Galerie Doria*)

Cliché Anderson

affaires à eux, de leurs relations avec le bon Dieu. J'en éprouvais une espèce de rafraîchissement incroyable. Comme si nous nous fussions baignés dans une eau brûlante et fraîche. Oui! C'était vraiment un aspect de la Rome primitive que j'avais sous les yeux, d'un temps où il était simple d'aspirer à la gloire.

Cela est-il possible ailleurs qu'à Rome — ailleurs qu'à Rome en ce moment? Dans tous les pays de mission sans doute. Mais en Europe?

Ce petit coin de Rome, ce sont les Catacombes de l'Europe dans un temps où tous les peuples sont apostats.

PORTRAIT D'INNOCENT X

Divine liberté de Vélasquez! Je me rappelle devant le portrait d'Innocent X les critiques que les « spécialistes » me faisaient à propos de ce que je disais de ce peintre dans mes notes d'Espagne. Ils ne trouvaient qu'un pompier ennuyeux où je voyais un homme plein de force et d'esprit. Ce portrait me confirme. Quelle masse, quelle montagne, quelle cataracte de sang et d'eau. C'est cela surtout, du côté peinture, qui me frappe : ce qu'il reste de nature accroché à cette robe blanche, à ce camail cramoisi. Et plus je m'approche de lui plus c'est la fantaisie, l'autonomie des touches de couleur, des traînées blanches qui me saisit. Il y a en particulier dans le voile de la robe, dans cette matière touffue, comme une descente de ruisseaux blancs alternant avec des filets roses et gris. La densité de la matière se compose de la fluidité de touches qui se pénètrent. Et tout cela tombe comme une cascade que rien de précis ne délimite, mais dont au contraire les bords extrêmes s'estompent, s'effilochent comme la buée autour d'une chute d'eau. Oh! sans doute, c'est un portrait, le plus beau, le plus somptueux des portraits. La gloire et la vulgarité s'y équilibrent avec une parfaite harmonie. Mais c'est surtout une peinture

et qui se divise entre le haut et le bas du corps en deux parties tellement séparées que si l'on ne regarde que la robe on ne peut plus rien en discerner, ni même que ce soit une robe encore : c'est une émanation blanche, mystérieuse, impondérable, qui tombe, qui s'écoule, qui s'enfuit.

J'aime que ce portrait d'un pape romain m'e suggère d'abord un jeu d'eaux, tellement Rome est pour moi la ville de l'eau. Non pas à la manière de Lourdes où l'eau humble se borne à guérir. L'eau ici est partout jaillissante. Elle se mêle partout à la glorification de la forme humaine. Et cette fontaine blanche ruisselle de la pourpre où la réalité humaine de ce pape se concentre : comme si la rougeur de son visage exigeait autour de lui cet encadrement vermeil.

Je ne voudrais pas forcer le sens de cette toile, mais enfin il me semble y voir sans effort une fontaine de vie tomber du sang d'un homme. Si loin qu'il pût sembler que nous en fussions, nous rejoignons ainsi ce qu'il y a de plus élémentaire dans l'Évangile. Sur le plan de la peinture, ce prêtre représente son maître : quel qu'il soit lui-même — si dur, si vulgaire, si pompeux — il est le vicaire du Christ ; et Velasquez l'a compris. La gloire dont il l'entoure est le cadre de la vérité catholique — celle qu'à chaque pas Rome suggère.

Il est bien remarquable aussi que le mouvement dont la blancheur de sa robe est animée soit uniforme ; qu'il entraîne dans un même sens le regard et l'esprit. Tandis que le bonnet, la tête, le col, les bras et le camail figurent des vallées dont les versants viendraient mourir le long de la ligne médiane du visage et du buste. Et l'analogie que la couleur même suggère : d'une fontaine tombant d'un rocher sanglant, se complète, pour peu que l'on pousse l'interrogation des formes que cette couleur vivifie, par le caractère même de ces formes. Paysage plus que portrait, il est la figure de Rome. C'est d'une contradiction interne que s'y engendrent la vérité et la vie.

ARC DE CONSTANTIN

Parti pour le Coelius et pour toutes les petites églises qui se groupent à sa cime, comme l'autre jour au Colisée je me suis arrêté cette fois devant l'Arc de Constantin. Non que cet arc m'enchanté — l'histoire romaine m'est bouchée et ces sculptures ne l'animent pas pour moi. Mais cette seule pensée me retenait : que tant de statues côte à côte fussent d'origines si diverses. Et que Constantin, pour se les approprier, les eût arrachées aux bâtiments de Marc-Aurèle et d'Adrien. N'est-ce pas de même que la Rome des Papes en usera ? L'envahissement de la vie n'a donc rien qui devrait nous choquer aujourd'hui.

Devant cet arc que baigne le soleil, en dépit de sa laideur et de mon insensibilité, entre les ruines du Palatin encore illisibles, le Colisée où le traditionnel martyr des millions de chrétiens n'eut sans doute jamais lieu, entre ces ruines muettes et l'arc à la triple voûte, je ne me promène pas sans trembler. Oh ! ce n'est pas la vertu historique de ces ruines qui me touche, ni aucun souvenir de l'Église ; mais d'entendre monter à travers des œuvres si diverses, juxtaposées sur une même façade, le cri jeté vers nous du fond des siècles. Ce seraient de simples bornes, ces pierres me toucheraient encore. Mais je doute si elles me toucheraient ailleurs autant qu'ici ; car c'est de la pérennité de Rome qu'elles nous font confiance ; à Rome elles nous y parlent moins d'elles-mêmes que de ce que ce nom contient de réalité humaine accumulée. Et qu'importe que cette réalité prenne la forme d'un cirque, d'un arc de triomphe, d'un théâtre ou d'un marché ? Ce qui compte, c'est qu'elles soient des pierres simplement. Et que des mains humaines les aient jointes un jour. Des pierres encore debout. Des fantômes immobiles. Et qui suffisent à témoigner que ce lieu fut choisi par les maîtres du monde. Ceci, en outre, et qui ajoute à la grandeur de leur témoignage : que, provenant de

siècles divers, leurs tronçons nous parlent moins de leur propre vertu que de leur insertion dans la trame du temps. Ainsi l'orgueil avec lequel tels et tels les élevèrent, l'irrespect pour les générations que leur pillage frustrait, cela devient sous nos yeux le signe d'une humilité imprévue et d'une dévotion involontaire, cruelle, mais profonde et patente au déroulement d'une histoire qu'ils se bornaient à déployer.

Que signifie donc, pour Rome, la survivance de ce monument, absurde en soi et périmé? Peut-être une assurance quant à cette incroyable puissance d'intégrer qui n'allait plus se démentir.

C'est d'un éternel présent que nous parlent ces pierres plus encore que du premier triomphe terrestre des chrétiens. Et le renouveau actuel de Rome apparaît sous ce jour dans la vraie ligne de son destin. Il lui confère une fois de plus sa vivante raison qui est d'être comme un four où l'histoire est sans cesse brassée : de la chair et des pierres pour que son nom se perpétue.

IMAGES DE ROME

Toute la terre nous conte notre propre misère et la grandeur de Dieu. Rome seule fait exception avec Jérusalem ; en ceci qu'à Jérusalem la déréliction de Dieu devient tangible. Et Rome lui oppose, mieux qu'aucun lieu du monde, la grandeur de l'homme.

Fallait-il donc que je vinsse ici pour entrevoir un art auquel il me semblait que l'on n'avait même pas à s'arrêter? Cet art, à Balbeck, je n'en ai senti que l'ennui. C'était le même pourtant! Mais ce n'est pas encore sa beauté qui me touche. Sa présence plutôt ; le sens qu'il prend à Rome, la clarté qu'il projette sur un état qui préparait l'Église.

Et il est bien remarquable en effet que cet art soit si prodigieusement humain que c'est, par excellence, à

quelque chose de social que l'on pense quand on pense à lui. Vais-je l'aimer dans la mesure où je le détestais — pour les mêmes raisons? Il est vrai! nos goûts dépendent à ce point de la lumière où baignent les choses que, sans l'effort de notre esprit qui fait le jour autour de nous et nous permet d'étendre plus ou moins nos amours, nous ne sortirions guère de nous-mêmes. C'est dans mes propres goûts, dans l'habitude de mon propre passé que j'étais rencogné quand je repoussais, au nom de la beauté, la banale grandeur de cet art où il semble que l'Église fut couvée. Il me fallait donc faire un pas de plus. Mais ce pas n'était possible qu'à la faveur d'une transplantation dans cette ville inconnue. Je m'y dirige au hasard. Je n'en connais rien. Si ce n'est que Dieu l'a choisie pour en faire le centre humain de son empire. C'est cela qui m'éclaire sur elle, sur moi — qui commence à me faire entrevoir la grandeur de son art. A l'autre bout du temps le baroque devait en prendre la suite. Entre les deux : le déroulement des immenses figures byzantines. Tout cela gagnant à Rome son plein développement. Encore que Rome ne donnât guère le jour à aucun art, aucun artiste. C'est son climat qui était nécessaire, et moins pour engendrer que pour étendre la gloire avec la majesté, comme si les plus hautes réalités humaines dussent passer par ici avant de recouvrir le monde.

J'en conviens : cette pensée m'enivre. La lumière qu'elle me donne sur Rome m'aide à comprendre le rôle d'une certaine laideur, déjà me permet de l'aimer. Puissance des mots! Aurais-je compris sans eux la beauté de ces bas-reliefs sans beauté, de ces frises en série, de ces portraits vaniteux et compassés. Je me rappelle encore quel coup d'œil méprisant je jetai, pas plus tard qu'hier, avant de m'enfoncer dans mes notes, aux scènes qui se déroulent sur l'arc de Constantin. Des photographies me disais-je! Le plus méprisable des naturalismes. A travers ces bas-reliefs je pressens maintenant,

mieux que cette beauté à laquelle je songeais trop, quelque chose auprès de quoi la splendeur des Grecs pâlit peut-être. Rome m'introduit à une plus simple histoire humaine, à l'expression même de la vie la plus immédiate et de la force temporelle. Car c'est à ce point qu'il faut aller. A considérer combien la terre est le domaine de ces hommes qui, en près de dix siècles, n'ont jamais su demander aux arts que les images les plus strictes, les plus quotidiennes, les plus immédiates. La terre était à ce point leur domaine, qu'ils ne pouvaient se détourner de ses aspects les plus mornes, fût-ce pour en faire apparaître la tendresse cachée. Ils en étaient les maîtres. Ils y étaient enfermés. Comment auraient-ils donc imaginé divinité plus véridique que celle qu'ils conféraient à leurs empereurs? S'ils adoptèrent l'Olympe, c'était en attendant leurs propres dieux. Mais ces dieux-là, c'est de leurs propres maîtres qu'ils les tirèrent. L'Église exigeait peut-être ce réalisme avant de prendre corps à son tour dans ce peuple. C'est de la terre qu'il fallait que le siège terrestre du Christ fût formé.

A travers tout ce que je vois, au tournant de chaque rue, à chaque pas, je pressens dans Rome combien tout est orienté dans ce sens ; et que les siècles les plus lointains étaient attirés, convoqués vers ce centre dont l'Église allait avoir besoin. Mais c'est aux bas-reliefs de Constantin, à ceux que j'ai vus hier au pied des rostres, dans le Forum, c'est à ces images si humainement laides que je retourne, car il ne me semble pas que je les aie pressés avec un suffisant amour.

Oui! ce qui me touche, c'est qu'ils soient à ce point de simples comptes rendus de la gloire de l'État, une image très gonflée, très simple pourtant, des événements de sa vie. Ah! on ne trouve point, à ces racines de la figuration romaine, l'ironie du Bernin, ni l'amusement qu'il prenait à faire se jouer des formes agitées, à faire souffler autour d'elles un imperceptible vent. Il n'y a pas de vent dans

ces sculptures. Elles sont guindées, elles se prennent au sérieux. Ce sont des ex-voto sans ingénuité ! Et qui se reproduisent ainsi au long des siècles. Telle est la raison d'être de leur art : il suspend des ex-voto en plein air pour rendre grâces à l'empereur de ses victoires. Il confère à la forme humaine comme une gloire anticipée. Ce sont des témoignages de satisfaction qu'ils s'accordent, des diplômes sculptés. Et qui, dans ce centre romain, permettent à tous les peuples de la terre de figurer. La sculpture, sur ces monuments de la grandeur, affecte déjà ce double aspect de Rome : elle exalte le corps dans sa vérité immédiate, et aussi dans l'espèce de confusion, de communion où il se mêle aux autres, à l'univers subjugué.

On avait déjà vu sur des bas-reliefs assyriens des foules grouiller, des prisonniers travailler. Et l'Égypte est pleine des images du labeur humain. Néanmoins, ici et là, des dieux sont présents. Tout leur est consacré. Seul l'art romain n'en appelle qu'aux hommes — et, quand il figure un dieu, c'est sous des traits médiocres et encore humains. Mais dans l'ensemble ce n'est pas aux dieux que leur art se réfère. Ils les invoquent. Ils ne leur donnent point de part au milieu d'eux. C'est à eux-mêmes qu'ils pensent. Ils se félicitent de leur propre force. Un tel orgueil (sans que je l'eusse très précisément déchiffré) me rendait cet art odieux. Je me sens injuste à présent en pensant à l'amour de la nature humaine qu'il signifie ; et que la beauté de la nature ni la beauté ne comptait plus.

Le peuple romain, c'est à toute la terre qu'il lui était bon de se sentir consacré. Il préparait pour le Christ cet humble amour des choses quotidiennes auquel la persistante absence du Christ laissait l'accent de son puéril orgueil ; comme d'une nature livrée à sa force et qui ne tire que de soi des vertus qui attendent d'être sanctifiées. Il était bon à ce peuple de se sentir, ainsi que la terre, consacré. C'était sa manière de transfiguration à lui,

celle même que son art si vulgaire nous conte. La gloire de disposer de tout l'humain, de ne songer qu'à lui, de lui appartenir. C'est le premier aspect de la consécration de l'Église. Sa matière anticipée.

Depuis les premiers temps de Rome tout est liturgie à Rome. Et les bas-reliefs où se déroule la gloire des empereurs, tant de portraits uniformes, se ramènent à cette vaste litanie sociale dont l'expression purifiée sera celle des fresques et des mosaïques où l'on voit, à la ville qui l'avait mûri, le corps de l'Église se substituer. C'est à peine si l'on perçoit la transition. On passe des sarcophages de l'une aux tombes de l'autre, par un détail qui se modifie légèrement. Et Thésée se trouve embarqué pour le ciel.

Mais l'art des mosaïques et des premières fresques me semble un témoignage plus émouvant encore de la manière dont l'Église s'est infiltrée dans le siècle. Et je ne songe pas aux trop évidents témoignages de Sainte-Constance où ce sont les mosaïques païennes elles-mêmes qui se montrent à nous dans la chapelle primitive qui nous reste ; mais à ces grandes compositions qui, sitôt après, dès le moment où l'Église allait officiellement commencer sa carrière temporelle, parlent sur les murs du Christ et de ses Saints.

Il y avait eu des saints dans tout l'Orient. Le rôle de Rome c'était de donner une forme à leurs souvenirs, comme, naguère, à son peuple qu'elle faisait défiler sur ses murs. Les saints triomphent à leur tour. Dans la même laideur que les premiers Romains, avec de l'hébétude en plus. Il n'y a pas à essayer de leur découvrir à eux non plus une beauté sensible. Leur beauté, s'ils en ont, c'est celle des bâtiments où l'Église se fondait, se résumait, achevait de s'incarner. Elle est monumentale. C'est cela la réalité nouvelle du christianisme. Et rien n'est si émouvant

que de suivre, de Palestine à Rome, le transfert auquel consentait de se soumettre cette révélation du ciel. Il me semble qu'on n'opposera, on ne rapprochera jamais assez Rome et Jérusalem. Ces mosaïques nous le disent où, pour la première fois, nous voyons des hommes célébrer en grande pompe le Dieu-homme, nous présenter leurs images autour de la sienne. Il y a un laps de plusieurs siècles en Terre Sainte entre le moment où Jésus y meurt et celui où les Chrétiens viennent y refluer. Dans l'entre-deux l'Église souffre et grandit. Et c'est de cet intervalle que catacombes, fresques et mosaïques portent encore témoignage devant nous.

Tristes personnages de ces compositions qui se déroulent sur les murs des basiliques ! Ce qui les caractérise, c'est d'être de grandes formes vagues, entourant de leur simple présence celui en qui ils ont reconnu le Sauveur.

A la différence de la beauté spécifiquement chrétienne, d'un Angelico par exemple, qui exige que l'on soit chrétien, au moins par une disposition naturelle, pour le comprendre et l'aimer (et je puis bien le dire car, avant de recevoir le baptême, je n'y comprenais rien), à la différence de l'art chrétien individuellement élaboré, l'art des mosaïques et des fresques primitives m'a toujours paru bouleversant. Je n'y flairais pas cette spiritualité pour laquelle je me sentais si peu d'attrait. Ce qui m'y était sensible, c'était comme dans tous les arts archaïques la commotion du mystère en quelque sorte anonyme, pas très différente après tout de celle, tout automatique, que les premiers Grecs nous donnent — ou les beaux animaux des premiers Chinois. Tout ce que j'y flairais, c'était une obscure consécration à une réalité invisible. Et c'est l'hébétude de ces grands gaillards blancs qui me la suggérait. De sorte qu'à l'inverse de la laideur romaine c'est leur laideur qui m'attirait. Je ne soupçonnais guère encore de quelle lente maturation le corps de l'Église avant de naître avait eu besoin, et que l'antique

Rome n'avait été choisie que pour cela. Rien ne me disait donc à voir dans l'art de Rome autre chose que la laideur d'une matrice vide. Et c'est, encore une fois, que rien à Rome n'est beau, à part la lumière qui la baigne, ses pins parasols, son ciel, ses cyprès et la composition de toutes choses ; comme s'il suffisait à tant d'ouvrages humains d'être humains pour être plus que beaux. Cela me frappe avec une évidence singulière en face des mosaïques et des premières fresques. Tout cela s'est peu à peu engendré de l'art le plus descriptif, le plus utilitaire. Et voilà que c'est devenu la plus ardente des prières. Au lieu de se développer autour d'un empereur, au lieu de se complaire encore à la réalité, ces formes enroulées dans leurs grandes tuniques se sont immobilisées plus ou moins. Les barbares sont-ils aux portes — ou la mort veille-t-elle ? Enfin leur hébétude, celle même qui faisait dire à Taine tant de sottises, s'est emparée des corps, des visages. Tout s'est figé en hiératiques attitudes. Et l'aveu de la victoire du Christ, la part plus encore que la joie qu'ils y prennent, ont effacé sans retour l'inquiétude des victoires humaines. Rien pourtant ne se passe ici dans les nuages ! Chacun ne songe qu'à son rôle. Mais telle est leur beauté singulière que, sur des fonds d'or, leur silhouette exacte se détache. Et que de ces hommes, devant nous, qui n'ont rien de mystérieux, un mystère se dégage et nous enveloppe. Ce sont des corps qui n'ont pas envie de plaire. La vérité les a comme arrachés à eux-mêmes pour n'en plus laisser voir que le nom et la forme. Elle les a fixés dans une attitude d'adoration un peu épouvantée. Ni beauté, ni charme, ni tendresse. La force à laquelle les Romains consacraient leurs ouvrages a saisi ces grands corps comme des arbres déracinés. Et ils sont devant nous tout étonnés, si terrestres, de ne plus appartenir à la terre. Tel est, je crois, le passage de l'art romain à l'art chrétien, si l'on peut parler d'art quand il s'agit d'une telle incarnation de la vérité — car

celle-ci, pour être transmise et conservée, exigeait un nouveau corps. Et c'est ce corps-là que ces grandes formes pour la première fois constituent autour du Christ avec leurs misères et leurs laideurs. Oui ! c'est une litanie nouvelle qui s'élève — la litanie d'une Église visible qui s'imprime peu à peu sur les murs des lieux où les premiers chrétiens se réunissent. Je voudrais presque dire : la litanie de nos corps dans ce qu'ils ont de misérable et de stupide. Le ciel et l'or se déploient derrière eux. Pour eux, ils n'offrent d'autre signe de transfiguration que cette auréole qui ceint leur tête et qui est tout ce qui reste des feuilles de chêne ou de lauriers dont on se faisait des couronnes. Tout se trouve projeté sur un plan où rien d'humain n'est renié, mais où l'homme ne se joint plus à l'homme que pour entonner des louanges.

Grandes processions de Byzance, de Ravenne et de Rome qui font s'étreindre pour la première fois d'un même embrassement l'Orient et l'Occident du monde, après les catacombes, que j'aime vous contempler à Rome. A travers vous se dessine la réalité d'une communion nouvelle où les vivants et les morts ne sont plus séparés. Rome hérite de Rome la matière de sa transfiguration. Mais c'est des morts de toute la terre que la nouvelle Rome hérite, dans un culte où les corps sanctifiés n'ont plus besoin de nos prières. L'incroyable renversement s'est accompli. Les morts eux-mêmes, c'est donc à Rome qu'il a fallu qu'ils viennent pour y gagner la force de leur irrésistible expansion — pour la manifester du moins aux yeux des hommes. Et leur pays, Rome, pour la première fois, nous dit que c'est toute la terre.

FORUM

Il ne semble pas y avoir de passé à Rome. Tout y paraît encore doué d'une si intime présence. A l'opposé de ce que suggèrent, là-bas, en Grèce ou en Syrie, ces

villes où des millénaires ont accumulé leurs vestiges. A l'opposé même de Jérusalem, si vivante pourtant sur les soubassements d'une histoire plus vieille que l'histoire de Rome. Mais ici, tout s'est poursuivi dans une direction horizontale. Et les hommes n'ont eu qu'à se succéder pour faire se développer le germe planté au milieu d'eux.

J'y songeais au Forum l'autre soir. L'ombre gagnait toutes les ruines. Celles qui étaient à ras de terre avaient déjà sombré. Les plus hauts monuments surgissaient seuls au milieu des arbres, des quelques colonnes qui se dressent encore. J'avais sous les yeux un vrai champ de bataille. Le ciel lourd de nuages, la pluie qui tombait achevaient cette sauvage impression d'une ville saccagée, tandis que les grandes églises qui bordent le Forum de leurs masses répétées, l'effaçaient, l'écrasaient comme un mort.

L'impression qu'on eût dû avoir de tant de tristesse conjugée, c'est une impression de défaite. Et tout au contraire ces ruines sans beauté qui, pour mon esprit étranger à l'histoire, signifient si peu, c'est de leur présence qu'elles m'entretenaient. Et je ne me lassais pas de les écouter dans ce nocturne paysage. Elles étaient comme un souvenir que Rome eût entretenu dans son propre cœur.

Sans doute j'avais appris déjà, à la faveur de la Toussaint dont c'était le jour, que le culte peut-être le plus cher aux Romains c'était le culte de leurs morts. On en avait conclu qu'ils étaient encore des païens. Mais un tel culte me livrait le mot de ce que je sentais partout flotter autour de moi et jusque dans cette obscurité qui enveloppait peu à peu les ruines du Forum. Une sorte d'oubli de soi derrière le rôle que l'on joue. Un drame où l'on disparaît pour permettre aux morts de se survivre. C'est cela que me présentait le spectacle que j'avais sous les yeux : le respect de la mission de Rome. Et le visage de tant de siècles finissait par y prendre une monotonie

grandiose et farouche. Je songeais à ce que j'avais ressenti à Athènes, à Sounion. Rien n'en était plus dissemblable. Là-bas tout me comblait d'un coup : la pureté du ciel, celle de la matière, l'impondérable légèreté de ces fûts qui se dressaient plus souples que des corps. Il m'était accordé enfin d'entendre une musique de lumière, de marbre, dont les monuments romains n'avaient jamais été qu'un froid pastiche d'où rien d'impondérable, aucune exaltation ne se dégage. Les colonnes ici parlent à la mémoire. Elles n'ont point d'autre objet. Et tant qu'un tronçon en restera debout il remplira cette fonction-là. Car c'est pour sa propre gloire que les temples de Rome furent bâtis.

C'est ce chant que j'écoutais dans la nuit. Il empêchait les ruines d'être tristes. Peut-être, il y a vingt ans, ne m'aurait-il pas frappé comme aujourd'hui. Mais la jeune vigueur de ce peuple ressuscité m'aidait à lui donner son sens. Et quand, ayant enfin quitté le Forum et la nuit, j'entrai par hasard dans la petite église illuminée, au-dessus de la prison de saint Pierre, toute une assemblée fervente, collée au prêtre pour un chemin de croix imprévu, me confirma encore plus dans la pensée qui m'obsédait : que vraiment la garde de l'Église était confiée à ce peuple comme un corps composé indistinctement de tous les vivants et de tous les morts.

Je reviens sur cette déficience dont je ne peux pas m'empêcher de sentir l'art romain toujours frappé. Je consens qu'il ait toutes les vertus. Mais la beauté ? Dans toute sa longue histoire ce peuple était trop occupé à durer, à se prolonger dans l'espace et le temps, : comment aurait-il jamais songé à rapporter au ciel sa puissance et sa joie ? Comment un tel art se serait-il orienté vers les dieux ? Or, c'est à condition de se renoncer, c'est à partir du moment où elles suggèrent leur invisible, leur intangible raison d'être, que des formes — fussent-elles fêti-

chistes — accèdent à la beauté. Et la danse immobile à laquelle se livraient sous mes yeux au delà des Propylées une dizaine de colonnes en ruines, si je ne la discernais plus de la perfection à laquelle j'avais rêvée, c'est qu'elle était en effet dépouillée, démunie, la plus nue. Sans aucun élément didactique, sans histoire. Comme le langage d'un esprit qui n'aurait plus eu besoin de recourir à aucune forme naturelle pour créer des formes de lumière et de miel douées d'une vie plus ardente que la vie. Qu'il y ait eu un miracle grec il faut aller en Grèce pour s'en rendre compte — encore que le visiteur doive être disposé à n'y pas exiger de la forme qu'elle lui conte rien d'autre que l'émotion de son mystère. Le miracle grec, qui ne serait plus miracle si nous pouvions y revenir, nous révèle du moins que la beauté est la victoire de l'esprit qui ne tient plus à la terre que pour l'entraîner après lui. C'est à la grandeur de ce désintéressement que la beauté grecque doit sa vertu. Mais elle n'est pas le ciel encore. Et peut-être pour le gagner faut-il la perdre. Sur le plateau de l'Acropole il manque à la beauté pour nous combler le cœur de s'adresser un peu à notre faiblesse. Elle est comme une offrande éternelle, dévoilant un langage qui n'appartient pas au temps d'après la division des hommes. Mais la vocation de Rome était à l'opposé — de rassembler toute l'humanité, de résumer en elle dans l'espace et le temps la diversité de la terre. De quoi son art se fût-il inquiété, que des hommes? C'est dans ce sens, par sa vocation même, que le désintéressement lui était interdit. Et c'est pour cela que sa propre beauté ne semble pas l'avoir inquiétée beaucoup. Dans la mesure où la beauté est une approximation de la prière.

Ainsi les Romains ne nous apprennent pas à prier. Mais quand nous écoutons les Grecs, quelque chose en nous nous rappelle à nous-mêmes. C'est notre cœur qui, sur cette beauté sans tache, prend sa revanche. Entre la

Grèce et Rome c'est notre vocation d'être ainsi déchirés. Ou plutôt, c'est la vocation d'Israël d'avoir mis la pierre de discorde entre cette terre et ce ciel. Comme si la vocation d'Israël fût toujours de contester la légitimité de tout. L'art chrétien nous entretient désormais de cette fragilité, de cette instabilité-là. C'est cet objet qui lui est propre. Il en fait son offrande et sa perfection — parlant de nous au ciel ; et à la terre, de l'au-delà.

PALATIN

Je commence à comprendre, maintenant que la Rome papale n'existe presque plus, que la raison d'être de la Rome d'aujourd'hui est de livrer les ruines qu'elle contient. Je ne m'insurge plus contre les fouilles, fussent-elles au prix du charme de Rome, car ce changement marque un tournant dans son histoire...

... Ainsi l'art grec serait orienté vers les dieux, l'art romain vers les hommes ; et l'art chrétien est comme un pont jeté de l'un à l'autre, à la fois soucieux de louer le ciel et de prendre en pitié la faiblesse ou de célébrer la force humaines. Et cette double orientation lui vaut son caractère singulier, de parler de Dieu en langage charnel — un caractère qui ne cessera d'aller en s'accentuant ; jusqu'à atteindre finalement sa propre caricature dans le naturalisme académique dont depuis un siècle les églises fleurissent.

PALAIS DES CONSERVATEURS

Émotion de me retrouver dans le petit salon des archaïques grecs. Je reconnais ma joie ; pareille à celle goûtée jadis aux métopes de Selinonte, aux colonnes du Parthénon. Ici et là le même art. Les Grecs ne répugnaient donc pas à se servir des corps. Fût-ce pour louer le ciel. Mais quand ils nous les montrent, c'est un peu à la manière

des futurs Byzantins. Il faudra que je revienne sur cette tradition, car les premières mosaïques de Rome du IV^e au VII^e siècle transfigurent l'art romain. Tandis qu'à partir du VIII^e ou du IX^e, c'est la beauté des Grecs qui est sanctifiée. Ici nous sommes devant la beauté nue. Et le corps se dresse frémissant, mais déjà hiératique, déjà parcouru de ce frisson sacré que nous cherchons en vain à travers dix siècles d'art romain. Il n'y a pas de suffisance dans ces torses drapés, dans ces figures qui ne bronchent pas. Vêtements, chevelures, visages, tout consent ici à son immobilité pour favoriser la descente d'un dieu. Quand les Romains font des libations ils ont l'air de presser la divinité de les secourir. Ils semblent toujours agités comme si la contemplation leur était inconnue; et que l'important, ce fût de retenir prisonniers leurs dieux.

Ces statues archaïques nous livrent des secrets plus profonds. Avant le surhumain langage du Parthénon, un sens si pur qu'en dépit des corps qui se présentent à nous c'est à l'élan des colonnes que l'on songe. A la similitude des formes verticales; à la parenté du génie humain et de la nature. Ces statues du VI^e siècle, entre l'arbre et la colonne, font passer à travers les plis de leur robe le souffle de la vie. C'est là le signe de la beauté : il n'est pas besoin d'agiter des étoffes pour animer des corps. L'agitation à laquelle les baroques recourront est comme la parodie de cet imperceptible vent — pénible tant qu'elle n'a pas l'air de se douter qu'elle est une parodie, admirable au contraire, et découvrant à l'art de nouveaux horizons, dès qu'avec Bernini elle sourit d'elle-même et s'exagère malicieusement. Rien n'est plus loin du vent, des draperies envolées, de l'ironie du Bernin qu'une de ces figures archaïques. Nous sommes dans un temps où l'esprit n'avait pas encore peur d'être sa propre dupe; il ne se retournait pas sur lui-même pour s'en assurer avec cette exagération dans l'exactitude

qui prive le spectateur de toute fascination. Au contraire tout archaïsme se ramène à cet art de la fascination grâce auquel l'immobilité de l'objet se traduit intérieurement dans notre esprit et notre cœur par une immobilité correspondante. C'est au point que l'on ne peut plus savoir si l'auteur a désiré de faire un religieux hommage à la divinité ou d'y amener ses spectateurs. Mais il n'y a presque plus à distinguer ici entre ces deux désirs, car il s'agit avant tout d'un art où la communion s'établit entre le sculpteur, la pierre, le fidèle — et l'invisible objet de leur triple offrande.

Les Byzantins retrouveront dans leurs mosaïques cette tradition. Mais ils y mêleront ce tremblement qui nous rendra sensible une parenté dont la Grèce n'avait pas fait encore sa religion. C'est de l'art romain que le baroque s'engendrera. Le baroque, c'est du romain qui s'envole.

Jusqu'à ce moment-là on peut dire que le romain se dirige vers la terre, pèse sur elle. Le baroque prend possession de l'air.

Il n'est pas jusqu'à l'arc de Titus que, de mon poste sur la petite plate-forme derrière le Capitole, je vois émerger du fond du Forum (et il apparaît là-bas tout seul, droit et net, encadré par la moitié supérieure de la façade baroque de San Martina et l'arête du toit de tuiles de Saint-Joseph des Charpentiers), il n'est pas jusqu'à cet arc léger sur lequel un défaut de perspective plante un pin parasol et trois cyprès qui, ainsi, par rapport à cette croix ajourée sur le ciel et même à cette lourde coupole, ne semble encore lourd et pesant en dépit de la netteté de son arche béante. J'ai à faire effort jusque pour aimer cette pesanteur-là qui pourtant me touche, tant l'idée de légèreté et celle de beauté s'identifient dans mon esprit, et tant la grandeur romaine a fini par se trouver spontanément exclue de l'une en même temps que de l'autre.

Et pourtant de quel poids magnifique tombe ce discours

aux peuples de la terre, avec quelle sonorité il retentit. Et toute la nature semble lui faire de sa légèreté contrepoids.

Quand je relève le nez de mes notes le ciel qui était rose et léger est uniforme et gris, l'ombre s'est avancée très vite, a tout envahi d'un coup. Je m'attarde encore. Mon regard se promène sur ces rives des siècles et de la nuit. Auprès de moi un enfant parle de « scalette ». Tout cela est un jeu pour lui.

Je retourne place du Capitole. Je m'en gorge les yeux. Quelle simplicité! Je ne l'épuise pas de mes regards. Et je pense que, depuis un mois que je suis à Rome, c'est la première fois que je m'y attarde, la première fois du moins qu'à force d'y rester son intarissable beauté commence à se découvrir.

Je fais le tour par la via di Villa Caffarelli. La nuit est presque close; le chemin de ronde qui surplombe la rue du théâtre de Marcello est désert. Ce théâtre est enfoui dans les arbres. Il semble qu'il n'y ait plus de ruines de ce côté-ci, mais seulement par-dessus les murs et les toits des maisons une longue arête de coupoles, de campaniles, de colonnes, de façades surélevées — une espèce de diadème chrétien sur le front de la ville. Et les projecteurs y dardent leurs feux morts et crus.

Au delà une muraille de nuages noirs, percés de quelques feux. J'avance encore. Ainsi rapprochées les unes des autres pour occuper tout le champ du ciel, se dressent maintenant une dizaine de coupoles énormes. C'est la cité des Papes qui surgit de la nuit. Et comme je me penche par-dessus la balustrade, j'aperçois à mes pieds la cage de la louve et de l'aigle. O légende! O tradition! tout a donc sa place ici.

MUSÉE DES THERMES

Il me vient tout à coup à l'esprit que la religion romaine représente exactement la source sociale dont parle

Bergson — tandis que Jérusalem recevait la source universelle, celle qui tombait d'en haut dans le cœur des prophètes. Et peut-être, dans l'histoire de l'Église, Rome a-t-elle continué de maintenir cet aspect social au cœur même de l'Église. C'est grâce à Rome que l'Église est si humaine. Cette pensée est encore obscure mais j'y pressens une grande vérité. Je suis de plus en plus frappé par le côté exclusivement terrien de toutes les sculptures romaines, sans exception. Il y a là une nécessité qui ne dépend pas des individus, qui ne pourrait être brisée par eux, mais qui s'impose à eux de l'intérieur par une loi inéluctable. Et ce caractère si général, si incroyablement inévitable est vraiment celui par lequel s'exprime la vocation collective du peuple romain. C'est dans ce sens qu'il faut interroger son art, et non dans les différences que peuvent présenter les diverses époques ou les divers artistes les uns par rapport aux autres. Rome source sociale de la religion catholique, voilà je crois la réalité profonde, unique, qu'il importerait de dévoiler à travers toutes les variations de la pensée romaine et la diversité des civilisations endossées. La vocation terrienne de Rome. Les Romains sont des gens merveilleusement occupés les uns des autres.

Je m'attarde à d'admirables bustes — à un sarcophage plus splendide encore, tout grouillant de guerriers aux faces étrangement semblables à des visages gothiques. Si l'art du XIII^e rentre dans la beauté, ce sarcophage y rentre donc aussi. Avec quelque chose de plus agité encore, mais qui ne gêne plus, tant l'impression d'ensemble est forte, tant la vie est partout répandue. Un homme, à droite, tête nue, frappe un soldat casqué, du geste et avec le même air de tel Judas des fresques primitives. Enfin, ici, nous reconnaissons assez l'esprit de l'art moderne que nous pouvons aimer, pour l'aimer aussi et comme une œuvre d'art. Du II^e, du III^e siècle? Peu m'importe. Si je m'attarde à cette admirable scène c'est surtout en raison

de la distance où elle demeure de l'art grec en dépit de son indéniable beauté. L'opposition entre les deux arts il ne faudrait donc pas encore la faire consister en ceci : que l'un s'identifierait à la beauté et l'autre à la grandeur. Cette grandeur est belle aussi. L'opposition tient bien plus en ce que jamais dans ses périodes les plus hautes l'art grec ne donne cette impression de pure humanité, tandis qu'au contraire fût-ce dans ses plus beaux chefs-d'œuvre jamais l'art romain ne fait fuser l'esprit vers les hauteurs. C'est à cette opposition des deux sources de l'art que se réduit l'opposition, l'incompatibilité des émotions qu'ils nous valent. Et si tout mon cœur se porte à l'art grec, c'est de la manière dont il se porte aussi au cœur de l'Église vers ce que celle-ci a de théocentrique. L'art romain est incorrigiblement anthropocentrique. Il offre en quelque sorte le côté jésuite de la plastique anté-chrétienne. Ce qui explique que le style jésuite ait pu si facilement devenir le style de l'Église à Rome. Ceci posé il me semble qu'il n'y a plus d'obstacle à l'admiration, à l'amour que nous lui pouvons porter. C'est le côté « ecclesia », le côté église que nous devons apprendre par lui à chérir. Ce qu'il y a de social, de solidaire, on pourrait presque dire d'unanimiste avant la lettre — ce qu'il y a d'humainement semblable entre les membres divers d'une même communauté — abstraction faite de tout universalisme spirituel et des révélations de la divinité. C'est dans ce sens que les Romains ont pris la succession des Juifs dans ce que ceux-ci avaient de plus humain.

De même que la Grèce offrait comme un reflet, dans la plastique, de l'universalisme religieux de leurs prophètes.

La Grèce et Rome nous proposent dans leurs arts les deux images concrètes de la dualité d'Israël qui, lui, ne devait engendrer aucun art. On pourrait dire qu'Israël dans sa contradiction intime contenait, avant l'Incarnation, la double nature humaine qui devait prendre d'elle-même une conscience en quelque sorte

plastique à Athènes et sociale à Rome. Et c'est aussi pourquoi il est absurde de vouloir toujours réduire la sculpture romaine à une imitation de la sculpture grecque. Elles procèdent l'une et l'autre de deux tendances spirituelles exactement divergentes. Et littéralement des deux sources opposées de la morale et de la religion. Le chrétien résume en lui spirituellement ces oppositions ethniques, car il y a en chacun de nous un Grec, un Juif et un Romain. Et les trois se combattent et se déchirent. Et ils ne finissent par s'accorder que dans un anéantissement mystique où l'amour de l'humanité et l'amour de Dieu se rejoignent pour engendrer de nouveau, au fond de l'âme, le Christ.

L'art grec et l'art romain en sont les ébauches plastiques, disjointes et mutilées.

RETOUR AUX ARCHAÏQUES

Je retrouve avec joie ces tronçons hiératiques. Évidemment il n'y a rien de tel dans l'art romain. Mais, au contraire, rien n'en est plus proche que les madones byzantines qui fleuriront en Occident, aux alentours des Croisades. Les Croisades n'ont peut-être pas seulement porté l'Europe vers l'Asie, mais orientalisé et hellénisé l'Occident. La Grèce est d'abord orientale. Jusqu'à ce que l'Europe découvre de nouveau la nature, c'est l'Orient, c'est la Grèce qui lui donne le goût de son art liturgique et figé. La liturgie serait peut-être moins une invention romaine, qu'une tradition du Levant. Ce qui est romain c'est la part que l'humain, le social a prise dans l'Église. Et il faudrait donc encore nettement distinguer entre ces deux aspects de la liturgie. Mais j'aurai assez d'occasions d'y revenir à Rome pour ne songer à présent qu'à ces admirables épaves qui portent jusqu'à nous le souvenir d'un peuple consacré¹. Il est vrai, toutes ces Korès

1. On se souvient du mot de saint Paul : *Athéniens, je vous trouve, à tous égards, plus religieux que les autres peuples...* (Actes XVII, 22).

étaient peut-être faites en série, comme les bustes de Palmyre, comme tant de frises et de chapiteaux romains. On pourrait dire aussi comme les Madones byzantines. Mais à la ressemblance de celles-ci, à la différence de ce qui ne porte qu'une marque latine, leur monotonie est tournée vers le ciel. C'est cet art liturgique que j'essayais l'autre jour de saisir à travers les fresques et les mosaïques et que j'avais sans doute tort de chercher dans les œuvres purement romaines. Il y a d'un côté un langage qui attend du spectateur son achèvement, qui sollicite l'esprit, ne lui proposant en somme qu'un schéma très sommaire, une forme à peine humaine, plutôt un volume géométrique sur lequel l'artiste a dessiné les bords d'un vêtement qui le recouvre comme une écume — de l'autre, un langage qui, en ayant l'air de cacher le corps, le révèle au contraire dans ce qu'il a de plus individué, de plus éphémère et si complètement qu'il n'exige du spectateur aucun effort pour être saisi. Il dit tout. Il dit trop. Il ne dit rien en somme. C'est à de bien rares exceptions près qu'il s'adresse en nous à ce qu'il y a d'extra-social, de supranaturel. En général il ne dessine pas, il reproduit. Que reproduit-il? Une expression fugitive; un décor; un vêtement. Encore une fois il n'en appelle pas à l'esprit pour être complété par la formulation que celui-ci doit fournir aux formes hiératiques: il agit sur la mémoire pour la contraindre à se souvenir. En effet ce sont des ex-voto ainsi qu'il m'avait bien semblé d'abord et qui — comme le sarcophage admirable devant lequel j'ai passé tant d'heures hier, aux Thermes — peuvent atteindre à cette splendeur que connaîtront un jour l'art gothique, l'art baroque. Mais enfin ce ne sont jamais que des ex-voto à la grandeur de Rome et qui ont si fort besoin qu'on ne les oublie pas, que, lui imposant tous leurs traits, ils ne font grâce d'aucun détail au spectateur. Ils le supposent. C'est en le brusquant qu'ils lui parlent. Tandis que les archaïques ne s'adressent jamais qu'à

ce qu'il y a de divin en nous pour en solliciter un secours, une parole, une prière. C'est en cela qu'ils sont humbles. Ils conviennent qu'ils ne sont pas complets sans nous. D'une certaine façon ils sont bien plus humains que les statues romaines puisqu'ils n'accèdent à leur plénitude que grâce à cet appoint humain sans lequel ils ne seraient que formes indistinctes, que blocs muets. C'est cela ! Leur humilité quête de nous une parole qui leur donne leur sens. Les statues romaines se passent de nous. Elles nous laissent entendre que notre unique rôle c'est d'être écrasés sous leur poids. Nous sommes un peu comme une société d'esclaves autour d'elles. Les premiers sculpteurs grecs établissent un rapport plus direct entre le ciel et nous et d'une certaine manière conviennent que le ciel, dans l'adoration dont il a besoin, dépend de nous. Non pas encore de notre cœur, mais de nos sens, de notre lucidité, de notre admirable raison, et surtout de cette part dans notre intelligence où tout l'univers retentit sous forme de paroles et de poésie. Les œuvres romaines sont des ordres auxquels on ne peut se soustraire. Les leurs sont des invitations à l'esprit. Elles se dressent au milieu de nous sans décor. Tandis que l'art romain tend partout ses monotones draperies, figées parfois, mais non pas hiératiques, souvent agitées, qui pourtant n'accèdent presque jamais à cette vie plus vraie que la vie et qu'ils ont l'air d'ignorer. C'est un mémorial qu'ils nous ont laissé de leurs gestes, de leur activité. De la vie des Grecs au contraire, si nous nous bornons à interroger les sculptures, nous ne savons rien. Si ce n'est qu'ils étaient voués à la louange continue des habitants du ciel. L'art le plus social se trouve avoir été le moins humain en ce que, ne s'adressant qu'à notre nature la plus superficielle, il laisse intacte, il laisse en friche tout ce qui en nous a besoin de se délivrer des images. C'est par des images que les Grecs nous parlent, mais ni assez complètes, ni assez

réelles pour nous encombrer de leur masse. Et déjà c'est du poids du monde que leurs énigmatiques suggestions, leurs appels nous délivrent. Il n'y a point d'appel dans tout l'art romain. Il pèse sur nous, il tombe sur la terre. Il nous écrase de sa formidable exigence. Il n'est fait que pour nous. Et cependant il vit sans nous. Tandis que l'autre, tout en ne s'adressant qu'aux dieux, sa vie même est suspendue au concours que les hommes lui portent. Ses formes dégagent autour d'elles leur musique qui nous entraîne après elles. C'est une musique adaptée aux contours de notre esprit, comme aux modulations les plus subtiles de l'humilité, de l'amour et de la joie.

Ce matin encore, au Musée du Capitole, je laisse se continuer le dialogue de l'art grec et de l'art romain. Mais d'abord comment parler d'art grec, d'art romain, quand l'un et l'autre se sont étendus sur tant de siècles. Et pourtant il y a un art français du XII^e au XX^e siècle ; il y a un art italien ; c'est-à-dire qu'à travers toutes les variations temporaires un certain esprit d'un bout à l'autre de l'histoire sur une même terre se continue. Il est absurde de croire que tout se réduise à des questions d'individus comme le prétendait je ne sais quel primaire qui niait l'idée de patrie. Ne fût-il inspiré que par les formes de la nature environnante, un art serait déjà contraint à une certaine unité. On peut croire qu'il obéit aussi, comme le peuple même qui le développe à travers les siècles, à une certaine constante spirituelle, à une certaine vocation. Et si peut-être il n'est pas nécessaire d'avoir des connaissances didactiques pour comprendre dans les arts le sens d'une telle vocation, il faut par contre être assez familiarisé avec le son du langage plastique pour discerner, derrière les apparences qui, la masquant, semblent la contester, cette pensée continue à qui leur seul objet est de permettre de se perpétuer. Je crois que

la simple constatation de cette unité sous-jacente devrait suffire à donner une conception spiritualiste de l'histoire. Comme d'ailleurs la constatation de tout ce qui, à travers les variations formelles, permance dans quelque ordre que ce soit, fût-il le plus matériel. Mais les matérialistes n'aperçoivent que les changements, c'est-à-dire, somme toute, les aspects les plus apparents, les plus grossiers. Et du fait de leurs évidents changements concluent que rien ne dure, parce qu'ils ne distinguent pas cet élément durable qui exige pour se dévoiler une vive attention et surtout le goût des profondeurs.

C'est un fait que je ne réussis pas, malgré tous mes efforts, à croire à ce que j'entends et vois ; mais derrière ce que j'entends et vois, je ne suppute et ne cherche que cette réalité impondérable qui murmure à peine et ne se montre pas. C'est elle que j'essaie de déceler à présent dans la consciencieuse auscultation à laquelle j'essaie de me livrer. Désireux toutefois de n'être pas dévié de l'impartialité de cette enquête interne par la pensée de la conclusion à laquelle nous savons à présent que l'art romain devait aboutir. Je voudrais n'être inquiet de rien prouver, d'établir rien de préconçu ; me borner seulement à faire surgir la vérité cachée dont j'ai la hantise et la fascination. Il me semble que pour une telle recherche les œuvres les plus médiocres servent autant que les plus belles. Car les défauts d'expression, les inégalités du langage aux choses exprimées laissent transparaître la nécessité insensible, au moins autant que les adéquations réussies. L'important en effet n'est pas tant dans la chose exprimée, ni même dans l'art de l'exprimer, que dans la découverte de ce qui, en dépit des défauts ou des perfections individuelles, s'impose impérieusement à tous ceux qui se servent d'un ciseau, d'un pinceau ou d'une plume. Je n'arrive pas à douter de ces injonctions souterraines, si inconscients que leurs traducteurs puissent en être ; ni si inégaux ou si supérieurs qu'ils lui soient.

BUSTE DE « BRUTUS »

Brutus? Ce n'est pas Brutus qui m'importe. Mais cette perfection de style qui, dans une œuvre attribuée au IV^e ou au III^e siècle av. J.-C. nous livre, avant toute décadence, avant tout empâtement, tout académisme, les traits de l'art romain au plus haut point d'eux-mêmes. Il s'agirait là pour Rome, si l'on fait abstraction des Étrusques, presque d'une œuvre archaïque. Et pourtant rien de ce qui rapproche les uns des autres tous les arts archaïques ne se lit sur ce grave visage. Si l'on admet que c'est une œuvre de la maturité plastique de Rome, rien de ce qui marque une maturité ne s'y lit non plus. Le souci d'une ressemblance exacte est ce qui nous frappe d'abord — ce qui emporte tout. Une fidélité à l'humain dans ce que celui-ci a d'éphémère, de solennel. Pourquoi contester à l'art romain cette humanité? Elle n'est pas en effet celle de la Grèce, une humanité qui a besoin du consentement du spectateur pour s'achever, c'est-à-dire doublement humaine dans l'objet qu'elle présente, dans le sujet dont celui-ci ne peut se passer. Elle l'est si l'on peut dire simplement, comme au premier degré. Et c'est peut-être pour cela qu'elle déçoit, qu'elle rebute. Pourquoi m'y attarderais-je si elle n'a pas besoin de moi? Peut-être aimons-nous une œuvre à proportion de ce qu'elle sollicite de nous. Une œuvre trop parfaite nous touche moins qu'une œuvre un peu bancal. Une œuvre un peu vague laisse une certaine part à notre activité, à l'opposé d'une œuvre qui dit tout. Les sculptures romaines sont trop solides sur leurs pieds, elle ne trahissent pas assez les apparences pour nous émouvoir. Ni le spectateur ni l'auteur n'ont plus rien à dire, c'est l'objet lui-même qui parle. Et il parle à n'en plus finir. Sculpture éloquente. Sans doute. Mais, vue sous ce jour, faite pour nous toucher! Je n'en connais pas d'autre qui ait une telle vertu, car il ne faut pas confondre la statuaire des basses époques,

ni l'académisme contemporain avec un tel art. Il y a quelque chose de grossier chez les Romains, de bavard, mais aussi de rude et de viril. C'est l'art d'un peuple à qui est confié le soin de faire des lois pour la terre. Il est donc sur terre pour nous en dire le prix. Tous les peuples de l'antiquité nous proposent leurs évasions diverses, les Égyptiens, les Hindous, les Grecs. Tout l'Orient regarde vers le ciel. Rome nous oblige de prendre pied. Sa statuaire ne peut rien nous confier d'autre. Elle est une sorte de litanie humaine indéfiniment continuée.

Que l'art romain, vu sous cet angle, devient donc authentique, puissant, irremplaçable. Il n'est pas un art issu des Grecs — il n'a rien de commun avec les académismes qui se réclament de lui. Et s'il n'est pas beau en général au sens où la beauté s'entend : une parfaite proportion, une mesure qui délivre, il devient fascinant à force de se répéter, de piétiner ; et peut-être Péguy est-il un des rares esprits qui nous en aient donné aujourd'hui même, bien qu'avec toutes sortes d'inquiétudes que les Romains n'avaient pas, le surprenant équivalent. C'est un art qui ne vaut pas par les œuvres qui le composent. C'est un art dont les œuvres qui le composent ne se suffisent pas encore à elles-mêmes, bien qu'en présence de chacune d'elles nous ayons l'impression qu'elle n'a pas besoin de nous pour se manifester. C'est un art dont on ne peut concevoir la grandeur que si on fait effort pour imaginer l'ensemble qu'il composait dans l'espace avec les architectures et la société, et celui qu'il a composé dans le temps à force de s'y répéter. Il me semble entendre dans le passé de Rome comme un piétinement assourdissant. Ce sont toutes les générations successives qui se bornent à marquer le pas ; ou plutôt qui avancent pas à pas, qui s'étendent pas à pas sur toute l'étendue de la terre. Et derrière ces légions les sculptures se dressent, les monuments, les Forums, les villes asservies, les

pays soumis. Il ne nous reste plus pour imaginer cette immense traînée de peuples, que les ruines que les sables nous livrent en tant de lieux de l'univers. Mais enfin ce sont des ruines et qui ne nous restituent qu'un écho ridicule de cette grandeur dont nous vivons encore. Nous entrevoyons quelle pâte Dieu pétrissait avec ce peuple, pour pouvoir lui remettre un jour son Église. Qu'avait-il besoin de se tourner vers Dieu? Il fallait que le goût de la vertu lui fût donné pour le seul amour de la vertu, et le goût de la force pour exercer sa force. Il fallait qu'il s'attachât à la terre avec une passion exclusive. Qu'avait-il même besoin de la beauté? C'est à la fin de l'Empire que la beauté commencera de poindre, dans ces époques où les traités d'esthétique dénoncent la décadence et la barbarie, mais où en vérité s'ébauche déjà tout le personnel de la sculpture romane, tout ce langage que la foi va remplir. Jusqu'alors il n'est pas question de beauté à Rome. La beauté de la Grèce, au besoin, leur suffit. Eux, ils ont mieux à faire que des statues qui portent à l'extase, ils ont mieux à faire que des monuments qui prient. Ils ont à préparer la terre — non au Dieu qui voulait un pays stérile et sans gloire pour y vivre inconnu : à l'Église qui allait devoir s'étendre comme s'étaient étendues les légions romaines; mais non point par la guerre cette fois, par sa parole et son sang. Aussi l'art romain n'existe-t-il pas individuellement. Et ce buste de Brutus si caractérisé, si exact, ne nous livre pas encore son propre secret, ne nous accorde pas encore audience. Si calme, si sévère, si pareil aux meilleurs d'entre nous, il reste distant comme un homme dont la vocation n'est pas de se confier aux hommes, mais d'écouter autour de lui les foules qui ont besoin de chefs, de soldats, de légistes pour répéter indéfiniment à tous les vents l'unique mot de la grandeur que toute la terre attend. C'est l'image d'un homme, d'un des premiers parmi les hommes — mais enfin c'est surtout

un des mots de la grande litanie qui a commencé avant lui, qui se développe autour de lui, et son rôle, très humble si on le considère enfin sous un tel jour, c'est simplement de formuler une certaine notion de dignité purement terrestre dont les hommes avaient besoin : une certaine solidité tranquille qui n'est occupée que de soi. Il est un fragment d'une construction collective.

VILLA DORIA PAMPHILI

Vue sur Saint-Pierre. La coupole, la Basilique, toute la cité du Vatican se profile sous mes yeux : nets et roses sous le ciel sans nuages. Je pense que c'est là le centre humain de la chrétienté, ce petit bastion ceint de murs, etc... J'abandonne ce développement pathétique.

Je note simplement que je préfère la Villa Borghèse à la Villa Doria Pamphili car un jardin, après tout, est fait pour des êtres animés. Celui-ci est désert — absurdement. Avec une grande avenue inutile et ridicule que le ridicule entoure, des enceintes encore plus réservées au milieu des prairies où nul ne passe. Tout cela mérite les quelques statues romaines mutilées qui s'y dressent, le faux lac, les rocailles et cet énorme chêne liège absurde, taillé comme un crâne, sans la moindre irrégularité, et qui a bien dix mètres de diamètre. Nous sommes ici en pleine vanité. Seule la pinède est très belle, quand on la voit du Janicule. Décidément ce genre de décor pour prince invisible a fait son temps. Et la rouille des feuillages ne me rend pas cet anachronisme plus accueillant.

Je note aussi que je n'ai jamais vu de bustes, de nus, en somme de figures humaines se promener dans une ville autant qu'à Rome.

LA LOUVE

Ce qu'il y a de particulièrement admirable dans cette louve étrusque dont je n'avais jamais regardé que fort distraitemment les innombrables images, c'est un double mouvement : celui des pattes antérieures qui pèsent sur la terre, tandis que la tête et le cou se redressent, forcent le regard à les suivre, suggèrent silencieusement l'objet que la bête regarde. On ne sait ce que c'est, mais c'est quelque chose qui se passe hors d'elle — quelque chose qui a éveillé, qui excite encore sa curiosité, sa colère. C'est pourquoi d'ailleurs les petits personnages que Sansovino a placés sous ses mamelles sont si ridicules, si puérilement opposés à l'aspect même de cette bête. Ils l'immobilisent quand elle n'était faite que pour suggérer le mouvement. Ils la retiennent au lieu qu'elle foule, alors que le sculpteur, loin de vouloir nous faire penser à ce lieu, avait réussi à nous donner par une bête immobile la violente impression d'une contradiction interne : de sa stabilité actuelle et des sollicitations qui l'entourent.

Mais peu importe ! ces deux personnages ridicules faits pour la légende dans ce qu'elle a de plus statique, pour la propagande romaine, il suffit de les supprimer du champ du regard. Et de ne plus voir que cette bête féroce dont le rôle plastique n'est pas de nous rappeler l'histoire mais le symbole qu'elle figure. C'est la nature fortement attachée à la terre. Et ses mamelles lourdes, nombreuses, nous parlent d'une manière plus évidente encore de son rôle naturel. C'est une nourrice. Et moins faite pour allaiter deux personnages que pour représenter toute la terre. Si bien, si pesamment attachée au sol, cette nature semble nous dire qu'elle est en train de se délivrer de son poids. Fût-ce pour se défendre contre lui, fût-ce pour le dévorer, un objet invisible qui flotte à hauteur de son regard, du seul fait de sa présence

lui donne une légèreté que son corps contredit et qui contredit son corps. C'est là vraiment une bête qui, on n'ose le dire et pourtant c'est bien à quoi l'on songe en sa présence, s'éveille à une espèce de vie de l'esprit — une vie élémentaire encore mais enfin où « l'autre » est impliquée.

Il y a, d'une autre façon que dans l'art des archaïques grecs, mais avec une maîtrise bouleversante, appel au spectateur pour qu'il poursuive le langage commencé par la bête elle-même et pour permettre à ce langage de se poursuivre. La contradiction ici est très apparente — bien plus qu'entre les différentes parties d'un portrait de Holbein ou d'une composition d'Angelico. On sent, comme une évidence irrésistible, que le sculpteur était déchiré lui-même entre ces deux nécessités d'être pesamment à la terre et de sortir de lui, d'être prisonnier de lui-même et de répondre aux sollicitations qui l'entouraient.

Je crois que c'est là le signe des très grandes réussites, qu'en dépit de l'objectivité de la figure représentée, on pressente tout le drame qui s'agitait dans le cœur de l'artiste; mais un drame qui n'a plus rien de personnel et en qui est assumé tout l'humain. Et cela, encore une fois, c'est une altitude à laquelle l'art romain ne nous a pas habitués. Si, d'ailleurs, au lieu de laisser le regard, le long de l'arête du cou, remonter de ces deux solides pattes jusqu'aux oreilles dressées, jusqu'à l'œil étonnant de puissance suggestive et de vie, on regarde l'arrière train, c'est la même impression que l'on reçoit. Tout vraiment tend d'un même mouvement, et comme par une secousse nerveuse qui se prolonge du bout des pattes de derrière en remontant le long des cuisses, le long du dos, vers cette tête étonnamment détournée de la direction de son corps. Et toute l'unité de son être s'y concentre. toute sa raison d'être.

Que cette œuvre suprême soit le symbole de Rome

voilà qui nous renseigne bien mieux que la mythologie puérile des jumeaux qui tettent, mythologie trop attachée à une histoire, et qui la traduit trop littéralement, avec ce petit appoint de niaiserie que la déformation des siècles ajoute toujours à ce qui fut peut-être doué dans un temps d'une certaine réalité. Tandis que la vérité dégagée par la plastique même, celle-là est irréfutable et d'autant plus qu'elle nous vient d'une époque et d'un peuple qui savaient exprimer leur pensée et leurs intuitions, leur vocation humaine, par un simple jeu de volumes et de lignes.

C'est donc là le symbole de Rome : une bête qui regarde vers le ciel, une bête nourricière qui donne et démenti à sa pesanteur. Un être terrestre et féroce qui répond à sa manière à un cri qui lui parvient, à un appel. A on ne sait quelle étrange vocation qui la fait, dans la plus haute partie d'elle-même, s'oublier un instant, triompher de son poids assez pour nous entraîner après elle et nous donner cette impulsion, cette commotion qui nous fait, à notre tour, ne plus penser qu'à ce ciel qu'elle regarde.

Nous sommes loin de l'Église. Mais que ce soit à Rome, symbolisé par la louve, que le Christ, symbolisé par l'agneau, ait consenti à fonder son Église, à donner à son corps mystique son centre et son cœur humains, cela prend soudain à mes yeux un sens autrement important que l'allaitement de Romulus et de Rémus.

Déjà en Palestine j'ai cru comprendre que, si Dieu consentait à la souffrance, au mépris dont Israël est abreuvé plus qu'aucun peuple sur terre, ce devait être en raison du lien charnel qui unit Israël et le Christ.

Ici il ne s'agit plus d'un lien charnel mais d'un lien mystique rendu vivant par le Saint-Esprit. Et il me semble que ce ne doit pas être sans motif que nous voyons cette fois l'Agneau se confier à la Louve. Il se nourrit d'elle ; mais il souffre par elle dans tout ce que celle-ci a

encore de naturel et de pesant. Au fond, l'appel que cette louve entend, c'est l'appel d'un agneau qui se confond avec ce ciel qu'elle regarde. C'est sa nature qui est intéressée par ce qui sollicite cette nature même à se dépasser, à se dégager d'elle-même. Et je trouve bien significatif et bien étrange de devoir ainsi remonter au plus ancien objet de ce pays, pour entrevoir ce qui devait être sa vocation finale — de devoir remonter en deçà de la Rome antique jusqu'à cette Rome archaïque, pour déchiffrer, à travers un bronze parvenu jusqu'à nous dans une incroyable intégrité, la forme même où se trouve inscrit, et dans un langage plus universel que la langue des hommes, au fronton même de l'Occident, le sens et le choix de Rome.

Aucun animal ne nous parle, dans aucun art humain, comme le fait cette louve. Et c'est pourquoi je ne peux m'empêcher d'y voir une révélation analogue dans son genre aux grandes prophéties qu'Israël dans des temps très voisins allait entendre. Là-bas le Christ incarné, ici la nature dressée au-dessus d'elle-même semblent s'annoncer en même temps aux hommes. Et ici comme là-bas au cœur de ce qu'il y a de plus dur et de plus inhumain : un peuple qui tue ses prophètes, une louve qui dévore les hommes. Et si l'on arrivait à découvrir que cette louve fut le totem d'un clan païen, ce me serait une preuve supplémentaire de la vocation de l'Église chrétienne d'être annoncée par tout l'humain pour l'assumer en elle. Mais totem ou pas, cette louve nous parle assez clairement de la férocité de Rome pour nous réjouir. Elle nous parle de la nôtre. Elle nous dit que nous n'avons pas non plus à faire les délicats avec le Corps mystique. Et que ce sera jusqu'à la fin des temps le propre objet de l'homme d'être divisé intérieurement et de faire partie d'une Église divisée par les vices des siens, mais attachée à ce point de la terre comme la Croix est à jamais attachée à Jérusalem. Et que, s'il faut aller là-bas pour

comprendre le sens des souffrances d'un Dieu dont les traces y restent visibles, c'est ici que l'on peut entendre la parole d'espérance et cette charité dont la puissance nourricière de la Louve semble être une première image.

Une bête sauvage et nourricière, c'est à peu près sous ces deux traits que j'aime à me représenter l'Église de Rome. Avec d'autant plus de ferveur que si l'un de ces traits lui manquait on ne pourrait plus penser à elle comme à une Église militante, comme à l'Église de la terre. Une bête puissante, charitable, et que l'Esprit détourne de sa bestialité — que l'agneau consentant appelle pour être dévoré par elle et la transformer à son tour.

Mais peut-être est-ce là une des plus fortes leçons de Rome, qui sait? peut-être la leçon de Rome est-elle cette vertu de la contradiction interne. Il ne s'agit plus ici comme en Terre-Sainte d'une contradiction opposée à la foi par la division des hommes, ni d'une contradiction, comme à Lourdes, entre une grotte bénie et le diable qui rôde autour. La contradiction, elle est à Rome comme dans cette louve, au cœur même de l'Église de Rome. C'est elle qui nous la rend si déconcertante et si chère. C'est elle qui la fait puissante et riche quand son maître ne lui commande que la faiblesse et la pauvreté. C'est elle qui, dans l'enceinte de quelques kilomètres carrés, relève tout à la fois des Catacombes et des Baroques.

Une telle antinomie, si profonde, si harmonisée, cette louve romaine nous en livre le mot. De sorte que si j'avais à donner des armes à l'Église, je représenterais cette bête écoutant comme elle le fait l'appel de l'agneau.

C'est une grande erreur de l'orgueil que d'exiger de l'Église qu'elle ne soit composée que de saints. Elle souffre dans ses membres et dans la mesure où ses membres l'empêchent d'oublier qu'elle est comme eux, et par eux, pesanteur, cruauté, chair et poussière.

C'est à partir de notre nature qu'elle commence.

Ici. Et dans un langage accessible à tous les hommes.
C'est la contradiction qui est la vie.

DOUCEUR DE ROME

Sans doute à mes pieds la via dell'Impero est pleine de mouvement et de bruit. Mais de mon observatoire sur le jardin suspendu, de l'autre côté de la Basilique de Constantin, je fais comme si c'était le silence absolu. A la faveur du décor qui m'entoure ce silence s'imagine. Car rien n'est plus silencieux que ce décor de pierres et d'arbres où un fond de ciel rose vient mourir.

A ma gauche, la moitié à demi illuminée du Colisée. Devant moi, le long toit rectiligne de Sainte-Françoise avec son campanile ajouré qui a l'air d'être construit autour des jours. Puis, par devant, un petit gouffre d'ombre d'où s'élève la silhouette de deux ou trois sapins — à moins que ce ne soient des cèdres (on n'en distingue qu'une vague mâtûre sur un ciel qui pâlit). Et, brusquement, surgissant on ne sait de quel fronton indistinct, trois statues isolées, trois formes d'ombre semblent s'entretenir avec les sombres ramures irrégulières de ce coin du Palatin que l'arête rectiligne de la Basilique de Constantin interrompt. Enfin celle-ci, mal éclairée de l'avenue et qui n'est plus à cette heure qu'un mur en ruines. Partout alentour les nuages s'amoncellent et la nuit s'épaissit. Si ce n'est sur la place de Venise, la ville moderne, dont la fausse grandeur trop bruyamment illuminée interdit tout repos à l'esprit.

Mais il y a cela du moins : ce campanile, ces trois statues, qui sont en train de s'effacer, cette masse de végétation dont les dentelles s'estompent, et surtout un bout de ciel, entre une pince de briques, assez étroit, assez serré pour conserver au cœur de tant de ruines un petit lambeau lointain de vie, d'espérance et de joie. Dans l'ombre qui augmente il reste comme un cœur

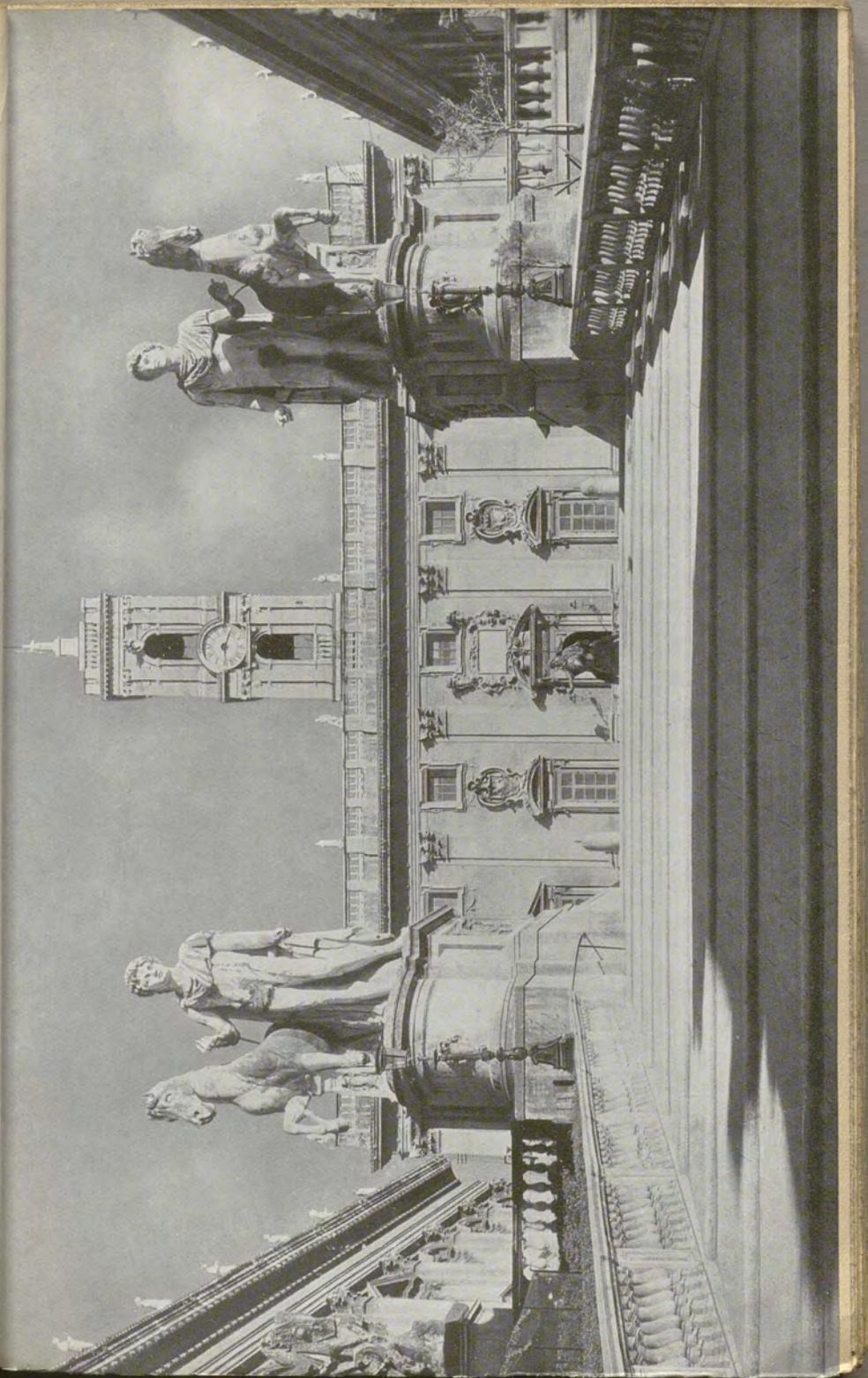
attentif. Sa pureté, sa nudité nous parle de silence. Elles le mettent en nous en dépit des lumières, des gens qui passent, des quelques voitures qui essaient de faire de ce boulevard une rue de ville qu'on pourrait prendre au sérieux, qui aurait fini par se croire elle aussi une de ces monstrueuses rues de grandes villes dont toute la vie tient dans le défilé d'aujourd'hui.

Rome a beau faire. Elle ne parvient pas à sa caricature. Elle est obstinément la scène immense et minuscule d'un temps qui se soustrait au temps. Elle seule nous offre ces refuges où la mort n'entre pas. Elle reste elle-même en dépit d'elle-même, jusqu'en ce point précis où la vie est la plus ardente au milieu des ruines enchâssées. Il n'y a point de vie ici, ni de ruines. Mais un décor immobile autour duquel la mort et la vie tournent et se brisent — une tranquille paix qui défie le monde et où le monde ne mord pas. La lente cristallisation de l'esprit que la lumière et l'ombre n'auront jamais fini de caresser...

A présent la nuit est toute pleine. Je n'ai plus en face de moi que le silencieux dialogue d'une église et d'une basilique romaine où les siècles s'affrontent. Une église précédée de colonnes décapitées. Une basilique aux grandes voûtes béantes. Les traces de deux tragédies plus ou moins délaissées des hommes, et qui continueraient ici de se répondre, de s'affronter.

Don Giovanni me dit que les Romains en veulent beaucoup aux Tharaud d'avoir écrit que Rome était un grand village. « On les avait si bien reçus! » Je suis stupéfait. Les Romains n'aspireraient-ils plus qu'à cela? Seraient-ils devenus eux aussi des parvenus? Don Giovanni ne comprend pas que son scandale m'étonne, ni que je le désapprouve.

Il y a là-dessous la coquetterie d'une femme qui se veut à la mode encore que la mode soit infâme. Ils n'ont



PLACE DU CAPITOLE

Cliché Brogi

plus le sens de la vraie grandeur. Ni de ce qu'il faut qu'ils soient. Être le grand village de toute l'histoire, cela vaut mieux pourtant que d'être la grande capitale d'un pays qui passe. Mais non. Ici aussi la grandeur est du nombre. Elle est de ce qui se mesure et qui fait du bruit.

Les Italiens ne sont pas des « intellectuels ». On voit cela dans les rues où personne ne lit. C'est un peuple affectif, amoureux du décor, réaliste et charnel. Vont-ils avoir honte de cela aussi? C'est un peuple qui a le temps pour lui. Comme l'Église. Ce sont, je crois, les « intellectuels » qui se gonflent et le trahissent en croyant le servir. Leur idéal pour Rome, c'est que Rome soit Paris. Et peut-être en effet faut-il que Rome grandisse encore. Mais y a-t-il désormais place en elle pour une autre grandeur que celle de l'esprit?

VILLA D'ESTE

Plaisir de retrouver un souvenir intact. Et qu'ici du moins la réalité n'ait pas changé. Ni moi. J'aime autant qu'il y a douze ans ce prodigieux décor. Je comprends peut-être mieux que le génie des Italiens tient en cet art du décor. Et que, de la liturgie romaine à ce déploiement d'eaux, de pierres, d'arbres, de balustrades, de vasques, de statues, de taillis et de mousses il n'y a pas très loin.

Quand je voyais cela pour la première fois je m'en grisais simplement. A présent, j'y retrouve une des formes affectées par la vocation des Italiens — qui est de mettre en valeur tous les éléments de la nature et de l'art. Ce sont de grands décorateurs. Des gens pour qui nulle apparence n'est indifférente. Ce sont de grands amants des formes. Ils remplacent l'intelligence abstraite qu'ils n'ont pas, par celle de ce langage qui parle aux yeux.

Et qu'importe ici la grossièreté rustique des statues.

Une fois de plus, et plus encore qu'à Rome, c'est l'ensemble qui vaut, la prodigieuse combinaison de toutes les façons que peut avoir l'eau de couler, de jaillir. Elle sort de partout, des obélisques, des faux vases de terre, des mamelles des sphinges, des gueules des chiens. Elle est irrésistible. C'est une impression à la fois de fantaisie et de puissance qu'on éprouve grâce au plus mobile élément de la création. Faire de la puissance avec de la mobilité, de la fantaisie avec un facteur aussi monotone, est-ce que ce n'est pas, d'une nouvelle manière, le triomphe de l'art et, par excellence, de l'art italien ?

La suggestion l'un par l'autre et l'engendrement mutuel des contraires.

Et la docilité de l'eau qui se prête à tous ces jeux, qui convient qu'elle n'est faite que pour cela ! Je pense à elle devant une petite vasque d'où on l'a fait jaillir à la manière d'un champignon. Que saint François avait donc raison de la louer. C'est dans la fantaisie gratuite de ce jardin qu'on sent le mieux son humilité. La mousse a tout envahi, on ne la dirige plus. Les arbres, on a beau les tailler : ils imposent la direction de leurs branches et de leurs troncs aux jardiniers. Les eaux, elles, on en fait ce que l'on veut. Elles jaillissent comme il plaît aux hommes. Elles sont leurs servantes au murmure toujours joyeux.

(Je lis, au crayon, sur un mur, en face de la grotte des Oiseaux, inspiré par elle sans doute, ceci : « In questo momento rivolgo il mio pensiero a tutte le belle donne italiane e perdono a tutti miei nemici. » Il me semble que toute la délicatesse, la séduction, la courtoisie de ce peuple sont contenus dans cette phrase ridicule et charmante qu'aucun Français n'aurait jamais écrite).

Du bas de l'allée centrale dans l'humidité toute parfumée de l'odeur des feuilles qui pourrissent, la vue,

bien que célèbre, est plus admirable encore. Et c'est que de cette tranquille oasis on n'assiste plus à rien de baroque. Quatre jets d'eau tout droits, au milieu des cyprès, à quelques pas, jaillissent, légers, négligés, comme à l'abandon. Et c'est au-delà que l'étroit escalier, l'immense jet d'eau, des bouts de perron superposés, un bosquet, enfin la loggia du château présentent, les uns au-dessus des autres, cette perspective toute en hauteur, si étrange, que c'est à peine si l'on sent, d'un plan à celui qui le précède, qu'un certain espace les sépare.

Après la fantaisie déchaînée, la simplicité rectiligne à laquelle toutefois l'eau, la pierre, les arbres et l'architecture collaborent encore, et dans une telle intimité que l'unité profonde de tous les règnes de la nature et de l'art humain s'impose à l'esprit, malgré soi. Ce n'est plus ici la fantaisie, c'est la communion un peu austère de ces personnages sans figures qui s'insinue dans l'âme au bruit continu et très doux de tous les jets d'eau d'alentour ; l'unité de toute la terre dans un effort pour monter.

A la différence de la villa Pamphili je ne me plains pas que ce jardin soit vide. Car, à défaut des gens, la rumeur des eaux, la fantaisie de l'architecte l'occupent encore. Ce n'est pas spécialement d'êtres humains que j'ai besoin de voir un jardin rempli — c'est de vie.

Et maintenant les rayons du soleil couchant dorent de biais toutes les langues qui pendent, toutes les colonnettes qui s'élèvent le long de l'immense allée des cent fontaines, et toutes les vapeurs dont s'entourent ces colonnettes mobiles, ces langues inlassables, ces panaches étalés.

La mousse, l'humidité, les branches, la lumière, l'odeur exquise qui flotte, tout compose une sorte de bouquet où achèvent de se mêler et de se confondre les divers enchantements de ce jardin aussi flottant qu'un rêve et aussi obsédant.

MUSÉE DES CONSERVATEURS

Si une pensée se dégage de ces aspects variés sous lesquels hier et avant-hier Rome s'est montrée à moi, c'est celle de l'espace.

Rome, la petite Rome, prend possession de l'espace de telle sorte qu'elle est plus grande que les plus grandes villes du monde. C'est un des traits les plus marquants de son art : il se développe, il s'étend ; et cette extension lui importe plus qu'un approfondissement véritable. Je ne parle pas des preuves trop évidentes que nous donnent de ce phénomène les Colonnes Trajane et Antonine ou tous les arcs de triomphe, toutes les frises des temples. Je songe aux plus simples statues : elles parlent, elles vivent devant nous d'une vie qui a besoin de l'air qui les entoure pour se manifester — qui a bien plus besoin de l'air que de nous. Quand même elles sont isolées, c'est avec l'air qu'elles s'entretiennent et qu'elles jouent. C'est l'image des actions quotidiennes qu'elles répètent. De sorte qu'il ne résulte de tant de figures aucun type car, loin de songer à se grandir par un effort intérieur, chaque personnage ne semble occupé qu'à bien faire sa tâche la plus immédiate : il prend possession de l'espace.

Mais surtout ils prennent possession de la vie quotidienne la moins religieuse, la moins consacrée. Et avec une telle gravité, une telle absorption d'eux-mêmes dans ce qu'ils font, que leurs gestes vains et enfantins font songer malgré eux à l'importance que prendront un jour les plus simples gestes humains dans la lumière de la grâce. Pour l'instant ce sont des gestes qui rayonnent autour d'eux l'activité immédiate des hommes le plus naturellement (je veux dire le moins surnaturellement) du monde. C'en est même fatigant. Tant il semble que chacun ne soit occupé que de soi, se prenne au sérieux avec une excessive exagération.

Il n'est pas jusqu'aux plis de leurs toges et de leurs

draperies qui ne tendent à nous rappeler qu'ils sont des gens sur la terre, que la terre leur appartient et que tout ce qu'ils y font de plus insignifiant leur importe. C'est un peuple d'acteurs et qui vit dans la comédie perpétuelle qu'il se joue. Cela aussi est très important car cela ne cessera jamais d'être le caractère du peuple italien, au moins des Italiens du centre. Il est vrai que cette représentation, ce décor seront un jour surélevés et transfigurés, permettant à l'Italie de remplir sa vocation liturgique dans l'Église. Mais pour l'instant c'est une représentation ; et son seul objet est de remplir l'espace.

Sculpture sociale encore plus qu'humaine, où chacun est chargé de dire un mot auquel les autres ne répondent pas nécessairement mais qui se situe auprès d'eux dans la vaste litanie. Les sarcophages ne sont que des rassemblements plus serrés de personnages qui, d'habitude, jouent le même jeu mais pour eux-mêmes. Il est donc bien vrai que c'est un art collectif. Dans ce sens qu'on ne comprend pas ces statues isolées si on ne les situe pas dans les lieux qu'elles devaient occuper. On s'aperçoit alors en effet qu'elles ne valent pas par elles-mêmes, qu'elles sont laides, vulgaires, à l'opposé des statues grecques lors même qu'elles les singent car elles ne peuvent que les singer. Il suffit qu'un sculpteur prenne un ciseau, si pareil aux Grecs qu'il puisse désirer d'être, pour faire aussitôt un personnage agité, remuant, mal à l'aise. Car il y a cela aussi dans l'art romain : il glorifie la vie quotidienne, il prend possession de l'espace ; mais néanmoins l'impression qu'il donne surtout c'est celle d'y être mal à l'aise. Chacun a l'air de chercher autour de soi quelque chose qui le complète. Aucun ne plonge en soi pour le trouver.

Si j'aime cet art, ce n'est pas tant parce qu'il est la préfigure, la matrice de l'art chrétien. C'est en raison du témoignage qu'il nous offre d'un peuple qui possède la terre et à qui pourtant la terre ne suffit pas. Quelque

chose leur manque. Ils ne savent quoi. Situé en eux-mêmes, ils ont l'air déconcerté de ne pas savoir où le trouver. Ce peuple qui allait être le peuple de l'Église est la preuve vivante de la nécessité de la Révélation pour que l'âme soit éclairée. Jusqu'au moment d'en être envahi il rôde autour d'elle. Il la presse. Il la prépare. Et pourtant il en reste plus éloigné que les Égyptiens ou que les Grecs. C'est la grandeur particulière des Romains d'avoir offert à la grâce d'en haut un moule qui n'était que d'en bas, et d'avoir été en quelque sorte réservé pour marquer le confluent d'une religion sociale avec la vraie foi. Cette contradiction intime rappelle la contradiction pourtant fort différente d'Israël, que Dieu se réservait à cause de sa bassesse particulière pour s'y incarner. On ne comprendrait pas plus l'Église que la foi chrétienne, si l'on ne se référait à ces ahurissantes contradictions internes, à cette stupéfiante résolution par la foi et dans la foi de ce qui était justement le plus opposé et en apparence le plus imperméable à la foi.

Chaque art est fait pour suggérer un des aspects de la réalité ; sa diversité apparente ne réussit qu'à l'illustrer diversement. Mais les formes qu'il engendre ne lui échappent jamais. Et l'art romain, c'est la réalité humaine de l'espace qu'il ne circonscrit pas mais dépeint. Il tend toujours à déborder de soi. Je crois que c'est là une des raisons de sa fidélité aux plis qu'il décrit avec un amour si méticuleux. Les plis, mieux que la forme des corps, suggèrent au regard par leur simple répétition, l'étendue que le ciseau ne peut reproduire directement. Et cette abondance de plis, cette fidélité au nombre des cheveux et des poils de barbe des sujets représentés dépassent de loin le souci d'exactitude auquel on les attribue d'ordinaire. Elles me semblent avoir en commun cette raison bien plus philosophique que plastique. Il s'agit vraiment là d'un art qui multiplie autant qu'il

peut les embouchures par lesquelles ses sujets communiquent avec l'espace environnant. C'est l'espace qu'il suggère plus que les corps. Et c'est pourquoi la sculpture romaine est si lassante quand on ne regarde que les aspects qu'elle nous présente. Elle est ailleurs. Mystérieuse elle aussi. Et témoignant à sa façon d'une poignante inquiétude. Ce trait lui est absolument particulier.

Toutes les raisons que les archéologues nous donnent de l'aimer que valent-elles? On s'irrite à les écouter — contre eux qui ne comprennent pas, contre elle qui n'est pas ce qu'ils nous disent qu'elle est. Mais quand on la regarde ainsi, à quelle altitude ne la met-on pas?

Car si, par delà la beauté, par delà même la grandeur, nous découvrons à ces plis tout l'espace accroché, c'est le drame romain que nous commençons enfin à percevoir — l'angoisse qui devait dévorer ce peuple, le forcer de s'étendre. Tout lui était bon pour assouvir sa passion : la terre sans doute, mais la pierre même. Il était déjà la matière de cette multiplication promise par l'Écriture et à laquelle elle conviait toute l'humanité. Une multiplication de la présence de l'homme. Il ne lui suffit pas d'accumuler des images, de les faire s'agiter dans tous les sens ; il lui fallait aussi cet accroissement, ce résumé, cette convocation autour de lui de tous les souffles de l'air.

Ces sculpteurs savaient-ils à quelle exigence unanime ils obéissaient? Peu m'importe. Leurs défauts me parlent comme leur inconscience, de la nécessité qui se servait de leur métier pour s'inscrire à jamais dans la pierre. Et qu'il me semble qu'aujourd'hui encore on ne s'efforce pas assez à déchiffrer. Voir ce qu'on a sous les yeux, la belle affaire! L'important, c'est de trouver le mot de l'énigme, à travers les siècles la clé de tant de ressemblances. Et de saisir, par delà les impressions de lassitude, ce centre secret, lointain, où tout s'éclaire.

L'art romain est un art ouvert. L'art baroque le conti-

nuera d'une manière plus fidèle que les mosaïques chrétiennes, plus romaine encore. Il trouvera une façon nouvelle d'accrocher l'air, de suggérer l'espace, de faire se dépasser les formes. Mais tel qu'il est, en l'absence des souffles de l'esprit, l'art de l'ancienne Rome n'est déjà occupé qu'à suggérer le débordement de la forme. C'est sa manière d'être catholique par anticipation. Il est discursif, expansif. C'est l'art d'un peuple né pour couvrir toute la terre.

VILLA GIULIA

Il ne semble pas qu'il y ait rien de romain dans cet extraordinaire Apollon de Veii. Quel saut dans l'art, dans la beauté! Mais il n'a rien de grec non plus.

Si on le dégage de son hiératisme et qu'on l'imagine tel qu'il pourrait être quelques siècles plus tard, alors on est brusquement frappé malgré tout, de sa ressemblance à l'art romain. Il est à sa source. Il l'oriente. Et précisément dans le sens où il me semblait bien le voir se diriger. Tendait à occuper tout l'espace. Et le nom qu'on lui donne ici, d'Apollon qui marche, marque bien ce caractère. En effet c'est un homme en mouvement, une statue ouverte sur le monde — un parent aussi de la louve du Capitole. Attentif comme elle. Comme le sien son regard est braqué sur le monde qui l'entoure.

Sans doute bien des bas-reliefs de Delphes ou d'Athènes nous montrent les dieux en mouvement, mais je n'en connais pas qui soient comme celui-ci tout mouvement. On ne sait pas ce qu'il pouvait faire de ses bras cassés. Mais l'inclinaison de son buste, ses jambes détachées, ses yeux attentifs, son sourire qui est d'un homme qui regarde, tous ces traits décèlent une activité. C'est par le dessin des plis qu'il ressemble aux Archaïques. Mais là encore combien il en diffère. Jamais un Archaïque n'aurait insisté ainsi sur le volume du corps. Or celui-ci

est net, dense. Il s'offre au toucher. Il nous parle d'une humanité plus parente de la nôtre que ne l'est l'humanité des Grecs. Il s'affirme plus vivement dans sa réalité charnelle. Et les plis de sa tunique au lieu de le voiler, et d'exiger la réponse de notre esprit pour atteindre à leur sens, ne sont là que comme un décor supplémentaire. Ils n'enlèvent rien, ils n'ajoutent rien à sa beauté qui est ailleurs : dans le style auquel accède sa vivante réalité. C'est le produit d'un art bien plus réel et en même temps bien plus liturgique que l'art grec, lequel serait au contraire bien plus métaphysique et plus dépouillé. A la liturgie que celui-ci constitue l'homme a part. Elle ne serait pas sans lui. Tandis qu'en Grèce c'est la forme qui adore. Sans allusion à rien de charnel. L'art égyptien diffère également de celui-ci en ce qu'il est figé. Il suffit de songer au conducteur de char de Delphes, à ces statues de bois des premières dynasties qui sont au musée du Caire, pour voir à quel point les mouvements des uns et des autres diffèrent du mouvement de celui-ci qui prend possession de la terre. Et bien qu'il semble encore voler, on ne le sent guère occupé d'un au-delà quelconque. Mais sa mobilité même suggère la présence d'autres personnages autour de lui sans lesquels toute raison d'être lui manque. Au fond, c'est déjà en présence d'une sculpture sociale, d'un fragment d'art collectif que nous sommes ici. Et d'un peuple sur qui le ciel s'ouvre — plus que lui-même, il est vrai, ne s'avance vers lui. Il est occupé à se mouvoir. La révélation qu'il reçoit, il ne la comprend pas.

Les formes grecques dansent; les formes égyptiennes montent une sorte de garde hiératique autour de la terre et des dieux. Les formes romaines bientôt s'agiteront. Les corps étrusques que nous connaissons ne jaillissent ni ne tournent. Ils posent sur la terre une réalité humaine, exacte, pesante souvent, et toujours engagée dans des voiles. Avec toutefois cette agilité qui est un vestige de

l'Orient. Cependant c'est dans le sens de leur pesanteur qu'elles s'inclinent vers nous. Et déjà, autour de cet Apollon léger, les grotesques grimacent ; les morts s'allongent. Toute la terre renvoie à l'homme son image dans ce jeu qui semble ne concerner que lui. L'homme, à son insu, se divinise sous nos yeux — je veux dire qu'il est envahi, sous nos yeux, par l'enchantement de la terre. Et de ce que représentera à l'autre bout de l'histoire l'apothéose des empereurs, ces premières statues étrusques nous offrent peut-être la préfigure plus légère : ce sont déjà des images charnelles qui offrent à un ciel inconnu leurs formes toutes prêtes. Ce sont des êtres que leur réalité emplit. Non pas encore les images de cette humanité qui aura surtout besoin d'étendre sa domination matérielle, d'affirmer sa puissance, mais plutôt des figures à l'aube de l'histoire de Rome qui sourient, nous présentant tout en même temps l'attente orientale d'on ne sait quelle lumière et l'affirmation d'une volonté terrienne et comme élémentale. Jamais, dans toute son histoire, Rome ne nous montrera plus rien d'aussi ambigu, d'aussi équivoque, d'aussi double que ces statues. C'est dans un seul sens que les siècles l'attirent. Et ce qui lui reste d'étrusque aura encore besoin du christianisme pour fleurir.

Cependant autour de l'Apollon, de la biche renversée, des grotesques, on voit se développer des éléments décoratifs dont il n'y a pas de trace non plus dans la sculpture grecque. Ils prêtent à la forme humaine le secours de leurs formes inutiles. Et là aussi on sent sourdre la lourde fantaisie romaine. En somme tout Rome est là, mais dans sa fleur. Avant cet épaississement, cette emphase qu'une plastique de plus en plus sociale imposera à ce qui, sans être un art religieux, déjà était cependant un art enivré. Tout Rome est là : dans la mesure où cet art étrusque semble célébrer un culte de la terre. Et la réalité du corps, en attendant l'affirmation

de la force de l'Empire. C'est déjà sous nos yeux toute une liturgie qui se déroule pour la célébration du mouvement, et singulièrement : de l'activité, du jeu et du mystère humains.

VILLA ADRIANA

Exquise arrivée à la Villa Adriana. Le petit théâtre grec est couvert de gazon. Trois groupes de quatre marches usées nous en parleraient seuls si la forme de l'amphithéâtre ne se dessinait encore. Il reste pourtant des murs de briques, des galeries cachées, des tronçons de fûts. Et surtout une sobre colonne dorique à l'extrémité gauche, — seul reste de la beauté et du travail des hommes.

De quelques oliviers plantés derrière le théâtre les feuillages brillants sourient, s'étalent. Et, par devant, toute une ligne de grands cyprès calmes qu'aucun souffle n'agite. Mais le plus charmant de cet accueil, ce sont les oiseaux, les moutons, les paysans du champ voisin qui le ménagent. Un fond de chansons dans le ciel, quelques grelots invisibles qui sonnent. Et la voix des femmes et des enfants qui piochent en parlant — par delà l'épaisse haie de buis qui nous sépare.

La vallée de Tempé est toute papillotante des dernières feuilles que l'automne laisse encore à ses bouquets de petits arbres. Que tout est doux en ce moment, que tout est humain dans ce pays. Et les lointaines croupes, ce sont des villages qui les couronnent groupés, serrés, lumineux et tendus vers le ciel où de tendres nuages naviguent. Paysage qui a touché Poussin ; que notre Lorrain sut peut-être le premier comprendre ; et dont Corot nous a laissé la plus fidèle et la plus frêle image. Campagne exquise ! elle repose de Rome. Et tout y reste si humain ! Tout nous y parle de l'homme. Avec moins de tendresse, de charme et de désinvolture que

les paysages de France. Car tout déjà s'y compose en décor. Mais c'est le décor d'un monde qui se repose. Et qui continue de nous entretenir de la réunion des hommes, de leur génie pour s'assembler.

Silence adorable ! de vraies voix le troublent de l'éclat de leur simple bonheur. Les plus légères branches de quelques saules pleureurs s'agitent sous un souffle de vent qui épargne les cyprès. Cette douceur des arbres qui caressent l'air, leur ombre qui bouge doucement sur la terre brune du chemin, ce sont les seuls mouvements avec ceux de quelques herbes, de quelques plantes à ras de sol qui s'offrent à nos yeux. Tout le reste, les oiseaux, le troupeau, la bande de paysannes dont la voix seule nous parvient — tout demeure invisible comme une histoire dont nous ne saisirions que les confidences. Ce qui parle ne se voit pas, ce qui se livre est silencieux. Et le regard et l'oreille se composent un paysage frémissant et fixé.

Une petite fille, à l'instant, passe devant moi, toute blanche, la tête basse, les mains dans les poches de son tablier. Elle se hâte. Elle a peur de moi. On a peur de tout dans ce paysage immobile. Et je voudrais suspendre le cours de cette insensible musique ; la retenir un peu dans mon cœur.

Mes yeux ne se lassent pas de l'équilibre de ce paysage d'automne rouge et bleu. Ni ma nuque de la chaleur du soleil ; ni mes jambes de l'humidité de l'ombre ; ni ma joue du vent qui court. Tout a une voix dans ce paysage. C'est une assemblée où tous les éléments de la terre et de l'air insinuent leur musique. Et les hommes n'ont même pas à y prendre part pour que nous en devinions la présence et la préséance sous-jacentes et reconnues.

Que nous sommes donc loin de la villa Pamphili — les pierres, le silence même c'est lui qui les habite.

Paysage léger ! paysage léger ! je sens en moi naître une amitié pour ceux qui t'ont choisi.

J'avance un peu. Je trouve une abondante fontaine, des poules, des lapins, des maisons. Heureux héritiers d'Hadrien je porte sur eux ma tendresse.

La fontaine a beau couler, les pigeons battre de l'aile au-dessus de moi. C'est le silence tout de même qui domine ce paysage, qui le remplit. Un petit garçon arrive en courant. Il vient chercher de l'eau avec son arrosoir. Il me dit que l'eau est « *leggerissima* ». Je joins mes mains pour en boire. Elle est comme du velours sur la langue. Le petit se sauve avec un sourire aussi léger que ce ciel et que ce paysage.

Et quelle allégresse de pouvoir, dans cet après-midi qui s'incline sur la terre avec tant de grâce, errer seul au milieu du soleil et de l'ombre, et d'une histoire qui vit encore. Tout se conjugue : la solitude et l'assemblée des siècles. Et je goûte à une liberté ailée que je croyais interdite et perdue.

Il n'est pas jusqu'à l'automne, dont la rougeur jonche la terre, qui n'accroisse elle aussi cette mélancolie charmante qui est partout, mais qui est encore plus engagée à présent dans la vie que dans la mort.

C'est un jour silencieux plein d'odeurs humides, de menaces prochaines. Et le chant des oiseaux s'y prolonge comme pour donner une voix aux insensibles frissons des morts.

Soudain des avions passent en vrombissant, des mitrailleuses crépitent assez près dans la campagne. Et tout cela n'atteint pas cependant l'extraordinaire paix où nous entraînent les ruines, les arbres et la douceur de l'air. Il faut tendre l'oreille pour s'arracher à ce silence.

A présent je suis en plein dans les ruines. C'est à Angkor que je songe. Justement une énorme racine qui fait ployer un mur me rappelle le fromager de je ne sais plus quel temple de là-bas. Angkor et ces ruines sans beauté, malgré la distance, malgré l'éloignement de leurs styles, se rejoignent à cause de ce mariage dont ils nous

parlent avec la terre. Mais ici la nature est allègre. Les arbres qui nous entourent sont les arbres de l'homme, l'olivier, les pins, les cyprès ; ceux qui ne l'étouffent pas — quand là-bas, au contraire, tout est étranglé par la forêt que l'on ne contraint pas.

Des deux extrémités du monde il me plaît de laisser ces deux images se réunir : de l'homme exproprié de ses temples et de l'homme exproprié de ses lieux de plaisir. L'un par la nature, l'autre par le développement de l'histoire. L'un et l'autre pourtant laissant leurs traces, là de sa ferveur, ici de son activité. Et ni la végétation luxuriante, ni les invasions, ni la succession des époques et des cultures n'a pu effacer ces ruines qui nous parlent en langages variés. Ce sont des voix profondes et le témoignage de la terre.

Grandeur des ruines. Je ne les imaginais tout de même pas si émouvantes. Dépouillées, réduites à leur squelette de briques, elles nous parlent de Rome, d'Hadrien, de la joie de vivre. Elles étendent autour de nous, elles dressent sous nos regards ce qui reste d'un monde occupé de sa grandeur, de ses plaisirs. Elles nous parlent avec véhémence. Et d'un monde qui ne tenait qu'à la terre ; qui, pour ce seul attachement, consentait à tant d'efforts, à tant construire. C'est de nous-mêmes surtout qu'elles nous parlent. De vanité ? Peut-être.

Jusque dans ces vestiges du plaisir il me semble pourtant que ce n'est pas de vanité que Rome nous parle. Mais de nécessité. Jusque dans ces abandons, ces changements de forme. Et je dirais presque jusque du plaisir nécessaire.

C'est tout l'humain que je sens à Rome justifié. La sensualité même y prend à nos yeux une grandeur où la piété des Khmers n'atteint pas. C'est une matrice vide — mais tout de même c'est partout la matrice de Rome et d'une unité que les peuples d'Asie ne nous ont pas léguée.

Les plus belles ruines du monde sont réservées. Celles-

ci me semblent ouvertes à tous les hommes et leur appartenir. Ce ne sont point des visages de dieux ; ni des danseuses qui sourient. C'est une charpente — un soubassement. Et qui parlent aux archéologues un langage mort. Mais comme un livre vivant pour un cœur chrétien. Ici l'homme naturel assume tout son destin d'homme. Les formes les plus simples nous le disent : un mur immense et rectiligne ; un théâtre circulaire. Des formes pures, par qui l'esprit humain s'identifie à l'esprit de la nature mieux que par des légendes et des rêves. L'homme ici sait ce que c'est que de vivre par la raison et par les sens.

Mais il n'y a pas que cela dans la villa d'Hadrien. Sous ce ciel clair, dans ce grand paysage évasé, au milieu des oliviers qui ne se lassent pas de leurs nouveaux efforts, de la fantaisie droite, ronde, comme planétaire des pins parasols, c'est à chaque pas le mystère que ces ruines ne cessent de nous présenter, le mystère de constructions qui n'ont plus rien de commun avec les nôtres et qui nous font douter des nôtres. Une puissante affirmation de vie charnelle, de vie terrestre ; et qui nous fait prendre en pitié notre vie charnelle, notre existence de tous les jours. Il semble que ces ruines, ces pans de murs, ces tours échanrées, ces chambres aux contours singuliers, tous ces vastes espaces que les herbes, la mousse, les ronces, les ciguës ont envahis, tous ces trous qui ne servent plus à donner d'air à des lieux que l'air baigne de partout, il semble que tout cela nous dise : et que rien ne vaut rien, mais surtout que rien de ce à quoi nous sommes attachés ne vaut rien. Cette exaltation de la vie humaine nous déprend un peu plus de la vie à force de nous présenter un mystère qui se répète et s'ouvre toujours sur le vide. Et pourtant, malgré tout, plus haut que ce murmure de découragement, une voix irrésistible nous parle partout de la grandeur de l'homme.

...Il se fait tard. L'air se rafraîchit encore. Le soleil baisse. Je cours jusqu'au temple de Serapis. Tous les efforts

humains ont donc trouvé leur place ici ? J'avais tort de penser que les Romains n'étaient bons qu'à creuser des caves. Ou du moins faut-il dire qu'ils ont édifié celles de l'humanité — les caves du Vatican peut-être?...

Je me hâte vers l'autobus. Un enfant court vers un troupeau qui rentre. Il l'accueille en battant des bras et des mains. Je dépasse les brebis. Et j'aperçois sur les pas du berger tout un cortège d'enfants minuscules qui pousse les brebis devant lui.

GALERIE BORGHÈSE

Ce qui marque la statuaire à partir de l'Incarnation, c'est une sorte de tendresse (ne fût-elle qu'humaine) — le sens de la chair qui est en train de mourir. Ce que n'ont ni les Grecs ni les Romains jusqu'au Christ. Peut-être faut-il faire exception pour les Romains du II^e siècle. Je pense à l'exquis *garçon sur un dauphin* qui a l'air d'une œuvre moderne dans le sens où chrétien et moderne s'identifient. Et ce groupe est du temps d'Hadrien.

L'Incarnation, même à ceux qui n'y croient pas, a apporté ce sentiment du fragile que les purs païens n'ont pas. C'est peut-être cette fragilité qui se sent aussi dans les portraits des empereurs. Mais à un degré bien moindre qu'ici. Ici c'est vraiment, sous une forme charnelle, l'émotion de la vie qui passe, la pitié qui a réussi à imprégner ce corps.

Si surprenant que cela paraisse, c'est à partir des chrétiens que l'on a vraiment porté à la chair une *affetueuse attention*. A la chair. Et non plus seulement à la forme. Aux vicissitudes de la chair. L'homme a perdu en orgueil et gagné en importance. Ce n'est plus comme chez les païens sa fonction qui compte. C'est lui-même. Et sa faiblesse plus que sa force. Ce n'est plus comme chez les Grecs le lyrisme de son corps. Mais sa tragédie. Et l'équilibre que l'artiste chrétien poursuit, c'est un équi-

libre fragile. Dans un certain sens on pourrait dire que tous les chrétiens tendent à l'impressionisme, mais à un impressionisme derrière lequel un certain mystère se profile.

Tout l'art moderne se ramène ainsi toujours à faire le portrait d'un équilibre qui se défie de soi. Il tend vers le point où il en est à présent : de sa propre parodie. C'est l'art d'un monde qui porte en soi sa propre critique. Ce qui jamais n'effleure l'art antique. Au fond c'est un art à travers lequel on est bien obligé de se dire que la terre ne se suffit pas.

Je pense à cela devant les Raphaël — chefs-d'œuvre dit-on de l'équilibre, de la sérénité, de l'harmonie. Il peint, malgré tout, comme les autres, des corps qui se sentent malades — des corps habités par un hôte invisible.

La divinité n'est plus extérieure comme pour les Grecs. Elle est dans le cœur et dans la chair et s'y dispute avec la mort. Bernin lui-même, qui essaie d'en rire, ne nous dit pas autre chose.

L'ANCIEN TESTAMENT A SAINTE-MARIE MAJEURE

Vu ce matin de près des mosaïques qu'on ne voit jamais que de très loin. Quelques-unes de celles qui font le tour de la nef de Sainte-Marie Majeure. Surprise. Émerveillement. Ce qui, d'en bas, a l'air si ennuyeux, se révèle à hauteur d'homme un étincellement de couleur, de lumière, des chefs-d'œuvre de composition et de charme. Il fallait ces échafaudages dressés en vue du nettoyage, pour aller coller notre nez sur ces mosaïques manifestement destinées à des lieux plus accessibles et dont la présence là-haut est une hérésie. Mais enfin c'est une hérésie moins fâcheuse que celle de tant d'évêques ou de curés qui, pour la construction d'une coupole ou pour faire percer une fenêtre, ont mutilé tant d'autres

mosaïques aussi belles que celles-ci. Quand encore, par bonheur, ils ne les ont pas détruites.

Nous étions là, saisis de cette étrange beauté qui ne se livre qu'au regard le plus proche. L'échafaudage s'étendait du pied du grand arc (où nous pouvions également discerner d'admirables figures avec une netteté qui leur rendait la vie) le long d'une demi-douzaine de ces petits tableaux qui, d'en bas, semblent être tout au plus des taches agréables qu'on admire sur commande parce qu'elles sont du IV^e siècle et plus romaines que les autres.

Elles nous apparurent tout à fait romaines en effet. Mais impressionnistes par surcroît. A la manière des tableaux de Cézanne. Un Cézanne qui aurait eu plus que des intuitions géniales et qui aurait su faire servir cette intime division de la couleur qu'il portait si loin, à l'illustration pesante et lumineuse de la Bible. Un petit nombre de tons, mais d'une intensité qui se révélait sous la lampe à la fois violente, délicate, sans égale dans la peinture. Des ors, des jaunes, des bleus, des verts et des gris se mêlaient dans un désordre grâce auquel s'engendrait un ordre plus vivant. Il y a aussi peu de place dans ces mosaïques pour la logique des couleurs et des formes que pour celle de la composition. Les mêmes personnages jouent côte à côte des scènes différentes. Et de même un arbitraire apparent préside à la distribution des couleurs. Ce n'est pas une histoire que ces mosaïques nous content dans l'espace et le temps dont nous nous servons d'habitude. Leur espace, leur temps leur appartiennent. C'est d'une unité organique qu'ils procèdent, dans un espace sans arrière-plan — si ce n'est celui que réussit à suggérer une opposition d'ombre et de lumière. Et l'ombre même et la lumière n'existent que dans la mesure inégale où se juxtaposent des couleurs complémentaires. Tout est exigé ici par le désir du décorateur de faire avec des corps presque informes, avec des formes

à peine définies, avec des émaux dont il n'est possible de varier que les emplacements, des compositions vivantes et lumineuses.

Une fois de plus je notais ce trait commun à tous les arts archaïques de ne délimiter des volumes, de n'en formuler la nature que dans une mesure très lâche qui laisse au spectateur le soin, la joie de prêter à ce qui s'offre à lui l'activité et la réponse de son esprit. Tel bout d'arbre isolé du reste de l'arbre, telle partie d'une tunique, n'ont l'air d'appartenir ni à un arbre ni à une tunique. Il faut le complément de ce qui les entoure pour que l'œil comprenne et rectifie. C'est vraiment là encore une de ces techniques où rien ne vit qu'en fonction de ce qui l'entoure et de l'œil qui le regarde. C'est véritablement là un art de communion interne, intime, une espèce d'image de la communion des saints. Mais plus précisément que tous les autres arts archaïques — et je pense aux plus grands. Car ici ce ne sont plus seulement des personnages isolés qui nous parlent comme en Grèce, ni seulement des personnages qui concourent ensemble dans une action plus ou moins unifiée. Et surtout il ne s'agit plus de scènes idéales sans lien avec la vie. Voici Abraham prenant les gâteaux que vient de préparer Sara. Le voici à côté de lui-même qui les offre aux trois anges. Et au-dessus de ces deux scènes si étroitement imbriquées l'une dans l'autre, (bien qu'elles concernent le même personnage), le voici de nouveau en présence des Trois. Et, tout autour, la nature entière participe à cette action décomposée en trois mouvements qui se complètent. Il y a des arbres; la maison de Sara curieusement surmontée d'une petite croix; la table; les gâteaux. Ailleurs il y a des arbres; des oiseaux. Il est donc faux de dire que la nature fut introduite dans l'art sous l'influence de saint François. Ce qui est vrai, c'est qu'au XIII^e siècle on la redécouvre. Mais elle était présente au IV^e et sans ce naturalisme où la peinture va

tout de suite perdre le plus pur d'elle-même. Elle figure dans ces mosaïques qui pourtant sembleraient ne pas pouvoir traiter des sujets si souples. Mais elle y est traitée sans souplesse. Elle est présente seulement. Elle figure un espace qu'il n'y a pas lieu de représenter avec plus d'exactitude. De même que la juxtaposition de trois figures du même personnage représente très suffisamment le temps qui se déroule. Cet art n'est pas fondé sur l'exactitude mais sur la fidélité à une sorte de prototype des formes ; et sur l'amour. C'est là la grande nouveauté de cet art chrétien : non seulement il figure des scènes à plusieurs personnages ; mais il nous montre ceux-ci occupés les uns des autres, penchés les uns sur les autres et vraiment fraternels. Il ne s'agit plus d'un art social comme l'art romain ; ou plutôt l'art social des Romains se trouve être enfin pénétré par l'amour. Et il ne s'agit pas encore d'entrer dans le détail des petites histoires. Ce sont des hommes qui agissent au milieu de la nature ; mais des hommes qui ne vivent plus pour soi sur une terre qui n'est pas encore figurée pour elle-même. Le sujet, c'est l'esprit insensible auquel les anecdotes racontées prêtent leurs dociles formes. Tout est agi de l'intérieur. Tout s'efface sous le poids de cette intime impulsion. Et les apparences ne comptent pas. Mais elles ne comptent pas non plus techniquement. Elles se résolvent dans leurs éléments colorés ; et ceux-ci, le mosaïste en dispose avec une fantaisie qui n'a pas encore d'autre règle que la vie.

Oui ! ce sont de grandes symphonies ces petites mosaïques qu'on ne voit pas d'en bas, dont on ne distingue jamais rien, et qu'on admire, c'est le cas de le dire, aveuglément. Ce sont des scènes d'une vie intense mais toute leur vie dépend du jeu des émaux et de leurs scintillations réciproques. C'est un art de communion au sens le plus profond de ce mot puisque non seulement les personnages vivent en fonction les uns des autres,

mais leur éclat et leur vivacité dépendent moins du dessin de leur propre forme que des rapports de cette forme avec les formes qui l'entourent.

On ne verra jamais plus cette pureté dans la suite des temps chrétiens portée à un tel degré de fusion, de réciprocité. Sitôt qu'un art a livré sa pureté dans ses premiers balbutiements, aussitôt il se dégrade pour devenir « plus complet » comme ils disent, plus expressif, plus naturel. Plus naturaliste surtout. Ces mosaïques du IV^e siècle faites avec une matière nouvelle n'ont rien de commun avec les mosaïques païennes. Elles décorent des murs pour illustrer une histoire sainte au lieu que les autres, déroulées sous nos pieds, avaient pour motif de présenter d'agréables sujets. Mais surtout ces mosaïques sont uniques dans l'histoire de l'art, car elles illustrent plastiquement, avec de la pâte de verre, la Révélation de Dieu et la fraternité des hommes au milieu d'une nature qui, elle, n'a d'autre raison que d'offrir sa présence, tout en restant au second plan, comme pour affirmer la primauté toute neuve de l'homme. Sa primauté spirituelle.

C'est l'Ancien Testament qui trouve enfin pour la première fois, après trois mille ans d'interdiction, sa bouleversante figuration plastique. Sous le plus sobre dessin mais avec la plus somptueuse, et il faudrait dire la plus réelle, en même temps que la plus transparente des matières. Oui, il me semblait vraiment qu'il nous était permis ce matin d'assister à une naissance. Et de voir déboucher dans le monde romain l'immense réserve intacte du peuple juif.

D'ailleurs, derrière nous, n'est-ce pas la Crèche, celle aussi de l'enfant juif, que l'on vénère?

Sainte-Marie Majeure est un temple très saint où, sitôt après les Catacombes, l'Église prend possession dans la gloire de sa réalité spirituelle sous le vocable de Marie.

Ah! je me rappellerai longtemps cet extraordinaire

enchantement de turquoises, de corail, d'émeraudes et de feu que nous avons goûté sur la fragile planche, Maritain, Severini et moi, dans cette vieille basilique où ma propre histoire me semblait affluer du fond des temps pour prendre sa densité plastique, et comme pour recevoir un simple et somptueux baptême dans des corps et dans une nature qui ne s'étaient jusqu'alors jamais échappé des pages de la Bible. C'était, sous nos yeux, l'insertion de l'Ancienne Loi dans la vivante réalité de l'Occident. Et la réunion tangible de deux mondes.

AUDIENCE PONTIFICALE ¹

... Le Saint-Père nous raconta des souvenirs de son temps d'étudiant. Mais les trois quarts de ses paroles m'échappèrent. Si basse était sa voix ; et tant il lui était difficile de s'exprimer. Ah ! ce n'était pas à la Cour d'un grand Roi que, cette fois, nous étions admis. Et toute la pompe qui m'avait d'abord glacé et dont j'avais commencé par sourire, la richesse excessive des dorures, des tentures, du trône, la façon dont on maintenait à distance respectueuse de ce vicaire du Christ tout ce peuple de prêtres dont il me semblait qu'il eût dû être admis auprès du maître sans tant d'égards pour celui-ci, (comme si l'ordre fût une atteinte à notre affection!) — tous ces obstacles, toutes ces raisons de ma froideur s'agitaient en moi, s'aggravèrent encore quand apparurent des officiers, l'épée au côté, pour annoncer l'auguste arrivée de ce souverain de la pauvreté. Et puis, soudain, tout se dissipa, lorsqu'il surgit lui-même, tout blanc, soutenu sous chaque bras pour pouvoir avancer. Il s'assit. Un cardinal qui soulevait sa calotte à chaque fois qu'il prononçait son nom, lui lut une adresse. Mais j'y prêtai moins d'attention qu'aux spasmes du Saint-Père. Des spasmes

1. Dernière audience semi-publique accordée par le Saint-Père avant sa maladie. (Novembre 1936).

d'asthmatique qui, nous présentant de ce vieillard comme l'ombre de lui-même, permettaient, sous nos yeux, à sa fonction de se séparer de sa chair qui, elle, semblait l'avoir déjà quitté. Ce n'était pas un grand roi, mais le plus débile des hommes qui nous parlait. Avec simplicité. D'une voix d'autant plus poignante qu'elle était dépouillée de la moindre surcharge, du moindre accent. Une voix qui n'avait pas pour objet de faire valoir la moindre dignité mondaine. Non! c'était là un vieillard qui venait se confier, peut-être pour la dernière fois, à quelques-uns de ses enfants.

Qu'il n'y eût pas de dialogue entre nous, cela même se trouvait justifié par la nature de l'entretien qui nous était accordé, et par cette solennité que lui conférait le voisinage d'un danger qu'on sentait proche. Tout était justifié par ce péril qui rôdait. Il nous maintenait à distance du Père tout en l'animant au fond de nos cœurs. Oui! Tout se trouvait justifié de cette simplicité solennelle dont je voyais pour la première fois le Pape entouré. Et tout concourait aussi à faire flotter autour de ce fantôme blanc la dérision d'une faiblesse qui s'offrait sans emphase. Tout était donc présent devant nous : la pompe et la misère — les aspects contradictoires d'un mourant qui se survivait en quelque sorte dans son autorité.

Et quelle énergie ne lui avait-il fallu pour rompre le repos auquel on sentait qu'il aurait dû s'abandonner. Ce n'était pas là le Souverain Pontife sous l'aspect qu'il m'est encore si difficile d'identifier à celui du Christ flagellé et mourant. Non! C'était une espèce de Christ fraternel qui venait nous livrer le tremblant secret de sa faiblesse pour nous rappeler, par la seule affection qu'il attendait de nous et qu'il nous apportait lui-même, qu'il était lui aussi un homme comme les autres, mais doué d'une paternité spirituelle qui relevait précisément de cette faiblesse-là. C'est sur cette faiblesse, comme sur les larmes de saint Pierre, que sa fonction reposait. De sorte que mon premier

regard me permettait de pénétrer jusqu'à la source humaine de la paternité de cet homme sur nous — jusqu'à cet engendrement qui s'effectuait sous nos yeux d'une grandeur qui dépendait d'un tremblement et d'une constante disposition à s'abîmer dans le néant.

En somme ce Père était venu simplement nous confier, à travers ce discours que nous suivions mal, qu'il était un pauvre homme haletant comme nous et qui avait dû faire effort pour venir. Au milieu de cette pompe qui s'était attachée à lui et qui allait lui survivre, réduit à sa détresse il semblait qu'il n'eût plus qu'elle à offrir pour le salut des hommes. Comme une victime expiatoire sur qui eussent pesé leur douleur implacable et leurs blasphèmes. C'était la tristesse du monde qu'à travers la sienne il nous était donné de percevoir.

Qu'il semblait donc que nous fussions loin des cérémonies de la Chapelle Sixtine! Sur sa Sedia Gestatoria ce n'est pas cet homme accablé qu'on voit ; pas même un homme. Une figure plutôt en laquelle l'Église se contemple et qui arrive, immobile, impassible, comme si, avant la célébration de l'office, tout contact avec la terre, toute souillure dût lui être épargnée. Au-dessus des fidèles inclinés, c'est alors l'intercesseur qui passe.

Mais ce caractère du Pape appartient trop à la gloire de Rome, il est trop à l'aboutissement de toutes les liturgies pour que je songe à l'interroger déjà. Je n'ai voulu que noter cette opposition, pour me rappeler de quelle diversité la papauté, elle aussi, se compose. Et que le plus faible Pierre n'y est jamais très loin des pontifes de Byzance et de Jérusalem. Ni du Sacrificateur la victime. Ni de la gloire, la faiblesse, la défaite, la douleur.

MAISON DORÉE DE NÉRON

De grands murs qui suintent. Des restes de chambres vides. D'immenses galeries. Et par endroits, des fresques

Cette photographie du studio Alinari Fratelli n'est pas libre de droits

MAISON DORÉE DE NÉRON

Cliché Alinari

dont quelques-unes absolument intactes ont l'air d'avoir été peintes d'hier.

Que me sont ces ornements, ce palais mangé par l'humidité, par la nuit?

Et pourtant j'éprouvais, à me promener dans l'espace de cave que cette maison d'or est devenue, une émotion profonde. Purement humaine. Tout imprégnée de la pensée qui m'obsédait de ce que sont les choses que nous aimons avant d'être décorées, de ce qu'elles deviennent quand ce qui les recouvrait a disparu. Au fond la même question se posait devant moi que dans les rues de Paris quand on fend des maisons par le milieu et que les arabesques, plus ou moins déteintes, d'une tapisserie qui colle encore à un pan de mur éculé, se montrent aux promeneurs de la rue. Une maison qui a été habitée est en train de se défaire. Un des plus beaux palais du monde ne présente plus que sa charpente de pierre et, par endroits, des bouts de décor qui y adhéreront tant qu'elle ne se sera pas elle-même écroulée. Cet art, ces sujets que m'importe! Et Néron même? Mais la pensée de cette trace laissée par un passant sur la terre me bouleverse. L'indélébile inscription d'un cri qui survit à celui qui l'a poussé. Nous sommes entourés des traces de plus de morts que de vivants. Elles occupent en nous plus de place que nous-mêmes. Mais il me semble que la conscience que l'on en prend n'est jamais aussi vive qu'en présence des choses qui ont survécu à celui pour qui elles avaient été faites et qui continuent de s'offrir à notre regard aux lieux mêmes où il les regardait. C'est cela, l'intérêt des ruines. Et qui dépasse de loin toute archéologie. Là du moins n'entre ni la fantaisie, ni l'orgueil. Ces choses ont été regardées par un œil, elles n'ont eu d'autre objet que de lui plaire, on le sait à coup sûr. C'est l'émotion de sa fragilité, de sa tendresse, des goûts de celui qui n'a plus de goût, de ce qu'il y a en somme de plus précieux sur terre qui se transmet en vibrant et qui

triomphe de la mort. C'est à ce moment-là que Néron m'intéresse. Non dans la mesure de ce que l'histoire nous raconte de lui. Mais du peu que ces ruines nous livrent; et qui nous rend sensible le son de sa voix.

J'en conviens : la trace blanche et noire de la cheminée qui se dessine sur le mur de la chambre où elle vient d'être arrachée, et qu'un passant regarde avec indifférence, au deuxième étage de la maison qu'on éventre, me touche autant. Mais pas plus. Ce sont émotions du même ordre.

Ce n'est pas là du tout l'impression que la villa d'Hadrien parvient à nous donner. La nature, là-bas, est trop mêlée à ses ruines — elle nous y parle trop d'une vie collective pour nous permettre d'entendre des confidences. Le soleil, les cyprès, les herbes, les mouches, les oiseaux, tout ce qui remue, bien que l'on y songe à peine, est trop présent, trop envahissant, pour laisser de la force à la figure d'un mort. C'est le temps qui nous y parle d'un monde avec lequel le nôtre n'a plus de lien.

Dans la maison de Néron au contraire, ce sont nos liens avec lui que nous sentons peser et, à travers la diversité de nos voix, la communauté de nos goûts. Par la simple décoration d'un plafond.

Si loin que nous soyons de ces minces figures, de ces grands panneaux blancs et lisses où des guirlandes de fleurs sont tendues, leur silence nous parle. Il nous entretient de la constance des hommes et de ce besoin, qui est nous-mêmes, de nous dissimuler la charpente de nos maisons, et les briques ou le mortier dont elles sont faites. C'est de ce mensonge inévitable que témoignent ces ruines, par endroits encore couvertes de leurs ornements séduisantes. Oui ! c'est là ce qui me rend cette maison de Néron si proche de mon cœur et si chère. Elle ne me donne pas la mesure de la grandeur des hommes qui l'ont édifiée pour une durée qui devait, de si loin, dépasser la leur. Mais de leur faiblesse identique

à la nôtre, à la mienne. Et dont il n'y aura donc jamais moyen de nous défaire.

C'est d'un individu humain que, dans ces ruines, nous entendons murmurer la présence, comme dans les tombes de Tarquinia. Et ce quelque chose de personnel dont la variété au cours des temps engendre les civilisations. A moins qu'elle-même n'en dépende au contraire; et que les individus n'aient d'autre raison d'être que de leur obéir en adaptant à leur inconstance la mobilité de leur constant désir.

Mais comment éclairer ces liens entre nos cœurs et les couleurs du temps?

Ceci du moins est certain (et Néron le répète) : que jamais nous ne pourrions nous passer de décrire des formes sur nos murs. Cette maison d'or a fini par s'enfoncer sous terre. Pour en effacer le souvenir détesté on a construit des thermes par-dessus ; des temples ; des jardins — le Colisée. Mais rien ne réussit à l'empêcher de nous parler encore de cette réalité humaine qui finit ici par nous circonvenir.

Il faut aller se promener dans ces cavernes qui furent son palais, dans ces grandes salles où l'on voit encore les marques des grappes de bronze et d'or qui y étaient suspendues. Les décombres, le silence, la nuit les ont envahies. A cette inhumanité on mesure l'humanité de Rome. Et que le temps ne compte guère dans une ville où il fallait que le goût de vivre fût accompli.

THERMES DE CARACALLA

Ne pourrai-je donc jamais aimer sans raison — pour le simple plaisir? J'essaie malgré moi de ramener ce plaisir à des motifs qui le justifient. Et pourtant ne suffit-il pas de ce petit peu d'air qui souffle; de ces échappées sur le ciel; de cette paix qui baigne tout? Il me faut sans cesse faire appel à l'espace, au temps, à ce que tel

mur peut évoquer de passager, d'éternel. Je n'aime pas les choses pour le plaisir qu'elles me donnent. En vérité je ne prends de plaisir qu'au jeu des analogies que je m'efforce d'établir. Je ne prends de plaisir qu'à moi-même.

Et pourtant, par delà telle brèche, dans les premiers murs, la tour romane de je ne sais quelle église voisine, puis, au delà, le dernier étage d'un autre campanile rose, puis, plus loin encore, les deux pignons de Saint-Jean de Latran, au-dessus d'un moutonnement de cyprès et de pins, occupent tout le ciel, comme estompés d'une brume qui se confond avec lui. Tout cela nous appartient. Ces ruines sont à nous. Si elles ne faisaient pas cette échancrure sur le firmament, si cette brèche ne faisait pas un cadre à ces arbres, à ces tours, tout cela nous toucherait-il encore? Elles ont donc un rôle dans ce paysage, une valeur en elle-même. Il faut les aimer pour ce qu'elles sont aujourd'hui. Telles qu'elles sont. Un morceau de cette campagne. Et qui ne serait pas sans lui.

Ruines des grands bains dont l'ampleur stupéfiée, ce sont surtout à présent des tronçons gigantesques qui se dressent selon des dessins que le temps a tracés, avec cette fantaisie qu'il leur confère. Je suis toujours en proie aux mêmes errements, toujours porté à penser que ce qui est pourrait aussi bien n'être pas — ou être différent de ce que c'est. Et c'est pour cela que je ne sais jamais m'abandonner au simple charme de ce qui s'offre à moi. Je cherche ailleurs une raison d'aimer; comme entraîné malgré moi à négliger les raisons impérieuses que la forme actuelle des choses me propose en vain. C'est comme si je n'entendais pas crier un homme qui se noie — ou que je mette en doute jusqu'au danger qu'il court. Je doute de tout ce que je vois. Et je cherche toujours par delà les témoignages que j'entends.

Et puis il y a cela aussi : qu'il suffit que ce qui est, soit. Je conteste à ce qui est le besoin d'être répété; et tout droit sur moi.

... Admirable jeu des arches, des piliers dentelés par le temps. Que demandé-je à ces choses d'être belles ? C'est leur jeu qui est beau ; les mille combinaisons de leurs enjambements dont la fantaisie varie à mesure que l'on se déplace autour d'eux. La ligne irrégulière et vivante qu'ils tracent sur le ciel. Sans raison que le poids inégal qu'a fait peser sur eux le temps. Je retrouve le temps ; mais au détour des fantaisies que ces simples affirmations de pierre nous présentent. Le temps s'inscrit ici de lui-même selon des dentelles de brique et les touffes d'herbe qui ont envahi leurs crêtes. Nous sommes dans un morceau de terre qu'un grand corps à l'abandon découpe. L'esthétique n'y a pas de part. De cet ouvrage désaffecté qui dresse ses moignons, la simple présence est reine. Une présence autour de qui jouent le soleil et l'ombre. Un obstacle immobile à surmonter. Une charpente sur le ciel.

Charme des Ruines romaines, vais-je découvrir enfin leur simplicité ? Leur immédiate raison d'être. Et qu'elles continuent de jouer leur rôle vivant au milieu de nous — d'occuper *hic et nunc* cet air que nous respirons.

Ces fausses tours, ces faux donjons, ces voûtes suspendues sur le vide, et les mosaïques gigantesques qui traînent par morceaux, tout est donc là pour que soit plein notre plaisir.

... Je grimpe sur un monticule au milieu d'une salle immense où d'autres monticules épars et bousculés, de place en place, se répondent. Les ruines du temple de Mithra ? Je regarde par la vaste embrasure ; je vois l'espace qu'elle encadre. Je vois les gens sans être vu. Et voici que passe un jeune homme. Il marche en se balançant. Pour rien. Par habitude. Parce qu'il aime à se jouer la comédie. Charmante comédie qui défile, c'est à ces ruines aussi que je dois de la surprendre dans cet air si léger où flottent la fumée des feuilles qu'on brûle — et toute sorte de bruits dont la cause demeure imperceptible.

Là-bas les statues de Saint-Jean de Latran s'agitent en l'air dans tous les sens.

Mais quelle étrange figure fait, là, ce petit médaillon de la Vierge à l'enfant, œuvre de quelque peintre du XVIII^e? Au milieu de la sonore grandeur de ces ruines elle est d'une mièvrerie ridicule. Leur sévérité ne s'accommode pas d'une telle dérision. Une simple amphore s'accorde mieux à tant d'austère fantaisie. Et quand je sors, longeant, pour rentrer, la Promenade archéologique, je remarque par terre, renversés, ou au contraire à demi enfoncés dans la terre, des tronçons de sculptures, des statues sans tête, des figures effacées, des bornes milliaires, des vasques de sarcophage. Que j'aime donc aussi l'apparente négligence avec laquelle ces ruines sont traitées! Mais j'aime tout à Rome, le respect des ruines autant que leur mépris...

Sur les pelouses les pensionnats se mettent en rang pour rentrer.

Oui, tout est charmant ici, car tout y est animé et vivant. C'est cela Rome : le lieu où le passé est encore imprégné par la vie.

La nuit tombe. Le ciel rose caresse la ville embuée, le grand cirque, les églises, les cyprès de l'Aventin, et le Septizonium que hérissent par derrière ses moignons démantelés.

C'est jeudi. Les séminaristes sont allés aux Catacombes. Ils rentrent à Rome comme des pèlerins attardés. Les hautes lumières s'allument alentour. Le Palatin s'enferme dans ses ombres dentelées.

CHATEAU SAINT-ANGE

Ici je suis au cœur de la puissance temporelle des papes. Au point où leur histoire rejoint l'histoire humaine. C'est de tous les monuments romains celui où s'est déroulée leur plus sanglante aventure. Au sortir des

Catacombes la première forteresse de l'Église sur la terre. Tout passe à l'Église. Ceux qui la représentent héritent de Rome, sa puissance d'expansion, sa cruauté.

Il est beau que dans ce monument un musée de l'histoire des armes ait été constitué. Toute la dure condition humaine trouve ici son image. A partir de l'âge paléolithique. Et des premiers silex à tuer. Des premières haches et des frondes de nos ancêtres les plus lointains. Tout cela s'est beaucoup perfectionné depuis... Quant à l'Église, elle a renoncé à la force. Mais quel rappel ces armes, ces arbalètes, ces mortiers — ces prisons ! Et le nom d'Alexandre VI qui reparaît à chaque pas. C'est ici que l'Église s'est cuirassée.

Je ne m'arrache pas à ces vitrines pleines de pierres coupantes ou contondantes, de flèches, de massues, de marteaux, de haches, de javelots et de lances. Voilà tout de même ce qu'il y a de plus terrestre dans l'homme. Et comment donc l'Église aurait-elle échappé à la sombre nécessité d'assumer cela aussi ? D'être cette force brutale malgré son maître et malgré elle. O contradiction intime, je te rencontre ici pour la première fois depuis mon arrivée à Rome. Pour la première fois je te vois casquée, bardée de fer, menaçante. Je ne te comprends pas encore sous cet aspect que tu présentes. Mais je ne réussis pas à me persuader que là même tu puisses t'être trompée.

Sombre petite salle de cet ancien corps de garde des troupes du pape, je vois sur les murs se dérouler l'histoire de notre condition. Et au milieu, dans une grande vitrine éclairée, les plus sobres casques des Étrusques, des Romains, les premiers moyens de se défendre, les premiers signes de notre habileté. De notre faiblesse inquiète de se protéger. Dans aucun musée historique, jamais aucune armure ne m'a parlé le langage véhément que ces quelques échantillons de tous les âges, depuis la préhistoire jusqu'à la Renaissance, échangent en silence dans leurs étroites

cages. C'est ici aussi que la force brutale prend un sens. Et que l'animalité humaine hurle au cœur de l'Église ; la terrible solitude des hommes au milieu du monde — la constante menace que font peser sur eux la nature qui les entoure et les désirs dont ils sont dévorés. Mais quel résumé saisissant, ces quelques échantillons silencieux qui nous regardent ! Tout cela s'organise si bien. Tout cela se développe si régulièrement, de la pierre qu'on lance au boulet qu'on tire, du silex au poignard et à la baïonnette. Et, tout autour de nous, les cachots où les papes laissaient leurs ennemis mourir. Il me semble voir sous mes yeux se ranimer l'animalité puissante et la jalousie de ces quelques Pontifes.

Mais je ne me lasse pas de regarder surtout ces rugueux morceaux de bronze, ces pierres étrangement taillées, polies. Elles me touchent plus que les armes tardives aux formes trop élégantes, gratuites, mensongères. Elles m'ouvrent mes propres repaires. Les secrets de ma nécessité profonde. Elles me permettent de comprendre que l'Église ait tué, elle aussi.

Je ne m'attendais pas à tant d'émotion de la part de ce musée où je m'étais promis, en entrant, de ne pas même m'arrêter. Mais comment négliger à Rome quoi que ce soit ? Les moindres objets, tout y est attaché à l'histoire des hommes. Tout y parle de quelque chose d'implacable.

Devant des casques français du XV^e, du XVI^e, j'ai l'explication de mes préférences. C'est que je n'imagine ni moi ni mes ancêtres revêtus de ces ornements. Rien ne me rappelle qu'ils aient jamais pu appartenir à aucun des miens. Tandis que les formes frustes des premières armes, comme à tous les hommes m'appartiennent aussi. Elles éveillent, mieux que celles du moyen âge, ma mémoire ancestrale. Je sens le lien qui me rattache à elles dans le secret de ma nature. Auprès des autres, je ne sens rien. Les cavernes me sont plus familières que les tour-

nois. Et il n'y a rien à faire pour me naturaliser à l'Europe de ce temps-là.

Après quoi l'on passe le défilé des armures complètes. On réalise, plus difficilement que pour les silex et les fers de lance de la préhistoire, que des hommes s'en soient servis, que des existences en aient dépendu. Enfin que tous ces objets dont la raison d'être était de tuer ou de protéger un homme soient venus échouer ici. Je sens quelque chose de sacrilège dans cette inoffensive parade de la mort.

MATINÉE SUR LA VIA APPIA

Levé trop tôt pour cette messe matinale dans la Catacombe des papes, je traîne ma fatigue. Mais tout de même j'avance. J'avance de plus en plus. Je m'éloigne. Je ne pense pas au retour. La paix de cette étroite allée qui n'en finit plus, toute droite à travers la campagne entre ses pins et ses ruines funéraires m'enchanté.

Les lointaines montagnes, à gauche, sont voilées de brume. Leur masse ne se distingue pas du ciel. Et entre elles et cette voie que je suis, la campagne s'étend, vaste, à peine ondulée, toute verte mais sans arbres, plantée de maisons de place en place, plantée de meules, mais surtout traversée d'un bout à l'autre par les ruines de l'immense aqueduc qui lui aussi s'en va comme la Via Appia vers l'Orient. Pas un oiseau au ciel. Pas un insecte. Le seul bruit qu'on entend est celui des avions. Il détonne sur ce calme plus mort que la paix de l'autre jour à la Villa Adriana. Tout parle de la mort dans cette campagne qui est comme un cimetière étendu au-dessus des cimetières souterrains. C'est le lieu de rencontre des âmes qui flottent. Une espèce de rendez-vous funèbre. Ceux qui ne sont plus habitent encore leurs tombes. Ils sont encore assis au pied des cyprès, tranquilles, presque visibles, occupés à se chauffer au soleil exquis de ce matin de décembre.

Tout est mort ici, jusqu'aux maisons lointaines habitées cependant et qui n'imposent leur blancheur à cette grande solitude verte et grise que par une espèce d'erreur dont le silence qui les circonscrit ne réussit pas à être entamé. Étrange impression de fantômes plus que de mort, et d'un passé qui vivrait ici une existence sans lien avec la nôtre. Ce vaste espace est comme un cirque, comme une vallée de Josaphat provisoire et sans promesse, mais plus peuplée que l'autre.

Entouré de toute cette humanité flottante, je suis seul dans l'immense campagne; et j'avance encore sans songer au retour. Au loin un cycliste pourtant se dessine sur un pan du ciel. Mais ses zigzags sur la route sont plus fantomatiques que les morts qui m'entourent. Tout est figé dans une immutabilité incroyable, entre les formes bizarres des moles et l'immobile cortège des cyprès qui me précède. Pays désert sans rien de désolé. Un miroir sans accident où le temps se reflète. Une allée de cimetière dans le pays des morts. Que m'importe après cela de savoir que c'est ici le champ où les Horaces et les Curiaces se sont battus...

Je rencontre les trois premières vaches de ma matinée qui finit. Elles me touchent bien plus que des souvenirs trop précis. Il n'y a de place dans ces lieux que pour les formes d'un passé qui surnage. Ce pays est concret jusque dans la mort.

J'ai bien fait d'avancer, les monuments ont pris des formes plus curieuses, les pins sont plus développés que sur toute la route que je viens de parcourir. Et j'entends enfin piailler des oiseaux.

La solitude à présent est absolue — comme si les morts avaient regagné leurs tombeaux.

Tumuli des Horaces? Peut-être. J'aime surtout ces «ruderi» que hante le peuple aux petites gorges. Ils tissent leurs chansons dans les branches.

Puis voici les ruines d'une ville au milieu des champs.

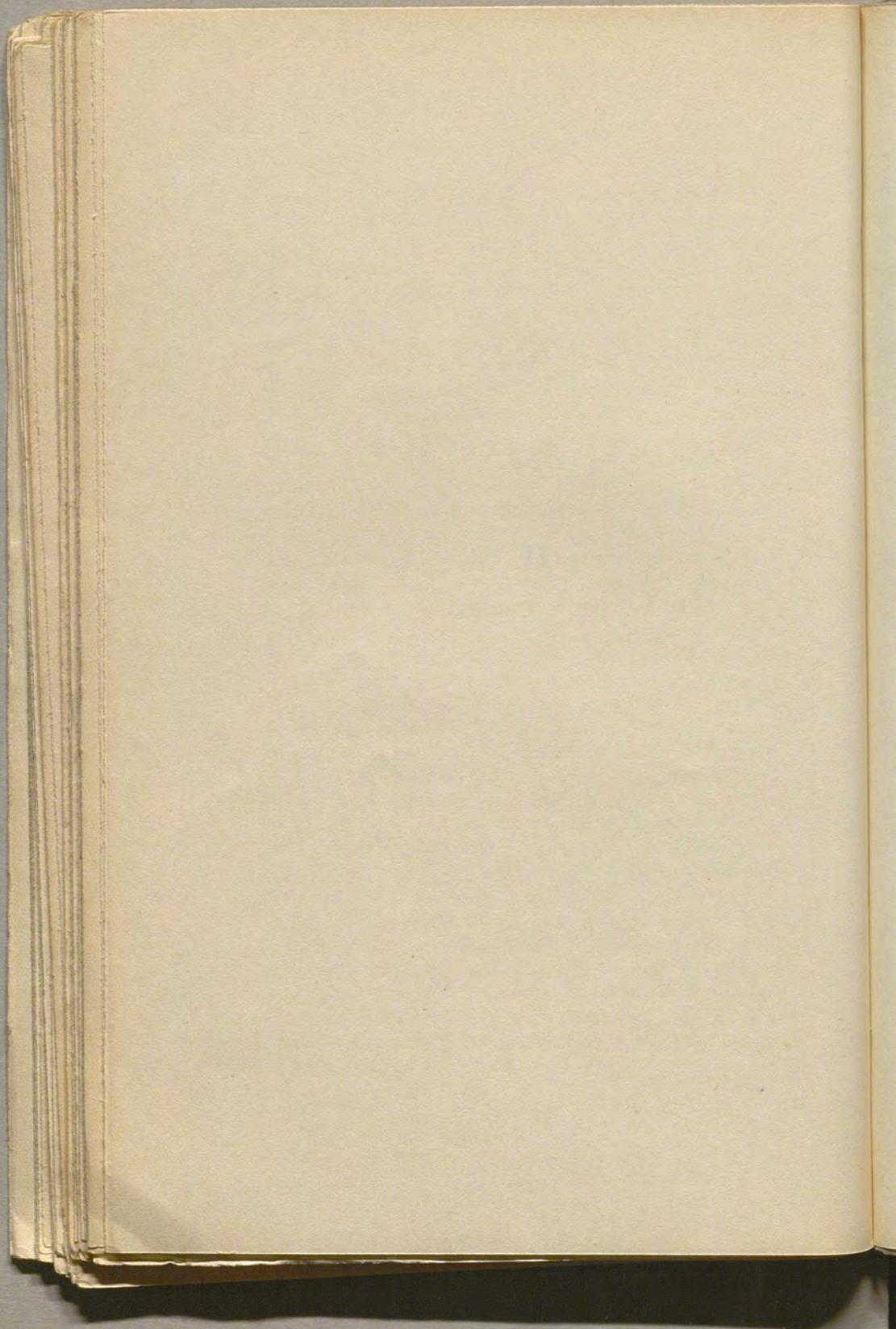
De grandes carcasses désaffectées. Je me promène sous ces voûtes à l'abandon mais qui font corps avec la terre.

Cette incarnation des monuments humains dans le sol et dans l'air, c'est cela Rome.

...J'ai quitté la route. Je suis en pleine campagne. Devant moi les Monts Albains, Frascati, toute blanche, accrochée au flanc de sa montagne. Ces monts aussi étendent leur paix sur nous.

Douceur de ce paysage imbibé de lumière. Le temps y fond comme un baiser qui se survit.

II



PORTA MAGGIORE

Elle surgit au cœur de Rome. Deux des plus antiques voies passent sous ses arches et conduisent encore aux mêmes anciennes villes mais qui ne sont plus à présent que des villages. Elle ne sert plus à rien, simplement elle est là, toute droite, intacte depuis le I^{er} siècle. Survivante à sa nécessité. Que cette fidélité sans objet me touche! Mieux que les vestiges d'aucun temple, cette porte inutile nous parle d'un monde que nous ne verrons plus, elle le prolonge parmi nous. C'est sous ses deux arches, encadrées de trois piliers percés, surmontées du triple aqueduc, que les gens d'autrefois ont passé. Ils achetaient là des figues de Barbarie comme cet enfant qui est en train d'en sucer une de l'autre côté de la place. Tout a changé — tout est pareil, hélas! Et cette présence nous unit à Rome plus que le texte le plus précis et que la trace des grands personnages dont la bruyante histoire nous étourdit.

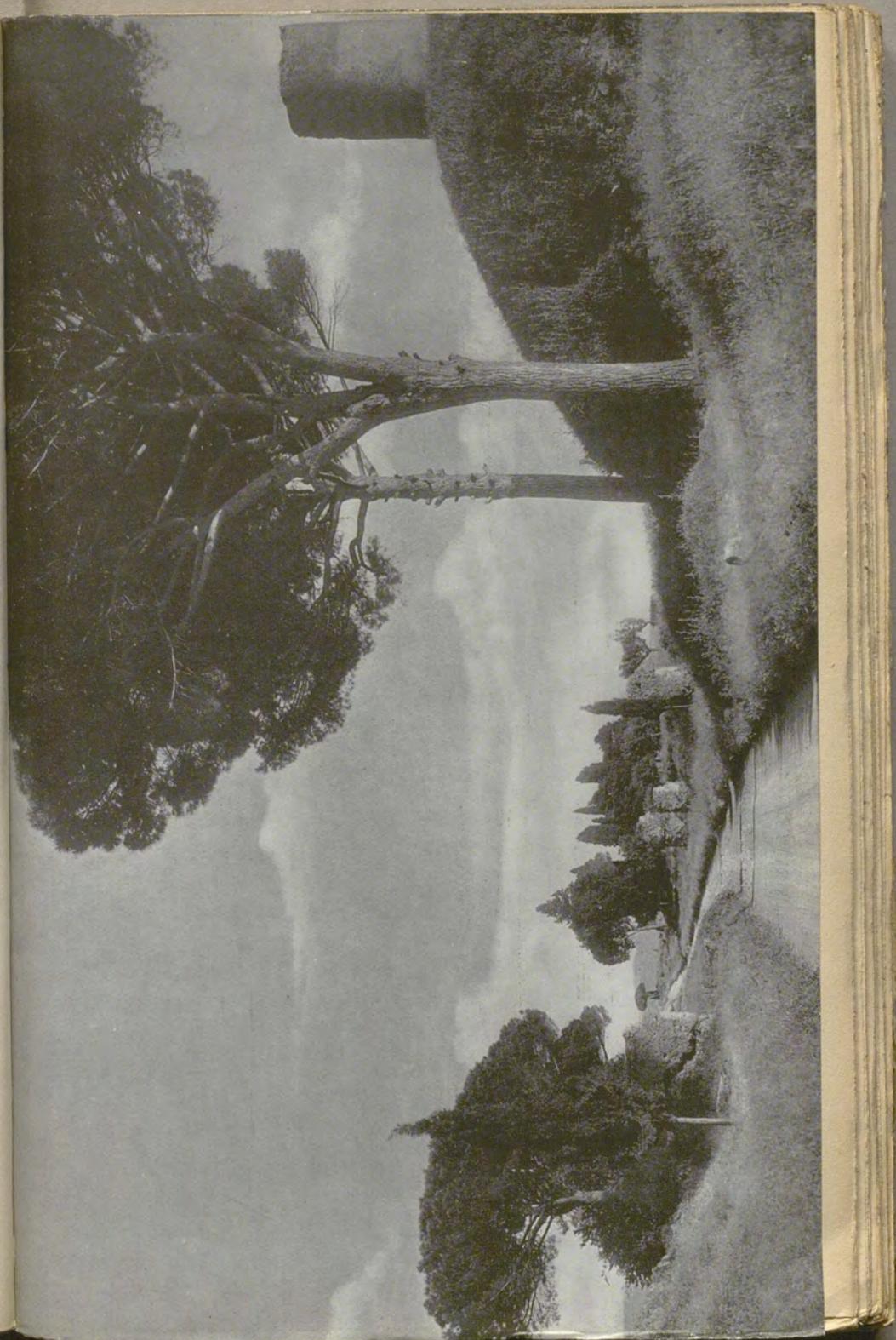
Cette porte-là, il me semble aujourd'hui qu'elle est la mémoire silencieuse de Rome.

SAINT-PIERRE

Je retarde encore de noter mes impressions de l'autre matin aux Catacombes. Mais quoi! Peut-être fallait-il que je commence mon pèlerinage explicite par ici. Je suis donc allé à Saint-Pierre ce matin. Et je m'étonnai tout à coup d'avoir tant tardé à y venir. Comme l'autre jour d'avoir tant tardé à rendre visite à mes voisins du Zoo.

Je commence ce pèlerinage comme les autres, sans piété spéciale, sans lumière. Et comme si, partant à la découverte de mes propres raisons, je n'eusse qu'à me laisser faire.

C'est donc dans les vieilles grottes du Vatican, au milieu des tombeaux des papes, que j'ai commencé à comprendre. Quoi? L'objet de ma visite. Ma présence ici. Toutes sortes de motifs ignorés de moi-même et que je sentais tout d'un coup s'agiter dans mon cœur comme à la poursuite d'une forme dont ils auraient eu brusquement besoin pour vivre. Ce n'était pas exactement la première fois que, depuis mon arrivée à Rome, je mettais les pieds dans la basilique. Mais mes visites précédentes avaient été brèves, infructueuses, occasionnelles et plus dictées par le scrupule que par aucune ferveur véritable. Pour entendre me parler cette ferveur, il me fallut y venir ce matin, toute la Rome antique étant à peu près liquidée, le champ déblayé derrière moi. Alors je m'assis sur une marche de la Confession et je me mis à lire dans *Romé* les pages qui concernent les premiers temps de cette basilique. Au fond je n'avais jamais pensé à quel point les souvenirs d'ici pouvaient être précieux pour un chrétien. Je savais pourtant que saint Pierre y était enterré. Mais c'était là une pensée qui ne débordait pas sa définition. Saint Pierre au fond n'était rien de plus pour moi, j'entends sous cette forme-ci, que Tibère ou que Néron. Je ne cesserais pas de m'émerveiller du mécanisme de mes contradictions simultanées. Est-ce que pas plus tard qu'hier je ne me disais pas que c'était jeudi, qu'il fallait en profiter pour aller voir la Basilique souterraine ouverte seulement ce jour-là ; et tout en même temps je pensais qu'il fallait faire maigre puisque c'était vendredi. C'était vendredi en effet. Je le savais à n'en pouvoir douter, à ne pouvoir l'oublier un instant. Et pourtant je pris le tramway jusqu'à la basilique inférieure et c'est là que je m'entendis répondre, à ma grande



VIA APPIA

Cliché Brogi

surprise, qu'elle n'était ouverte que le jeudi. Il se produit une faille analogue au fond de mon cerveau, de mon cœur lorsque, pensant à saint Pierre, à ce qu'il est pour moi, ce juif, ce pêcheur, cet homme qui a eu la faveur de nous donner l'exemple du reniement fécond — cet homme que je n'oublie pas, qui m'est peut-être le plus proche, le plus cher des apôtres, j'oublie cependant de penser à lui, à son corps, à la vertu de sa présence à Rome. Et ce n'est pas que je fasse l'esprit fort, que je tienne une réalité matérielle pour incapable de nourrir ma prière et ma vénération. Non! Tout au contraire. Rien ne me touche autant que ce contact effectif avec les restes ou l'emplacement des restes d'un si grand saint. Mais voilà! Tout me manque d'un coup et je pense à saint Pierre sans incarner sa pensée. Je pense à sa présence et j'oublie de me l'incorporer. C'est mon unité qui m'échappe encore. Et comme si, ne réussissant pas à me sanctifier, je dusse prendre conscience de ma persistante division dans la division de ma propre pensée. Mais quoi! Regardant mon corps je ne réussis même pas à me dire qu'il m'appartient. C'est là encore un défaut juif : un défaut de mal incarné. Que venais-je donc faire à Rome? Rien de plus qu'en Palestine, lorsque j'y débarquai, sans avoir jamais réellement songé que le Christ y avait vraiment vécu; qu'il y était encore plus présent qu'ailleurs d'une certaine manière.

Le mystère de la présence et, plus strictement, d'une rencontre particulière, c'est là un des secrets de tout pèlerinage; mais c'est à mon insu que sa poursuite m'oriente, bien que ce soit avec une sûre infaillibilité. Oui! J'ai besoin d'un long temps pour m'étendre sur mes morts et pour les sentir vivre en moi. Au premier abord leur présence, fût-elle évidente, ne me touche pas. Il me faut descendre marche à marche, pas à pas, dans une espèce de sombre souterrain pour les y rencontrer, et faire la progressive découverte de leur réalité vitale à mon égard. Tout ce

que j'ai cherché à saisir à travers les ruines de la Rome antique m'est moins précieux que cette vibration légère dont j'ai senti ce matin remuer mon cœur. Et pourtant depuis deux mois je l'ai constamment négligée. Mon livre me paraissait plus important que l'exaltation de mon âme, que ma propre vie. Et c'est toujours ainsi, comme si j'étais prisonnier d'un égoïsme étranger, et que je préférasse toujours à ma vérité vivante je ne sais quel plaisir frauduleux, secondaire, fragile et méprisé. L'im-médiat me dévore toujours, jusqu'au moment où je comprends que je ne sais qui vient enfin de me désenchaîner. Plus encore qu'à la messe des catacombes, c'est ce matin à Saint-Pierre que j'ai senti le déclin se produire, la délivrance accordée. Je retrouvais mes enchantements de Palestine — ceux que Rome ne m'avait pas encore donnés. Car toutes mes exaltations à travers les ruines de la Rome antique n'étaient pas de la même nature ; non ! certes elles étaient foncièrement distinctes de la simple pensée de l'apôtre du Christ et qu'il avait été martyrisé, ici même, pour une foi dont je devais moi-même hériter ; qu'il reposait encore ou que du moins il avait reposé à quelques mètres sous mes pieds. Toute cette réalité, à laquelle il faut s'attarder pour qu'elle rende un son et pour en imprégner la nôtre, elle m'appartenait donc en ce moment. J'affirmais auprès d'elle notre parenté. Mieux qu'à travers les vestiges de l'antiquité païenne je touchais à travers elle la réalité d'une histoire qui avait eu besoin d'attendre ce martyr pour fructifier. Une porte moins vaine et moins désaffectée que la Porte Majeure s'ouvrait brusquement sur ce monde nouveau. Une lumière nouvelle, un changement d'univers me rendait l'invisible témoignage plus précieux que la langue des hommes à laquelle je m'étais attardé si longtemps. Ou plutôt il n'était ni de l'ordre de la beauté, ni de celui de la grandeur. Mais du sacrifice consenti et de l'amour. Sans doute à Jérusalem, à propos de saint Jacques ou

de saint Étienne j'aurais pu tourner mes yeux vers la souffrance et le martyr par lesquels là-bas déjà le Christ avait voulu que ces Juifs fidèles l'entourent. Mais c'est à Rome que l'histoire humaine de l'Église ou, si l'on veut, l'histoire chrétienne des hommes commence dans la douleur et dans le sang. Telle est la différence spécifique de ces deux pèlerinages : l'un s'adresse à la souffrance du Dieu qui consentit à s'abaisser dans la souffrance ; tandis que l'autre, qui concerne aussi la souffrance, la considère dans ses rapports avec la grandeur des simples humains dont c'est la prédilection de souffrir. Tel est du moins le pèlerinage aux racines de la Rome chrétienne. Elles baignent dans un sang qui, pour se purifier, exigeait de se répandre. C'est ce sang que je touchais, cette simple douleur d'un homme aussi faible que moi et qui avait tout de même accueilli le martyr, tant au fond de lui l'amour avait fini par l'emporter sur sa faiblesse et sur lui-même. Oui, j'écoutais ce simple témoignage humain. J'écoutais son invisible présence me le rendre sensible et vivant. J'aimais déjà la figure de saint Pierre. Jamais je n'avais encore véritablement mesuré la distance et la proximité de son insondable faiblesse et de sa grandeur stupéfiante. Ainsi, vraiment, c'est sur ce pêcheur juif que l'Orient et l'Occident sont venus ici établir leur Église. Cela me surprenait soudain autant que l'histoire de Jeanne d'Arc, quand, au lieu de m'en tenir à l'énumération des dates et des faits, j'essaie de me représenter qu'elle était une petite fille. Telle est la vertu des pèlerinages : ils rendent leur sens, ils font acquérir leur mesure à ce qui n'est sans eux que notion distraite et froide d'où la surprise a disparu. On se dit toujours que saint Pierre est le premier pape. Il faut venir à Rome pour le savoir. Et quelle distance le sépare de l'Église qu'il a fondée. Quels intimes liens aussi continuent de les unir. Il faut, ou du moins il me faut être sur les lieux mêmes pour adhérer à la réalité permanente du souvenir.

Que me serait donc saint Pierre sans ce bâtiment sur son corps dont la somptuosité ne réussit pas à le trahir? Sans cette tradition, de siècle en siècle, malgré l'indignité des uns, la fuite des autres, qui ramène toujours à ce point de l'espace nos pensées égarées dans le temps. Un pécheur misérable mais que l'Esprit a fait se dépasser. Il a laissé là-bas ses filets. Il n'avait à venir ici que pour être tué. La prédominance de la mort sur toutes les indé-
cisions, sur tous les actes de la vie, c'est de cela qu'il entretient les pèlerins de son tombeau, de l'insignifiance de tous nos efforts auprès d'une belle mort. Et cela n'est-il pas précisément dans la tradition la plus romaine? N'est-ce pas à Rome que cela pouvait être affirmé pour être le mieux compris? Jérusalem avait écouté le Seigneur souffrir et mourir en vain. La grandeur d'une construction humaine, engendrée des douleurs et du sang, ne se conçoit qu'ici. Et l'excès quelquefois boursoufflé de l'édifice qui s'offre à nos yeux donne, avec une ironique évidence que la grossièreté du monde moderne exigeait, son plein relief à cette vérité. La disproportion de l'apôtre et de sa basilique me valut peut-être mon émotion la plus spontanée. Elle me faisait enfin comprendre qu'importante ou insignifiante, c'est vraiment à sa mort que la vie d'un homme se mesure.

PRISON MAMERTINE

Je me défie toujours de ces attributions trop précises. Ici c'est saint Pierre qui aurait été incarcéré. Il y aurait baptisé ses geôliers. Si son souvenir est faussement vénéré dans cet ancien puits désaffecté, quel intérêt celui-ci présente-t-il pour nous? C'est donc à Rome que l'archéologie reprend ses droits. Absurde en Palestine, du moins aux yeux de celui qui va là-bas pour s'y rapprocher de Jésus, cette science retrouve son importance là où il est question de l'histoire des hommes. En passant

du Christ à ses apôtres, les perspectives de l'amour chrétien changent totalement. Si ce puits est un puits, si même il fut une prison, mais que jamais saint Pierre n'y soit entré, qu'y faisons-nous à nous battre les flancs pour essayer d'en être touchés? Mais la question, là encore, ne doit pas être posée ainsi. Ce n'est pas l'idée précise des souffrances de Pierre que nous pouvons exiger de cette chambre circulaire, de cette humidité, de ce souterrain certainement au moins millénaire; ni de croire qu'il y est resté là sept mois sans manger. Ce qui importe, c'est de savoir plutôt à quelle époque cette tradition peut remonter. Et de lui accorder peut-être un amour proportionné à son antiquité.

Mais cette attitude-là ne me satisfait pas encore. J'ai besoin d'exactitude pour aimer. J'ai besoin d'une confirmation supérieure. Et l'un des objets de l'Église est de nous la donner. Or elle ne nous parle pas de la Prison Mamertine. Elle n'attache aucune indulgence aux prières que l'on peut y faire. Du moins touchons-nous ici toute la différence qui sépare les deux traditions : l'apostolique et la profane. Tant qu'il n'est pas question de dogme, la première n'oblige pas mais elle présente du moins un commencement de sécurité qui, à l'autre, fait défaut totalement. Il en va donc de même de ces ruines profanes du christianisme et des ruines païennes. Pour celles-ci aussi les savants admettent des attributions hypothétiques. Ils reconstruisent des villes sur des indications fragmentaires, parfois tardives, mensongères. Ils refont à leur propre image, avec quelques pierres et des fûts brisés, des temples, des palais. Pas plus que pour l'histoire chrétienne le sceptique n'ose là s'engager. Tout lui semble piège. Il craint à chaque pas d'être dupé. Au fond il n'y a pas plus de probabilité pour que le palais de Tibère ait appartenu à Tibère, que pour que, dans cette prison, Pierre ait été enfermé. L'interprétation des savants ne compte pas plus pour moi qu'une tradition qui n'est

fondée que sur l'obscurité des temps. Mais enfin il fallait bien que Tibère habitât quelque part ; et qu'avant de mourir Pierre fût incarcéré. Ce n'est pas des pierres qu'il nous faut faire jaillir notre émotion, mais des noms. Et peu importe que ces noms soient vraiment attachés à telles constructions. C'est sur ce qu'ils signifient qu'il nous faut méditer ; et si cette méditation est favorisée par des pierres, c'est dans la mesure où celles-ci ont fini par s'identifier aux noms des choses que nous aimons.

En vérité l'archéologie n'est pas encore très fondamentale ici. Ou plutôt elle n'est fondamentale qu'à la façon même de la tradition profane et dans la mesure où, comme elle, elle donne une première assise à notre pensée, un prétexte à son développement.

Ici j'ai beau faire, je ne peux pas ne pas penser à saint Pierre, à ses souffrances, à l'incarcération dont il est question dans les Actes et qui, pour s'être produite à Jérusalem, n'en a pas moins marqué son cœur et sa chair, n'en a pas moins été une épreuve pour son amour. L'amour de saint Pierre, que m'importe qu'il n'ait jamais enrichi la prison Mamertine, si celle-ci, par contre, me permet d'y songer.

Nous ne cherchons jamais que des appuis dans les livres, dans les choses. L'appui qu'offre cette prison à une méditation sur la qualité particulière des douleurs et du martyre de saint Pierre me suffit. Qu'importe que ce soit ici plutôt que là ? Une prison en vaut une autre. Si j'ai la superstition des noms, je n'ai point celle du mortier.

Je retrouve à ce tournant l'archéologie dans toute l'étendue de son ridicule, je veux dire du ridicule dont elle est affectée quand elle prétend à être plus qu'un service de voirie et qu'un prétexte hypothétique à la méditation.

On se trompe toujours quand on vient voir des ruines pour en tirer quelque certitude que ce soit. Elles sont

un simulacre absurde que l'orgueil propose à la crédulité, quand elles ne se bornent pas à être une occasion d'humilité et d'amour. Et le malheur c'est qu'elles sont presque toujours, tant pour ceux qui les découvrent que pour ceux qui les regardent, ce ridicule appel à une contemplation statique et à la suffisance de l'esprit. Mon incrédulité est trop entière en tout ce qui touche aux choses de la terre pour que je puisse me laisser guider par quiconque où que ce soit. Et singulièrement ici, ce n'est pas Pierre dans la prison Mamertine qui me touche, c'est Pierre en prison à propos de la Mamertine. Il faut aimer les choses et les êtres pour eux-mêmes et non pas dans leurs douteuses relations. Il n'est rien au monde dont nous soyons assez sûrs pour nous abandonner à ce qu'il prétend nous livrer de certain. Le souvenir des hommes, les monuments qui nous les rappellent ont rarement assez de liens entre eux pour que nous puissions passer sans scrupule des uns aux autres et prétendre les éclairer de leurs lumières réciproques.

Je me disais à Jérusalem que peu importait que le Seigneur eût été ici ou là. C'étaient les événements de sa vie que j'adorais. Je croyais d'abord qu'il en était autrement à Rome. Au fond il en est de même partout. Et si ce n'est dans leur relation avec le paysage qui les entoure, les ruines n'importent pas plus ici que là-bas pour celui qui regarde la terre avec détachement et qui sur la terre n'aime que l'homme. C'est l'histoire de l'homme que Rome nous livre et non pas des anecdotes où resteraient enfermés les souvenirs des divers habitants de son histoire. C'est de très loin que Rome dépasse les monuments romains.

Depuis une heure que j'écris tout ceci dans un coin du cachot, combien de gens ont lu avec dévotion la petite inscription sur les murs qui rappelle le passage de Pierre, la conversion de ses gardiens. J'ai beau me reprocher ma défiance, leur docilité m'exaspère.

Et voici qu'en ce moment précis, une jeune personne, qui n'avait pas vu l'inscription, avec un innocent dandinement d'intérêt et de coquetterie, s'approche de moi pour que je la renseigne sur l'origine et sur le sens de ce cachot. Les gens oublient tout de même un peu trop d'aimer les choses pour elles-mêmes — dans la simple mesure de ce qu'elles sont.

Je jette un regard en sortant, sur le Forum plein de soleil. Qu'ai-je besoin ici de penser à César, à Sévère? Ce composé de monument, d'herbe, de ciel et de lumière suffit à mes exigences. Il m'assouvit pleinement. Et vivent les archéologues qui, avec le soleil et les jardiniers, ont réussi cette parfaite composition! Soleil de Rome, soleil de Rome, les cuistres même ne te résistent pas!

Je remonte à présent vers la via dell'Impero. Quatre de ces petites voitures qui transportent les barriques des Castelli à Rome passent devant moi au pas de leurs chevaux tranquilles. Heureux vestiges, chacune se compose d'une échelle peinturlurée, posée sur deux grandes roues. Le cocher assis du côté gauche, disparaît sous l'énorme capote toute repliée pourtant du côté droit. Et tout cela avance au son d'un jeu d'abondants grelots qui répandent en passant leur charmante musique.

Je retrouve saint Pierre. Tout droit cette fois sur sa colonne. En bronze vert sur le ciel bleu.

FONTAINE DE TREVI

Je profite de ce trop doux dimanche pour aller me promener. Sans raison. Pour voir des fontaines, voir des gens. Des garçons qui se promènent en se donnant le bras. Pour respirer simplement l'air de Rome. Je voudrais ne penser à rien qu'à ce spectacle que m'offrent les Romains en se promenant. Et déjà tout à l'heure, de l'autobus, ai-je pu assez me réjouir des balancements que tel agent

faisait de ses bras, de ses mains, pour assurer la circulation à je ne sais plus quel carrefour où nous étions d'ailleurs seuls à passer. Quand on ne joue pas la comédie pour les autres on se divertit pour soi, ici, par le simple jeu d'une activité qui s'en voudrait de recourir aux lignes droites. C'est cela, tout est courbe, tout est incliné, dans les rues, dans les gens. Tout tend à prendre la direction de l'eau.

Brusquement le ciel s'est assombri, le vent froid souffle où l'on ne sentait tout à l'heure que velours. Mais enfin je suis à la Fontaine de Trevi. Il faudra la pluie pour m'en chasser.

C'est une des places les plus charmantes de Rome. Parce que ce n'est pas une place précisément. Comme toutes les places de Rome. Un *largo* comme ils disent. Et moins fait pour les gens que pour le ruissellement des cascades et le déploiement des hommes de pierre, des conques, des chevaux. A quoi bon décrire cette montagne de travertin où commande un immense Neptune ; que domine surtout, à la cime de la haute façade contre laquelle tous ces jeux s'appuient, le formidable écusson de je ne sais quel pape et l'énorme tiare et les énormes clefs qui font comme un baldaquin par-dessus. C'est comme la place Saint-Pierre, un des lieux les plus inoubliables de Rome. Par sa gratuité, par l'abondance qui l'entoure. Abondance de quoi ? de pierres ? de formes ? Une espèce d'abondance pure, qui, comme les gens dans les rues, se plaît à son jeu. Il n'y a pas que les eaux qui débordent. La pierre aussi. Les draperies des statues exagèrent leurs enroulements, leurs panaches ; les crinières des chevaux immergés ; les volutes des conques ; les boucles des tritons nus.

En face d'un spectacle aussi peu monotone bien qu'ininterrompu, on se prend à penser à quelque générosité mystérieuse qui se déploierait pour vous. Pour rien. Pour s'offrir en spectacle. Se dépenser. Et l'esprit glisse à une euphorie singulière. On a d'ailleurs constamment

cette impression à Rome. D'une source qui déborderait indéfinie, continue. Source de l'esprit. Et de la terre. C'est peut-être de la nef de Saint-Pierre qu'elle jaillit. En tout cas elle s'insinue sur la ville entière. Dans toutes ses rues qu'elle inonde de ses jeux. Leurs rencontres se conjuguent en jaillissements multipliés. Mais ici, enfin, dans cette vieille petite place usagée, puisque tout de même il faut nommer ainsi l'élargissement sans motif de tant de rues qui y viennent mourir — dans ce vieux carrefour encore intact, le bruit des eaux, les gens qui passent, les pas des chevaux sur les pavés, le roulement des roues de leurs fiacres, les cris des enfants à qui tant de balustrades autour du bassin ne servent que d'invitations à les franchir, tout compose un spectacle où l'abondance, tout en n'ayant d'autre objet que de se déployer, jamais pourtant ne se sépare du peuple. Une fois de plus tout est mêlé. Et dans un jeu très humain, si serré que l'on ne sait plus ce qui se donne en spectacle à l'autre : l'eau qui coule ou les gens qui passent. Les décors de Rome sont le prolongement de son peuple. Il n'y a rien de tel à Paris, où tout est séparé, où il n'est pas jusqu'aux maisons des riches qui n'aient émigré dans des régions tranquilles.

Ce que j'aime à Rome c'est la promiscuité : tout y est fondu. Tout y est lié. Pas seulement les pierres et l'eau : les palais ; les masures ; les églises qui se dressent brusquement en plein milieu de la pouillierie. On peut penser ce que l'on veut du clergé romain. Du moins ne s'est-il pas séparé de son peuple.

Il me suffit d'ailleurs de me retourner pour voir, du milieu de maisons misérables, toute une colonnade surgir, des guirlandes, des anges, des amours à trompettes de chaque côté d'un formidable chapeau de cardinal sous lequel s'étend un écusson de pierre. Puis le filigrane d'une croix comme une flamme sur le ciel. Neptune, les tritons, le cardinal, les fiacres, les petites trattories

qui promettent pour 1. 50 la pizza Napolitana, tout se rencontre sur cette place. Ils s'y entretiennent les uns les autres du charme des eaux, de la douceur du temps et de la merveille que c'est de vivre. Dans la ville des papes. Insoucieusement. Et dans un coin de la place, au centre d'une immense gloire de pierre que deux anges couronnent, une toute petite image de la Vierge qu'en plein jour une lanterne éclaire. Et pour bien souligner que tout cela n'est pas l'effet d'on ne sait quelle tradition, quelle habitude, trois roses encore vives se fanent dans une vieille boîte de conserves. Ah! si je trouvais ici les pots d'Urodonal de Bethléem, non certes je ne me scandaliserais pas. Elles me seraient une raison supplémentaire d'aimer ce peuple attentif et charmant. Tellement plus que nous imprégné de l'esprit de la terre. Tellement plus vivace que nous. Charnel — plus que ne peut le désirer l'Église. Et splendidement élémentaire. Le décor est son débordement.

DEUXIÈME VISITE A SAINT-PIERRE.

Mais la place Saint-Pierre? Ça c'est une vraie place. Avec un obélisque au milieu flanqué de deux fontaines. Et, de chaque côté, l'énorme déploiement de sa quadruple colonnade plantée de papes et de saints. Une façade rectangulaire par derrière. La coupole énorme (et qu'on ne voit pas) par-dessus... C'est ici que me reporte toujours mon premier souvenir de Rome, ce soir de juin d'il y a douze ans quand, à peine débarqué, je m'y fis conduire en voiture. Il faisait doux. Et je sentais cette ampleur m'envahir. Chaque fois que j'y repasse, je sais encore que c'est par là qu'il faut entrer dans Rome. Tout le reste, les monuments antiques, les catacombes, les palais, les autres basiliques ne sont que le commentaire détaillé de cette place. Tout aboutit à elle. Elle leur donne son sens et sa direction. Sur l'emplacement du cirque des

martyrs, ce qu'il y a de plus gratuit, de plus somptueux, de plus simple, de plus compliqué, de plus ironique enfin se dresse, se déploie, est étalé. Toutes les contradictions de Rome sont là. Si l'on n'est pas touché d'abord par ce paradoxe de travertin on ne comprendra rien à celui de la ville et de l'esprit romain. Mais comment croire que tout ici même n'a pas été organisé par quelque génie subtil quand la raison d'être de Rome est si manifestement de maintenir intacts et présents dans son sein, malgré les pillards et les tremblements de terre, les vestiges de tous les âges qui l'ont traversée.

Sur cette place la plus grande explosion de formes, de mouvements, de richesse nous entretient du règne de la simplicité. Il ne s'agit plus d'honorer Dieu par ce qu'on peut lui offrir de plus beau. Dieu est à l'intérieur. Et ce déroulement de toutes les verticales, de toutes les horizontales, de toutes les volutes de la pierre, leur seul objet c'est d'annoncer le palais du pontife des pauvres. Et de célébrer la gloire humaine dans ses approches de la divinité. C'est pourquoi, je pense, il y a tant d'ironie dans ces conversations que se tiennent les statues sur la balustrade, ces contorsions auxquelles elles se livrent, ces tournois d'éloquence qui ont pour scène le vide. Chacun parle, exhorte, appelle, proteste, enseigne, prend la terre à témoin, la repousse, s'y précipite, enfin déclame, subtilise et se justifie. Et ce grand déploiement des meilleurs personnages de l'humanité est d'une éloquence si naïve qu'on ne peut faire autrement que d'en être amusé. Surtout si l'on se dit que, par dessous, le corps de l'apôtre a depuis longtemps déjà cessé de pourrir.

Cette exaltation du mouvement humain nous suggère donc d'abord ce que nous avons d'insensé. Le Christ seul, au centre de la façade, bénit. Tous ses acolytes, à des degrés divers, exagèrent leur importance, gonflent tellement leur témoignage qu'il n'y a pas de doute :

c'est une vue très ironique qu'ils nous souhaitent de prendre sur eux et sur nous. « Au fond, disent-ils, tout cela n'est pas très important qui pourtant est si douloureux, si joyeux, si glorieux. » « C'est là, nous répètent tant de lignes immobiles, tant de formes qui contredisent de leur agitation la sévérité de tant de lignes, mais oui! ce sont là les occupations de la terre. Ce qu'on peut encore imaginer de plus approximativement exact quand on pense à ce que les hommes font de mieux. »

La basilique de Constantin devait parler de notre misère plus discrètement. Mais elle baignait dans un sang qui fumait encore. A partir du XVI^e siècle il ne s'agissait plus d'honorer des martyrs. L'homme recommençait un de ces travaux de gonflement dont on avait perdu le secret depuis longtemps. Il s'agissait dès lors de faire élever, par ceux qui en étaient les victimes, un monument qui à la fois fût l'image ridicule de l'orgueil humain et une merveille d'équilibre et de grâce.

Ah ! je ne me lasse pas ici de déchiffrer le secret langage du génie romain. Et si ce siècle devait commencer de porter vers son comble l'absurde contradiction qui dort en nous, il fallait que déjà elle atteignît sur cette place à l'harmonieuse perfection qu'elle ne connaît que dans l'Église, car le déchirement auquel tout chrétien doit se résoudre aboutit à la connaissance à chaque pas de ses limites. C'est de nos limites que cette place nous entretient. Et du jeu étroit que nous jouons à nous-mêmes. Celui des saints qui, sur leur perron suspendu, s'offrent la comédie de leur sainteté.

L'art baroque ne nous parlera donc que de notre incapacité à nous fuir. Non seulement ses personnages jacassent là-haut dans leur désert, mais tout se passe ici comme s'ils se bornaient à se singer eux-mêmes. Ah! ils ne donnent pas une vue précisément souriante de la nature, ces pieux acteurs qui inclinent de tous côtés leurs corps et leurs visages — sauf dans la direction

de leur Maître. Pour la plupart ils lui tournent le dos. Et c'est déjà bien beau que leur habit soit religieux. On ne peut tout de même pas exiger d'eux beaucoup plus. Vus par un art qui songeait surtout à peindre la folie du monde, c'est une prodigieuse leçon d'humilité que leur zèle intempestif nous donne.

Pourtant, apôtres, papes, martyrs, fondateurs d'ordres, derrière leurs gesticulations excessives, c'est l'Église enseignante que l'on entend. Nous y voilà. Sur l'emplacement du cirque où les martyrs étaient la proie des bêtes, l'Église a voulu somptueusement installer la chaire de Pierre. Elle fait toujours de nécessité vertu, l'Église. Elle parle au monde son langage. Ici, surtout, où le Cirque de Néron a marqué un temps de son histoire. Sur la place publique, avec des moyens humains, la Sainte Église, contaminée dans ses membres par l'orgueil qui l'entourne, s'adresse aux hommes pour les séduire. Tel est son paradoxe. Et qui devient de plus en plus tragique à mesure qu'on s'éloigne des persécutions. Cette place est son image. A l'aube d'un temps où naissait le terrible conflit du monde et d'une vérité jetée au monde et dévorée par lui.

Mais il faut entrer dans Saint-Pierre pour assister au développement de la tragédie. Ce n'est plus la beauté qui nous y parle dans les siècles qui suivent. Les corps n'y brûlent plus comme des flammes, comme les feux follets de la Colonnade du Bernin.

Auprès des saints qui se consomment encore dans des incendies de gestes et de draperies, le dernier siècle et celui-ci ont multiplié ce qu'on peut imaginer de plus tiède, de plus statique, de plus éteint. Les saints désormais sont accompagnés de leurs ustensiles pour nous faire entendre quelle sorte de saints ils étaient. C'est un peuple d'enseignes. Et ce serait un peuple de cadavres s'ils ne se présentaient à nous debout, sur leurs deux pieds, avec des gestes qui, d'ailleurs, ne relèvent plus que d'une

prétention laborieuse et compassée. Ah! nous sommes loin des figures baroques où du moins l'on sentait la chaleur de la terre. Ici il n'y a plus de chaleur du tout. Les saints tels que ces siècles se les sont figurés sont devenus en même temps si pudiques qu'ils ont perdu toute trace de corps. Ils se réduisent à leurs plus célèbres fonctions. Ce sont des ramasseurs d'enfants, des montreurs d'ostensoirs, de pieux soutiens des pauvres. Tous réduits au rôle d'édifier le passant. Ils ne s'adressent pas à nous pour éveiller en nous un écho à leurs suggestions intérieures. Non! Ils sont absorbés dans leurs bondieuseries. Mais en vérité ils ne posent que pour nous — nous ne sommes là que pour leur permettre de poser. Ce sont les fonctionnaires de la sainteté. Il semblait, sur la place, que l'Église eût perdu dans les temps modernes toute son intimité. Il lui restait à perdre quelque chose encore. Et non pas ses saints bien entendu. Mais ses sculptures, les images de ses saints ne se lassent plus de nous dire : que c'est le sens même de sa tragédie vivante, de sa simplicité.

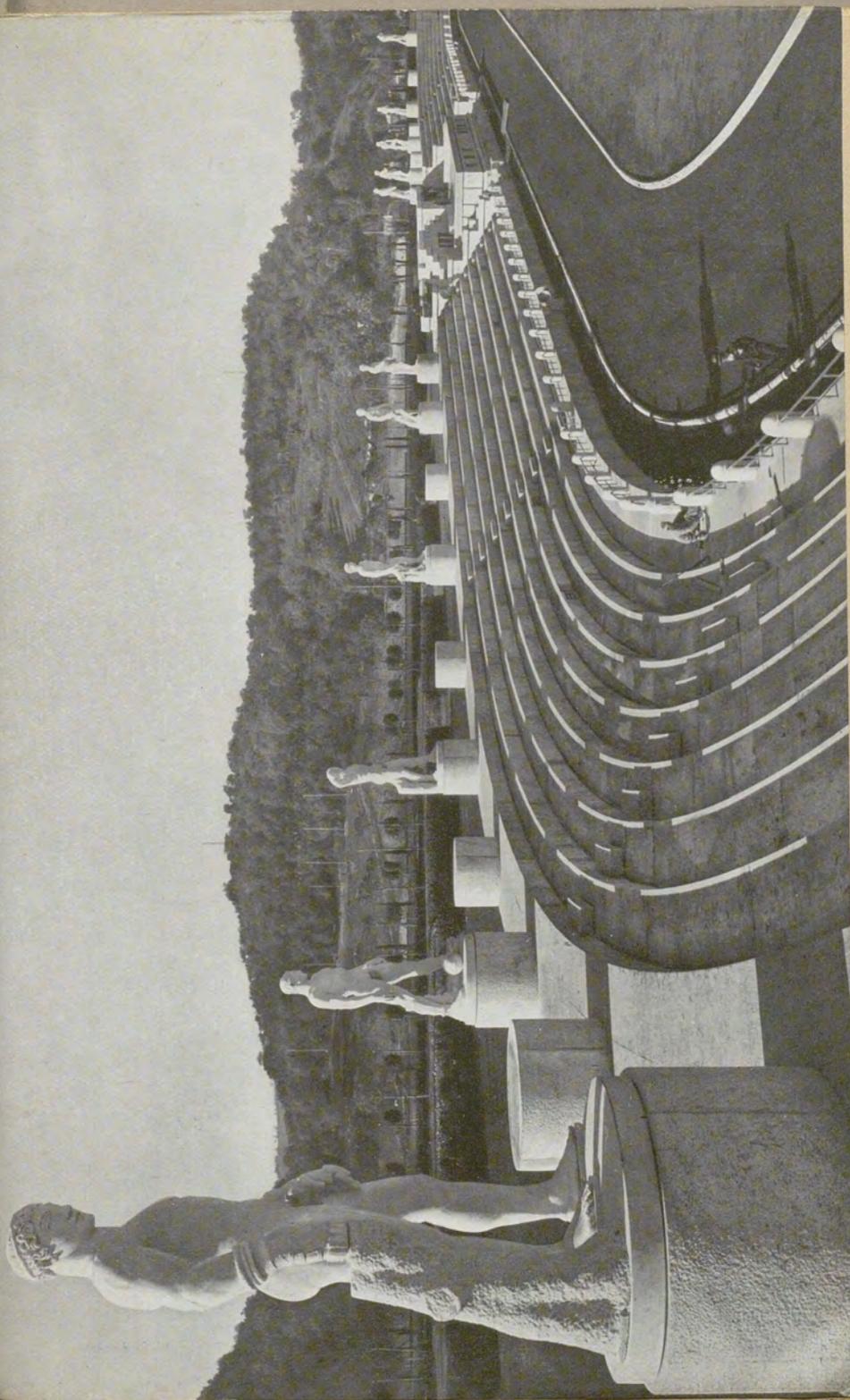
De cette déperdition continue, on peut refaire le chemin dans la basilique. A partir de la Sainte-Véronique, agitée comme les statues baroques mais qui n'arrive pas à décoller. Elle s'agite sur place; elle se prend au sérieux; on sent que l'important pour elle ce n'est pas tant de brûler, c'est de montrer qu'elle brûle. Les draperies sans air l'environnent de leurs tourbillons. Elle est encombrée de son corps. Les païens en insistant moins sur la nécessité de la pudeur, étaient peut-être moins charnels que ces artistes chrétiens de la décadence pour qui le visible seul s'est mis à exister. Enfin on parcourt tout le cycle de nos abandons en passant de cette personne à tourbillons aux affligeantes statues de neige, dont la chair s'est tellement dissoute sous un amoncellement de soutanes, de bures et de décorations qu'on se demande anxieusement comment ces saints peuvent faire pour

vivre encore, comment ils ont pu en arriver à s'identifier ainsi à leur costume, à leur onction. L'art pieux est devenu un chantage hypocrite à l'attendrissement — la parade de cette prétentieuse médiocrité qui tend à faire de la Communion des Saints l'image bien léchée d'une bourgeoisie qui a les apparences pour elle.

APERÇU SUR LES CATACOMBES

Mon émotion en entrant dans la Catacombe de Priscilla je la devais moins à l'incroyable succession de tombes superposées au long des galeries qui n'en finissent pas, qu'à la toute petite chambre apparue brusquement et où je voyais d'un côté Abraham, Jonas ; d'un autre, Suzanne et les vieillards, les trois enfants dans la fournaise. Je touchais là notre continuité. Toutes ces peintures de la main de ceux que les disciples des apôtres venaient à peine d'instruire me parlaient, sous le sol de Rome, d'une histoire que j'avais commencé d'entendre sur l'autre rive. Et c'était autrement émouvant pour moi que cette nécropole désaffectée.

Qu'étaient ces morts ? Des vivants misérables. Cela ne les rapproche pas de mon cœur. Je pense à eux comme à un peuple de morts ou plutôt je n'arrive pas à fixer ma pensée sur eux. Et les alvéoles qu'ils occupèrent, le plus qu'elles me montrent, c'est la vanité de les avoir creusés pour s'y faire introduire. Je ne suis pas fait pour le culte des morts. C'est une faiblesse, je le sais. De mon imagination, de ma mémoire. Qu'y puis-je ? Il me faudrait d'authentiques martyrs pour commencer de m'émouvoir. Mais si ces Catacombes ne laissent filtrer un plus secret langage que celui de leurs inscriptions qui ne nous renseignent guère et de leur architecture de cave, qu'aurions-nous à les interroger ? Ce langage, c'est celui des frustes peintures qui touchent d'autant plus qu'elles n'essaient pas de nous séduire.



FORO MUSSOLINI

Cliché Anderson

Ce sont peintures maladroïtes, des bonshommes qui tous, avec une naïve éloquence, étendent leurs bras. Mais cela même ne m'importe pas, ne touche même pas le juif en moi qui retrouve pourtant ici des figures connues. Non! J'ai beau faire. Le joint m'échappe encore par où pénétrer dans les Catacombes...

LIMPIDITÉ

Fin d'un jour limpide à la villa Celimontana. Pas un souffle dans les branches. Une fontaine jaillit de sa vasque comme un sein. Les gouttes retombent tout autour. Cette tendresse est hors du temps.

NOUVEL APERÇU SUR LES CATACOMBES

Je n'arrive pas à comprendre pourquoi il m'est si difficile de noter mes impressions des Catacombes. Et je m'obstine. Car c'est par là que je veux entrer dans la Rome chrétienne. En dépit de cette messe déjà lointaine dans la crypte des papes, en dépit de mon émotion l'autre jour à voir sur ces murs souterrains: Noé, Abraham, d'autres personnages de l'Ancien Testament, j'échoue dans l'effort que je tente. Mais je ne veux pas en convenir. A présent, je pense à ces grands corridors où les premiers chrétiens ont reposé. Ils étaient là par dizaines de mille. Qu'en reste-t-il? Quelques inscriptions; un peu de poussière. Leurs os ont été enlevés. Les cadavres des martyrs ont été mis à l'abri dans Rome dès que les Barbares apparus empêchèrent les fidèles de se réunir dans ces cimetières excentriques. Les corps des martyrs! Dès les débuts de l'Église le culte s'était donc établi des dépouilles de ceux qui avaient consenti à souffrir. Je le trouve ici pour la première fois. Ainsi ce peuple de chrétiens qui s'est détourné des joies de la chair, la présence du corps des morts est ce dont il a le plus besoin. Et c'est

sur des reliques qu'il va édifier ses autels. La découverte aux Catacombes de cette ferveur donne à ces caves vides une grandeur imprévue. Ainsi dès les premiers jours où ses racines se sont mis à grandir sous terre, la première affirmation du christianisme à Rome, le premier culte qu'il y pratique, celui par lequel il s'élève vers Dieu, c'est celui d'une chair qui a su traverser la douleur. Il ne s'agit plus du sang des bœufs, ni de l'offrande d'un agneau. La souffrance sanctifiée a remplacé brusquement tous les animaux de la terre.

C'est à quoi je ne songeais pas assez en me promenant à travers ces galeries où, à part quelques peintures, dont je n'ai pas fini d'ailleurs d'épuiser la vertu, il n'y a rien qu'un peu de poudre mélangée à de la terre, des épigraphes, des dessins de poissons, des ancres, des colombes. Il faut beaucoup de bonne volonté pour trouver dans ces quelques signes une vie qui puisse encore nous importer — et quelque grandeur à la mort. Je ne suis pas sensible au souvenir. Leurs restes charnels ne me parlent pas de mes propres morts. Tout se passe en vérité comme si ceux-ci ne leur avaient jamais appartenu. Qu'y puis-je? Le temps de leur forme est fini. Avec la vie qui les a faits ils ont perdu l'intérêt qu'ils pouvaient présenter pour la terre. Autant cette heure qui passe m'enivre, autant sitôt passée il me paraît impie de lui être encore fidèle. Que pouvaient donc signifier pour mes yeux embués cette descente souterraine, cette promenade à travers des caves funèbres où, jusqu'à leur inerte témoignage, tout de ces anciens morts a disparu pour toujours. C'est là je crois ce qui m'empêchait de revenir sur le peu d'émotion que j'avais éprouvé dans ma plongée nocturne. Je ne sentais pas assez l'étrangeté de ce culte nouveau, comme si trop de morts eussent dû me détourner de la stupéfiante nouveauté affectée ici par la mort. Mais sur cette nouveauté combien je me sens obligé au contraire de m'attarder, de m'appesantir. J'en conviens. Dans tout Rome rien ne

surprend plus que cela, car Rome tout entière ne semble plus être qu'un corps qui aurait poussé sur les corps des martyrs. Telle est la figure nouvelle du christianisme transplanté. A Jérusalem il tournait autour de la souffrance du Christ. La mort des quelques Juifs qui venaient de reconnaître Dieu dans cet homme défiguré n'importe pas. Un seul tombeau y compte. Encore est-il vide. Et d'ailleurs on ne sait pas exactement où le situer. Enfin c'est la misérable histoire de Celui en qui se réalisaient les Promesses, le souvenir de Celui dont, hormis sa passion et son supplice, la grande réussite est d'avoir tout manqué. Oui ! c'est de ce complet échec du Seigneur qu'il n'y a pas moyen, là-bas, de se défaire, de douter. Eh bien, ici c'est la même histoire qui se répète, mais dans des corps qui ne sont pas le corps de Dieu ou qui, s'ils le sont, c'est à force de foi, au second degré, par une insensible participation, mais qui suffit. Et ces corps que la souffrance a rendus semblables au corps du Seigneur deviennent à leur tour nos intercesseurs près de lui. Que les catacombes de Rome s'éclaircissent donc tout à coup ! Elles deviennent comme des chasses souterraines, des reliquaires où flotteraient en l'absence de tangibles souvenirs les parfums irrésistibles de l'amour. Car de cette souffrance des martyrs il n'y a pas moyen de douter. Et où que fussent leurs corps peu nous importe. C'est autour de ces corps que ces sombres galeries se sont indéfiniment développées. Jusqu'aux jours des grandes invasions elles se sont peu à peu étendues comme une immense toile pour la sous-tendre à travers les entrailles souterraines de Rome. Je croyais que Rome c'était ceci ; que c'était cela. A présent je le vois bien. C'est d'abord la préparation, et il nous en reste des vestiges, c'est ensuite le couronnement, et en dépit des saccages et du temps il a fini par nous parvenir, oui ! c'est le souvenir indiscontinu de tout ce qu'il a fallu de siècles pour préparer et pour conclure la vertu des martyrs. Et qu'im-

portent après cela toutes les trahisons que leurs gardiens pourront en faire, la concupiscence multiforme, l'ambition, la cruauté, la jalousie des chrétiens, des prêtres, des papes. Il y a ici plus que les fragiles chrétiens que nous sommes — ceux qui ont laissé s'écouler leur amour à plein bord de leur chair et de leur cœur. C'est vers eux que Rome avait d'abord cinglé toutes voiles tendues pour y engouffrer toute la terre. Sur eux qu'elle n'a plus jamais cessé de veiller, car ils sont les premiers témoins du Christ dans l'univers de la gentilité et il leur fallait sur la terre un reliquaire digne d'eux. Rome est ce reliquaire des martyrs sur qui l'Église est fondée.

Oh! je comprends, maintenant, que la simple pensée des cadavres des chrétiens morts de leur mort tranquille, celle que je m'appête à faire, pouvait me laisser indifférent. Et que si elles n'étaient que les cimetières de ces anciens bourgeois, les catacombes n'auraient pas beaucoup de raisons de nous parler ni de nous plaire. Souterrains pour souterrains, je préfère les égoûts de Paris où court une eau vive. Mais il s'agit bien de cela! Les catacombes sont le point où l'Église s'est attachée à la terre. Le premier lieu du monde, et il est ineffaçable, où les premiers chrétiens allaient invoquer les mérites des martyrs pour en nourrir leur piété. Le souvenir des morts n'est point ici ce qui importe. C'est le premier foyer d'une prière qui ne devait désormais plus s'éteindre. Une prière entourée des prières de l'antiquité païenne, mais qui présentait ce caractère que l'on n'avait encore jamais vu ni jamais soupçonné d'être une prière dont toute la vertu venait de la douleur consentie et du sacrifice volontaire. La lumière du monde avait changé le jour où l'âme avait pris conscience de son intimité avec Dieu, et d'une ressemblance qui se mesurait à la joie qu'elle pouvait éprouver de souffrir pour lui. Et si grande était la puissance d'une telle prière que le corps lui-même y acquérait des vertus que jusqu'alors il n'avait jamais eues. De sorte

qu'on peut vraiment dire que c'est sur les corps des martyrs que le Corps mystique a commencé de s'édifier. Et les catacombes nous offrent le sensible témoignage de ce premier germe charnel et purifié, de cette graine qui consentit de mourir pour que l'arbre, là-haut, pût grandir, s'étendre, fructifier. Le mystère le plus secret c'est celui du choix de Rome. Et comment il avait fallu que dans Rome tout l'univers fût d'abord charnellement résumé, avant que ne commençât et pour que pût commencer d'y croître ce corps de l'Église visible contre lequel les portes de l'enfer, en dépit du perpétuel reniement des chrétiens, ne doivent pas prévaloir.

Rome est d'abord un corps. Il ne faut jamais l'oublier quand on se promène à travers cette ville admirable où toutes les formes de la pensée et de la vie ont sans cesse imprimé leur passage, accumulé leurs dépôts. Rome est un corps et qui ne se meut pas au gré du soleil, qui ne sent pas, comme les autres villes de l'univers, le rythme de la nuit et du jour. C'est une ville qui bouge à peine — qui s'avance imperceptiblement; et non tant dans son propre espace qu'à travers une éternité qui s'est incorporée à elle et où le temps n'a pas de part. Ce n'est pas une ville pressée. Elle tourne inlassablement autour de l'axe de ses catacombes. Autour du corps de ses martyrs et de ses saints qui sont une louange perpétuelle. C'est une énorme châsse sur qui la chrétienté s'est posée. Le corps éternel de Rome c'est donc aux catacombes qu'il faut voir comme il est articulé au ventre de la terre. Et bien qu'elles soient vides, c'est d'elles en effet qu'il tire encore sa vie à la manière dont un enfant tire sa vie du ventre de sa mère dont on le tire lui-même. Un attrait s'y exerce du ciel sur ces profondeurs et il ne les épuise pas. Les martyrs ont à jamais rempli ce ventre souterrain de leur amour. Il allait y avoir bien d'autres martyrs sur la terre, bien d'autres saints, toutes les espèces d'allégresses et de douleurs. Mais c'est à Rome que toute souffrance et

toute joie chrétienne devait se référer désormais, comme si la réserve inépuisable et le centre de l'homme ne fût en vérité nulle part au monde si ce n'est là. La place Saint-Pierre, les catacombes, quel chemin dans l'ordre de la pensée! Celui de l'homme sur la terre.

J'eus une autre émotion dans ces catacombes. Je l'ai dit déjà. Mais je ne veux pas ne pas essayer de lui faire livrer un peu plus de son sens. C'est ce que j'éprouvai en découvrant tout à coup aux murs d'une chapelle souterraine Noé, Abraham, Suzanne, les trois enfants. Ils sont là autour du Bon Pasteur qui occupe le centre du plafond. Ils n'ont pas de prétentions. Ce sont de pauvres figures d'orantes qui toutes gesticulent plus ou moins. Elles se servent beaucoup de leurs bras, de leurs mains. Si elles n'avaient pas elles aussi ces petites enseignes dont les saints de marbre font au XX^e siècle une si grande consommation, on ne les reconnaîtrait évidemment pas. En quoi diffèrent-ils — si ce n'est par là — des décorations romaines les plus insignifiantes? Ils n'en diffèrent pas. Mais ce sont les premières images des chrétiens. Et leurs sujets les inclinent dans une direction singulière. Que ces balbutiements d'une nouvelle histoire qui, pour s'exprimer, se servent de sujets bibliques et de moyens païens me paraissent donc à présent bouleversants. Nous touchons là à un âge où les chrétiens n'avaient en propre que leur foi. Ils ne possédaient rien de neuf que leur croyance. Et ils étaient obligés de la cacher dans des souterrains. Ah! je me demande où mon cœur pouvait être le jour où, découvrant pour la première fois ces peintures qui sont sous terre la marque de ce corps qui allait peu à peu envahir toute la terre, qui allait transmettre jusqu'à nous le son même de sa voix, j'ai pu ne pas m'effondrer dans une ferveur stupéfaite. Car enfin si c'est du corps des martyrs que le Corps mystique a pris naissance, c'est sur ces quatre murs que les formes, par qui

l'humanité allait s'exprimer désormais, surgissent — et l'incomparable drame de l'art chrétien qui n'a pas fini encore de se dérouler. Oh! nous sommes loin de la perfection des reliefs funéraires de l'Égypte, des peintures de Tarquinia qui ne sont pourtant elles aussi qu'une copie de vases grecs, une image étrangère. Il n'y a point d'art ici. Et voici pourtant la naissance d'un art qui, même aux époques où il pourrait sembler perdu, ne devait plus jamais cesser de s'inspirer des simples états que ces images figurent et de la division dont elles nous disent pour la première fois qu'elle est au cœur de l'homme. Les peintures romaines qui inspirent leur technique ne soupçonnaient pas ce tragique secret. Et les Juifs, de l'esprit desquels ils héritaient, ne pouvaient pas le figurer dans des images. Il fallait que l'Orient vînt à Rome pour permettre à cette rencontre des deux mondes de se produire. Et en même temps qu'au drame humain de se poursuivre dans toutes les formes de la nature, à la nature de commencer à prendre part à travers toutes les formes de l'art à l'approfondissement du genre humain. De toutes les manières qu'on les considère, ces catacombes, avec leurs quelques pauvres peintures sans originalité et sans accent, répondent, avec la ferveur d'un chant nouveau et dépouillé, d'une voix grave et nue, au silence du Tombeau où, sur l'autre rivage de cette même mer, le corps du Christ dormit trois jours.

CRÉPUSCULE DEVANT SAINT-PIERRE

Dans le ciel rose un air de fête. Jamais je n'avais vu les fontaines de la place Saint-Pierre jaillir si haut ni d'un jet si puissant. Les cloches sonnent à toute volée. Ce sont les vêpres de Noël. On n'entend que leur tintement d'airain et le bruit de l'eau. Ce soir c'est la gloire de l'Église qui chante sur cette place. La lune est aux trois quarts, La brume froide estompe les lumières de

l'autre côté, là-bas, et les façades des vieilles maisons. Elle entoure Saint-Pierre, la colonnade, les statues. Quelques formes un peu vagues traversent l'emplacement immense et presque vide. Seules ces images qui glissent dans le tintement des cloches et le friselis de l'eau donnent un peu d'animation humaine à cette architecture de silence et de nuit. La rumeur de la joie occupe tout le cœur, tout l'espace. Je pense à Bethléem, sur l'autre rive, à la basilique au-dessus de la grotte sacrée où je plongeais il y a deux ans, ravi de cette misère intacte, de cette solitude où j'écoutais parler l'enfant. A présent, c'est un tout autre spectacle. Mais ce n'est pas celui de l'autre matin non plus. C'est l'annonce de la joie à l'Église tout entière rassemblée dans ces lieux étroits et vastes. Toute l'Église dans sa gloire et l'attente de toute la terre. L'absence même de trop d'animation, de trop de formes donne à cette place un sens qui n'a plus rien de l'ironie du plein jour. C'est une poitrine ouverte au vent, à la brume, à la lune, à la nuit. C'est la poitrine de l'Église accueillante et découverte. Sa patience soustraite au déroulement du temps et qui reflète dans son large sein la musique des astres et la vertu des eaux. La sévérité des montagnes est devenue colonnade pour embrasser tout l'espace et le ciel.

NOEL A SAINTE-MARIE MAJEURE

Que retiendrai-je de cette messe de minuit dans la basilique où, depuis des temps très anciens, trois vieilles planches figureraient ce qui nous reste de la vraie Crèche. La vraie crèche, la vraie croix? Leur pensée me semble plus précieuse que les restes qu'on prétend en avoir. A propos de la prison Mamertine il me semble que j'ai été amené à me dire quelque chose d'analogue. Mais ici cela se précise. Car il faudrait vraiment une suite ininterrompue d'irréfutables témoignages pour pouvoir ne

pas douter que ces morceaux de bois aient touché le corps de l'Enfant. On pourrait d'ailleurs y croire aussi pour des raisons surnaturelles ; parce qu'ils auraient été l'occasion de miracles. Quand j'aurai assisté au miracle je me rendrai. Ce n'est donc pas pour cette crèche que j'avais choisi d'aller dans cette basilique où je m'attendais à toute la cohue qu'il devait y avoir. J'y allais peut-être pour cette cohue, justement.

Et pour être mêlé au peuple romain dans le culte qu'il a pour cette vieille relique ; pour le témoignage qu'il en donne. J'allais voir le peuple romain ? En vérité j'allais surtout au lieu où l'Église permet à ce peuple de s'associer à la tradition très antique. Que ces restes soient donc ou qu'ils ne soient pas authentiques ! C'est autour de leur symbole que la liturgie de cette nuit admirable s'est déroulée. Commodément installé en face de tout ce que le chœur contenait d'ecclésiastique, je ne songeais plus bientôt ni au clergé, ni au peuple, ni aux planches. Je me fondais à cette liturgie souveraine, soutenu, sans y plus songer, par les contreforts d'une tradition qui s'imposait à moi sans effort. Et cet arrière-plan me déliait d'une critique toujours trop prête à s'exercer. De sorte que mon amour n'était plus gêné par le besoin de n'être pas dupé. Je savais que tout ce hiératisme avait un sens, encore qu'il s'exerçât autour d'une relique hypothétique. J'étais enfoncé au plus profond de l'Église romaine. Dans le mystère de son unité. Bien loin, sans doute, des réalités pressenties autour de la grotte, indubitable celle-là, de Bethléem. Ici ce n'était pas l'indubitable qui m'était proposé. C'était son reflet sur le reste de la terre. Ce qu'au centre de l'Église il était possible de résumer et de vénérer des mystères qui, une seule fois dans l'histoire du monde, en un seul lieu, avaient brillé aux yeux des hommes. L'image de la vérité plus que la vérité même se trouvait proposée à notre méditation. Tout ce qu'il est possible, ailleurs qu'au lieu où elle se produisit, de retenir

de cette unique vérité qui consentit, pour se révéler, à s'en remettre un jour au fil du temps. Je ne fus donc guère étonné de ne pas retrouver la bouleversante émotion de Bethléem la nuit de Noël dans la grotte de la Nativité! C'eût été folie que de s'y attendre. Mais je me livrais, je dirais presque: au contraire, au culte presque insensible, à l'objectivité de l'Église. Je m'en remettais non plus à la puissance émotionnelle de la foi, mais à la conservatrice immobilité de cette société aux yeux de qui ne comptent plus ni l'espace de la terre, ni le temps de l'histoire et qui ne propose même de reliques à notre vénération que pour secourir notre faiblesse, alors qu'elle, sans y songer, déploie sa pompe magnifique. C'est cela l'Église de Rome. Et j'en voyais sous mes yeux s'inscrire tangiblement l'intemporelle vérité. Mais je me louais d'avoir choisi précisément cette église et ce jour pour me rendre à une telle évidence et pour comprendre à travers elle que, sur cette terre même, il y avait un plan où la terre ne faisait qu'affleurer. Dans les gestes de ces gens distraits ou négligents, presque toujours en tout cas marqués plus que qui que ce soit du sceau terrible de nos propres péchés, je voyais le témoignage plus irrécusable d'une réalité qui ne prend que l'occasion des fêtes pour offrir au ciel son intacte splendeur. Oui, en face de tout ce clergé (et je ne m'attarderai pas sur ce qui pouvait à chaque instant m'y choquer d'un regard, d'un geste où une habitude de la terre remontait) en face de tous ces officiants, j'étais comme dans une maison d'or où le peuple de serviteurs semble avoir disparu derrière une présence brusquement surgie de profondeurs tout à coup plus certaines que les apparences. C'était un ballet bien réglé où la terre semblait avoir pris un rythme singulier, une nouvelle couleur. Et Noël, pour ce secret univers, n'avait été en somme qu'une occasion offerte par le temps de développer devant Dieu son offrande en orientant dans un certain sens notre amour. Telle est la fonction

liturgique de l'Église ; elle délivre l'humanité en la dépouillant de l'humain. Cela devient très net à Rome : elle y est la consécration insensible de la souffrance et du bonheur des hommes.

ENCORE PLACE SAINT-PIERRE

Ce soir, de nouveau, sur la Place Saint-Pierre. Au pied de la Basilique. Je lui tourne le dos. Je n'ai sous mes yeux que l'immense esplanade bornée à droite et à gauche par les colonnes alternées d'ombre et de lumière ; au fond par tout un rideau de lampes qui brillent : celles mêmes du milieu de la place curieusement rejetées par un jeu de perspective au niveau des maisons qu'on est en train de démolir par derrière.

Je n'ai sous les yeux que l'immense ellipse, les deux jets d'eau dont le bruit me parvient, et surtout l'obélisque de pierre. En vérité je ne vois que celui-ci. Sous la lune presque pleine, dans l'air transparent et froid, je ne distingue plus que la croix à sa cime. Elle se détache toute nette sur le fond violet de cette nuit sans brume. Je m'en aperçois enfin : c'est autour d'elle que tout ce cœur de pierre tourne et s'organise. Il faut monter jusqu'aux dernières marches du perron, être devant la porte de la basilique pour s'en apercevoir. Mais là du moins il n'y a pas moyen d'en douter, elle domine dans toutes les dimensions la place qui s'étend autour d'elle. A présent il n'est plus question de jeux, de poésie ni d'ironie. C'est autour de la croix l'univers étalé. Et les puissants jets d'eau des deux fontaines, ils ne lancent si haut leur écume que pour mieux souligner l'inaccessible altitude où ces deux lignes qui se croisent sont portées. Je me retourne. La façade de Saint-Pierre se dresse comme un mur qui interdit à l'esprit, au regard toute fuite. Les colonnades latérales nous enserrant aussi. Il n'y a de salut, il n'y a de voie pour l'âme qu'à suivre la direction

verticale tracée par l'obélisque et qui, inéluctablement, à cette croix minuscule aboutit. Voilà, nous disent tous ces monuments de pierre, le centre de l'espace que cette place entoure, le sommet sans défaut, la conclusion de nos regards. Et il est vrai que maintenant que j'ai trouvé cette faille par où échapper au géométrique enchantement de ce concert de blancheur et de lignes, j'y reviens malgré moi, je ne lui échappe plus. Les formes qui m'entourent sont devenues insensibles. La croix seule, suspendue au cœur de l'air, par delà ces grands bras de pierre étalés, étendus, qui ont l'air de se traîner en vain autour d'un pavement auquel ils ne s'attachent point, la croix seule en l'air s'entretient avec la nuit qu'elle déchire. Elle se détache sur l'immense rideau. Elle converse avec la lune.

Mais je ne veux pas quitter cette place où je gèle, sans avoir noté l'extraordinaire afflux de soldats et de carabinieri qui viennent dans ce soir de Noël se heurter à la porte close. Avant de s'en retourner ils regardent longuement ce paysage austère. Le peuple ici n'est pas comme chez nous. C'est un peuple amoureux. Je m'attarde à son charme sans me lasser. Un peuple sentimental qui aime la beauté et qui croit en Dieu. Je m'en sens tout proche par instant. Surtout lorsque je songe à l'avarice des soi-disant « rationalistes », à leur desséchante ironie.

Je pénètre à présent dans l'enceinte de la Cité du Vatican. Splendeur de ces constructions sous la lune à contre-jour. Je n'avais jamais senti comme ce soir la majesté de ces formes de marbre droites et nues, leur sévérité tout ensemble pesante et légère, leur rectitude sur le ciel. Ce sont des volumes purs qui ne coupent pas l'espace. Ils l'articulent autour d'eux. Dans le grand silence qui les emplit, sans recourir à aucune forme

vivante, ils donnent une étonnante sensation de présence. Ils condensent ce qui dure. Et la terre n'y mord pas.

C'est un extraordinaire paysage de formes silencieuses. Un paysage secret derrière une enceinte interdite. Un paysage insoupçonné et que la fantaisie de la raison compose. La demi-douzaine de faibles réverbères, dont cette cour, toute en hauteur, s'éclaire, n'en rompt ni l'harmonie ni l'immobilité. Ils ponctuent de leurs taches brillantes la base éployée de cet extraordinaire massif de marbre et d'air. Et le groupe des cyprès, dans la cour du petit cimetière, propose, à cet ensemble sonore, comme un accompagnement en sourdine de fuseaux bruns où le ciel s'effrange. C'est un fond de théâtre contre les portes de l'Enfer. Mais tout est impassible ici à part quelques fenêtres brillantes qui trahissent malgré elles une vie réservée. Nous sommes au pied d'une ville de pierre qui a les étoiles pour ciel de lit.

ENCORE LES CATACOMBES

Un étonnant rapprochement s'impose en ce temps de Noël — entre les catacombes que je parcours et les offices auxquels j'assiste. Ce que l'Église était à Rome aux premiers temps. Ce qu'elle est devenue. Mais ces deux aspects sont moins éloignés qu'on ne pourrait le croire. Sans doute le culte primitif déployait-il moins de pompe. Mais cette simplicité et ce luxe ne sont pas ce qui importe. Ce qui compte à Rome cela fut toujours, c'est encore le facteur humain. C'est par là que nous sommes loin de la Palestine à laquelle ici même, en ce moment, tout se réfère pourtant, vers laquelle toute pensée se tourne, dont toute prière est remplie. Si l'on songe à Rome à la naissance de l'enfant, on y songe en commun. Le fondement social de la religion à propos de ce qui lui est le

plus étranger s'impose. Ce que, sous l'influx de l'Esprit, les hommes ont fait des premières données de la Révélation.

On le pressent déjà dans les Catacombes, ce besoin de vivre, de prier, de mourir en commun. L'extraordinaire impulsion, donnée à l'initiative de chacun par la promesse d'un salut individuel, entraînait comme contre partie, peut-être comme corollaire, ce sens inconnu d'une communauté indivisible. Et c'est Rome qui devait donner sa forme à cette exigence imprévue.

J'y songeais l'autre nuit en voyant, autour du cardinal qui célébrait la messe, toute l'importance de cette assistance autour de lui. Sans doute à travers le rite n'apparaissait plus que l'insensible transmission à laquelle se réduisait le rôle des prêtres. Parlant pour le peuple ils étaient loin de lui, formant eux-mêmes une petite société mais où chacun devait songer à son voisin. Cela devint tout à fait évident au moment du baiser de paix ; mais c'était déjà saisissant à travers la constante participation du chœur aux gestes de l'officiant : celui-ci était vraiment comme le délégué de la communauté.

En Terre Sainte les fêtes de l'Église apparaissent sous un tout autre jour. Ou plutôt il s'agit moins alors des fêtes de l'Église que de celles mêmes du Christ. Et les rares pèlerins étrangers semblent y être les délégués du reste de la terre. Tandis qu'ici, et avec une intensité bien plus vive que dans tout autre lieu du monde, on sent l'Église s'identifier à la communauté présente et n'avoir d'autre rôle que d'intercéder pour celle-ci. C'est d'un organisme collectif qu'elle donne l'impression d'être la tête et le bras. Comme si en tout lieu, mais à Rome surtout, sa raison d'être fût de composer une collectivité vivante pour soutenir de sa réalité et de ses prières celui qui offre pour elle le sacrifice. C'est vraiment de constituer une Église visible en qui déjà se réalise visiblement l'unité qu'elle reflète et qu'elle sert.

A travers les Catacombes ce n'est pas une autre émotion que tous ces loculi, vides de leurs occupants, nous donnent encore. Nous y assistons à l'assemblée souterraine des morts qui se prêtaient, quand ils étaient vivants, au corps dont l'Église ne se passe pas ou, plus exactement, au corps auquel sa raison d'être est de donner sa voix. De sorte que dans le développement terrestre de cette Église-là tout est humain avec cette réserve que, défail-lants et misérables, l'Esprit malgré nous la guide dans ses voies. Le corps social de l'Église pareil à ces monuments de marbre que je voyais hier, sous la lune, s'implanter dans l'espace, c'est lui que, souterraine et défunte ou hiératique et vivante, Rome est chargée de développer et de nourrir. Cet immense corps social qui, dans les grandes fêtes de l'Église, est représenté par l'assemblée des chasubles, des camails et des surplis. Et leur uniformité sobre et somptueuse représente, autour de l'autel, les infirmités qu'elle couvre, comme les parois des loculi parlent encore des chairs pourrissantes que ceux-ci contenaient. L'Église romaine n'a pas honte d'être fondée sur ces charognes que nous sommes. On mesure ici combien c'est pour nous qu'elle est faite. Nous la constituons.

Mais ce matin j'ai eu une impression bien plus vive encore. J'ai pénétré pour la première fois au cœur même des Catacombes ; j'ai compris ce qu'elles signifient pour nous. Cette illumination imprévue c'est à une messe, naturellement, que je la dois, comme si toute clarté sur les dogmes ne me vînt, ne pût jamais nous venir que par le rite de cette consécration. J'avais pourtant déjà assisté à une messe dans la Crypte des Papes, pourquoi n'en avais-je reçu aucune lumière ? Elle aurait dû cependant me paraître émouvante si sobrement dite, avec une si grande ferveur, par ce tout jeune prêtre français, le même qui officiait ce matin. Elle aurait dû être plus

émouvante encore de ce qu'on a la certitude que les premiers papes, des papes martyrisés, ont été ensevelis là, que leurs corps y ont reposé longtemps. Et qu'en somme, après le Tombeau du Christ, il ne peut rien y avoir sur terre de plus précieux, de plus parlant pour un chrétien, que la sombre caverne où ils sont venus s'embarquer dans la mort. Témoins du Christ ces cadavres avaient donc versé leur sang pour y sceller leur foi. C'était grâce à cette immolation que nous pouvions encore nous affirmer, vivre la vie dont nous vivons. Mais quoi! Je l'ai déjà noté! Mon esprit est ainsi fait que le souvenir des corps ne me touche pas, non! que je ne puis vénérer ni les vertus auxquelles je pense, ni les dépouilles que je vois. Et ces papes, j'avais beau me dire qu'ils avaient dormi dans ces creux de pierre, je n'éprouvais pas le sentiment de leur présence. Comme me l'écrivait un pédant pour me le reprocher, je suis trop subjectif et ne sais pas me plaire à la simple affirmation d'une réalité. Il me semble surtout que, tant que je n'ai pas laissé pénétrer en moi cette réalité, je n'ai pas le droit d'y songer, car comment le ferais-je avec amour? Et si ce n'est par amour et pour rendre aimable, à quoi bon s'attarder à quoi que ce soit? Je n'ai que faire de ce qui ne s'est pas incorporé à moi. Et j'avoue que je n'arrivais guère à faire du souvenir de ces papes ni ma chair ni mon sang. Peut-être ne connaissais-je pas assez leur histoire? Mais, de ceux mêmes que je connais le mieux, le souvenir ne me touche pas encore. Ce qu'ils furent m'importe moins que ces images qui en transmettent la forme à mes oreilles, à mes yeux. Et ce n'est pas à leur art que je suis sensible. Le plus maladroit, le plus médiocre objet m'exalte plus que la beauté. J'ai besoin plutôt de déchiffrer le tremblement d'une vie à travers ce que des doigts nous en disent, dans ce que leur amour en a fait. Et que me disait donc cette invisible présence des papes? Mais quoi, suis-je idolâtre à ce point? Héritier des Juifs, ai-je

besoin à ce point des images ? Je témoigne du moins que la tradition de ma race n'est plus rien pour moi, elle a pris fin sur ce point-là. Notre piété pour se nourrir a besoin maintenant de la forme et du corps. Elle a besoin de la présence et de l'image. Elle ne vit plus d'espérance mais de souvenir. Et l'expression de ce souvenir a besoin de limites dont l'espérance des Hébreux eût risqué d'être amoindrie. C'est ainsi du moins que je m'explique cette étrange insensibilité de l'autre jour, au lieu même où auraient dû s'éveiller en moi les émotions les plus vives, où j'aurais dû sentir mieux qu'ailleurs le prix de ma foi et la grandeur de ce que nous venions recevoir. Je n'ai rien reçu du tout si ce n'est ce bruit froid de l'histoire auquel je m'en remets avec une objectivité désintéressée qui doit enivrer mon pédant. Mais enfin ce n'est pas cela que je cherche dans mes enquêtes solitaires — cette constatation indubitable et sèche. Mais plutôt de sentir, à l'occasion de ce qui m'entoure, vivre l'Église dans mon cœur. Et que rien n'est brisé d'une tradition à laquelle nous sommes attachés par la foi. C'est cet attachement au contraire que j'ai éprouvé ce matin. Oh ! il n'y avait pas de martyr cette fois, ni le souvenir de rien d'héroïque. J'avais sous mes yeux trois peintures. Et ces peintures je les regardais à peine. Mais enfin elles étaient là et présidaient à la messe avec une éloquence silencieuse qui touchait le cœur mieux que les œuvres les mieux faites ou le plus signolé des sermons. Parce que, précisément, sans insister elles répondaient à la messe.

Peinture dont il n'y a pas moyen de douter, car tout la commente autour d'elle et les sujets qui l'entourent reviennent dans toutes les chapelles où d'autres peintures ont subsisté. C'est donc là ce que les premiers chrétiens ont vraiment voulu nous transmettre.

Et déjà cette pensée m'exalte qu'en leur travail souterrain les auteurs de ces formes ne songeaient pas

seulement peut-être aux morts qu'ils honoraient, mais aux vivants « épars dans le futur » qui, pour s'éveiller, attendaient que se fût déroulé le temps. Qu'importent d'ailleurs les probabilités imaginaires? Ce petit rectangle de fresque se suffit. Et ce n'est pas de nous qu'il nous parle tant que de la continuité de notre foi. Une continuité qui, pour se livrer à nous, exigeait que le sacrifice fût consommé ici, car ce bout de peinture nous entretient moins d'elle que du sacrifice offert en ce moment devant elle. C'est un repas eucharistique. Il n'y a pas moyen d'en douter. Tout ce qui l'entoure concourt à lui donner ce sens. Mais ce n'est pas de ce qui l'entoure que je veux déjà parler. Plutôt de cette surprenante rencontre entre la messe dans son dernier état et sa figure aux origines, transmise ici intacte à travers temps. C'est de l'abolition du temps dans cette rencontre des deux états extrêmes du sacrifice auquel tout le christianisme se réfère, c'est de l'identité de la foi, que nous avons, devant nous, en même temps la réalité et la figure. Oui! nous la réalisons dans nos bouches, dans notre estomac en même temps qu'elle s'offrait à nos yeux sous forme de lignes, de surfaces, de couleurs. De sorte qu'il se produisait pour nous à ce moment ce phénomène qui ne peut se réaliser en aucun autre lieu de la terre qu'en ce lieu précis où nous étions : le passé supprimé se trouvait projeté et présent dans la réalité à laquelle nous adhérons de toute notre chair. Nous avons en nous, et par l'acte même que nous accomplissions, la prodigieuse impression, dans le temps suspendu, de la perpétuité et de l'unité de l'Église que nous constituions du seul fait que nous étions, le prêtre et nous, deux êtres au milieu desquels la Promesse se réalisait. Il n'aurait pas suffi que le prêtre fût seul. Ni que nous le fussions. C'est de notre rencontre que s'engendraient simultanément la consécration et le repas, comme sur la fresque que nous avons sous les yeux, et, grâce à notre double action, à notre présence

vivante, cette étrange peinture mystérieusement préservée dans les entrailles de la terre et venue à nous aujourd'hui du fond des temps, prenait tout son sens dans le temps aboli et semblait s'incarner devant nous. L'unité de l'Église non seulement dans la continuité de ses dogmes, mais de ses membres. Voilà ce qu'illustrait le mieux cette extraordinaire rencontre. Et encore un coup il était impossible qu'elle eût lieu ailleurs qu'à Rome, ailleurs qu'ici, dans d'autres conditions que celles qui se trouvaient réalisées durant quelques minutes pour ces quelques pèlerins que nous étions. C'est à ce moment-là que nous pénétrait enfin la lumière enfouie dans les ténèbres de la catacombe, et qu'il faut aller y chercher parce qu'on ne la trouve que là — et qu'en elle se concentre tout le sens propre aux catacombes — ce pourquoi sans doute elles ont été préservées de la destruction.

L'Église de Rome est fondée sur ces souterrains où furent enterrés Pierre et Paul et les martyrs et les premiers chrétiens. Ce qu'à l'Église d'ineffaçable est là. Et l'Occident s'y réfère sitôt le livre de la Révélation fermé en Orient. C'est dans les entrailles de cette terre que le grain est semé et qu'il meurt. C'est de l'immense assemblée de tous ces cadavres qui ne me disent rien, que la plante chrétienne a poussé, que s'est dessinée la première ébauche du corps de l'Église. Une ébauche invisible. Un corps qui commence par être inanimé. Et dont il ne resterait que les cellules vides si ces quelques peintures n'avaient été miraculeusement protégées contre l'usure du temps et la furie des hommes. C'est l'oubli qui les a enfermés dans leur immutabilité. Et elles nous sont rendues à présent vivantes, sensibles et plus durables que le souvenir de tant de dépouilles définitivement dispersées et perdues. Oui, c'est l'esprit de l'homme qui a su tirer de l'immense assemblée des corps son enseignement, pour le transmettre dans sa pureté aux générations les plus éloignées. A celles qui risquaient de

n'avoir plus, pour entretenir leur foi, qu'un souvenir inerte et presque éteint. Ces catacombes, elles étaient réservées, comme le Saint-Suaire, pour ranimer la foi des derniers temps.

Mais puis-je abandonner ce souvenir sans mentionner, afin de me les rappeler longtemps, les autres fresques qui entourent cette fresque du Repas eucharistique. Plusieurs ne sont pas lisibles. Abraham même, Isaac, le fagot, le bœuf se discernent à peine. Du paralytique guéri on n'aperçoit que les jambes et le bas du lit qu'il a chargé. Mais enfin celles qui restent intactes sont très nettes : un homme qui touche un rocher d'où l'eau jaillit. C'est Moïse. Un autre dans une petite boîte au milieu des eaux : c'est Noé. On voit également Daniel entre les lions. Suzanne entre les vieillards. Les trois enfants dans la fournaise. Ce sont les motifs qui, à travers toutes les catacombes, reviennent constamment. On ne peut pas douter des sujets que ces peintures représentent. On ne peut pas douter non plus que ces peintures eussent d'autre objet que de présenter ces sujets. Il n'y a rien ici de gratuit. Les formes sont faites pour illustrer des vérités. Avant la grande floraison des cathédrales où l'Ancien et le Nouveau Testament se dérouleront dans la pierre, ces artistes primitifs, rompant avec l'art décoratif de leur temps, brusquement nous mettent en présence d'images de la Bible, de symboles dont ils vivaient. Sans doute les interprétaient-ils comme nous. S'ils n'avaient eu pour eux un sens immédiat, ils n'en auraient pas fait un si fréquent usage. Et ainsi l'on peut dire que, dès les dernières années du I^{er} siècle, alors que le dernier apôtre n'était peut-être pas mort encore, déjà dans cette terre romaine l'esprit se référait à l'Ancien Testament pour y déchiffrer les figures des sacrements dont il vivait. Voici celui de Pénitence. Voici le Baptême, l'Eucharistie. Voici la Grâce. Et ceux que Dieu sauve de la fournaise. Celle que Dieu justifie par la voix de son prophète. Ce

n'est donc pas seulement, à cette articulation souterraine des siècles, l'unité de l'Église qui se découvre à nous. C'est l'unité de tout le genre humain dans cette préfigure de l'Église qu'était le peuple d'Israël. Oui ! Tout est assumé ici de ce qui fait encore notre conviction. L'idée de race et de nation sous nos yeux mêmes cède le pas à l'amour qui emporte, dans un même élan, tous les peuples et tous les siècles. C'est à l'histoire d'un autre pays que ces fiers Romains ont recours, à l'histoire du pays que la Rome païenne est précisément en train d'anéantir. Tandis que là-bas, à l'entrée du Forum, sous l'arc de Titus, les soldats du bas-relief font défiler les dépouilles du Temple, ici, sous terre, d'autres Romains adoptent les croyances, les souvenirs des Juifs ; ils s'y reconnaissent. C'est entre le Forum et ce souterrain que l'histoire du monde a pris un nouveau cours et que, pour un temps, l'Orient s'en est remis à l'Occident du soin de développer et de répandre ses symboles pour l'illustration de la Réalité. Tout glisse à l'abri du regard, autour des corps qui ont répandu leur sang. Tout l'univers se concentre dans ces cimetières que les barbares dépouilleront mais que nul ne réussira jamais à détruire.

Humbles peintures anonymes et qui se répètent sous la terre de Rome, c'est donc elles, ce sont elles seules et par le choix de leurs simples sujets, c'est leur monotonie même qui nous parle du stupéfiant retournement des êtres et du monde à la voix d'un seul homme. Et elles nous disent encore que ce n'est pas au plein air, que ce ne sont pas ceux qui s'imaginent là-haut qu'ils font l'histoire, qui la font, mais ces termites cachés, ces silencieux habitants des ténèbres qui n'avaient rien à faire que d'entretenir en eux l'amour et que d'être prêts à donner leur sang, en attendant de venir occuper, les uns auprès des autres, leurs petites demeures obscures. C'est là, nous disent-ils, qu'à l'insu des empires étalés sous le ciel, l'histoire mûrissait sans rumeur.

Ah! vraiment rien à Rome ne livre son contenu vivant, si ce n'est à celui qui a de la patience dans le cœur. Et c'est que tout à Rome se passe toujours lentement et en profondeur. Il faut aller voir aussi ces bas-reliefs de Titus. Ils font connaître aux habitants de la terre la défaite des Juifs. C'est dans les Catacombes qu'on s'aperçoit combien cette défaite était nécessaire pour qu'ils pussent se survivre. Et peut-être faut-il toujours ainsi lire l'histoire. Dans le reflet des événements qui remplissent de bruit toute la terre. On ne s'en aperçoit que plus tard. Mais toute apparence est comme une prophétie à l'envers. C'est dans la ténèbre que l'histoire s'écrit à l'endroit. Les Catacombes, c'est le cœur ténébreux où Rome, dans la mort, engendrait son Église, de la dépouille d'un peuple et de l'infamie d'un Dieu.

Dans les Catacombes, c'est en tant que symboles que les faits de l'Ancien Testament sont représentés. Sur les mosaïques, à partir du IV^e siècle, et spécialement à Sainte-Marie Majeure c'est comme événements historiques. Tout se fixe à Rome dans la lumière du souvenir. Tout y devient histoire. Dès lors l'Église-Cité s'édifie sur la terre et revendique pour héritage tout l'humain.

C'est une grande merveille que Rome, qui n'est pas mystique, soit le centre de la chrétienté. Son centre humain, son maître autel. Et c'est tellement important, qu'il fallut d'abord que le sang des martyrs y coulât. On peut dire, dans un certain sens, qu'il y a coulé à froid. Sans délire. Simplement parce qu'il devait y être répandu. Rome, c'est le témoignage humain, mesuré mais total, à la vérité venue de l'Orient mais qui, de Rome seule, pouvait se propager au monde. Après l'avoir été des monuments, elle est la conservatrice des rites, l'archiviste de la chrétienté. La tradition s'y poursuit. L'expérience du monde s'y contemple.

*
* *

REGRETS

Je garde la chambre depuis quinze jours. Je songe à Rome. Aux fêtes de Noël et de l'Épiphanie qui auront eu lieu sans moi. Je n'aurai même pas vu les crèches des églises romaines. Mais, après tout, cela ne vaut-il pas mieux ? Et de voir Rome non dans ce qui passe mais dans ce qui dure en elle.

Ce que je regrette le plus, c'est la procession souterraine du 31 décembre dans la Catacombe de Saint-Sylvestre. Là, du moins, j'eusse touché, à travers un événement de sa vie annuelle, à ce que Rome a de plus permanent. Mieux encore, d'une autre façon en tout cas que pendant cette inoubliable messe de Priscilla l'autre jour, la mémoire sensible de l'Église se serait imposée à moi au milieu du concours d'une foule romaine. Nous aurions fêté ensemble le souvenir d'un des premiers papes au lieu où il fut enseveli, et au jour même où tous les chrétiens de toute la terre orientent leur pensée vers lui.

C'est ce support du reste de la chrétienté qui me manquait à Saint-Callixte dans la chapelle des Papes. Se trouver dans l'endroit précis où quelques-uns des premiers pontifes furent ensevelis, je m'étonnais que cela ne me suffît point, ne me comblât pas. Je me demandais pourquoi. Mais il y avait, dans cette commémoration solitaire, quelque chose de trop facile, de gratuit. Et ce n'est pas l'actuelle absence du corps des martyrs qui empêchait notre émotion d'être pleine. Plutôt la conscience de n'être pas accompagnés dans nos invocations par l'Église tout entière.

Il y avait quelque chose à la fois de protestant et de bourgeois, je veux dire d'indépendant, de séparé, dans l'émotion, pourtant très légitime, que nous avions eu le désir d'éprouver en nous réunissant, pour le sacrifice, là même où l'offraient les premiers chrétiens. Et c'est que la simple répétition d'un si grand acte ne s'accroît pas

du fait qu'il s'accomplit en un tel lieu. Il y garde la valeur qu'il a par lui-même où que ce soit. Il faut le sentiment d'une confirmation vivante de tous les chrétiens de la terre pour lui conférer un aspect imprévu. C'est à partir de cette présence unanime de la chrétienté que la notion de pèlerinage se sépare, s'éloigne de ce que le simple jeu de leur curiosité satisfaite peut suggérer à des touristes. Car c'est alors que commence de poindre l'importance des fêtes de l'Église. Elles unissent en une seule pensée les pensées des peuples les plus divers. Et ceux-ci se rapprochent et se fondent dans un amour commun, dans la commune reconnaissance de l'identité humaine que l'Église maintient entre eux, grâce à ses fêtes, et propose alors à leur vénération.

Un de ces chrétiens, pour qui tout ce que l'Église a fait depuis le V^e siècle sent un peu le fagot, me confiait qu'il n'admettait pas aisément la diversité actuelle du calendrier. C'est un arlequin, me disait-il l'autre jour. Mais pourquoi se refuser ainsi à cette souplesse, à cette variété, à cette faculté qu'a l'Église de se développer au cours des siècles, parce qu'elle est vivante, précisément, et non point, comme l'Église grecque, condamnée à une liturgie ne variant, à une même éternelle prière. Avec un art qui n'appartient qu'à elle, elle mêle ce fond invariable, dont la peinture du Banquet transmise par les premiers chrétiens nous livre le secret, et une incomparable aisance à s'adapter à tous les besoins des hommes, à se diversifier avec eux jusqu'à se faire toute à tous, à chaque instant, sur tous les points de la terre.

Que le culte des saints ait beaucoup apporté au cœur humain, cela ne me semble pas douteux. Dans la mesure où il constitue autour du Christ une couronne, une cour si l'on veut. Et où nous sommes invités à prendre part. Le culte des saints a peut-être valu un aspect fâcheux au calendrier. Mais c'est que tout change dans la vie.

Et qu'il n'y a pas de raison pour que l'Église seule y soit figée. Il faut en prendre son parti.

Un pèlerinage n'est donc pas une visite quelconque aux restes d'un saint. Elle doit se faire le jour où l'Église entière oriente ses prières vers lui. Alors il se produit dans la pensée une de ces commotions que seul un accord aussi profond, une aussi totale unanimité peut produire. Le pèlerin assume toute l'Église, c'est d'elle qu'il se trouve alors investi. Et qu'est Rome, pour un chrétien, sinon la ville à laquelle l'Église se réfère constamment. Pas seulement parce que son chef y est présent. Mais parce que sur les chrétiens des premiers temps qui y sont morts, elle-même est édifiée ; et qu'elle n'oublie pas ce fondement de souffrance et de sang sur lequel elle repose. Ce sont là les racines communes à toute la catholicité et la liturgie invite les chrétiens à y songer constamment. Sans doute le cœur de l'Église est en tout lieu ; là où des chrétiens s'efforcent à réussir l'une des innombrables ressemblances au Christ que celui-ci nous invite à réaliser. Mais ses racines humaines sont ici. Et la visite aux catacombes n'est qu'une pieuse descente vers elles. Entre la fantaisie subjective du Baedeker et la discipline du calendrier, malgré son arlequinade, nous ne pouvons pas hésiter. Et c'est à cet ordre précisément que je regrette tant d'avoir été obligé de manquer, alors que Rome fêtait aux propres lieux de sa sépulture, par une messe dans sa basilique, une procession souterraine et le chant de la litanie des saints, la mémoire de saint Sylvestre confesseur et pontife romain. Cependant que l'Église entière invoquait son nom sur toute la face de la terre.

DIVERSITY OF CREATURES

Un autre des aspects de Rome qui me touche le plus, c'est celui qu'elle doit à la présence de représentants de toutes les races et de tous les peuples. On voit cela

aussi à Lourdes. Et les évêques chinois et les pèlerinages indous et les délégués allemands, du seul fait de leur présence devant la grotte, forcent déjà l'esprit à embrasser, quelques instants, l'univers dans sa diversité. Mais ils sont là pour peu de jours, ils se substituent les uns aux autres pendant les quelques mois que durent les pèlerinages. Je sais bien aussi qu'à Paris, dans toutes les grandes villes du monde, dans toutes leurs universités surtout, il est possible de trouver à demeure des gens de toute langue et de toute couleur. C'est même le grand charme des cités universitaires, que des hommes de tout pays s'y coudoient et qu'une amitié véritable les lie du fait d'une vie en commun et d'occupations semblables. C'est là une première approximation de l'universalisme romain (sans comparaison d'ailleurs avec celle qui, au moyen âge, grâce à la langue unique dont tous se servaient, devait être poussée à un degré que nous ignorons) — vaille que vaille, cette camaraderie internationale pourrait donc être déjà un premier contrepoids aux individualismes nationaux qui nous enferment de plus en plus en nous, si nous ne devions songer aussitôt qu'à peine de retour chez eux tous ces laïcs, résorbés dans la masse, oublieront le visage de l'univers auquel ils avaient eux-mêmes prêté leurs traits. Nous ne revenons pas aisément à ce que nous pouvons avoir eu de meilleur dans un temps, quand tout, autour de nous, se remet à peser sur nous de tout son poids. C'est donc plutôt la fragilité de ces réunions internationales qui frappe, et ce qu'il y a en elles de sourdement hostile, de déjà sur le point de se rompre. On y touche sans doute à la bonne volonté des hommes livrés à eux-mêmes, à ce que fait de leurs antagonismes le désir de connaître et celui de pénétrer la connaissance des autres. Mais l'amour? Il y a dans ces brèves rencontres une camaraderie, tout au plus. Et c'est à la fois le dessin et la parodie de l'amour. Ce que peut devenir l'amour tant que nous ne faisons pas de nous un don profond, tant

que nous ne nous sommes pas expropriés définitivement.

A Lourdes même, où tous les peuples défilent pour honorer la Vierge, ils restent encore, dans une certaine mesure, prisonniers des pèlerinages auxquels ils appartiennent. Sans doute nulle part sur terre la charité n'est aussi grande. Mais elle n'est si grande que parce qu'elle a à s'exercer durant peu de temps. Et parce que la soutient ce perpétuel contrefort de prières qui ne cesse de s'édifier dans l'air ; et toute âme et tout corps s'y soutient.

A Rome, rien de pareil. Les individus, isolés, semblent vivre pour soi, sur soi. Il n'est pas d'œuvre de charité collective où l'on est enclin à s'oublier pour des pauvres, pour des malades. Faut-il le dire : on ne respire pas à Rome la prière. Quand on a passé par Lourdes et qu'on vient ici, on est bien obligé de s'avouer qu'il n'y a rien de commun, sur le plan surnaturel, entre ces deux chefs-lieux de la chrétienté. Ils sont aux deux extrêmes de la piété catholique. Et pourtant, ils sont tous deux articulés autour de nous et faits pour nous. C'est là, d'ailleurs, ce qui les sépare ensemble de la Palestine où rien ne s'adresse à l'homme. Mais tout y tourne autour de Dieu et du souvenir comme incrusté en terre de son incarnation souffrante.

On pense au Christ à Lourdes, car Il est à chaque instant présent dans ce petit espace sous les espèces eucharistiques et Il y opère des miracles où la nature surmontée consent à sa défaite. C'est en vue de la souffrance humaine qu'Il permet qu'on L'y implore. Et cela est sans rapport avec la surhumaine, l'inhumaine solitude de Jérusalem. Mais cela implique au contraire un engagement humain qui est le propre engagement de Rome où tout aussi tourne autour de l'homme. Celui-ci y est tout entier, moins la prière. Ou plutôt la prière des morts flotte tellement à Rome, que celle des vivants paraît inexistante. Lourdes, c'est la prière des vivants comme Rome est la prière des morts.

Mais cette prière ne fait pas qu'y flotter ; elle a pris corps en catacombes, en basiliques, en églises de toute sorte. Elle y est dure comme la pierre. Elle s'est faite pierre dans sa ville. Et il n'est pas très étonnant, au milieu de cette incroyable profusion d'architectures où les siècles se condensent, que nos incantations les plus ferventes se perdent en effet comme des parfums, comme des chansons qui n'auraient pas encore trouvé leur forme. C'est en quelque sorte de l'insignifiance de ce qui n'est doué que d'une vie individuelle pas encore transformée par la mort, oui, c'est de la subordination de la nature vivante à ce qui dure, que nous déchiffrons à chaque pas dans Rome le sensible, le presque tangible témoignage. Rome oppose à ce qui passe une défiance maternelle mais souveraine. Tout semble s'y briser sur ses vaisseaux de marbre. Et cette ville orgueilleuse, c'est la suprême humilité que de chaque pèlerin elle requiert, qu'elle lui rend d'une certaine manière automatiquement inévitable. Je ne parle pas des Romains, je ne les connais pas. Je parle de ceux qui passent. Quelles que soient leurs faiblesses, leurs tares, ils sont tellement submergés par Rome, et non pas à la manière dont Paris submerge les passants, mais par un élément semblable à eux et où ils se confondent, que ce qui reste d'eux, s'ils consentent à se perdre de la sorte, c'est un accord très profond au passé et comme un assentiment à la grandeur de l'Église qui semble, pour le moment, les écraser. Ils se réduisent à leur consentement. Ils ne sont plus que cet étrange *oui* qui les dépasse. Ils acceptent tout. Et de n'être d'abord que l'infime parcelle de l'univers figuré par cette ville qui, immobile et pesante, s'avance vers eux, pèse sur eux du fond des temps. La requête à l'humilité, elle est exclusive dans cette vaniteuse Rome. On peut dire qu'elle absorbe en elle toutes les puissances de l'individu chrétien. C'est à chaque pas qu'elle se pose devant lui. Et c'est pour cela qu'il est si doux de rencontrer dans une

telle cité, où le temps s'est pétrifié, des délégués de toute la terre actuelle. On les rencontre comme des images de soi-même. Ils disent la même chose que vous. Et qu'ils ne sont là pour rien d'autre que pour prononcer ce *oui* avec vous, dans tous les tons de l'humanité qui passe. Ils viennent se fondre dans ce prodigieux assentiment d'un commun souvenir où la prière compte moins que le témoignage de leur simple présence vivante. C'est cela que je ne trouve en aucun autre lieu de la terre : l'affirmation de nos diversités ; et leur total effacement dans le culte d'une réalité agglomérée peu à peu par le temps et comme agglutinée autour du cadavre à jamais fécond d'un seul apôtre, d'un pêcheur juif et malheureux. C'est ici que devient enfin lisible le don du cœur dans l'amour de la tradition purement humaine, et dans ce renoncement auxquels sont conviés, quels qu'ils soient, indistinctement tous les hommes. Il n'est pas bien malin de s'effacer devant Dieu quand on l'entend dans son cœur. Ce n'est pas cette facilité là que Rome désire. Si elle nous invite à un effacement, c'est devant la visible et trop splendide image que son histoire humaine nous propose. C'est à nous-mêmes qu'elle nous commande ici de renoncer. Elle exige le don de notre fantaisie. Et un acquiescement à sa propre durée telle que, des Catacombes à Saint-Pierre, elle s'est constituée pour nous.

La présence à Rome de chrétiens venus de tous les points de la terre, c'est l'univers mobile qui rend hommage à ce qui dure. En attendant que le don plus total de ceux qui le composent, à la faveur de la mort, accroisse la tradition à leur tour.

CONVALESCENCE

Enfin, je me promène un peu aujourd'hui. Je vais voir une voisine négligée, l'Acqua Acetosa que Claude aimait. Et je remarque, à traverser ce quartier tout neuf,

que les maisons neuves ne sont pas aussi laides que je me le disais. Mais romaines? Dans le sens où ce qui est propre à l'architecture de Rome c'est la grandeur, sans doute, mais qui se compose avec la fantaisie. Il n'y a plus de fantaisie dans la Rome d'aujourd'hui. C'est l'inverse de celle du XIX^e contre laquelle elle réagit et qui n'était en effet que prétentieuse mièvrerie. A présent, c'est sa monotonie qui est ennuyeuse. Une architecture pour être belle doit être du style du pays. En ne gardant qu'un seul trait de son double caractère, l'architecture romaine, depuis cent cinquante ans, n'est plus pareille qu'à tout ce qui se fait de pire sur toute la terre.

Me voici à l'Acqua Acetosa (Pauvre Lorrain!!).

Et pourtant du haut du remblai qui domine le Tibre on imagine ce que devait être la beauté de ce paysage saccagé. Car si, sur cette rive, tout est désolation en vue des constructions prochaines, sur l'autre bord la vaste étendue de terre rouge et nue, sans arbres, sans herbe et où un troupeau de brebis et cinq chevaux à l'abandon sont néanmoins en train de paître, cette grande étendue de terre, qui semble n'être que l'exhaussement du fond du fleuve, suggère ce qu'était cette campagne du Tibre, quand le Tibre n'avait pas de quais. Quelque chose de très désolé, mais de grave et de sévère qui, dans la demi lumière de cet après-midi d'hiver, force l'esprit à mieux goûter le charme des arbres les plus simples : ces pins parasols qui courent au loin sur le monticule dont ce désert est borné; et l'eau qui coule entre ses bancs de vase; et le bout de ciel bleu que les nuages laissent percer par endroits. Il y a beaucoup de grandeur sobre et un tout petit ourlet de fantaisie dans ce paysage secrètement romain. Par contre, de ce côté-ci, c'est un campement pour cow-boys de cinéma américain.

Quoi qu'il en soit, c'est un petit coin comme il n'y en a plus beaucoup de très accessibles dans Rome.

Passent deux jeunes curés. A tous deux le bas des pantalons dépasse si largement la soutane que celle-ci, à laquelle on ne prend pas garde en général, fait soudain un effet grotesque, de déguisé. La petite pèlerine surtout devient subitement injustifiable. Et l'on se dit qu'il importerait peut-être de trouver pour les prêtres une autre sorte d'accoutrement.

A présent un étrange attelage paraît. C'est une longue caisse de fer blanc supportée par deux roues et tirée par un âne. Toute la caisse ou presque est occupée par un vaste piano mécanique. Une vieille tient les rênes. Une petite fille s'amuse à ses côtés. Mais sans se retourner car elle n'en aurait pas la place. Derrière, une petite, plus jeune encore, tient l'extrémité d'un serpent in qu'elle laisse traîner, comme une ligne, pour pêcher dans la rue.

Qu'ai-je besoin de Gœthe et de Chateaubriand pour aimer Rome. Les plus pauvres de ses enfants ne valent-ils pas toute leur littérature? L'un n'a vu que la vie, l'autre que la mort. Ils ont tort tous les deux. Le grand charme de Rome, c'est que la vie et la mort s'y mêlent partout intimement. C'est en cela que Rome est le visage de la terre. Tout y aboutit comme à son couronnement. D'ailleurs si j'avais à choisir, c'est Gœthe que je préférerais. Il est le plus chrétien des deux. La mélancolie n'est pas catholique.

Et maintenant, remontant vers chez-moi, c'est un troupeau de vaches que je croise dans ces rues où déjà se dressent des bâtiments pour bourgeois de luxe. Je me retourne. La cime de la villa Glori (où je n'ai pas eu le

temps d'entrer), la lumière du couchant la baigne de ses feux. Non pas comme dans la vieille ville, mais d'une certaine manière très charmante, tout ici se trouve encore mêlé.

A Rome il faut bien le dire : la vie est morte — et c'est la mort qui vit.

Cette photographie du studio Alinari Fratelli n'est pas libre de droits

SAINT PIERRE
(XIII^e siècle)
(Église Saint-Jean-de-Latran)

Ollché Alinari

TRAGÉDIE DE L'ÉGLISE

Rome ou la mort.

10

TABLE DES MATIÈRES

I

SAINT-PIERRE

Heureux d'avoir vidé dans mon livre précédent tous mes griefs contre Saint-Pierre, je puis l'aimer maintenant.

Je m'en suis aperçu ce matin où, à travers ma fatigue, malgré elle, je me laissai aller à mon enchantement. L'architecture, la messe, les gens, tout me semblait enfin accordé au plus grand édifice, à la première église de la chrétienté. Et pourtant on ne peut pas dire que rien y respire la piété ; mais ce n'est pas la piété qu'il faut y chercher, ni l'amour. C'est la grandeur. Et l'anonymat d'une prière collective. L'assemblée des fidèles flotte là dedans comme des petits poissons au fond d'un immense aquarium.

On n'en peut douter. Cette église existe par elle-même. Par la seule importance de sa masse. Dieu semble y disparaître derrière l'énormité de l'effort humain. C'est ici, avant tout, en apparence au moins, le chef-d'œuvre de l'homme. Et comme cela est bien dans la tradition de l'antiquité romaine, des Catacombes. Le trait dominant des Catacombes, c'est le témoignage qu'elles rendent de la présence de l'homme. D'une présence plus anonyme encore. Mais enfin c'est seulement des morts qu'il s'y agit. Tandis qu'ici c'est toute l'assemblée de l'Église qui semble animée d'une même existence autour du premier tombeau chrétien de Rome.

Il ne faut pas juger Saint-Pierre avec des mesures du monde. Dans cet ordre-là Saint-Pierre est trop magnifique pour ne pas scandaliser le chrétien. Il faut, pour aimer Saint-Pierre d'un point de vue catholique, admettre

que l'Église ait dû s'y servir de moyens humains, mais en vue d'une fin qui est sans rapport avec des fins humaines. Oui! que cette beauté, cette richesse n'ont pas pour objet d'être riche, ni d'être belle, mais de symboliser la chrétienté. Et non pas dans son esprit, ni sa piété. Dans son étendue et sa durée.

Mieux que dans aucune autre église de Rome, on sent ici que la piété importe moins que notre seule présence; et que cette simple présence est la piété que nous devons d'abord avoir à Rome. Elle y témoigne, mieux que notre ferveur, de notre attachement à l'Église, car elle est le signe d'un complet abandon à sa réalité souveraine, à sa maternité.

Et cela ne signifie pas qu'il n'y ait pas de piété à Rome. Dans nulle ville du monde on ne peut trouver autant de messes, de saluts et d'offices. Et il est impossible de voir où que ce soit autant de gens prier. Mais ces offices sont imperceptibles au fond des églises romaines. Ce n'est pas à eux d'abord que l'on songe. Ni aux fidèles assemblés. Malgré la dévotion avec laquelle ceux-ci peuvent prier. La piété romaine, encore que celle-ci se compose des prières de tant d'individus, n'est pas individualisée. Tout y tourne à la gloire non tant d'un Dieu souffrant que d'un Dieu qui triomphe dans le corps qu'il compose avec l'humanité de tous les temps.

Si l'on éprouve à Lourdes de la joie, et le sentiment d'une vivante douleur à travers toute la Terre-Sainte, ici, c'est au contraire dans la gloire que l'on vit. Non! il ne faut pas juger des choses de Rome — qui sont si profondément humaines cependant — avec des mesures humaines. L'humanité ici se dépasse. Et le difficile, pour comprendre un tel dépassement, c'est qu'il n'y renonce en apparence à rien d'humain. C'est sans perdre jamais contact avec l'humain que la gloire de l'Église se précise et s'impose, dans cette cité qui met au défi celui qui ne réussit pas à distinguer, par delà le visible et le tangible, cette gloire anticipée.

En ayant l'air de ne recourir, en ne recourant en effet à rien de mystérieux ni de voilé, l'Église est plus mystérieuse à Rome qu'en aucun autre lieu de la terre. Car cette transsubstantiation de l'humain, elle l'opère sous nos yeux mêmes ; et sans modifier, en apparence, une vie qui n'a pourtant plus rien de commun avec les apparences de la vie.

Il est difficile à une faible foi de supporter ce climat : tout y dérouté les sens en ne se référant qu'à eux. C'est comme si on avait oublié de prévenir, à l'entrée, que le spectacle de métamorphose va se dérouler sans éclat, sous nos yeux, et sans toucher à la figure des choses.

Le corps mystique vit ici de la vie de ses membres. Et pourtant il n'en dépend plus. Telle est la leçon de Rome. Et singulièrement celle des grandes basiliques : le Saint-Esprit donne l'impression de se passer des jeux des hommes dont il se sert.

La mystique romaine est une mystique en pleine lumière. Et c'est à cela que l'orgueil de l'esprit se résout le plus malaisément. Nous ne supportons pas cette aisance de Dieu à se servir de nous sans avoir l'air de nous consulter et de nous faire participer à une transfiguration que nous continuons de ne pas discerner. Nous continuons d'être dans un monde qui s'est déjà quitté lui-même pour gagner une région où il n'est plus question ni d'espace ni de temps. Tout se fait ici avec le temps et l'espace en vue d'un jeu où l'un et l'autre sont noyés. Littéralement Dieu a l'air de s'y moquer de nous. Et c'est cela que nous ne pouvons supporter. Nous aimerions d'être un peu plus consultés. Et qu'aussi lisiblement qu'aux Catacombes l'évidence de notre propre participation s'imposât.

Ici, nous n'avons donc absolument plus rien à faire que d'être là.

Nous venions offrir nos prières. On nous répond qu'on n'en a pas besoin. Notre réalité importe plus que

nos intentions, car être à Rome suffit — si l'on adhère à l'Église bien entendu. Être, y suffit. On ne vous en demande pas plus. Et il faut convenir que c'est un peu vexant pour qui s'imaginait faire entendre le bruit de son adoration et éprouver, en retour, les grandes sensations de l'amour. On ne vous demande à Rome que le concours d'un anonyme effacement.

M'étant naguère assez irrité contre la niaiserie des saints dont les statues se pressent à travers les nefs, de long en large et de haut en bas, je confesse à présent qu'elles ne sont là, elles aussi, que pour se presser au pied de la chaire ; faire acte de présence. Ce n'est pas la beauté des formes humaines qui importe à Rome. Et de ces statues non plus la beauté n'importe guère. Tout ce qui compte à Rome, c'est l'unité du monument qui de ces formes se compose.

SAINT-PAUL

Fête de la Conversion de saint Paul. Joie de la célébrer au jour où s'ouvre le XIX^e centenaire de cette conversion. A quatre kilomètres du lieu de son martyre. A l'endroit où repose son corps. Voilà encore une des grâces de Rome.

Durant cette commémoration je songeais au petit juif qui fonda cette Église. J'avais eu la précaution d'apporter les Actes. Les feuilletant pendant la messe, j'ai revécu, comme si elle se déroulait devant moi, la vie mouvementée de l'Apôtre depuis la lapidation d'Étienne. Et je me disais qu'après tant d'aventures et de tracas, après tant de fatigues, de misères et de persécutions, au bout d'une existence si tourmentée, c'est à Rome qu'il lui avait fallu finir par se rendre ; et non pas pour y prêcher encore. Pour y mourir. Comme si la grâce de Rome eût dû être conférée à Pierre et à Paul pour que leur fondation pût grandir,

J'ai déjà souvent noté cette grâce des lieux. Mais ici je la touchais toute vive, dans l'incompréhensible fascination des deux apôtres. J'ai même souligné, au passage dans les Actes, la curieuse phrase où l'on nous fait entendre que si Paul n'en avait pas appelé à César, il eût été délivré sur-le-champ. Autant dire qu'il se condamnait au supplice pour le subir à Rome. Il me semble qu'il y a dans cette nécessité, et dans l'empressement avec lequel il s'y prêta, un témoignage du choix et de la mission de cette ville. C'est dans son sang et dans le sang de Pierre que Rome devait être baptisée afin de pouvoir transmettre la vérité aux autres hommes. A partir de ce moment-là les Écritures sont achevées. Et c'est la tradition qui commence.

Il y a dans cette remise par Pierre et Paul de leurs pouvoirs à la ville de Rome, un mystère analogue à celui du baptême de Paul par le sang d'Étienne. La fécondité du sang se trouve dans les deux cas étrangement affirmée ; mais, tandis qu'il agit d'abord sur un homme, par le double martyre il imprime son action à toute la suite des siècles. Et à cette ville des Césars d'où il faudra désormais que parte la Parole.

Je songeais à tout cela, qui est d'une surprenante évidence, dans l'émotion que cette fête me valait. Mais il s'agissait moins alors pour moi de Damas et de la Conversion de Paul, que de la mort de Paul dont nous ne savons rien — hormis ce que la tradition nous en donne. Car cela aussi est bien singulier : à partir de son débarquement à Rome le silence le couvre, comme si, du simple fait de sa présence dans cette ville, atteignant à sa raison d'être, sa vie perdit du même coup tout intérêt.

C'est sur Jérusalem que tous les livres de l'Ancien Testament s'achevaient. La Bible tourne autour de cette ville qui semble lui importer plus que le peuple d'Israël.

Les Actes développés depuis la Croix, eux, c'est à Rome qu'ils se terminent. Par l'arrivée de l'apôtre des gentils,

A partir de ce moment, les hommes, par qui l'Écriture nous est transmise, disparaissent. Rome se substitue aux individus. Elle est la conclusion où leurs efforts aboutissent. Et du même coup elle remplace Jérusalem dont le destin est achevé.

Le rôle de ces deux villes, leur signification en tant que villes, il me semble qu'il y a là un très curieux mystère géographique. Comme si dans la pensée de Dieu le choix des lieux eût une importance infinie, et qu'il accordât moins d'attention aux hommes qu'à certaines cités de la terre. Or le nom de l'une signifie la paix. Et l'anagramme de l'autre est le nom de l'amour.

Mais qui sait si, à déchiffrer la topographie des Écritures, nous ne finirions pas par comprendre que le destin des hommes est plus contingent qu'on ne pense ; qu'il est attaché à certains lieux doués en quelque sorte d'une valeur de sacrement. Et peut-être la terre nous apparaîtrait alors sous un jour étonnant : dans une dépendance réciproque des noms, des pays et des hommes.

PONTE MILVIO

Pour procéder avec ordre je devrais m'étendre à présent sur trois siècles de Catacombes. Mais à quoi bon ? Je ne suis pas venu faire ici de l'archéologie ; ni de la topographie ; ni rien de régulier et de chronologique. Je préfère me laisser porter par les jours et aller au hasard de mes courses.

A partir du débarquement de saint Paul sa mission est donc transmise à Rome. Mais il va falloir d'abord que le christianisme se réfugie sous la terre. Jusqu'au jour où l'empereur lui devient favorable. Et qu'importent les motifs du revirement de celui-ci ? Dieu se sert aussi bien des plus mauvais que des meilleurs...

Comment ne pas songer à Constantin, quand on se promène aux alentours de ce fameux pont Milvio que

Garibaldi fit sauter. Et peu m'importe encore qu'il n'en reste rien. Ce qui compte c'est ce nom, bien qu'il n'ait plus de rapport avec ces pierres ; les sons par lesquels n'a jamais cessé d'être désigné le bâtiment qui permet de traverser le Tibre à cet endroit.

C'est donc ici que Constantin a remporté sa célèbre victoire — dans les environs de ce lieu qui n'est plus qu'un mélange assez sordide de campagnes usées, de bâtisses bourgeoises et de petites maisons. C'est là que le catholicisme est né, sous cette forme officielle qui n'a plus cessé de se développer depuis. Là que son drame a commencé.

Une des plus grandes émotions de Rome, c'est celle qu'on ne peut s'empêcher d'éprouver en se promenant par ici, sur les rives du Tibre. Car tout le mystère de l'Église se pose devant nous à chaque pas que nous faisons.

Avant, c'était le pur amour, une fraternité qui ne dépendait pas des institutions humaines. Après, c'est toute l'histoire d'une Église qui a pris possession de la terre. Et d'innombrables règlements s'ajoutent aux préceptes de l'amour, pour lui imposer l'ordre d'une administration régulière. Oui tout s'est passé ici. Un certain jour du temps. Entre Constantin représentant une foi qu'il n'avait pas encore. Et Maxence, en face de lui, en qui s'incarne tout ce monde païen qui depuis des siècles agonise, mais qui tout de même s'étend encore sur l'univers romain. La bataille qui s'est livrée ici était à la croix de l'histoire. Elle était marquée du signe de la croix. Et Constantin, à la faveur d'une vision, l'emporta. Ce triomphe de l'empereur marquait la fin de l'empire. Il marquait aussi le commencement du règne de l'Église. Et tout le drame est là. L'Église devait-elle consentir à mener une existence plus normale, mais par des moyens plus humains ; ou continuer de traîner cette vie misérable par où elle ressemblait à son maître, mais d'où son

message à toute la terre ne pouvait pas sortir? Il lui fallait être libre. Il lui fallait donc consentir à dépendre, et pourtant ne pas dépendre des puissants de ce monde. C'est ainsi que commençait le drame qui la déchire encore. C'est ainsi qu'elle commençait de s'identifier à lui.

Jusqu'alors elle n'avait pas eu à s'inquiéter. Son drame, c'était celui de sa vie souterraine, de son obscurité. A partir du Pont Milvio, le drame de sa vie publique commence. Et il n'est pas encore terminé.

La profonde antinomie d'une institution, faite pour un amour sans compromis, et de tous les compromis où elle va être condamnée à se débattre pour pouvoir vivre. Oui! tout le drame est là. Et l'erreur n'est pas d'y consentir. Elle est de se refuser à reconnaître qu'il y ait drame. La réalité de l'Église est essentiellement dramatique. Et par une nécessité intime elle ne cessera plus d'être à la fois la victime et l'auteur de son drame. Car c'est son existence même qui est une folie, à la manière dont est folle la dramatique absurdité de l'Incarnation.

Le pont Milvio, c'est donc un peu son Bethléem à elle. Le point de la terre et du temps où, surgissant des ténèbres, elle accepte d'être adorée par ceux qu'une certaine étoile du ciel vient de porter vers elle. Jusqu'alors, comme dans le ventre de Marie, dans celui de Rome la réalité divine avait sommeillé. A partir de maintenant, par la grâce de deux visions analogues, la ténèbre se déchire. Et comme l'enfant, l'Église apparaît à la lumière. Elle accepte les nécessités de la vie. Et d'être humaine à son tour. Il lui faut désormais à n'importe quel prix faire entendre son message à toute la terre. Et les contradictions aussitôt l'accueillent. Elle qui vivait de silence, les hérésies la déchirent. Il lui faut proclamer à la face des hommes la vérité dans sa rigueur. Et elle est obligée de louvoyer pour vivre. Le drame qui se poursuit, c'est celui que son maître même a éprouvé : c'est le drame de la tentation qui se prolonge, Avec cette différence aggra-

vante qu'elle ne peut se passer de la puissance. Et qu'elle ne peut donc se maintenir dans l'équilibre où son maître l'a mise qu'à force d'être persécutée. Le drame de l'Église, c'est le drame d'une Puissance inévitable et d'elle-même détestée, exigeant, pour se rectifier, le complément d'une souffrance continue. C'est un double drame selon qu'on le considère du point de vue du monde ou de Dieu. C'est celui de la douleur. Et c'est celui de la Puissance. L'Église est faite pour la terre. Et elle n'y est que pour être déchirée. Elle est faite pour trahir la faiblesse en la prêchant. Et c'est dans ses propres membres qu'elle est écartelée. Elle ne peut rien accomplir d'humain qui ne lui oppose son démenti, étant faite à la fois pour agir et pour prier, pour être vaincue et pourtant triomphante. Elle est le paradoxe incarné. Et c'est par là qu'elle est le sel de la terre. Elle est la contradiction faite chair. Et qui ne trouve son harmonie que dans le renoncement surhumain de ses membres. Elle n'est pas seulement la visible réalité que ses ennemis dénoncent. Elle exige ses saints qui eux-mêmes ne peuvent se passer du terrible démenti de sa Puissance. Elle est une perpétuelle création de l'Esprit aux prises avec les forces de la terre. Elle est humaine intégralement. Et jamais si douloureuse que dans l'éclat de sa puissance.

SAINTE-AGNÈS

Ravissante petite église de Sainte-Constance où ce sont encore des mosaïques païennes qui servent à décorer les murs. J'y viens aujourd'hui à la faveur de la fête de Sainte-Agnès qu'on va célébrer tout à l'heure par la récitation des litanies et par une procession. Exquise Sainte-Constance, petit temple circulaire, si, au Pont Milvio, j'ai senti naître la grandeur de l'Église, ici, c'est de tout l'héritage païen que je la vois hériter. Et, loin de me scandaliser, cette tradition m'édifie. J'aime que

l'Église n'ait rien rejeté de ce qui fait la richesse et la beauté du monde.

Chariots chargés que traînent des bœufs sous la conduite d'un garçon qui joue avec son fouet; enfants qui dansent, qui font vibrer on ne sait quelles étranges cymbales; amours qui s'envolent dans des médaillons au milieu des canards, des oiseaux, des brebis, des danseuses; vignes, qui servent déjà de symbole au Seigneur et qui vous déployent sous la voûte bombée; bustes d'enfants; figures de femmes; et tous les vases; et toutes les vasques au milieu des oiseaux, des amphores, des paons, des canards et de ces simples branches détachées de tout arbre et dont la seule raison en apparence est d'être belles — que j'aime donc vos jeux, formes profanes par qui toute la nature et les joies de la vie sont introduites dans le temple et sanctifiées par le Seigneur.

Et à droite et à gauche, se faisant face, l'image du jeune Christ entre les brebis, les palmiers, les apôtres. Eux aussi, au milieu de guirlandes de grenades et de raisins. Mais il s'agit déjà, plus qu'aux voûtes, de dépeindre une histoire; et cette histoire est la nôtre. Elle nous est bien connue. Tandis que les mosaïques du plafond sont les dernières traces d'un monde qui est en train de finir. Elles nous en font confidence.

Précieuse petite chapelle de Sainte-Constance! Elle aussi, comme le Pont Milvio, est une borne au coin du temps. Exquise petite chapelle dont une double file de colonnes corinthiennes entoure un autel de marbre et de bois peint d'où le Sacrement est absent et qui pourtant attire tout à lui. Rayonnante petite chapelle! Premier affleurement au jour, de la ténèbre des catacombes. Je regarde ces dessins, ces volutes, ces corps, ces guirlandes. Et je me sens comme ivre dans le fond de mon cœur. Toute la terre ici s'est intégrée à mon Christ. Toute la joie de la vie.

Après cette visite à Sainte-Constance, conférence

Cette photographie du studio Alinari Fratelli n'est pas libre de droits

CHAPELLE SAINTE-CONSTANCE

Cliché Alinari

archéologique. Par un homme qui sait parler avec sobriété des martyrs qui moururent sur cette via Nomentana sous laquelle se déroule la catacombe de la basilique où nous sommes. Il nous entretient de la vénération, si vite diffusée dans tout le monde chrétien, pour la petite martyre de la chasteté. Dès le IV^e siècle elle est vénérée. On lui élève des chapelles en France. On fait des poèmes en espagnol à son souvenir.

Mais le moins émouvant de tout cela n'est pas la présence, à cette aride causerie, de tant d'enfants, de vieilles femmes, de gens du peuple qui tiennent eux aussi par leur présence à célébrer la mémoire de leur sainte. J'assistais à l'introduction du monde païen, tout à l'heure, dans la petite chapelle de Constance. Voici, à présent, tout le peuple introduit dans le culte des plus hautes vertus. A Sainte-Constance toute la joie de la terre. Autour de moi la fidélité des générations humaines qui se succèdent.

On comprend l'importance à Rome de tant d'inscriptions, d'armoiries pontificales dont l'esprit fort est choqué. Tout cela sert à rendre témoignage des temps traversés par l'Église. Rome est la mémoire de la chrétienté tout entière.

Puis voici l'adorable basilique abîmée au siècle passé. Mais que ses colonnes de marbre rouge, de marbre tigré, veiné, avec leurs chapiteaux divers ont donc de grâce et de grandeur!

Toute la procession des clercs arrive, précédant l'évêque coiffé de la grande mitre d'or. Ils entonnent les litanies des saints. Et maintenant c'est à travers les trois nefs le déroulement de la petite procession invoquant les plus grands morts de l'Église — ceux sur qui elle est fondée.

Admirable office! toute l'histoire de la sainteté nous y est offerte dans la monotone énumération des noms les plus simples. Et où pourrait-on avoir l'impression d'une continuité aussi saisissante, qu'à entendre ces litanies,

ici, dans ce petit monument bâti sur une catacombe et qui nous offre encore une statue romaine, une vieille mosaïque, les colonnes charmantes du moyen âge, et enfin une exquise petite vierge du XIV^e siècle et un plafond Renaissance doré, éclatant, d'une si plaisante exubérance. Où mieux qu'à Rome, et à Rome que dans ce lieu étroit, intime et magnifique?

Il s'agit donc d'honorer aujourd'hui une petite martyre de douze ans dont la vie remonte aux premiers siècles de la foi. Et le déroulement des litanies ne nous livre pas seulement toute l'histoire de l'Église mais l'énumération des maux dont peut souffrir la terre et des bénédictions dont nous avons besoin.

O humanité tendre et vigilante de l'Église. O douce et intime présence maternelle, combien l'on se sent en sécurité à l'ombre de tes prières, dans la douceur de tes cérémonies!

J'écris tout ceci alors que les litanies se déroulent encore. Et il me semble être porté sur le rythme insistant des supplications monotones dont les simples fidèles éprouvent le besoin de répéter, avec une docilité qui me touche, toutes les modulations de mélodie.

Comme on se sent catholique à Rome. On y appartient à l'Église du fond le plus enseveli de son cœur. Et je ne sais regretter assez d'avoir été empêché d'assister, il y a juste huit jours aujourd'hui, à la bénédiction des agneaux que portaient des enfants de Marie au milieu d'un grand concours de peuple et de jeunesse. Et c'est la laine de ces agneaux qui doit servir un jour à la confection des palliums pour les chrétiens les plus proches et les plus éloignées de la terre. Mais, réduite à cette simplicité liturgique ordinaire, quelle grandeur encore, quel charme et quelle émouvante impression d'unité accomplie, d'amour réalisé.

Petite Agnès, petite Agnès, tendre agnelle de toute l'Église, et que nous sommes ici quelques-uns à vénérer au nom de son immensité tout entière, je pense à toi, petite Agnès des premiers temps, petite fille qui quittais ta nourrice pour te livrer au bourreau, petite romaine qui fus de celles sur qui l'Église, ici, s'est édifiée.

Quelle force dans ta faiblesse, de quelle fécondité ton cœur a-t-il été doué, ton petit corps tout chaste.

Je pense à toi, petite sœur tendre des anciens temps, tandis que là haut roulait la majesté finissante de l'Empire et que partout la corruption s'étalait. Toi! tu pensais au Seigneur, tu pensais déjà à ce Seigneur juif, auquel nous ne nous présentons qu'à l'abri de ton nom. Chère martyre d'un temps où les plus forts apostasiaient, ta souriante faiblesse a triomphé du temps. Elle nous parle encore de ton petit corps perdu sous ces cheveux immenses que la tradition propose à notre amour. Tout est doux en toi. Tout y est ravissement. Et c'est au bord de ta tendresse que je voudrais m'abandonner, aimer celui pour qui tu t'es offerte comme une petite brebis.

Petite Agnès, je pense à toi de tout mon cœur. Petite victime égorgée.

... L'Église toute sombre n'est plus occupée à présent que par quelques fidèles attardés. Dans le fond là-bas, derrière un grand crucifix, une mèche qui brûle fait remuer des ombres ; on dirait un frissonnement d'éclairs. Il ne reste plus à présent personne dans la nef. Quelques points brillants encore dans les veilleuses dont le tombeau est entouré. Puis le sacristain allume quatre cierges. Puis, il en éteint deux. Les deux autres survivront à cette fête, veilleront pour nous cette nuit près du Seigneur! C'était trop beau. On les éteint encore.

Il ne restera auprès du tabernacle que l'habituelle petite lampe solitaire.

A PROPOS D'IMAGES

Je trouve dans une salle de cette maison, une salle où je n'entre jamais, sept eaux-fortes datées de 1825. Elles représentent les sept collines de Rome à cette époque. Je me sens envahi par la mélancolie. Quoi! c'était là, Rome. Ces grands paysages de pierre tout enracinés à leur sol. Comme je comprends tout d'un coup qu'on ait pu aimer cette ville avec la passion qu'on a pour un être vivant. C'était un être vivant dans ce temps-là que Rome. Et le promeneur à chaque pas rencontrait, au milieu des ruines, des arbres et des buissons. Les ruines même, bien que plus cachées, parce que plus cachées peut-être, elles aussi elles étaient plus vivantes; elles ne se détachaient point du paysage; elles s'y mêlaient avec une humilité qui était le seul contrepois de leur majesté finissante. Il semble que tout fut humble et magnifique dans ce temps auquel on reproche à présent d'avoir eu pour les monuments du passé si peu de respect qu'on achevait leurs ruines. Il est vrai! Mais c'était un aimable moment. L'homme n'adorait pas encore sa propre histoire. Il n'en faisait pas un musée au milieu de la ville, bien rangée, bien coupée — une ville isolée, enchaînée, proposée comme aujourd'hui à la vénération des hommes. On avait du respect. Mais c'était pour les choses saintes. Il y avait une certaine sainteté. On le savait. On l'aimait mieux peut-être qu'à présent. Mais elle se cantonnait dans les églises. Le reste de la ville appartenait au temps. Il était un peu le jardin des hommes.

A regarder ces grandes images, il semble qu'on ait abîmé ce jardin où les pierres, les rochers et les pins composaient un visage vivant. Et ce qui subsistait du passé se penchait amoureusement sur le présent qui l'entourait. On va visiter les ruines à présent. Elles sont comme des portraits d'ancêtres. Elles ont l'air accrochées aux murs de cet invisible château qui s'élève partout

comme un château de parvenu. Oui certes, j'aime Rome telle qu'elle peut encore se proposer à nous. Mais ce n'est plus un jardin, ni un être vivant, c'est une mémoire admirable de tous les temps. C'est le cinéma de toute l'histoire. Ce n'est plus ce compagnon tendre et charmant avec lequel, au début de ce siècle, il semble qu'on pouvait encore converser. Car c'est là ce qui me touche le plus dans ces grands paysages que je ne me lasse pas de regarder. Chaque colline avait sa figure propre. C'était une colline encore et qui dominait autour d'elle une vallée véritable. On y montait encore. On sentait en montant l'effort que l'on faisait pour en atteindre la cime où, d'habitude, un campanile se dressait. A présent les maisons sont si hautes, les rues si bien pavées, on est tellement mené de pas à pas par une bordure de bâtiments qui n'en finissent pas et dont la laideur monotone assoupit le regard, qu'on ne se rend même plus compte qu'on est en train de grimper sur l'Esquilin ou sur le Quirinal. Tout est bâti. Tout est pavé. Et je ne veux pas dire de mal de cette Rome qui entretient en moi une joie inconnue, mais enfin, il faut bien l'avouer, cette Rome n'est plus Rome, celle qu'on pouvait aimer comme un vrai grand village qui ne s'était pas encore séparé de la terre et de ce que la terre signifiait encore de réalité vivante et de charnel amour. La Rome des Papes, c'était cette Rome là où l'antiquité servait souvent à fournir le marbre de monuments plus neufs ; mais où surtout on respectait toute cette fourmillante végétation pour laquelle les hommes ne se sentaient pas encore des étrangers. Oui ! C'était cela la Rome papale, l'image de l'Église. Et, comme elle, une personne vivante, qui fait des processions à la campagne, qui bénit toutes les créatures dont l'homme est entouré, et par qui toute la nature est assumée. Rome était alors cette assumption de toute une nature que l'histoire avait pavée de monuments et qui continuait à travers les siècles son existence de tendresses mêlées. A

présent, le peu de promiscuité qu'on trouve entre les êtres et les choses, entre les pierres et les arbres, au hasard des promenades qu'on peut faire encore dans les coins épargnés de la ville, c'est tout ce qui nous reste de cette Rome d'avant la bourgeoisie. Car c'est évidemment la bourgeoisie qui a tué Rome, comme elle a partout exclu la nature d'autour d'elle, pour s'établir, pour s'installer et pour faire enfin de la terre, dans toute la mesure du possible, le champ de son activité, comme elle dit, de son exploitation sans vergogne. Et la mélancolie qu'on a, quand on regarde ces vieilles images de Rome, d'un Aventin qui était encore un rocher sur le Tibre, un rocher aux pieds nus, aux flancs sauvages et qu'un mur d'enceinte presque à sa cime entourait; du Cœlius qui était une campagne avec des églises autour de qui les maisons se groupaient, se serraient, pour prendre part à une vie d'amour qui nous est étrangère; quand on regarde le Palatin qui était bien plus une ruine qu'aujourd'hui car il n'était pas encore en proie à ceux qui classent et qui détaillent; mais surtout quand on voit ce qu'était le Capitole il n'y a pas plus d'un siècle (et c'était une colline où l'on voisinait avec les ruines sans les prendre pour des étrangères, dans un esprit de familiarité charmante), (et l'Esquilin était un grand jardin plein d'air), la mélancolie qu'on en a, fait qu'on revient sur l'assentiment qu'on donnait aux vœux d'un bourgeois tel que le Président de Brosses. Et l'on se demande si tout ne valait pas mieux — même la malaria — que cette suffisance avec laquelle l'homme a chassé les arbres, arraché les herbes, nettoyé les ruines, planté des maisons de rapport, des trottoirs et des quais, là où l'histoire était vivante et ne se souciait pas d'être adorée. Le XIX^e siècle, il est évidemment tout entier dans le monument de Victor-Emmanuel qui tourne à peu près le dos à Saint-Pierre, et qui regarde de son haut le passé auquel il se flatte d'avoir permis, à ses pieds, de ressusciter dans de petites zones bien ratissées, bien définies.

Je n'aime pas le passé parce qu'il est le passé. Et je ne suis pas assez d'Occident pour me sentir Romain avant que l'Église fût romaine. Mais enfin le temple de Cybèle, les palais du Palatin et tout ce qui nous reste de l'Antiquité, il me semble que les Papes, en les négligeant mais en les laissant vivre parmi eux, les traitaient mieux que nous qui les isolons comme les pièces d'un absurde musée.

Une simple vue sur ces images d'avant la bourgeoisie italienne, celle qui fit sauter le Pont Milvio et qui enferma le Souverain Pontife après lui avoir dérobé ses États, suffit pour juger tout ce qui s'est appelé depuis : la civilisation moderne, et qui ne cesse de tendre à détacher de plus en plus, avec une obstination de plus en plus inhumaine, toute ville de la campagne et tout homme de la terre.

La Rome d'à présent, c'est le visage nouveau que donne, à la ville qui ne peut pas mourir, la barbarie où nous oublions de nous apercevoir que nous sommes plongés.

FÊTE DE SAINTE MARTINE

Étrange mobilité. Je sors et voilà que de nouveau l'harmonie des ruines telles qu'elles nous sont présentées me reprend. Évidemment ce sont des pierres et qui n'ont plus beaucoup de sens ; la *via dell'Impero* n'est qu'une rue. Mais tout cet ensemble dégage quand même un sortilège extraordinaire. Ce n'est plus la poésie de la Rome des Papes. C'en est une nouvelle et qui exprime assez bien, dans ce qu'il a de meilleur, l'esprit de ce pays, sa volonté de grandeur.

C'est plutôt ailleurs, sur l'Esquilin, sur le Viminale, sur le Quirinal, que tout est méconnaissable. Mais ici ? Il n'est pas jusqu'à la différence de niveau entre les Forums, c'est-à-dire entre la Rome ancienne et la ville d'aujourd'hui, qui ne soit saisissante.

Après tout, ce paysage de pierres, malgré la disparition

des arbres, a bien son charme. Ce dont je doute, c'est qu'en retournant là-haut vers la gare, le même optimisme consolant me reprenne. C'est là-bas surtout que les bourgeois ont tout détruit. Ici ils se sont bornés à déposer le grand symbole de leur barbarie. Et la protection qu'ils accordent aux ruines impériales n'empêche pas celles-ci d'avoir encore tout leur prix. C'est vraiment, réduit à des architectures et à des nécropoles en désordre, un paysage extraordinaire, fait de colonnes, de murs tronqués, de pierres disséminées qui gisent sur le flanc et aussi de coupoles et de campaniles avec, par-dessus, la grande tour, le grand torrone de briques rouges qui est comme le regard du moyen âge sur les temples détruits. Quant au gigantesque monument, on sait qu'il est difficile d'imaginer rien de plus laid. On le sait, on se le répète. Mais il faut bien l'avouer : au bout d'assez peu de temps, on ne l'aperçoit même plus. On ne voit, à ses pieds, que ce passé désenseveli.

Fête de sainte Martine à Sainte-Martine. De cette martyre-là on ne sait à peu près rien. Et que la légende s'en soit mêlée, cela est bien certain. Mais si cette incertitude enlève de la tendresse au culte qu'on pourrait avoir pour elle, et la met ainsi bien loin de la petite Agnès de la via Nomentana, je trouve très touchante néanmoins cette coutume en quelque sorte privée de son objet. Et si des musiques d'opéra ne se mêlaient pas à l'office au milieu duquel je tombe, je crois qu'il y aurait encore moyen pour l'esprit, sinon pour le cœur et la mémoire, d'y trouver sa pâture. Mais quelle musique juste ciel! et pleine de cris, d'éclats, de trémolos, de duos, de chœurs, de langoureux épanchements. On imagine difficilement quelque chose de pire. Le souvenir que je garde d'une musique pareille remonte à mon passage à Madrid hélas! et ne m'en paraît pas plus touchant

pour cela. Pauvre Pie X! Tout de même, il avait essayé de porter remède à ces pâmoisons dégoûtantes. Mais passons. L'évêque est habillé. Un évêque s'est donc dérangé pour la petite sainte dont on ne sait plus rien. Voilà le plus touchant d'une telle cérémonie. Toute l'Église est représentée auprès du plus infime des siens (le baryton de la tribune vient de faire un énorme couac. Il en remet). Oui! c'est cette délégation de l'Église aux fêtes de tous les siens — fussent-ils inconnus — qui me paraît émouvante. (Il ne s'agissait là-haut que de : sicut erat in principio. Et Dieu sait à quelles manigances prétentieuses les voici maintenant en proie.) (Pauvre évêque! Car quand cela dépassera la mesure je pourrai m'en aller. Lui, il n'a de ressource qu'à prier.) Mais quoi! la prière de cet évêque m'importe moins que sa présence. Et que le nom de Martine. Et surtout que ce nom dérive du dieu Mars...

Ainsi toute l'Église est là. Mais l'on peut dire que chaque jour, à Rome, elle est partout en la personne de ceux qui la représentent, pour honorer, ici et là, tout le long de l'année, tous ceux dont le sang ou la sagesse l'ont fait peu à peu s'incorporer toute la terre.

J'allais partir! Les joies de Rome sont décidément inépuisables : Je suis à la trace les gens que je voyais disparaître à droite et à gauche de l'autel de l'église où je prenais ces notes. Charmante d'ailleurs avec sa coupole trop grosse et ses murs presque nus. Je me décide donc à suivre le remue-ménage. Et j'arrive à la crypte de Sainte-Martine, tapissée de marbre, jonchée de buis et de laurier que les pas de la foule qui bouge remuent comme les feuilles mortes d'une forêt d'automne. Un parfum violent, grisant, flotte à travers ces galeries. Et les séminaristes de tous pays dans leurs soutanes noires mais relevées d'un détail, d'une ceinture, d'une bordure, d'une couleur qui les distinguent les uns des autres, viennent s'incliner devant la tombe et prier un instant.

Ce sont les séminaristes de Rome. Et mêlés aux femmes, aux enfants qui se laissent traîner, à toute une foule romaine, cela fait autour du sépulcre baroque souffler un vent de chrétienté. Parfums, couleurs, prières, tout cela circule, se croise en effluves qu'on ne peut recueillir qu'à Rome. Et je ne croyais pas, en venant ici, tout à l'heure, pouvoir en goûter le charme à ce point. Il y a — et c'est cela qui me touche — une extraordinaire jeunesse dans ce déploiement de tous les séminaires autour du tombeau de la sainte inconnue, une jeunesse exaltante, ou plutôt une présence qui est précisément la présence de l'Église à Rome. Dans cette crypte fleurie en l'honneur de la fête que la liturgie nous propose, je découvre le gage d'une resurgence continue. Tout y vibre, tout y vit avec une ardeur imprévue.

Puis l'évêque, après avoir encensé l'autel du Saint-Sacrement, descend avec tout son cortège encenser celui-ci. Et il y a dans le silence avec lequel tout cela s'accomplit, dans cette régularité anonyme et comme désindividualisée, une grandeur éternelle qui touche aux plus pures sources de l'émotion la plus sensible. Admirable détour! La seule Église possède ce secret. Elle seule sait ainsi faire s'engendrer, les uns des autres, les sentiments, les vertus, les beautés les plus irréductibles en apparence, et les plus opposés.

Et maintenant de nouveau à mes pieds tout le Forum étalé jusqu'à l'Arc de Titus. De quoi me plaignais-je ce matin? Le petit peu de verdure, les quelques arbres qui restent, parsemés de colonnes et de pierres, tout cela est encore d'une splendeur sans égale. Et mes rhumatismes devraient être bien obligés à la bourgeoisie d'avoir rendu salubres ces anciens marais. Je me demande d'ailleurs si sous ce ciel plombé, bleu par endroits, ce champ de ruines n'a pas plus de grandeur encore qu'à l'ordinaire. Et tant pis pour les églises disparues, celles

qu'on est en train de démolir. L'unité de cette ancienne Rome, c'est elle qu'il importe en effet de retrouver.

Il n'y a pas de doute : baignées dans cet air gris et triste, les pierres tristes et grises trouvent leur harmonie dans un complément que d'habitude elles n'ont pas. A ce point je trempe ma plume dans une goutte d'eau tombée sur mon carnet et qui me rappellera la tristesse humide, la mélancolique immobilité de ce jour d'hiver, doux comme un soir d'automne... Là-bas, Titus et les dépouilles des Juifs. Juste au delà se détache le sommet de l'arc de Constantin, le monument qui date le triomphe chrétien. Je ne me lasse pas de regarder ainsi les siècles se succéder, se rapprocher. Ces mélanges singuliers, c'est là décidément le vrai secret de notre Rome. Et de quoi me plaindrais-je?

Je prends une voiture. Nous faisons un immense crochet. Qui me permet de revoir en passant la Fontaine de Trevi — je n'en serai jamais las ; les petites rues autour de la Grégorienne ; enfin l'escalier splendide de la Place d'Espagne. La simple traversée de ce petit coin de Rome, je m'y enfonce comme dans un rêve.

LA CHANDELEUR A SANTA MARIA IN CAMPITELLI

Étonnante atmosphère pour cette Chandeleur solennelle à Santa Maria in Campitelli. On célèbre ici la fête du vœu fait en ce jour, il y a plus de deux siècles, à la Sainte Vierge, pour je ne sais quelle peste ou quel tremblement de terre. Et à cette cérémonie toute populaire je ne vois autour de moi que nains, boiteux, pieds bots. Il y a même un fou assis et tranquille mais qui ne cesse de jacasser ; et son extraordinaire volubilité témoigne visiblement du fonctionnement continu du cerveau humain. Je ne me lasse pas de le regarder. Ailleurs, partout, des petites vieilles, les cheveux couverts d'un mouchoir sale, des marmots qui se roulent par terre, mais rien de net, rien

de beau, rien de sain. Ce sont les invités de la deuxième fournée. Et l'Évangile littéralement se réalise autour de nous. A présent on attend le Cardinal. La petite procession est finie depuis une demi-heure. Le clergé s'est rendu à la porte. Le Cardinal finit par arriver. Il y a dans tout cela une espèce de laisser-aller ridicule et familier, au total assez charmant. Puis le Cardinal fait son entrée. Des femmes, leur bébé dans les bras, suivent la suite, des vieillards. Le Cardinal s'installe. Et l'office commence à la fois extrêmement solennel et d'une prodigieuse vulgarité. Un mélange que je n'avais pas encore goûté à ce point à Rome. Et c'est cette conjonction d'un prince de l'Église et du plus bas peuple qui le réalise. Un mélange qui est propre à Rome, où le peuple est chez soi dans ses églises et où la pourpre n'est pas considérée avec cet effroi que l'on aurait pour elle dans des lieux où elle se trouve moins souvent employée. Et ce grand dignitaire flanqué de ses deux acolytes a l'air de terriblement s'ennuyer. Une fois de plus je mesure à quel point c'est notre seule présence que l'Église requiert.

Inclination trop manifeste de la tête, au point du Gloria où il faut l'incliner, somnolence ailleurs, évidemment si l'on ne s'en tenait qu'à ces signes extérieurs, il n'y aurait pas de quoi être très ému ni très édifié. Mais il s'agit bien de cela! Et comme si, à Rome, encore une fois, les faiblesses des individus importaient. J'avoue pour ma part être touché surtout de cette rencontre de l'Église dans ce qu'elle a humainement de plus haut avec ce qu'elle a de plus bas, pour la commémoration d'un vœu fait ici même il y a deux siècles.

Le Cardinal assis, perdu dans les flots de sa robe rouge, les mains invisibles, le visage baissé, n'est plus qu'une énorme poupée de pourpre et d'hermine. Et je ne cesse de me le redire : cela est très bien ainsi. C'est la pompe romaine qui se déroule malgré nous et par nous autour de l'autel de la Vierge qui protège Rome contre les calamités

publiques et privées. La relation n'est pas des hommes à Dieu, elle est de tout Rome à l'image illuminée de la Vierge qu'entoure une immense gloire d'or. Et quel esprit fort comprendra jamais la splendeur et la nécessité de cette pauvre, anonyme et somptueuse représentation où la terre, dans ce qu'elle a de plus misérable, délègue ses pouvoirs à ce qu'elle a de plus rutilant et de plus pompeux.

Il n'est pas jusqu'aux signes adressés par le maître de cérémonies au jeune prêtre novice dans ces déploiements d'apparat qui ne me touchent aussi, car, à leur tour, ils marquent à quel point ce qui importe dans tout cela c'est l'exactitude des mouvements, la soumission de la fantaisie individuelle à l'immutabilité des rites, et, pour tout dire, la fidélité aveugle du présent à la tradition qui traverse les siècles pour les surmonter. Nous sommes ici par delà l'émotion individuelle.

SAINT-BLAISE CHEZ LES ARMÉNIENS

Mais voici un magnifique contraste avec le misérable office de Santa Maria in Campitelli que la seule présence d'un cardinal rehaussait : celui de saint Blaise aujourd'hui, à l'église arménienne de Saint-Blaise. Pauvre chapelle sans style, sans décoration, sans beauté, mais où se déroule la plus suppliante, la plus somptueuse et la plus orientale des cérémonies. Tout y est beau, ces soieries de vieux rose et de bleu passé, ces chapes d'or, cette immense mitre et ces crosses à grelots accompagnant de leurs fantaisies les plaintes lentes et implorantes du chœur par qui le peuple est vraiment représenté au pied de l'autel. C'est un entrecroisement dans l'air d'épaisses fumées d'encens, de clartés tremblantes et de ces voix qui modulent des prières indéfiniment déroulées avec une monotonie qui ne se lasse pas

et dont j'ai l'impression que je ne pourrais pas me sentir fatigué. C'est une sorte de tissu de sons qui se déploie dans l'air et se fait sous nos yeux, puis s'interrompt pour être repris sur un autre ton, dans un autre point. C'est une broderie qui se tisse, se défait, se refait, se balance sur le rythme même de l'inlassable encensoir dont un officiant ne cesse de répandre, en l'agitant, le vaporeux parfum. Oui, c'est tout l'Orient qui m'est ainsi restitué en plein cœur de Rome, en plein accord avec l'Église romaine, un autre aspect de cette unité multiforme dont elle se constitue. Mais ce n'est pas comme dans le rite latin, me semble-t-il, la seule présence du prêtre, du pontife qui est requise. Il y a, à mon sens, une participation plus profonde, plus continue de toute l'attention des assistants, de tout leur être ; et les mélopées, qui ne cessent ici que pour être reprises ailleurs, marquent assez fortement cette coopération des fidèles dont il semble qu'on perçoive l'invisible balancement dans les rythmes frissonnants des voix qui font autour du prêtre comme un voile agité. Je ne peux assez dire l'émotion qu'on éprouve à passer ainsi d'une voix à une autre, d'un chœur au récitatif presque arabe de l'officiant, sans jamais cesser d'évoluer sur le registre de la complainte et de la litanie. C'est vraiment tout l'Orient qui nous est ainsi jeté à la face en plein Rome. Un Orient qui, dans l'Église, accomplit une autre fonction, représente une autre réalité que la liturgie plus sèche, plus sobre et trop schématique des Latins. Ici, il n'y a rien de schématique. C'est vraiment un office divin auquel non seulement l'âme et la pensée, mais les sens et tout le corps participent. C'est un drame où chacun coopère et qui ne serait pas sans cette coopération unanime. Il n'y a pas ici de distraction possible. Tout l'être doit s'engager. Tout l'être, malgré lui, est intimement et lentement engagé dans un dialogue à plusieurs voix qui exige plus qu'une simple lecture : un assentiment continu définitif et régu-

lier où je trouve comme un reflet de ce total engagement que le peuple arménien a dû faire de sa paix, de sa foi et de son sang. Et tout cela ici est remis, donné au Seigneur dont c'est vraiment la consécration et le culte, au milieu du plus ravissant déploiement de soieries, de couleurs, de lumières et de chants. Orient! Orient! Que je me sens donc plus proche de ta richesse et de ta profusion que de la sobriété et aussi que de l'exubérance des Latins. Je trouve ici ce qui me comble : le mélange d'une passivité immobile et du plus somptueux étalage de ce que la terre peut produire de plus séduisant et de plus doux. Un accord déchirant. Celui même qu'on pourrait rêver pour une liturgie qui, au sein de l'Église, ferait éclater la douleur et le repentir d'Israël.

Quand on sort de cet enchantement velouteux et doré et qu'on voit, déployées sur la façade de Saint-Jean des Florentins, des statues baroques agitées, des bas-reliefs à nombreux personnages, l'écusson d'un pape, des colonnes, un fronton triangulaire et tant de pierres et tant d'ordre dans l'exubérance, et un délire si réglé, on ne peut s'empêcher de penser qu'en dépit du plaisir qu'on en peut avoir, l'Occident décidément est bien vulgaire. Il n'a pas le secret de la beauté religieuse. Pour célébrer Dieu il ne sait recourir qu'à la diversité. Ce qui est si beau dans les églises orientales unies, c'est que l'unité est sous-jacente à toutes les inventions merveilleuses qu'elles tirent sans effort de leur propre fonds. Ce n'est pas de son fonds que l'Église latine extrait sa mélopée. C'est du monde qui nous entoure et de ses apparences compliquées. L'ordre m'y semble artificiel et ajouté. Ce n'est pas un ordre organique, comme tout à l'heure celui qui présidait au ruissellement de la piété du cœur. C'est un ordre logique qui sait ce qu'il fait et qui avance avec mesure des nombres devant lui. En d'autres termes, la monotonie orientale me paraît plus diversifiée dans son essence que la diversité figée de l'Occident. Ce qu'il y a

de meilleur en Italie lui vient d'Orient. C'est son agitation sur place ; et le charme de sa fantaisie.

Nouveau regret à présent : celui d'avoir été empêché par ma maladie d'assister à la célébration de tous les rites orientaux dans l'église de Saint-André. Pendant l'octave de l'Épiphanie, chacun y déploya tous ses fastes. Quel accueil dans Rome à ces beautés lointaines ! et qu'on est heureux de penser qu'ici du moins la diversité est accordée aux hommes. Que c'est de leur simple accord que l'unité de l'Église est profondément composée. Si nous sommes d'Occident, qu'y peut l'Église ? Il nous faut en prendre notre parti. Et consentir à ce que peut avoir de vulgaire ce culte du visible qui s'y déploie avec un excès de formes vivantes et d'activité. C'est le rite d'une humanité qui a pour domaine toute la terre. Un rite visible, essentiel et pressé.

La grandeur de Rome est dans son « impureté ». Elle est loin du racisme d'Hitler ! Ce qui lui a permis de devenir le centre de l'Église, c'est qu'elle est assez d'Orient pour comprendre les mentalités orientales, et que l'élément d'Occident lui a valu un dynamisme que les autres capitales de la chrétienté n'avaient pas pour entreprendre l'évangélisation du monde entier. Équilibre admirable : Rome, l'Italie, si elles sont la terre de l'Église, c'est parce qu'en elles se sont réunies les tendances opposées de la terre. Elles sont leur équilibre et leur harmonie agissante et vivante. Elles ne sont pas seulement la mémoire des hommes, elles en sont la totale intelligence.

Les anges du Bernin sur le Pont Saint-Ange, ce sont les globe-trotters de l'empire romain. Les yeux plus ou moins au ciel, et les mains toujours pleines, chacun semble être

en instance d'un départ imminent. Ils ont toujours un pied en l'air. Chers anges du Bernin, vais-je vous être infidèle à présent ? Mais plutôt ce que je veux dire, c'est qu'entre la pesanteur romaine du Château d'Adrien et eux, il n'y a pas tant de différence que cela. Ils sont comme lui, en ce qu'ils ne tirent rien de soi. Ils s'affirment plus qu'ils ne s'offrent. S'ils n'avaient pas ce petit peu d'ironie... Mais justement cette ironie, l'Orient non plus ne l'a pas. Leur tremblement est apprêté. Ils tracent le signe de la force et non de la tendresse humaine. Le signe du volume des formes.

Et je note en passant, pour me le rappeler quand, plus tard, je regretterai leur disparition, que les Borghi qui obstruent du pont Saint-Ange à Saint-Pierre tout l'espace, on est en train de les abattre. Et que, vraiment, tels qu'ils étaient, il n'y a pas moyen de déplorer leur démolition. Déjà Saint-Pierre commence d'apparaître à hauteur de leurs anciens étages supérieurs fortement éventrés. Il n'y a pas à dire ; c'est déjà beaucoup mieux ainsi. On nettoie et ce nettoisement n'est pas sans grâce.

Mais, vu du pont Saint-Ange, avec la balustrade qui vient à hauteur du nez, que le Tibre est donc beau sous ce ciel sans nuage. C'est un fleuve de campagne lui aussi ; pareil à ce que pouvait être Rome autrefois. Sans doute les quais lui ont-ils donné une tenue plus bourgeoise. Mais n'importe, il reste jaune et tortueux. Et des bancs de vase se sont déjà déposés sur ses bords. Oui ! C'est un grand courant qui porte jusqu'ici la nonchalance des campagnes. D'un seul trait il descend vers la mer. Et des mouettes qui viennent l'accueillir piquent sur ses eaux jaunes. Rome est encore double en lui. La montagne et la mer s'y reposent. C'est un fleuve qui ne s'occupe pas de ce qu'on dit. Sous ce ciel immobile il semble être la nonchalante confiance de Rome. Il se déplie avec lenteur. Il suit son cours.

Retour à Saint-Blaise pour l'office de l'après-midi. J'arrive en avance. L'église est bourrée d'enfants qui s'égosillent pour se faire toucher la gorge par le prêtre installé derrière un établi. Il fait un signe de croix avec un cierge béni. Et par la vertu de saint Blaise on est immunisé. Avant le déploiement fastueux de tout à l'heure, ce grouillement de la rue qui a fait irruption dans l'église n'est pas le moindre charme de ce jour. Comme la cérémonie arménienne introduit tout l'Orient dans Rome, ce piaillage de gosses ce sont les rues de Rome au cœur de l'Arménie. Et rien ne pourrait être plus savoureux que cette intimité étrange qu'on ne peut voir réalisée qu'ici. Il n'y a plus de barrière enfin entre les races. Au moins jusqu'à la fin d'aujourd'hui. Et, grâce aux pouvoirs de saint Blaise, c'est surtout d'une foule d'enfants que sera composée l'assemblée pour qui tout à l'heure les pompes arméniennes vont se déployer. Une foule d'enfants portés sur les bras des mères, ou qui s'agitent sur de petites jambes et sur de petits pieds dans l'espoir d'être protégés contre le rhume, le croup et les plus vilaines maladies. L'église Saint-Blaise est devenu un jardin d'enfants et d'enfants dont les cris sont de plus en plus déchainés. Tout cela se passe derrière moi. Et le tumulte ne cesse de croître. J'ai bien garde de m'en scandaliser. Tout le quartier a émigré dans la maison du bon Dieu par confiante espérance et par superstition. Tout y est accueilli. Tout, sanctifié.

Je remonte la longue via Giulia. A chaque pas une église. Et dans chacune des gens qui prient. Je m'arrête un instant dans celle qui entendit saint Ignace prêcher. Je m'arrête surtout et longuement dans celle où *Romé* me dit que commença d'être distribuée par les soins de saint Philippe de Néri et d'un de ses compagnons, la communion quotidienne encore considérée alors comme un

peu hérétique. Je pense que c'est ici qu'est née la pratique dont je vis à présent et tant d'autres avec moi. C'est donc vraiment à Rome que notre salut est toujours engendré. Sombre église Saint-Jérôme de la Charité, de quelle charité en effet ne m'avez-vous comblé sans que j'eusse jamais su jusqu'aujourd'hui où se cachait la source de tant de grâces. Et c'était une petite église aux dorures et aux décorations exubérantes dans un sombre coin de Rome, où, peut-être, chaque soir comme ce soir, les bonnes gens du quartier viennent faire avec leur vicaire un fidèle chemin de croix. Cela vaut toutes les pompes, à mes yeux dessillés. Et je reste, ayant déjà reçu la bénédiction des mains de l'évêque arménien, pour pouvoir contempler de mes yeux la Sainte Hostie dans cette église-ci.

Je reviens par le Campo dei Fiori où j'ai oublié ce matin d'aller voir la foire aux puces qui s'y installe chaque mercredi. A présent ils refont leurs paquets, ils chargent sur leurs petites voitures à bras les malles dont le contenu a été exposé tout le jour aux regards des passants, leurs ballots, leurs planches, leurs tréteaux et les caisses bien rangées, à peine moins pleines qu'à l'arrivée. Et je pense à tout ce petit peuple sobre, misérable et toujours souriant — ce petit peuple qui vit dans des taudis et qui ne mange presque rien — cela aussi c'est Rome. Entre le Palais Farnèse et la Chancellerie, splendides au milieu des églises trop nombreuses peut-être et, en tout cas, trop riches. Je me demande ce qui couve sous tant de gentillesse et de sobriété.

PINACOTHÈQUE VATICANE

J'ai l'impression d'avoir pensé hier, à propos de la cérémonie arménienne, exactement le contraire de la vérité en admettant que dans le rite latin la simple

présence du prêtre était requise, tandis que dans le rite arménien tout l'être serait engagé.

Aujourd'hui que j'aborde enfin au Vatican, je vois devant les peintures russes combien, au contraire, dans l'art oriental, c'est la seule forme qui compte en dehors de toute expression personnelle, combien il y a peu de gestes dans toutes ces scènes, peu d'air, peu de lumière. Tout est jeu de lignes. Mais il en était ainsi également dans la cérémonie d'hier, hormis qu'au lieu de lignes il s'agissait de voix, d'encens et de couleurs. Le hiératisme oriental exige une présence aussi ; mais ce n'est presque plus une présence individuelle. C'est une présence architecturale, en quelque sorte une présence de groupe. Je crois que telle est la grande différence entre les deux arts et les deux liturgies : l'Occident connaît à peine la réalité du groupe, tandis que l'art oriental connaît à peine celle de l'individu. De sorte que les cérémonies orientales exigent toujours un grand déploiement de formes qui se répondent et se correspondent, tandis que la seule présence du prêtre satisfait à toutes les exigences du culte latin. Un enfant pour répondre. Et tout est accompli.

Le fait que dans l'Église russe la messe soit bien moins fréquente que dans l'Église latine me semble ajouter à cette différence une preuve de plus. Il faut, pour que la liturgie soit complète, la présence d'un collège de desservants et de chanteurs. Aujourd'hui au moins, et dans quelque village que ce soit, un prêtre solitaire assisté d'un enfant de chœur est autorisé, est même invité à célébrer le sacrifice. Il me semble qu'une opposition très analogue sépare nos deux arts. L'art occidental est un art d'individus plus ou moins occupés à agir et plus ou moins intimement liés les uns aux autres. L'art oriental est un art de personnages juxtaposés dont les formes extérieures se prolongent les unes par les autres et se répondent en dehors de toute participation person-

nelle à la scène que leur simple juxtaposition constitue. On peut dire, en gros, que, dans l'un, la vie individuelle est le véritable sujet, ce qu'il importe de mettre en valeur ; que la présence vivante de chaque être importe en dehors même de ce qu'il dit ou pense : cette réalité intime plus vraie que toute apparence ; tandis que dans l'autre, ce qui compte ce n'est pas encore non plus tant ce qu'il pense que la réponse qu'il peut fournir à la proposition de ceux qui l'entourent. L'art occidental serait ainsi un art d'affirmation vivante et personnelle, tandis que l'art oriental serait un art de relations purement formelles. Et ces deux esprits si différents animent pareillement les deux liturgies opposées. Il n'est donc pas si faux de penser que la liturgie orientale exige l'engagement de tout l'être : elle en exige en quelque sorte une activité passive, je veux dire une tension de tous ses moyens d'expression en vue d'une harmonie collective où lui-même est oublié mais qui pourtant ne serait pas sans lui. L'Église latine, encore une fois, n'en demande pas tant à ses fidèles et à ses prêtres : elle leur demande une présence qui est, pour le moins, une obéissance où ils n'ont d'autre rôle à jouer que d'être là, indépendamment de ce qui les entoure. Mais c'est après, peut-être, que l'activité occidentale prend sa revanche ; car la représentation terminée, l'engagement de l'être continue. Toutes ses démarches devraient être informées par l'Esprit, tandis que le rite comble peut-être les jours d'un chrétien oriental. Et il en résulte pour l'Occidental une liberté qui aboutit en art à toutes les excentricités du baroque, tandis que l'Oriental, livré à une emprise plus forte du milieu, continue de ne vivre qu'en fonction de lui. D'où résulte un drame très violent, qui atteint à la frénésie quand l'individu ne se trouve pas livré au contraire à une nonchalance pour ainsi dire ornementale qui garde dans son abandon un aspect quasi liturgique. C'est de tout son corps anéanti qu'il y consent. Art et

liturgie orientaux vivent de relations superficielles ou profondes, mais l'objet qu'y poursuit l'individu n'est jamais son propre accroissement. Tandis que c'est l'accroissement de l'être individuel qui est la raison de celui-ci en Occident. Et si sa présence suffit pour que le rite soit accompli, c'est qu'en effet cette présence est importante. Tout l'univers y est enfermé. Et entre ces deux conceptions antithétiques la vie contradictoire de l'Église se développe.

CHIESA NUOVA

Extraordinaire enchaînement de circonstances qui m'ont mené à la Chiesa Nuova pour cette communion du premier vendredi. Devant le corps de saint Philippe Néri dont je connaissais bien de vagues historiottes. Mais c'est ce matin seulement que j'ai appris à quel point il avait pu être l'apôtre de Rome, et que c'est lui qui, le premier, avait, d'une part, mêlé plus intimement les laïcs à l'action de l'Église et, d'autre part, déchaîné sur la ville, sur la chrétienté tout entière, cet envol d'anges, de coupoles et de draperies flottantes qui ont donné des ailes à Rome. C'est à partir de ce saint étrange, charmant et facétieux que la figure de Rome a changé. Il est une espèce de saint François de l'Église moderne. Et si l'on pense que c'est à lui qu'est due la pratique de la communion quotidienne, on peut bien dire que Rome lui doit tout ce qui lui permet de triompher de la Réforme par un renouvellement intime et apparent des plus nécessaires.

J'ai vu tout à l'heure non pas sa chambre, elle a brûlé, mais les reliques extraites de sa chambre et conservées ici — son lit, son confessionnal, le fauteuil où il s'assit, ses pantoufles, son cercueil, ses lunettes et tant d'autres objets qui lui servirent et tant de manuscrits écrits et signés par lui. Combien l'on se sent ému devant

les plus simples objets qui furent familiers à ce saint. C'est un peu de lui à travers eux qui nous est accordé. Et l'on a beau ne pas être sensible aux reconstitutions historiques, on a beau n'avoir guère le culte du passé, ces formes sur qui ses bras se sont posés, que ses mains ont touchées et que ses yeux ont vues, on ne peut s'empêcher de penser qu'elles gardent encore une certaine puissance d'intercession auprès de lui. A les toucher à notre tour, il semble que nous soyons admis un peu à le contempler lui-même dans ses extases, alors que le Saint-Esprit brûlait son cœur et arrachait deux côtes à sa poitrine déchirée. Le culte des saints et celui des reliques ne se séparent pas. Et c'est à Rome qu'on les voit naître ensemble et se développer. Ils nous rendent sensible l'histoire de l'Église. Ils assouvissent le besoin que nous avons de croire à la survivance parmi nous de ceux qui ont surmonté les tentations du monde et qui demeurent, bien qu'invisibles, les vivants modèles qui nous sont proposés pour nous élever jusqu'à celui qu'ils ont loué aussi de leur corps. Ce culte des saints modernes, qui choque si grandement tel évêque excessivement liturgiste, je m'y sens attaché de tout mon cœur. Les autres, ceux qui sont déjà plus près du temps du Christ que du nôtre, ils forment autour du Christ une cour glorieuse. Les saints modernes c'est au milieu de nous que leur présence se prolonge. Ils sont nôtres par le temps autant qu'ils sont du Christ par la ressemblance qu'ils en réalisèrent. Ils sont ceux que nous aurions presque pu connaître et par qui l'Église est indéfiniment humanisée. Celui-ci surtout, qui fut non seulement le plus italien des saints mais peut-être, depuis saint François, le plus humain avec des fantaisies, des facéties et des bizarreries qui nous le rendent accessible. Eh bien il n'hésita pas. Et quand on lui proposa de jeter bas l'église romane pour en construire une toute neuve et bien plus grande il y consentit avec enthousiasme. Il ne lui suffisait pas de voir le

passé se survivre à chaque pas dans Rome. Il voulait que s'affirmât aussi la vie perpétuellement refleurissante de l'Église. Et comme la musique lui doit un genre nouveau, la plastique aussi lui est redevable de cette confiance en soi qui lui permet de renouveler le visage de Rome. Tout devient neuf sous ses mains agissantes. C'est là ce qui me rend ses souvenirs si chers. Ils nous rappellent qu'il nous faut incessamment réinventer des formes pour l'action éternelle de l'Église. Sainte Agnès aux Catacombes, saint Philippe à Saint-Jérôme de la Charité et à la Chiesa Nuova, que ces deux exemples si distants dans le temps, si divers par les vocations qu'exigeait d'eux la diversité de leurs temps différents, où peut-on, encore une fois, ailleurs qu'ici... Mais à chaque pas il faut que je rabâche. Tant Rome à chaque pas éclaire d'une lumière nouvelle les croyances dont on vit et donne aux cultes qu'on pratique sans y songer les vrais motifs qui les justifient.

Il n'est pas jusqu'à ces grands tableaux de Rubens, et bien qu'ils soient peut-être moins explicitement pieux que telle Crucifixion d'Anvers ou de Bruxelles, qui ne me paraissent ici mieux à leur place qu'en Belgique. Ces grandes figures de saints, qui affirment par leur simple présence la réalité de leur foi, me semblent spécifiquement romaines. Oui, c'est vraiment ici qu'on comprend à son tour quel grand peintre catholique est Rubens. Lui aussi, c'est toute l'humanité de l'Église qu'il a su mettre en valeur. Et que ses tableaux soient dans une église, qu'ils entourent l'autel de leur débordement de santé, non cela ne me choque plus. Mais, par leur entremise, j'achève de comprendre l'œuvre entreprise par saint François et qui s'achève ici — cette sanctification de la nature entière à laquelle il fallut la lente évolution d'une douzaine de siècles pour parvenir. La nature tout entière est mise aux pieds de Dieu. Et cela ne signifie pas que chaque chrétien, en soi, ne doit pas s'efforcer de la vaincre. Cela signifie simplement qu'outre cette victoire qu'il

doit remporter sur elle au fond de lui, il est un autre amour dont il ne peut absolument plus se passer. C'est cet amour de toutes les créatures dans la plénitude charnelle que la nature leur a conférée. Notre amour, Rome ne cesse de nous le répéter, notre amour de Dieu se passe de moins en moins d'une bienveillance fraternelle, d'une adhésion de tout notre être à la diversité des formes qui nous entourent, à la diversité des créatures, à leur exubérance, à leur exigence, à la multiple réalité où il plaît au Créateur de se diversifier. C'est là un des grands enseignements des saints modernes ; ils nous le disent sur tous les tons : nous n'avons plus le droit de nous abstraire des besoins d'une société vouée à sa perte. Ainsi saint Philippe, avant d'être prêtre, allait de porte en porte, de rue en rue, plaisantant avec ses voisins ; et il les amenait à Dieu à force de farces et de bonne humeur. Ce qui ne l'empêchait pas la nuit d'aller s'enfermer dans les Catacombes pour prier et pour pleurer. Une vie en partie double tel est son enseignement. Et peut-être de ces renouvellements l'esprit romain est-il le seul capable, chevauchant l'Orient et l'Occident, étant seul à allier tant de sévérité à tant de fantaisie, des envolées si aériennes à tant d'ordre et finalement tant de scepticisme, de charme et de sensualité à tant de pureté et à tant d'amour.

SAINT-LAURENT HORS LES MURS

Service funèbre pour l'anniversaire de la mort de Pie IX. J'y arrive, une fois de plus, par hasard. Et sans doute l'assemblée n'est pas très importante, ni les chants très harmonieux. Mais enfin c'est d'un pape qu'il s'agit. Et il me semble que depuis que je suis à Rome je ne me suis guère encore attardé à la grandeur des Papes. L'audience de Pie XI, c'est à peu près tout ce que j'ai tiré de mon séjour dans la ville qui pourtant ne serait rien si elle n'était le siège du Souverain Pontife. Aujourd'hui

il s'agit de célébrer la mémoire de celui qui osa se proclamer infallible. Il repose là-bas, derrière ce qui reste de la basilique de Constantin, dans une cave toute brillante, toute dorée en dépit de ses dernières volontés. Il avait exigé que l'on ne dépensât pas en frais somptuaires plus de deux mille lires. Ce dont il voulait que sa tombe fût ornée, c'était un crâne. Nous sommes loin de compte. Mais je trouve dans cette infidélité des exécuteurs quelque chose à la fois de très répréhensible et de très doux. Une telle trahison de la pauvreté, en vue de mieux honorer un mort qui fuyait le luxe, me semble en effet comme un témoignage supplémentaire de la vanité de nos désirs et de l'incertitude où nous sommes toujours quant à ce qui nous importe davantage. C'est un démenti qui nous est infligé par delà la mort, et une obligation de nous soumettre malgré nous à une humiliation indésirée. En somme c'est la continuation des épreuves que nous avons subies. Et ce sépulcre trop doré me paraît un peu le dernier contretemps qui ait poursuivi par de là la mort ce pape malheureux. Mais quoi ! j'espérais pouvoir méditer sur Dieu sait quoi : la tradition romaine, le martyre de saint Laurent, la joie de pouvoir suivre à Rome une liturgie indéfiniment renouvelée. Tout ce que je trouve autour du catafalque recouvert d'un voile jaune et noir que surmonte une tiare énorme et de carton pâte, c'est un abandon sans pareil. Celui où repose désormais l'homme qui proclama l'infaillibilité pontificale et la Conception immaculée de la Mère de Dieu. Étrange ironie ! Mais si bien faite pour pénétrer un peu plus avant le sens véritable de Rome. Quoi ! pour cet anniversaire de l'un des plus grands pontifes de l'histoire, personne, pas même un délégué du Pape vivant, pas même le cardinal titulaire de cette église ? Le service funèbre n'est pas plus luxueux que pour l'anniversaire d'un enterré de troisième classe. Il faut en convenir : cela fait un contrepois assez favorable au faste

de mauvais aloi déployé là derrière. Tant que l'Église n'aura pas reconnu l'héroïsme de ses vertus, Pie IX pourra avoir un sépulcre somptueux, il ne comptera pas plus que le plus misérable de la chrétienté. La vie finie, les suprêmes honneurs du pontificat déposés, le pape, comme les autres, rentre dans le rang. S'il n'a pas le crâne pour armoiries posthumes, par contre l'indifférence de Rome accompagnera son souvenir. La petite assemblée d'enfants, que quelques religieuses du voisinage ont amenée ce matin au pied de l'autel, voilà donc tout ce que Rome a trouvé aujourd'hui dans ses tiroirs pour commémorer la gloire d'un de ses chefs les plus récents. Il ne s'agit donc jamais d'une fidélité sentimentale ou historique, dans le culte romain. Les grandeurs du monde ne comptent plus, au cœur de la Communion des saints. Et le pontificat suprême, à peine le seuil franchi, n'est rien de plus, aux yeux de l'Église, qu'une grandeur du monde, au même titre que les autres. Je voudrais me rappeler longtemps le service de pauvre célébré ce matin en souvenir du Pape par qui fut proclamé le dogme scandaleux aux esprits forts. Et la sombre joie que j'eus à retrouver, derrière les pompes de l'Église vivante, la source profonde de l'humilité qui la vivifie.

Après cela je suis allé faire un petit tour au cimetière voisin, le Campo Verano des Romains. Quelle prétention, quelle boursofflure. Décidément je continue de ne rien comprendre à ces expressions trop vives d'amour et de douleur distribuées à tort et à travers et par ceux sans doute qui ont tant fait souffrir ces pauvres morts. Il n'est question que de veuves inconsolables, de maris adorés. Ces manières de se rendre des honneurs posthumes suent le mensonge et l'hypocrisie. Des seuls saints, les tombes, ici aussi, devraient avoir le droit de surnager. Tout le reste, au charnier, comme les pauvres, Ces

petites propriétés réservées me paraissent d'une insolence extravagante à laquelle ne le dispute qu'une insondable bêtise. Je songe au cimetière des chiens où j'ai passé naguère une heure si plaisante. Il n'est pas jusqu'aux Capucins, voués au néant, qui ne se soient fait ici élever une tour. Aussi haute que les cyprès de ce jardin.

(Je note au passage cette appellation accordée à une vieille femme que surmonte son affreux visage en une énorme mosaïque rose :

A. R.

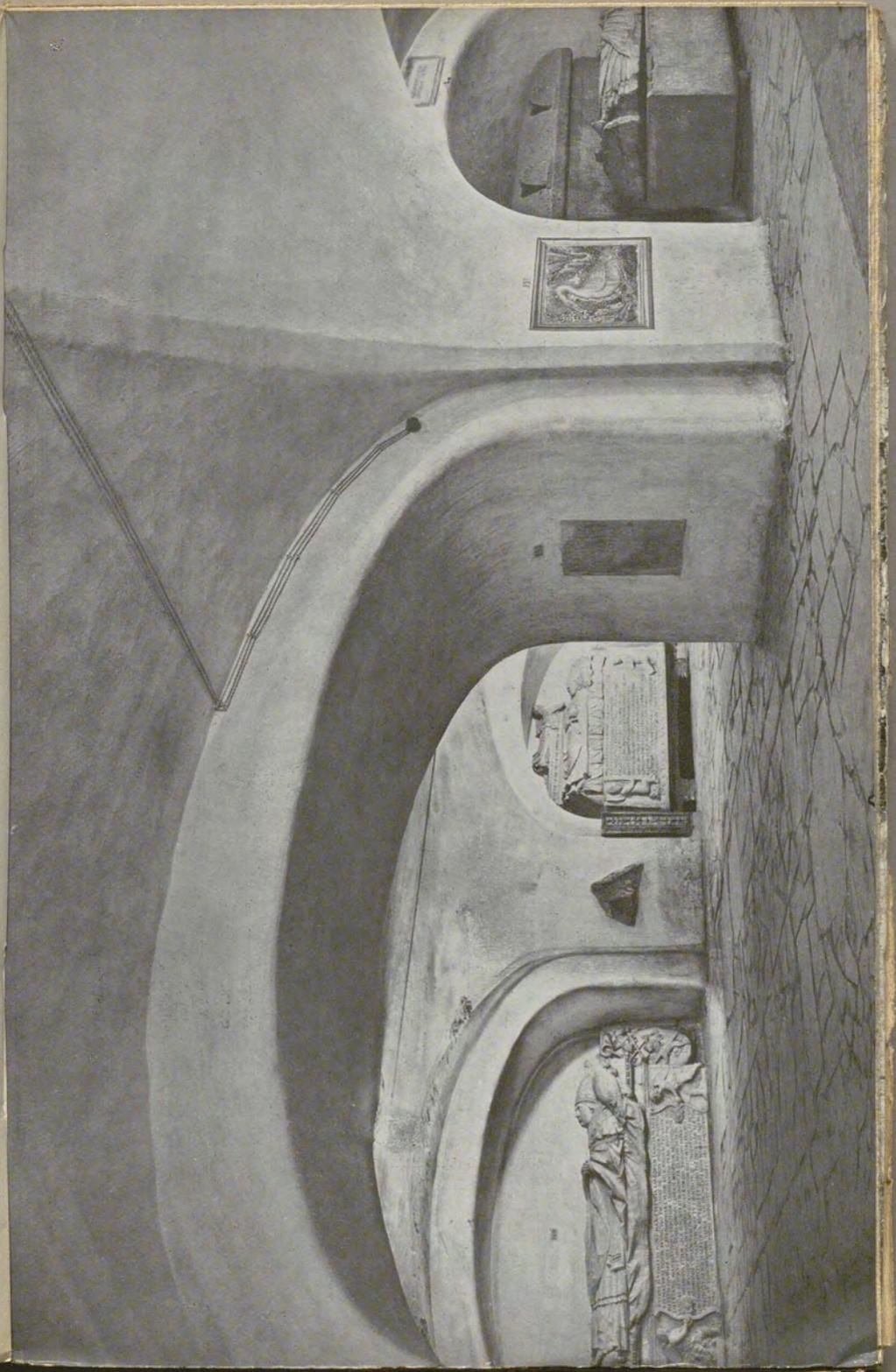
*fleur du paradis
transplantée le...*

Et tout en bas, après une longue énumération des vertus de la dame, un tout petit portrait du mari).

Combien Pie IX avait raison!

SAINT-PIERRE ET LE LATRAN

Je n'étais pas retourné à Saint-Pierre depuis près de quinze jours. Avec quelle joie toute neuve je retrouve ce vaste espace. Il me semble qu'à chaque visite l'allégresse que me vaut cette ampleur, cette richesse, cette clarté, augmente. Mais oui! Je suis bien obligé de démentir mes longues habitudes et mes vieilles pensées. Ce n'est plus l'ombre seulement qui me paraît convenir aux églises, mais cette éblouissante ampleur des églises de Rome, et de celle-ci surtout qui est la reine de toutes les églises de la chrétienté. Une impression de délivrance et de jubilation, voilà ce que j'éprouve du simple fait de mon entrée ici. Rien évidemment qui convienne à la méditation, à un recueillement quelconque. Mais il s'agit bien de cela, quand la gloire de l'Église est à chaque pas proposée à notre admiration. Et comme j'arrive, une petite procession de jeunes gens et de vieillards tous armés d'un bâton surmonté d'une croix ou d'une figura-



GROTTE VATICANES

Cliche Anderson

tion de l'hostie, se déroule, précédée de trois drapeaux qui font plutôt comme un immense rideau blanc au milieu et rouge de chaque côté, un immense M tenu par sept enfants. Derrière, trois porte-flambeaux munis de deux lustres de cristal et d'une admirable lanterne vénitienne de bois noir et doré que surmonte un pélican d'or. Puis un Christ de bois. Et tout le défilé. Que ce peuple a donc le génie du décor! Et dans l'immense nef la procession se déroule avec majesté, portant le Saint-Sacrement vers l'autel où il restera trois jours exposé. Mais, en vérité, je ne me lasse pas de toutes les démarches des gens, de l'éclat des ors, de la splendeur des marbres dans ce Saint-Pierre où chacun de nous est aussi insignifiant que les statues mêmes des saints dans leurs niches, qui m'avaient tant choqué. C'est un immense préau, un hall de pas-perdus ou, si l'on veut, une halle immense où l'on n'a presque rien de mieux à faire que de se promener. Le Saint-Sacrement lui-même n'est presque plus, faut-il le dire? qu'un accessoire de l'Église, l'âme invisible et presque imperceptible sans qui toutefois ce grand corps ne serait pas organisé. Le génie des Italiens est bien étranger à celui de l'Espagne. Les processions ici n'évoquent jamais rien de sanglant. Le rouge même des robes n'est plus que l'éclat d'une joie sans violence. Il y a une nonchalance, une bonne humeur charmante dans tout ce que font ces gens. Ce sont moins, dans les processions, des acteurs pleins de leur rôle, que des figurants. Tout est figuration dans l'Église de Rome. Tout y est reflet et comme anticipation du ciel.

Mais, pour en revenir à Saint-Pierre, je ne m'explique pas pourquoi l'impression que j'en ai grandit à chaque visite. Au début j'étais un peu scandalisé, et nullement épaté d'ailleurs. A présent le scandale a disparu et je mesure de mieux en mieux la beauté de cette grandeur. Au fond c'est dans l'esprit des grands thermes romains — seulement ce sont, si l'on peut dire, des thermes consa-

crés. L'idée de grandeur, l'idée d'empire, l'idée d'espace occupé, voilà ce dont on ne peut plus se défaire après qu'on a surmonté les quelques obstacles qui gênaient au début. L'idée de nombre et de volume faits rythme et beauté. C'est toujours une espèce de transfiguration en plein jour qui s'opère. La transfiguration de l'abondance et de la quantité en valeur. Et de même l'Église est l'institution sur la terre qui se charge de purifier la masse. C'est en cela que Saint-Pierre finit par devenir émouvant ; Par la magie des courbes de la voûte et des verticales qui sillonnent les murs, elle est l'image dans l'air de tout le peuple chrétien : la pesanteur rendue légère. Je ne m'étais jamais rendu compte comme aujourd'hui — après quatre mois de séjour à Rome — combien je pouvais aimer Saint-Pierre. C'est une espèce de promesse accomplie et de témoin spirituel. Tout sollicite ici le regard à s'étendre, à s'élever. Et c'est par l'entremise même des sens que l'esprit se sent libéré.

Je pense à la vanité des papes qui ont fait construire ce monument. Que m'importe! Elle-même a servi la gloire de l'Église. Eux disparus, c'est l'effet de leur grandiose volonté qui demeure. Et il en est toujours ainsi : Satan lui-même sert. C'est aussi pourquoi je ne m'inquiète plus des vices et des passions de ceux qui représentent la hiérarchie. Il n'est rien sur terre qui ne puisse servir, être métamorphosé en un facteur de grandeur et de bonté. Seul l'individu qui est affligé de ce vice ou de cette passion est à plaindre. Mais le corps auquel il appartient, l'édifice dont il est une pierre? Il faut beaucoup élargir nos idées au sujet du rôle des hommes sur la terre. La trahison qu'ils infligent à la vérité qu'ils devraient servir, sert la vérité à son tour — soit en provoquant une juste réaction contre eux, soit en produisant d'elle-même des effets qu'elle n'avait pu prévoir. Sans doute ce monde est un monde de péché. Et dont le diable est prince. Mais il ne faut jamais oublier cependant que le diable aussi

n'est qu'une créature; et qu'en fin de compte c'est vers la gloire que tout est orienté et que tendent tous nos actes. L'utilité des vices comme celle des grandeurs du monde, en dehors du témoignage admirable des saints, des pontifes, des confesseurs de toute sorte, voilà peut-être un des plus suaves enseignements de l'histoire deux fois millénaire de l'Église — car en dépit d'eux-mêmes, de leurs aveuglements, de leur orgueil, de leur sensualité ou de leurs crimes, les papes, au nom desquels il est d'usage de se voiler la face, ont apporté, à leur tour, une contribution précieuse au développement organique de la chrétienté. Ils ont, parfois en le faisant, montré ce qu'il ne faut pas faire. Ils ont parfois contribué à retarder l'évangélisation de la terre; mais ils ont toujours affermi, en l'éprouvant, la foi et l'espérance des chrétiens. Rome n'a jamais cessé d'être un moteur de compréhension, de patience et de charité — un organisme humain d'une souplesse incomparable.

Sobre tombe de Pie X. Celui-là n'a pas encore été trahi comme Pie IX par ceux qui sont chargés de le garder. Il repose dans la crypte des papes que quelques malheureuses lampes sans ornement, sans même un réflecteur, éclairent. Il est là sous la voûte basse, dans un très simple monument de marbre collé au mur — très humble — effacé — sans un titre que son nom de pape. Mais des cierges ne cessent de brûler devant lui; et des gens, les plus pauvres gens, ne cessent d'y prier et d'apporter des fleurs dont le marbre nu est recouvert. Il ne s'agit plus ici d'un de ces mausolées somptueux et ridicules devant lesquels nul ne s'arrête. Depuis une demi-heure que je suis là, c'est un défilé continu. Comme si sa sainteté fût déjà établie et qu'une intimité existât entre les vivants et sa mémoire. C'est étrange à dire, mais il me semble qu'il y a presque plus de dévotion autour de ce corps

humain que pour le Saint-Sacrement. Et je crois que nous touchons là le propre culte de Rome, la qualité particulière que Rome ajoute à la dévotion chrétienne. On y assiste à la formation du culte des saints. Et rien n'est plus instructif que le roulement continu et silencieux de cette foule qui vient s'agenouiller auprès de ce pontife si récent et dont l'Église n'a pas encore proclamé les vertus. On assiste à la naissance, à la propagation de la tradition orale. La voix populaire consacre elle-même, avant l'Église, la sainteté de tel personnage qui du fond de son tombeau nourrit son cœur. Et une fois de plus je me refuse au scandale que cela m'aurait peut-être été naguère, que cela est sûrement encore pour beaucoup. Le culte des saints est l'endroit d'une réalité dont le culte des morts est l'envers. J'éprouve ici exactement l'impression opposée à celle d'hier au Campo Verano. Je prends part à l'amour de ce simple peuple de chrétiens qui convient, d'instinct, qu'il a besoin d'intercesseurs. Au lieu d'aller tout droit à Dieu, il sent qu'il vaut mieux prendre ce détour, sinon pour l'adorer, du moins pour lui demander ce dont chacun ne se passe pas d'avoir besoin. Le culte des saints, tel que nous le voyons naître dans cette sombre crypte, c'est l'aveu très humble d'une détresse profonde et d'un amour à peine conscient mais efficace et agissant de ce que l'on n'a pas soi-même : des plus hautes valeurs de l'esprit. L'humilité de Pie X réussit à enflammer tous les cœurs. Le pape des enfants et des pauvres. Celui de la communion quotidienne. Ce culte populaire, c'est l'affirmation de la vie de l'Église dans les cœurs. C'est le signe émouvant de la croyance spontanée des plus humbles dans la communion des saints.

Je remonte dans la basilique. Elle est presque vide. Et de l'encoignure de la chapelle où le Saint-Sacrement est exposé, j'entends pourtant le bruit de quelques pas qui glissent encore sur les dalles de marbre comme le

bruit de la mer au fond d'une conque. C'est la seule trace laissée en passant par les hommes. Il est deux heures. Et je n'arrive pas à m'extraire de cette immense coquille de marbre. Elle était vide. Je me retourne. La voici devenue caserne, mais une caserne où tout un peuple de soldats nage dans des uniformes verts.

Me voici maintenant dans les jardins du Vatican, au pied de la coupole que je n'avais encore jamais vue de si près, dans tout son dégagement; c'est un monument bâti sur un monument, une affirmation magnifique et nue — une espèce d'acte de foi toute pure dressé seul sur le ciel. Où donc avais-je les yeux, de rester insensible à une pareille architecture. Mais je compte y revenir un jour que je n'aurai pas à me presser autant. Je ne veux noter aujourd'hui que le charme de ce petit jardin derrière la grille qui l'entoure. Une cascade emplit l'air de son murmure. Autour d'une petite villa charmante qui ressemble un peu à la villa Giulia, les pins romains, les cèdres, les magnolias se déploient sur des pelouses bombées qui semblent être en miniature l'image des collines de Rome. Ce n'est pas de grandeur ici qu'il s'agit, ni de sévérité, mais d'une fantaisie que le soleil caresse et qui se borne à entourer de sa grâce enjouée la majesté de pierre. Une pénétrante douceur se dégage de ces jeux d'eau, de branches et de gazon. Et le soleil les caresse d'une tendre chaleur qui tremble sans brûler. Jardin charmant que peuplent un vent léger, les éclats du soleil et le bruit des fontaines. Et, derrière la sévérité des murs de briques dont s'entoure ce paysage, tous les trésors humains. Tout l'esprit de la terre sur cet emplacement minuscule.

Si invraisemblable que cela me paraisse à moi-même, me voici donc au Latran pour la première fois depuis quatre mois. Ai-je si peu de dévotion pour les grands

sanctuaires de la chrétienté? J'avoue que je n'y comprends rien. C'est comme s'il me fallait des motifs spéciaux pour me décider. Enfin aujourd'hui j'y suis venu pour le XV^e anniversaire de l'élection de Pie XI. Après l'abandon, hier, de Pie IX à Saint-Laurent, le recueillement de la foule autour du tombeau de Pie X ce matin, c'est ce soir la foule des grands jours pour célébrer le pontife régnant. C'est étonnant la diversité qu'il peut y avoir entre les honneurs divers rendus à ces trois papes du même nom et de numéros successifs. Aujourd'hui la chrétienté vient remercier le ciel de lui avoir donné le chef qui la conduit. Rubans, bannières, déploiement de toutes les associations paroissiales et d'Action catholique, c'est l'exhibition des grands jours, mais, jusqu'à présent du moins, plus populaire qu'ecclésiastique. Le peuple de Rome vient en masse rendre honneur à son évêque. (Cela n'était qu'un effet d'optique; tous les séminaires, tous les ordres religieux ont envoyé des délégations autour du chœur. Et voilà que peu à peu l'immense vaisseau se remplit de fidèles qui affluent par petits groupes et de congrégations en rangs pressés.) Ce soir Rome représente ici toute la catholicité. Et les plus simples gens y figurent, tous les patronages, bannières au vent. Il ne s'agit plus de la commémoration d'un mort; il s'agit de la cohésion de l'Église militante. Et les piétés individuelles sont de nouveau submergées.

Mais quelles chansons! Heureusement tout à coup, autour du Saint-Sacrement exposé, retentit la première strophe du *Te Deum* à laquelle toute l'assemblée comme un airain gigantesque répond avec cette puissance qui éclate à Lourdes, quand, sur le parvis, toute la foule récite le *Credo* d'un seul cœur. Le Latran, ce soir, est lui aussi la capitale de la prière. Et d'autant plus émouvante qu'elle s'est constituée spontanément pour remercier le ciel, dans une réunion qui ne durera pas une heure, de la grâce accordée à l'Église dans cette année

qui est l'une des plus terribles qu'il lui ait été donné de vivre. Celle du dépeuplement de l'Espagne ; des persécutions généralisées. Toute la chrétienté, réunie dans la plus vieille église de la terre, remercie le ciel de ses bontés. Union des hommes autour d'un homme, comme on comprend ici la solidité de ce vieux vaisseau où nous sommes tous embarqués.

LA SIXTINE VUE DES ÉCHAFAUDAGES

J'ai revu la Coupole de Saint-Pierre, ce matin, mais du pied de l'échelle qui monte aux échafaudages de la Sixtine ; et de là ce n'est pas seulement la coupole et ses fondations gigantesques, c'est tout un reste de vieux toits de tuiles qui émerge encore, et qui sert de premier plan familier à cette architecture exilée. C'est là un coin de Saint-Pierre que l'on ignore, car il est rarement donné de grimper jusqu'à ce plus célèbre de tous les plafonds de la terre. Et une fois de plus je me sentais touché du seul fait de cette masse prête à se détacher comme pour naviguer en plein ciel. Mais nous n'eûmes guère le temps de nous attarder à ces émotions de la porte. L'architecte nous attendait pour nous montrer les fresques. Et il le fit avec une étonnante intelligence de tous les problèmes techniques résolus par Michel Ange. Il nous fit voir de près tous les travaux préparatoires. Il nous fit remarquer qu'il était impossible — sauf quelques rares figures jetées sur les murs avec une liberté d'impressionniste — que quoi que ce soit eût été improvisé. Il nous fit voir la marque des clous qui retenaient les cartons, la trace des pointes avec lesquelles les figures avaient été tracées. Il nous fit observer certains puppi du fond, frais comme au premier jour et, par contraste, presque toutes les autres figures sur lesquelles une espèce de vernis avait noirci, unifiant toutes les teintes en un gris monotone. Il nous fit surtout dans la fresque du *Déluge* observer comme

Michel Ange et ses élèves avaient dû commencer par se faire la main. Puis, grâce à la succession des couches de maçonnerie, il nous révéla l'ordre dans lequel Michel Ange et ses élèves avaient travaillé, commençant par le *Déluge* et descendant progressivement jusqu'aux figures extraordinaires des arches qui, si énormes qu'elles soient, avaient dû être brossées chacune en un jour. Dans cet univers de Michel Ange, éclairé par des réflecteurs, nous nous promenions un peu comme des voleurs, comme d'indiscrets sacrilèges devant qui se soulevait un instant le voile des secrets de ce grand fabricant. Nous assistions presque à son travail puisque même, dans un coin, à droite du David et Goliath, nous pûmes apercevoir un pan de mur laissé à l'abandon — et que, de l'autre côté, sur la sibylle de Delphes, nous découvrîmes encore la croix tracée sur son visage avec l'autre bout du pinceau, par Michel Ange assurément, alors que sa peinture séchait à peine et qu'il avait sans doute besoin, dans l'ombre à peine éclairée d'une chandelle, de s'assurer de la ligne des yeux ou de la verticale de la tête de ce personnage formidable. Nous étions face à face avec ce peuple de Titans. Nous touchions ces formes dont il est d'habitude impossible de rien percevoir, si ce n'est au moyen des photos à travers lesquelles par contre le frémissement de la main de Michel Ange ne se laisse guère sentir. C'est ce frémissement qu'il était si émouvant de suivre dans la boucle d'une chevelure, dans une touche jetée rapidement et par laquelle un personnage imprévu occupait tout un coin du tableau à remplir. (Je pense en ce moment au petit personnage de gauche dans la fresque de Noé où se lit, mieux encore que dans les figures les mieux achevées, le génie tragique de cet architecte du corps humain).

Mais ce n'est pas un compte rendu de l'espèce de fouille que nous sommes allés faire ce matin au plafond de la Sixtine, c'est bien plutôt mon impression générale

que je voudrais fixer. Car, sinon, on n'en finirait plus de noter les figures où Daumier ici, là Delacroix et tant d'autres sont contenus tout entiers, et qui pour Michel Ange n'étaient que quelques notes entre des milliers d'autres.

C'était un peu pour moi ce matin comme le premier jour où je vis Mussolini : il comblait ma pensée de l'homme et lui donnait la confirmation dont elle avait besoin et qu'elle n'avait pas trouvée jusqu'alors. Est-ce à l'idée de peintre, à celle de peinture, n'est-ce pas plutôt à celle de la création plastique que Michel Ange venait répondre en me proposant tout à coup ce tumultueux univers où je me trouvais soudain plongé et emporté. Sans doute je n'oublie pas les plus grands — ceux qui, aux murs des églises et des musées, composent cette image de l'univers plastique auquel chaque œuvre vient apporter une note nouvelle, grâce à laquelle l'ensemble de cet univers posé à côté de l'univers humain se dégage peu à peu du chaos où nous serions sans lui. Mais Michel Ange, qui fait abstraction de tous les charmes de la nature, c'est l'univers plastique tout entier qu'il dresse à lui seul devant nous. Et sur des murs si hauts, sur un plafond si loin qu'on se demande pour qui il pouvait bien le faire, si ce n'est pour Dieu, pour obéir à l'exigence de son cœur qui ne pouvait pas plus se passer de ce monde, que le Créateur, du jardin de ses créatures. Car de son temps plus encore que du nôtre — et comment aurait-il soupçonné que par la photo il deviendrait un jour pour le nôtre un peu plus accessible — cet univers qu'il créait il le créait pour l'ombre.

D'en bas il est possible de distinguer de grandes masses agitées par qui l'Écriture est illustrée. Mais lui ne se bornait pas à ces schémas qui eussent suffi. Il peignait des visages agités de passions, des bras, des mains, des doigts où la vie circule et dont chaque fragment est comme un poème achevé. Il peignait des ombres vertes sur des

lumières rouges, des ombres rouges sur des lumières vertes pour que tout cela s'animât d'une vie intime que jamais aucune décoration d'église n'avait eue et que jamais aucune ne devait plus avoir. C'est tout un univers tragique qui s'agite là-haut ; où rien n'est insignifiant ; comme s'il n'y eût pour Michel Ange, dans toutes ces formes à faire vivre, aucun détail à négliger. Il n'y avait pas de détail pour lui. Sauf le décor toujours absent, tout frissonne d'une passion si forte que vraiment tout l'univers se trouve recréé par la magie de l'art. Nous sommes ici dans un univers sans bavardage. Parfois plus calme, en général épouvanté, obéissant toujours à une loi impérieuse qui fait se dresser côte à côte ces formes où notre vie prend tout son sens. Et la merveille de ces grandes figures, c'est qu'elles se dressent dans un effrayant isolement les unes par rapport aux autres. Celles mêmes que la composition force à se rapprocher, elles ne sont encore occupées que d'elles seules ; ou plutôt chacune d'elles est tout entière occupée par une présence qui justifie son ampleur extraordinaire, et par cette éloquence qui serait de l'éloquence si elle n'était la forme exigée par une si terrible présence intérieure. Et c'est cela la propre invention de cet homme prodigieux : le monde qu'il a créé n'est pas notre monde, c'est un univers où chaque forme a la résonance d'une parole de Dieu. Les plus petites, celles qui s'agitent avec effroi dans le *Déluge* par exemple, et qui sont les moins achevées, je pense, de toutes celles qui se promènent à travers ces voûtes et ces murs, celles-là même sont à un tel point en proie à elles-mêmes, que ce sont à peine des êtres humains, ce sont les propres types de toutes nos passions ; ce sont des prisonniers eux aussi, comme ces grands prisonniers auxquels il semble que Michel Ange ait rêvé toute sa vie et dont il ne réussit jamais à se défaire. Univers immense mais d'un peuple enfermé, c'est ainsi que m'apparut ce matin l'univers créé par celui qui, en

dépit d'une habileté technique sans pareille, ou plutôt sans doute à cause d'elle, réussit ce prodige, unique dans toute l'histoire de la terre, d'effacer les limites entre les plastiques qu'il utilisait — de sorte qu'entre toutes les créations de son génie une espèce d'unité qui dépasse la forme, emporte toutes ses formes dans un tourbillon où chacune pourtant reste absolument solitaire. C'est là la grande tragédie de Michel Ange ; et qui s'affirme et s'amplifie à mesure que s'accroît le champ où il agit. Quel rapport ces figures ont-elles avec la Bible ? Qu'importe ! La Bible lui fournit ce minimum de trame auquel il se réfère. Ce ne sont point des tableaux historiques qu'il prétend peindre ; ni des figures qui aient avec leurs prototypes d'autre rapport que celui d'un vague geste (je pense au David) où tout leur être peut se tendre. D'habitude ils ne font même pas ce minimum de geste. Si leurs noms n'étaient pas inscrits autour d'eux, qui déchiffrerait ce qu'ils sont ? Mais leur solitude voilà ce qui importe — la solitude où leur puissance les retient. Comment auraient-ils entre eux des rapports de tendresse, des rapports humains ? Des relations quelconques peuvent-elles exister entre les monuments qui se dressent dans une ville ? L'univers de Michel Ange est une ville d'où tout paysage est absent et dont les monuments sont des corps. La tragédie de cet art n'est pas de corps à corps ; elle est inscrite dans le corps de chacun. Elle est à la mesure de l'impossibilité où se trouve ce corps de communiquer avec d'autres ; de leur communiquer son secret.

Mais il y a une telle insistance dans cette répétition, une si exigeante et si générale impuissance dans tous ces corps trop puissants, que l'on peut peut-être se demander jusqu'à quel point ils n'exprimeraient pas de ce génie sans pareil une mystérieuse impuissance à livrer le secret du fond de son être. On admire en général combien Michel Ange est humain. Ce qui me frappe au contraire,

c'est à quel point son drame l'est peu, ou combien il l'est justement mais à force de l'être peu. Comme si toute forme sortie de ses doigts fût déchirée par un appel impérieux auquel il semble qu'elle ne puisse répondre. La terre disparaît de ses yeux. Dans les fresques de la chapelle Pauline plus étranges peut-être que celles de la Sixtine, à cause de la lumière qui leur a été rendue, cela est plus net encore. Nous voyons ces fresques telles peut-être qu'elles sortirent de sa main. A gauche, la *Conversion de saint Paul*. A droite, la *Crucifixion de saint Pierre*. Et ici il n'y avait pas moyen de se servir comme d'un simple prétexte du texte de l'Écriture. Il s'agit vraiment de saint Paul roulant à terre ; de saint Pierre cloué la tête en bas. Pas un arbre sur ces fresques, pas une indication de paysage. Tout juste dans un coin quelques architectures. Damas peut-être. Ce n'est donc jamais ce qui entoure l'homme qui lui importe. Ni l'homme lui-même. C'est cette espèce d'énorme tourbillon où toutes les formes ne valent que par leur affirmation solitaire.

Évidemment nous sommes bien loin ici de tout art psychologique ; de tout art même purement plastique. C'est comme si Michel Ange fût avant tout un architecte et que les personnages animés, dont il n'y a pas moyen de se passer quand on fait un tableau, ce fussent des architectures torturées. De sorte que l'on ne sait plus s'il était surtout architecte ou s'il n'était pas peintre surtout, car on ne sait plus s'il importe pour lui que ces corps fussent d'abord des architectures ou pas plutôt d'abord des formes tourmentées. Tout est tourmenté chez Michel Ange ; et il semble ne se délivrer que quand il édifie un monument dans le marbre et la pierre. Et le tourment de ses personnages, c'est toujours le tourment de leur solitude. Nul n'est donc plus humain que lui en l'étant aussi peu. Il semble qu'il ne cesse de tendre à une telle communion qu'elle doive lui demeurer indéfiniment

interdite. Et c'est en cela qu'il répond si totalement à l'idée même qu'en attendant son extraordinaire révélation on pouvait entretenir en soi d'un univers plastique. Lorsque l'on ne recourt pas à des subterfuges, lorsqu'on ne se livre pas à la psychologie, lorsqu'on se met comme Michel Ange en présence de Dieu, l'univers des âmes n'est qu'un univers de destins isolés. La communion des saints n'est encore qu'une vaste assemblée de solitaires que la seule grâce réunit dans l'amour. Mais comment peindre la grâce? Et quel moyen sur cette terre de triompher des limites du corps? L'univers plastique de Michel Ange est vraiment cette terre telle qu'elle se révèle à des yeux qui voient. Et comment dès lors n'être pas en proie à cet inapaisable et continuel tourment qui le dévore?

A bien lire ce langage, on y trouve une ressemblance d'ailleurs inéluctable avec le drame de l'Église. Celle-ci aussi propose aux siens la charité. Et chacun par l'entraînement de sa propre nature la trahit à son tour. L'univers de Michel Ange est l'univers d'une charité à qui s'opposent à chaque instant la limite infranchissable et toute l'étendue des exigences de notre corps. De là sa terrible tristesse. Il offre à nos regards cet obstacle que nous sommes à Dieu qui nous remplit. Nous avons beau être animés de son souffle et chargés de sa voix. Nous sommes ici bas irrémédiablement solitaires. Et c'est là, telle que la foi nous permet d'en prendre conscience, très exactement notre commune tragédie. La tragédie de Michel Ange, il n'y a rien, dans tout l'art chrétien, pas même dans Rembrandt, de plus chrétien. Et c'est la tragédie de la forme. Il était donné à Michel Ange, pour en faire mieux éclater la grandeur, de la faire se jouer dans une totale absence de décor entre des personnages surhumains. Mais cette tragédie est aussi la tragédie de Rome. Elle non plus n'a jamais pris son parti d'être un opaque amas de pierres.

Il me plaît assez, ayant essayé de noter combien l'art de Michel Ange me semble s'identifier avec un art de captifs enchaînés, d'assister justement ce soir à la commémoration solennelle, à Saint-Chrysogone, de saint Jean de Matha qui fut fondateur des Trinitaires, précisément... en vue du rachat des esclaves des Maures. Et cette fondation eut lieu à la suite d'une vision qui ne laissait pas de doutes quant à l'intention divine à cet égard. Ainsi notre condition de prisonniers ne prend-elle, en la personne des esclaves, qu'une expression plus patente. Et ne sont-ce pas justement ses admirables *Esclaves* que le Louvre conserve de Michel Ange? Esclaves du monde, du corps et du péché, esclaves en somme de notre condition humaine, dont il est impossible, fût-ce par la grâce, de nous libérer. Et dont Michel Ange sans doute souffrit plus que qui que ce soit.

Ce soir donc, en l'honneur de ce Français du moyen âge, petite assemblée très intime des femmes du quartier avec leurs mouchoirs sales en guise de coiffure et de quelques vieillards égarés. La belle église à la longue nef, aux vieilles colonnes de porphyre, je ne sais quel évêque y célébrait l'office. Il était entouré des quelques moines en froc blanc, barré d'une croix rouge et bleu, qui sans doute ont un peu perdu de leur raison d'être. Ils s'occupent à présent de missions. Et ainsi travaillent-ils encore à la délivrance des captifs d'une certaine manière. Des captifs conscients et parfois volontaires.

Vêpres, magnificat, petite procession. Je ne sais pourquoi ces jeunes moines blancs ont gardé — (la chevelure peut-être, les pieds nus, la grande croix de croisé?) — un air plus médiéval que les autres ordres. Et voici la « milice sacrée » composée d'une dizaine de petits bonshommes, vêtus de soie blanche avec de grands bonnets à plumes, la cape blanche qui tombe droite des épaules, la grande collerette bouffante, l'épée au côté et la croix de Malte sur la poitrine. Une petite troupe

puérile et ravissante qui mêle celui de chevalerie au souvenir des mousquetaires. L'Église ne répugne pas à ces carnivals innocents. Et nous essayons d'y oublier un peu ce que nous sommes...

STATIONS DU CARÊME — (*1^{ère} Note*)

Hier à Sainte-Sabine. Aujourd'hui à Saint-Georges-en-Vélabre. Réunion de ce que Rome compte encore de chrétiens qui prennent au sérieux les indulgences des stations. J'avoue qu'hier dans cette magnifique basilique de Sainte-Sabine je n'avais pas encore cru que l'on s'y réunissait pour prier, bien que la piété y fût éclatante. Mais trop de lumière peut-être, et surtout la nouveauté pour moi de ce pèlerinage en pleine ville m'empêchait de croire que ce fût un pèlerinage. Je vois bien aujourd'hui à quel point je pouvais être trompé par les apparences. Mais la cérémonie se déroule. Je remets à plus tard la suite de ces notes.

Dehors à présent. Dans ce fond humide où la pluie aujourd'hui s'est accumulée, le ciel gris, la nuit qui tombe, les lampadaires éclairés, les pensionnats et les séminaires qui débouchent à chaque instant d'un autre coin, les vieilles mesures surtout, encore incomplètement démolies, et le vaste espace bosselé qui s'étend entre elles et les monuments romains, des chantiers ouverts au delà desquels apparaît une superposition de murs, de toits et de clochers, de l'autre côté les hauteurs boisées de l'Aventin, tout cet ensemble disparate et désert (en dépit des tramways qui grincent et des quelques camions qui de temps à autre glissent sous mes yeux), donne assez bien l'impression de ce que devait être Rome jusqu'aux « systémations ». Une ville attachée à la terre et sans cesse en train de se transformer dans ses profondeurs. Une ville qui se fait et se défait de partout en même

temps. Un incomparable mélange d'ordures et de splendeurs; vivant comme un grand corps, vivant à la fois dans la boue des égouts et les temples dorés.

CHAPELLE SIXTINE

Messe pour l'anniversaire du couronnement du Pape. En entrant je ne songe même pas à faire le moindre signe de croix. Une assemblée de personnages couverts de chaînes d'or et de décorations m'accueille. Je pense au Christ sur les routes de Palestine. Mais c'est tellement évident et cela a déjà été pensé si souvent avant moi, qu'il n'y a aucune originalité à le faire — aucune surprise à en éprouver. La dissemblance est tellement énorme qu'il n'y a d'autre issue à la panique que de se demander la raison d'être de tout cela, sa justification spirituelle; car il est évident que, si l'esprit malgré tout n'animait pas ces vanités, il y a longtemps qu'elles auraient été balayées. Au contraire elles se perpétuent; tout, d'elles, se perpétue: jusqu'aux uniformes des gardes-suisses qui mettent ici une note de mascarade Renaissance. Étrange comédie. Tout le monde est déguisé. Et pourtant il va s'agir du vrai sacrifice de Jésus. Représenterions-nous l'assemblée des Romains et des Juifs qui regardaient le Christ sur la croix? Est-ce que par hasard nous figurerions le monde inconvertible mais soumis et apportant aux pieds du Crucifié ce que nos semblables lui donnaient autrefois de crachats et d'injures? Tout cela cette fois en ors, en velours et en décorations. Malgré tout, cette explication ne me suffit pas. Peut-être dans cette obéissance aux grandeurs du monde, exigée par le vicaire du Christ, y a-t-il une effrayante ironie... Mais la figuration se déroule. Je n'ai plus qu'à regarder moi aussi.

Ironie méprisante pour tout ce qui n'est que du monde, ou sanctification de ces grandeurs de chair?



PLACE SAINT-PIERRE
(Détail)

Cliché Anderson

J'avoue que mon malaise est grand et que je n'arrive pas à m'orienter dans un assemblage si déconcertant. Je n'arrive pas à me convaincre qu'il ne soit pas un peu étrange que dans la chapelle du Pape on puisse si peu songer à prier. Et, tout en même temps, je me dis qu'il est assez beau que le sacrifice s'accomplisse au milieu d'une telle contradiction. Dérision pour dérision, j'opte pour celle que le Christ eût choisie en livrant le spectacle de son supplice à leur terrible indifférence.

Entrée des Cardinaux. Il me faut bien l'avouer. De les voir ainsi à la queue-leu-leu ne m'inspire pas non plus une émotion très profonde. C'est après coup que je m'efforce à admettre leur pompe. Mais je remets l'éclaircissement de tout cela à plus tard, car la chapelle est pleine et le tragique spectacle va commencer. Je me dis simplement que tout ce carnaval exige un fameux acte de foi en effet... Tout est costume, parade, représentation. On ne vient donc ici que pour regarder?...

Messe. Les admirables polyphonies de Palestrina sont en plein accord avec le style de la chapelle, de l'assemblée. Quant au *Gloria*, le murmure désordonné qui se répand d'abord, avant que le chant de la tribune ne l'emporte, me rappelle irrésistiblement le murmure étrange des mélopées qui s'entremêlent au Mur des Lamentations. Et cela n'est pas pour me décevoir. Au contraire. Nous sommes un peu, ici, en ce moment, l'assemblée des Juifs qui ne vit qu'en fonction de l'ensemble absurde, mais fort et après tout permis de Dieu, que les uns avec les autres ils constituent là-bas. En somme je me demande si, ici, en ce moment, nous ne figurons pas la troupe des réprouvés qui ne fait que prêter sa présence négligente à la tragédie de la Rédemption.

Entre l'univers agité de Michel Ange et notre petite assemblée de dorures, le sacrifice s'accomplit dans un tout petit coin de cette immense chapelle, sur un autel dominé par la seule effigie du supplicié. On se persuade

qu'à Rome ce n'est pas ce sacrifice qui importe, tant que de mettre en relief notre présence à nous, notre simple réalité humaine par laquelle se déroule la longueur du temps.

Le spectacle de la place Saint-Pierre éclaire ces vaines somptuosités, car si l'Église n'avait pas mis la beauté au service de l'esprit — et jusqu'aux formes les plus païennes aux pieds de Dieu — que ne seraient-elles devenues; et où donc en serions-nous nous-mêmes? Le peu qu'arrive à réaliser, dans l'ordre de la beauté, l'Europe d'aujourd'hui livrée à sa laïcité, aide un esprit non prévenu à le comprendre.

Oui la place Saint-Pierre éclaire vivement le sens de cette cérémonie. N'y eût-il, pour compléter notre conviction, toute l'histoire des arts depuis que l'Église a pris possession de la terre. Il est indispensable, pour comprendre l'Église, de ne pas la réduire, si l'on peut dire, aux seuls enseignements de l'Évangile. Ce que l'Évangile nous donne, ce sont des préceptes pour notre propre conduite. Il n'engage pas l'Église en tant que telle. Elle dépend d'un autre souffle, comme si l'Esprit, divisant son action, soufflait en même temps dans deux directions différentes. Il sollicite tout notre être de suivre le Verbe qui, étant un homme, donne son exemple à chaque homme en particulier. Nous sommes invités à devenir des Christs. Avec tout ce que cela comporte d'ascétisme et de renoncement au monde. Mais, en même temps, l'Esprit souffle sur l'Église pour qu'elle accroisse en le sanctifiant tout le trésor du monde. Jésus dit à ses disciples qu'il ne prie pas pour le monde, et, en même temps, il consent à mourir pour le salut de tous les hommes. Il meurt donc aussi pour le monde. C'est qu'il y a une tradition humaine à maintenir, un champ humain à faire fructifier. Le rôle de l'Église sera de garder chaque homme dans les limites et dans la voie du Christ, mais aussi de

transfigurer toutes les activités sociales en maintenant cette hiérarchie entre des valeurs qui pourtant ne sont souvent fondées que sur des apparences. Car il faut que l'ordre règne dans ces grandes assemblées de classes et de peuples. L'Église ne conteste, ne renonce aucune des catégories humaines sans lesquelles ni la poursuite de la beauté, ni l'intelligence des secrets de la nature, ni même la vie de ses saints non sanglants n'aurait pu se poursuivre. L'Église n'a pas seulement pour objet la sanctification personnelle de chacun de nous, mais celle des sociétés qui sont embarquées avec elle et dont le sort ne se confond pas avec le sort de ceux qui les composent. C'est pourquoi il est toujours inexact de juger l'un des aspects de l'Église avec les mesures de l'autre. Ce matin, à la Sixtine, il ne s'agissait pas de se recueillir, tant que de rendre grâce à Dieu dans le temple élevé par le génie des hommes, favorisé par la papauté. Et pourquoi dès lors se scandaliser si, à l'entrée de cette chapelle, toutes les fausses grandeurs, toutes les grandeurs du monde, mais soumises à l'Église, accueillent le curieux en lui demandant ce minimum de décor que l'ensemble du décor exige. Puisqu'aussi bien il s'agissait de célébrer un couronnement et que, dans la personne du Pape à laquelle cette cérémonie était consacrée, ce n'était pas le saint éventuel, c'était le chef et le Père qu'il s'agissait de célébrer. C'est dans la personne de ses chefs, mais dans celle du Pape à un degré plus éminent, que l'on entrevoit cette double nature de l'Église. Et à cette contradiction de chacun d'eux il ne faut rien moins que l'Esprit-Saint pour permettre de subsister sans trop de trahisons et de troubles. Cela m'explique aussi, mais cela m'aide à rectifier la gêne que j'éprouve à voir le vicaire du Christ couronné d'une tiare, porté à bras d'hommes comme un grand lama, ou ce défilé des cardinaux dont les traînées, de pourpre ne semblent appartenir qu'à des grandeurs de la terre. Ils sont, dans ces déguisements, sur le plan

où l'Église s'efforce à maintenir, pour le salut des hommes vivants, une tradition d'ordre, de beauté, de grandeur. Et si eux-mêmes ne souffrent pas, dans le fond de leur cœur, de cette apparence qu'ils sont obligés de revêtir, alors leur âme en pâtit, malgré eux, mais il n'y a pas de raison de croire que ces visibles éclats d'une primauté administrative étouffent nécessairement les germes de l'amour dans ceux qui ont consenti à en être prisonniers. C'est un peu légèrement, il me semble, que nous nous prêtons à la Sixtine au seul spectacle qui se déroule. Pour mieux pénétrer la tragédie de l'Église, peut-être faudrait-il essayer de penser un peu plus qu'elle se poursuit aussi dans plus d'un de ceux qui y ont un rôle. Et que, livré au silence, ne représentant plus, devant les hommes, ces grandeurs sans lesquelles la beauté ne fleurirait plus sur la terre, eux aussi peut-être méditent sur le néant de leurs honneurs. Et qui sait si dans plus d'un la tragédie n'est pas poussée plus loin encore. Je veux dire jusqu'à souffrir plus encore que les plus simples chrétiens de devoir singulièrement abandonner le Christ sur ses chemins pour aider les hommes à vivre sur la terre. Car telle est la raison d'être de cette Église. Elle permet à la vie humaine de fleurir quand le Christ ne nous incite qu'à le suivre dans la mort. La contradiction anime non pas seulement la hiérarchie mais chaque fidèle dans la moindre de ses démarches, car tout attachement à la terre est une manière de trahison du Verbe. Et comment ne pas appartenir à la terre? Tout le destin du chrétien, c'est peut-être de vivre tragiquement cette contradiction qui, au sein de la paix que l'amour lui vaut, le harcèle sans cesse. Et combien plus doivent en être harcelés un Pape, des évêques et des cardinaux, obligés de figurer auprès des puissants de ce monde. La participation à cet univers de péché et le refus intime qu'il nous est commandé de lui opposer, oui! telle est la grande tragédie où les offices de la Sixtine nous plongent avec une vio-

lence dont ne sont douées ni la place Saint-Pierre, ni la grande conque de marbre et d'or où le sacrifice du Christ est presque perdu au milieu du vide qui l'entoure. Car c'est pour lui seul ici que nous nous trouvons rassemblés. C'est autour de son autel que le génie humain le plus puissant s'est donné libre cours. Ce qu'il y a de plus haut sur terre se confronte ici à ce qu'il y a de plus bas, je veux dire nos grandeurs indubitables mais vaines avec la douleur d'un Dieu méprisé. La Palestine nous offre la tragédie du Christ et sa misère. Rome, c'est plutôt la tragédie des hommes, du fait d'une grandeur toujours prête à s'abuser sur soi. La sainteté à Rome est plus difficile qu'ailleurs. Et pourtant nulle part au monde elle n'a autant fleuri qu'ici. Mais ce fut dans le sang. Comme si ces inévitables grandeurs de la chair auxquelles l'Église allait être forcée, pour que la folie du monde ne les envahisse pas tout à fait eussent besoin du rappel incessant de ces premières tortures. Il ne faut jamais oublier les martyrs célébrés chaque jour dans tous les coins de Rome, ceux que le bréviaire appelle les martyrs de la via Nomentana, de la via Aurelia, de la via Labicana et, d'une manière plus générale, de toutes les antiques voies de Rome, quand on regarde ce que l'Église, pour le salut des plus hautes valeurs terrestres, est devenue à Rome ; et qu'on est prêt à s'étonner du peu d'incitation que l'on sent au milieu d'elle à la prière. La prière de Rome c'est du sang des martyrs plus que de nos cœurs frivoles qu'elle monte vers le ciel. Rome a ces deux visages : celui que le salut de la vie humaine en tant qu'elle est sociale l'a contrainte à prendre (et c'est pour le scandale de ceux qui sont toujours prêts à juger sur les apparences) et celui si couvert de larmes et de sang qu'on n'en rencontre nulle part de pareil sur toute la terre. C'est la réalité humaine dans sa totalité et sa contradiction que l'Église de Rome propose avec une insistance singulière à notre méditation. Son plus grand danger, c'est de

risquer de s'embourgeoiser dans ses chefs. Mais à ce danger-là, Dieu ne tarde jamais à porter, comme à présent en Espagne, un remède violent et souverain...

LES STATIONS DE ROME

A propos de la Sixtine, je songeais à la solitude de Jésus en Terre-Sainte. Elle me semblait étrangement complétée par la tragédie de Rome où l'esprit est toujours prêt à s'abîmer dans la gloire. Mais surtout aux deux processions de ces jours-ci, à Sainte-Sabine et à Saint-Georges en Vélabre, je comparais la petite procession hebdomadaire du chemin de croix dans les rues de Jérusalem. Là-bas quelques pèlerins murmurant de rapides prières. Ici un lent déroulement de toutes les litanies des saints. L'opposition se poursuivait entre ce culte d'une dérélliction à laquelle, dans sa forme même, ce culte ajoutait, et les invocations auxquelles toutes les voix unies d'un peuple chrétien donnaient une si forte puissance. Oui, vraiment, là-bas c'est Jésus qui se traîne parmi nous, que nous aidons à se traîner par nos misérables murmures. Ici c'est l'Église qui, visiblement, s'édifie de tant d'incantations, en cortège tranquille, à travers ces rues qui la regardent s'avancer.

Aussi bien n'y avait-il à ces réunions d'un petit peuple fidèle, nulle autre raison que la vieille tradition des messes dites chaque soir par le pontife de Rome, après l'époque des Catacombes, dans l'une des principales églises de son diocèse, pour le réconfort de ceux qui faisaient alors des pénitences très sévères. Et la liturgie du Carême si variée, si substantielle ne s'explique que par cette antique tradition. Car c'est d'après le lieu même de chaque station romaine, et pour s'accorder avec le caractère des saints qui y étaient vénérés, que l'Évangile du jour était choisi. De sorte que c'est la présence des saints dans le lieu où la messe était dite qui influait sur le caractère de cette

messe. Et c'est à travers le monde entier que, depuis ces siècles lointains, les saints de Rome durant tout le Carême continuent d'agir ainsi sur la prière de tous les chrétiens. Les saints de Rome, c'est donc sur eux que l'Église entière est fondée. Une fois de plus se mesure, comme à la Sixtine, le règne du Christ dans chaque âme particulière, et le rôle de l'homme divinisé par son sacrifice, sitôt qu'il s'agit des prières de ces petites assemblées de qui l'Église universelle devait germer. Il ne faut jamais oublier cette double racine quand on prend part aux cérémonies romaines. Si la part des martyrs n'y est pas essentielle, elle est fondamentale. Et c'est autour du Christ toute l'assemblée de ceux qui sont morts par amour pour lui, c'est sur leur sang humain que l'Église est fondée presque autant que sur le sang du Christ. Il n'y a pas de blasphème à le dire puisqu'en se répandant pour lui ce sang s'est trouvé en quelque sorte transformé dans le sien. L'importance du sang, ce n'est donc pas seulement le Calvaire qui nous en parle. Rome aussi. Mais cette fois il s'agit de l'importance du nôtre et de sa transfiguration propre. Aussi quand, dans chaque église où se célèbre la station, toutes les reliques se trouvent exposées, cela n'est pas non plus sans un motif profond. Il s'agit dans ces jours du Carême d'aller visiter ceux qui nous sont proposés pour intercesseurs et modèles. Avant le triomphe du Christ, et pour nous acheminer vers lui, précédant même son sacrifice, nous rendons honneur dans toutes les paroisses de Rome à ceux qui l'ont déjà suivi dans l'immolation de leur cœur et de leur corps. Tel est l'enseignement de ces Stations. Aux hommes toujours prêts à démentir leur vocation par la part trop grande qu'ils prennent au monde, ces offices rappellent qu'au monde même la meilleure part qu'ils puissent prendre, c'est celle qui leur revient dans la persécution sanglante. A travers tant de siècles où s'affirmait la puissance temporelle de l'Église, cette faiblesse

première elle continuait à la confesser, alors que ses chefs se mettaient au rang des puissants du monde. Et à rendre cet antique hommage aux martyrs, qu'ils étaient comme réduits, par leur conduite, à démentir. Un tel rappel, un tel contraste à ses propres oublis, il me semble y voir comme le signe visible d'une vocation qui s'exerce en dépit de ce que ceux qui l'exercent peuvent devenir. La réalité de l'Église, se substituant aux défaillances de ceux qui la composent, prouve sa fécondité dans le temps même où cesse d'être entendue, par chaque chrétien en particulier, la voix de Celui qui ne parle qu'au fond des cœurs. Alors la tradition humaine, dans le siècle en sommeil, veille jusqu'à ce que Dieu mette fin à la léthargie de tous par quelque persécution imprévue. C'est l'hommage constamment rendu par l'Église au sang des siens, que ceux qui sont à Rome, dans le temps du Carême, lui rendent à leur tour. Des liens étroits joignent ce culte d'amour humain et ce temps de pénitence, dans une affirmation de la communion des saints que ces processions solennelles renouvellent chaque jour pendant quarante jours dans toutes les paroisses de Rome. C'est une admirable exaltation de l'homme, mais non plus dans sa force, comme du temps de ceux qui ici même ont précédé l'Église — dans une faiblesse qui n'a plus d'autre offrande à faire que de son seul assentiment. La manifestation de la puissance de l'homme par le renoncement à toute puissance, le triomphe de l'amour sur tout attachement à la terre. Tel est donc l'aspect que recèlent encore ces cérémonies millénaires. Il n'y a rien de païen dans un tel culte, ni dans l'implication adressée par nous à ceux qui nous ont précédés pour obtenir par eux la grâce d'être aussi forts qu'ils le furent dans l'amour. C'est Dieu qui est au bout de ces invocations, encore que dans leurs termes il ne soit question que des hommes. Et la grande leçon que l'Église continue ainsi de nous donner à Rome, c'est celle d'une

espèce de complicité générale des humains dans le bien proposé. C'est de cette manière-là que l'Église accomplit l'Évangile. Alors même qu'elle semble substituer ses traditions propres aux enseignements de celui-ci. L'unique précepte du Christ à ses disciples, n'est-ce pas en effet de s'aimer pour être un ? Mais c'est précisément cette unité-là et ce profond amour, que les traditions liturgiques ont pour seul motif d'établir. C'est ainsi que se prolonge l'Évangile dans le culte de Rome, où pourtant la prière individuelle n'est pas ce qui domine. C'est dans la mesure où celle-ci ne domine pas, que la prière collective, à laquelle nous ne faisons que prêter notre voix, doit de ne jamais cesser de retentir. On peut dire d'une certaine façon que la réalité évangélique qui s'incarne en l'Église, c'est surtout ce précepte du Christ pour l'humanité d'après sa mort. Cet enseignement-là s'adresse au corps que nous constituons ensemble. L'Église, c'est cet organisme collectif parcouru par l'amour. Peut-être est-il plus facile de s'en rendre compte quand on se mêle à ce petit peuple de chrétiens venu de tous les coins de la ville en souvenir des premières communautés ecclésiastiques. L'Église de Rome, c'est donc la loi nouvelle et qui a besoin pour vivre de toutes les institutions de la chair. Sa tradition même, c'est un souvenir qui s'organise pour s'étendre et se perpétuer sur toute la terre.

Quand on a admis cette nécessité nouvelle et l'exigence de ce corps nouveau, on admet aussi qu'il ne puisse y avoir toujours identité visible entre nos besoins et les siens. Non ! les formes de la piété que ce grand corps affecte ne peuvent être celles de notre intimité. Se bâtissant sur terre elle est bien obligée d'avoir l'air parfois de sacrifier, elle aussi, aux grandeurs de la terre. Car l'unité qu'elle édifie se doit d'incorporer toutes nos activités pour que toutes nos faiblesses et toutes nos grandeurs soient assumées par elle. Ainsi l'Église, en

donnant un corps à la tradition, organise l'amour humain, si l'on peut dire. Plus que du Verbe peut-être elle est manifestation de l'Esprit. La pauvreté du Verbe est pour ses membres. Elle doit anticiper la gloire. Et cette gloire se manifeste tantôt par la profusion, tantôt par la misère et tantôt par le sang. Et tous les dons humains sont par elle instaurés dans le Christ que notre réunion compose avec Jésus.

SOIR DE ROME

Rome ce soir gèle à pierre fendre. Je reviens du Latran où avait lieu la station de ce premier dimanche de carême. Le vent glacial court dans les rues. Le ciel est sans défaut. Et là-bas les coteaux violets se dessinent sur le soir bleu. La neige des montagnes flotte dans l'air. Dans la netteté de ce crépuscule d'hiver, la ville ne parle plus aux sens. Elle est un bloc de marbre.

J'entre dans la ville Celimontana. Quel tumulte au contraire! On n'entend plus le bruit des fontaines. Tous les arbres sont déchaînés. C'est un sifflement, un grondement continu, d'une beauté sauvage, tragique et agitée. La passion de Rome a gagné les feuillages qui semblent jouer en l'air un jeu désespéré... Je débouche dans l'église des Saints-Jean-et-Paul. J'y trouve une immense nappe de lumière, un incendie autour du Saint-Sacrement qui brille au sommet d'une cascade de flammes. Quatre prêtres sont en adoration. Par derrière, quelques fidèles dispersés. Recueillement. Silence. Et, comme sur un rivage, le long de l'autel, une rangée toute droite de fleurs d'arums d'où jaillissent en fusée des œillets rouges. Après le tumulte du jardin livré à l'épouvante, surprise de trouver, séparé du dehors par une vitre, cet abîme de lumière, de silence, et de tranquillité. Dans ce coin perdu du Coelius. Et nul sans doute ne songera ce soir à y monter. L'Église, ici, ne semble plus être tant la communauté des chrétiens

que l'épouse du Christ dont la joie est de se prosterner. On trouve donc aussi cette tendresse à Rome, cet aveu qui s'exhale en soupirs.

De combien de visages divers, à Rome, l'Église est-elle donc douée?

Mais ici comme ailleurs ce lieu de prières est un lieu de martyrs. Et c'est par là, quelle que soit la tendresse apparente et l'imprévu de sa dévotion, que cette église, elle aussi, comme les autres, est une goutte perdue dans un lac de sang.

Une main invisible éteint l'embrasement de l'autel en commençant par le bas. Le bel incendie semble suspendu. Il reste autour de l'Hostie une couronne démantelée. Je m'en vais à mon tour. Vénus et un quartier de lune tout proches ont l'air de discourir sur le ciel noir.

VILLA MADAMA

Quel détour j'ai fait à travers tout le Monte Mario, avec ma jambe qui traîne, pour arriver enfin devant une porte fermée.

Mais la façade, le petit jardin me paient de ma fatigue. Admirerai-je jamais assez ce génie de la décoration qui est le fond du génie italien? Un sarcophage devient fontaine. Ailleurs en guise de jet d'eau, un charmant arbre en fer forgé, rouge avec des poires plus rouges que les feuilles, jaillit d'un bassin au fond duquel on voit nager des poissons de mosaïque. Et quelle façade! Son asymétrie, son inachèvement même contribue à sa beauté.

Quant au petit jardin de cyprès et de buis taillé d'où l'on domine l'immense paysage, il y a une telle douceur dans ses moindres allées, une telle aisance, un tel charme, qu'il n'y a pas besoin qu'il soit habité : il joue, il respire. Il joue, sans y parvenir, à ressembler dans sa rigueur charmante au désordre du bois qui le surplombe. On

a creusé des arches dans le long buisson indiscontinu de cyprès taillés qui le limite du côté de la montagne. De simples bustes romains sur de hautes colonnes les occupent. Et ce petit peu d'humanité prépare à l'autre, celle qu'on entrevoit par les arches du buisson qui lui fait face le long de l'autre bord : l'humanité du Foro, du Tibre, du Ponte Milvio, de Rome indécise dans la brume transparente de ce matin d'hiver, des montagnes lointaines couvertes de neige et dont partout l'horizon est fermé. Et dans un coin : six petits mimosas en fleur qui sont de grosses boules jaunes versent leur rire à pleins bords. Le vent, le fond glacé de l'air, les feuillages des chênes lièges, sur la pente où ce jardin s'adosse et qui étincellent au soleil, composent un hiver dont il semble que la constance de ce jardin, qui se poursuit sans broncher, réussisse à tromper la rigueur. Quant à la villa même c'est une fleur plus immobile encore, et où il ne semble pas que puissent demeurer des humains. Mais à ses pieds, dans la plaine, au bord de la route et du Tibre, je découvre en descendant un de ces terribles faubourgs où les enfants grouillent au milieu d'une hideuse misère.

STATIONS II *ou* JUNON ET MOÏSE

J'ai abusé de mon genou misérable. Me voici de nouveau empêché de sortir, de suivre les offices. Je pense à la procession qui va se dérouler tout à l'heure, au chant des litanies, dans la basilique de Saint-Pierre aux Liens. Devant les reliques, bien entendu, et d'abord devant les liens de saint Pierre. Mais ces liens ne sont pas ce qui m'occupe. Qu'en sait-on? Et puis enfin que représentent-ils auprès du corps de saint Pierre? Ce sont ses instrument de torture. Sa sainteté les a investis en quelque sorte au second degré. C'est sa souffrance à lui qui est honorée à travers eux. Parce qu'ils ont touché sa chair (dans la mesure où c'est eux vraiment qui l'ont

touchée) ils en sont un souvenir indirect. Et qu'importe s'ils ne sont pas authentiques. Ils orientent notre méditation. On pourrait presque dire que dans ce cas leur vertu leur est conférée par les prières que nous leur adressons. Je ne sais pas quelle efficacité matérielle ils en tirent. Mais quant à leur rôle sur l'autel il lui suffit d'avoir un nom. Et que ce nom soit prononcé par nous. Cela n'a rien d'imaginaire. Tout un ensemble de réalités s'édifie par la grâce d'un nom. Car, si ce n'est des liens qui ont touché saint Pierre, nous sommes du moins en présence d'un objet qui a constamment orienté la pensée des chrétiens. Et nous retrouvons par ce détour l'importance des images, relative d'ailleurs, mais tout de même pas négligeable, dans l'érection à travers les siècles de ce grand monument qu'est la communion des saints. Tout lui sert de matériaux et de ciment. L'erreur même. Car l'essentiel n'est pas l'exacte correspondance des faits humains et de l'idée que nous en pouvons avoir. C'est l'amour, qu'à propos d'une indubitable réalité, de plus ou moins douteux objets nous permettent d'hériter de ceux qui nous ont précédés, pour le transmettre à ceux qui viendront après nous. Le culte de l'amour, si ces reliques l'entretiennent dans nos cœurs, qu'importe qu'elles ne soient pas les vraies reliques, l'amour emporte notre assentiment. L'amour couvre tout mais d'abord les questions, très secondaires, qui touchent la raison des hommes. C'est en donnant une importance trop grande à la valeur d'une attribution qu'on sacrifie à l'imaginaire. L'important, c'est d'aimer avec la simplicité d'un enfant. A plein corps, et à propos de tout, se jeter dans l'amour, tel est devant les reliques douteuses le plus convenable abandon.

Mais il est vrai, ce n'est que dans la communion des saints que le culte des reliques se comprend. Là où la prière de tous se substitue aux opinions de chacun. C'est là aussi que le culte des images se justifie. Et

aujourd'hui ce n'est pas aux reliques de saint Pierre que j'en ai. C'est au *Moïse* de Michel Ange.

Il a fini par échouer dans cette vieille église. Depuis bien peu de siècles. Mais enfin il y est. Et c'est devant lui que la procession va se dérouler, comme elle défila l'autre jour à Saint-Augustin devant une vieille statue de Junon (?). J'aime ces coïncidences. Et que la mythologie préside à la vigile du premier dimanche de carême alors que l'Ancien Testament préside, en la personne de Moïse, à la station du lendemain. Ainsi, par cette double allusion, s'ouvre le temps qui conduit aux joies de la Résurrection du Sauveur de tous les hommes.

C'est au XVI^e siècle que la Junon de Saint-Augustin est devenue une Vierge admirable. Par les soins de Sansovino, je crois, qui lui mit un enfant dans les bras. Après quoi le mauvais goût des siècles leur ajouta peu à peu, outre d'amples couronnes, d'étranges bandages d'or qui les font un peu ressembler à un double mannequin pour magasin d'orthopédie. N'importe. Cette statue est l'une des madones les plus vénérées des Romains. Et des ex-voto témoignent par milliers autour d'elle de toutes les grâces obtenues. Là encore nous touchons au peu d'importance des attributions des humains auprès de la toute-puissance d'un nom. Et celle-ci manifeste à son tour combien est légitime la grandeur du baptême dans le culte chrétien. C'est une manière de baptême que l'Église accorda à cette Junon le jour où elle consentit à la faire vénérer par les siens. Après tout! pas plus que la Sainte Vierge elle n'était le portrait de la déesse. Elle arrivait du fond des siècles chargée de la piété des Anciens. Et la piété chrétienne s'y ajouta avec simplicité. Oui, je sens jusqu'au fond de mon cœur cette tradition de l'Église. Et que rien ne lui est étranger. Le Christ que les Chinois adorent a peut-être un visage chinois. Tout cela, nous dit l'Église, n'est qu'apparence. L'amour de la réalité n'affleure les temps que par un nom. Et celui-ci dépasse

tous les visages que nous imaginons de lui prêter. Le seul bruit de quelques syllabes éclaire les rapports du ciel avec nous. Et cette Junon n'est plus Junon. Mais enfin c'est Junon quand même. Et j'avoue n'être pas si touché de son baptême, que de ce que représente encore parmi nous le prénom dont elle fut d'abord désignée. Car, si baptisée qu'elle soit, elle est encore dans une certaine mesure ce que ce prénom antérieur traîne après lui d'antiquité. C'est l'ampleur de l'accueil de l'Église que j'aime à travers elle. Et cette manière d'affirmer que rien d'humain ne lui reste étranger. Il n'y a pas eu besoin de demander à Junon si elle voulait figurer la Sainte Vierge, dans cet admirable spectacle que les figures des Saints composent devant nous et qui ne cesse de s'accroître avec le temps. De déesse qu'elle était, elle est devenue une simple créature. Mais la plus proche du Dieu qui venait renouveler tout ce qui, d'une Révélation primitive, pouvait rester de méconnaissable parmi les hommes. Cette souplesse de l'Église est admirable. Et qu'elle sache utiliser le peu qui demeure d'un culte mort pour affirmer la profonde unité en elle de tout le genre humain. Rien n'est vraiment impur en somme, puisqu'il suffit d'un peu d'eau et de quelques paroles pour donner à qui que ce soit droit d'aspirer au Royaume.

Une fois de plus la voilà, l'Église de Rome. Et telle qu'avec cette plénitude elle n'apparaît qu'à Rome. Elle entre dans les temples déserts. Et, sur un signe de croix, le mal est confondu. Le Panthéon d'Agrippa est debout. Mais, comme autour de la Junon de Saint-Augustin, le vrai culte désormais s'y déploie. On élève même des églises sur d'anciens thermes. Depuis que les martyrs l'ont imprégnée de leur sang, on peut édifier tous les lieux du culte sur cette terre consacrée. C'est cette consécration à l'humanité nouvelle qui donne, par delà Rome, son nouveau visage à toute l'histoire et à toute la terre.

Chère Junon! je veux dire chère Madone, que l'esprit

se sent donc délié devant toi. Et qu'il est normal que la grâce afflue de tous tes pores. Les incroyants se font une faible idée de la puissance incantatoire des rites de l'Église, quand ils s'imaginent qu'elle est liée à je ne sais quelle administration temporelle, qui est sa seule figure à leurs yeux. En vérité elle est celle qui détient la puissance du nom et à l'appel de qui toute voix se change, et s'achève toute incomplète vérité. Elle ne se refuse qu'à ceux qui se refusent à elle. Les autres, ils peuvent aborder tous à son vaste sein. Avec ce qui peut leur rester de ce qu'ils furent. Mais qui en elle est aussitôt transfiguré. La mère des dieux n'était pas si grande que l'humble Marie. Et voici que dans sa forme Marie est descendue. A travers elle, elle accorde des grâces. Elle devient, par une espèce de procuration, la mère des Romains. Oui! je l'avoue, rien dans tout Rome ne me touche autant que cette substitution. Plus encore que la présence des prophètes et du plus grand d'entre eux dans les temples chrétiens, car enfin là tout est dans l'ordre. Il n'y a pas même besoin de baptême. Tandis que la mythologie, où ne se discerne plus au juste l'invention des hommes de ce qui peut encore rester des traditions les plus lointaines, la mythologie, elle, il faut tout lui apprendre pour la faire chrétienne. Et voilà qu'à peine introduite dans la société de l'Église ses images deviennent miraculeuses elles aussi. Certes, l'Église dépasse de loin ce que de l'extérieur les incrédules en imaginent. Et souvent aussi les chrétiens.

Mais je ne m'étais pas embarqué pour faire l'éloge de Junon. J'avais surtout envie de penser à Moïse en ce jour où, devant lui, grâce à Michel Ange, la procession chrétienne au chant des litanies défile. Qu'aurait ajouté de le voir de mes yeux? Je l'ai vu très suffisamment le jour où je suis allé pour lui dans son église. Il m'avait même un peu déçu. Fait pour le tombeau de Jules II avec d'autres statues inégalement achevées ou pas entreprises du tout, il n'est pas à sa place dans cette solitude.

La perspective est erronée : on a le nez dessus. Qu'il soit puissant, on n'en doute pas. Qu'il éveille la moindre émotion, c'est une autre affaire. Et qu'il puisse choquer par un gonflement qui n'apparaîtrait pas d'une certaine distance, cela est moins douteux encore. Triste échouage d'une grande œuvre, celle-ci écrase tout, autour d'elle. Toutefois elle aide à comprendre que Michel Ange ne faisait pas en général ses œuvres pour être vues. Je veux dire dans leurs détails. Les détails, il se les réservait. C'est comme s'il eût le goût de tracer des montagnes et des fleuves sur les corps qu'il modelait. La tragédie, que ses corps décrivent, est une sorte de tragédie cosmique dont n'est destiné à parvenir aux hommes que l'effet de l'ensemble sans tous les bruits de voix qui se mêlent au travers. Ce Moïse ressemble donc étrangement aux figures de la Sixtine. Il est un proche parent aussi de tous les colosses romains, avec cette différence que sa grandeur n'est pas seulement éloquente : c'est un enchevêtrement d'avalanches et d'éruptions. Voilà ce qu'on propose à la vénération des fidèles. Il est à noter d'ailleurs que jamais personne ne s'arrête devant lui pour prier. Manque d'habitude ? Pas seulement. On le regarde plutôt comme un témoin. Et puis on n'a pas le goût de vénérer une statue trop belle. On la regarde. Mais comme une curiosité qu'il est bon d'avoir vue. Un témoin et une curiosité, voilà donc ce qu'est ce Moïse et rien de plus. Mais enfin il est là qui préside aux destinées de la basilique. Il attire à lui tout un flot de visiteurs qui tremblent sur commande devant ces éclats qui n'expriment guère pourtant les tonnerres du Sinaï. C'est une épave qui témoigne ici de l'art des hommes ; comme Junon qui est là-bas témoin de la mythologie. L'Ancien Testament est le détour dont on se sert pour l'introduire dans le temple.

C'est donc surtout devant l'art humain que cette station du lundi se déploie. Cette présence prouve que l'Église

une fois de plus a tout conquis. Elle a tout intégré. Mais les fidèles, si l'on peut dire, ne marchent pas. Grâce à cette étonnante différence d'une Junon devenue Marie pour accorder des grâces, et d'un Moïse qui reste une œuvre d'art, le mécanisme du culte des chrétiens s'éclaire. Au fond ils ne vénèrent que ce qui porte un reflet du Christ ; que ce qui leur parle de lui. Et cela, quoique cela puisse être, ils y vont d'instinct. Spontanément, ce qu'ils demandent à une figure de saint, c'est d'être la figure d'un imitateur des vertus du Christ. C'est donc encore le souvenir de ces vertus que l'Église propose à la vénération, quand elle propose une statue de saint. C'est dans ce sens-là qu'il n'y a jamais idolâtrie. Et la preuve en est ce Moïse, ou, aussi bien, le fameux *Isaïe* de Raphaël aux murs de Saint-Augustin. Ces grands saints n'agissent pas. Bien ou mal peints, peu importe. Ce qu'on leur reproche c'est qu'ils n'ont pas connu le Christ. Ils n'ont pas pu s'efforcer de l'atteindre. Qu'ils l'aient annoncé, les fidèles ne s'en soucient guère. Ils savent que seules peuvent provoquer des grâces les invocations adressées à ceux qui sont venus à partir de lui. Il y a là une indication précieuse sur la manière dont fonctionne le culte des saints et celui des images dans un cœur catholique. Ce Moïse ne figure donc pas comme un simple témoin de l'Ancien Testament. Il est aussi celui de la stérilité des vœux adressés aux géants de l'Ancien Testament. Il explique enfin la vieille interdiction périmée des images puisque, se présentant à nous sous la forme d'un de ceux à qui l'Ancienne Loi contestait le droit d'être représenté, il continue de ne rien provoquer du tout ni dans le monde ni dans l'âme. Il n'est pas intégré à la suite des images auxquelles nous nous adressons et qui nous répondent. Il est inefficace. Encore qu'il désigne un saint d'une fameuse taille. Ce qui fait les saints, c'est donc uniquement une tradition personnelle et d'amour. C'est à cela sans doute que

j'aurais songé si j'avais pris part à la station d'aujourd'hui. Je n'aurais été scandalisé ni de la curiosité toute profane des gens à son égard, ni de sa présence ici. Je me serais simplement promis de revenir un jour plus calme. Pour l'interroger. Mais sur Michel Ange. Et sur ce que ses gonflements excessifs peuvent encore nous dire de la douleur de celui-ci.

II

Cette photographie du studio Alinari Fratelli n'est pas libre de droits

PIETA RONDANINI
(Palais Sanseverino)

Cliché Alinari

LA SEMAINE SAINTE A ROME

Taine, dans son *Voyage en Italie*, nous confie qu'il passa pendant la semaine sainte la moitié de ses journées à Saint-Pierre. Je ne sais pas si dans ces dernières années du régime temporel Saint-Pierre était édifiant, mais il n'y a aucune raison de croire que les offices au Latran fussent différents de ce qu'ils sont encore. Depuis le milieu du IV^e siècle on y bénit les Fonts du Baptistère et, certainement, dans des conditions qui n'ont pas dû beaucoup changer. Or la liturgie de cette bénédiction est l'une des plus belles de cette semaine extraordinaire. Taine n'en a rien vu.

On est confondu devant la misère de ce à quoi il lui fut donné d'assister. Mais si les cérémonies papales ne l'ont même pas touché, c'est peut-être que son siège était fait d'avance? Il est vrai qu'il y a de tout à Rome. L'important, c'est d'être disposé à recevoir plus volontiers le meilleur que le pire, pour pénétrer jusqu'au vrai sens d'une réalité qui ne parle pas toujours à tous ceux dont le rôle est de lui donner voix.

Taine n'a réussi à voir que des apparences ridicules. Je m'en scandalise à mon tour; et que la part la plus importante de la vérité lui ait été si cachée, qu'au plein cœur de cette ville de l'esprit il n'ait su distinguer que les figurants. Au fond nous ne voyons jamais que le reflet de nous-mêmes dans les choses. L'important n'est donc pas dans les risibles efforts que nous pouvons faire pour n'être pas « dupé »; nous le serons toujours. Mais c'est de nous porter au point le plus haut de notre

humanité. Et ce point n'est pas la grâce des Grecs dans le gymnase ; mais la conscience du plus profond et du plus vaste amour. C'est celle-ci en tout cas que l'on éprouve à Rome, durant la semaine sainte, pour peu que l'on y soit délivré de soi-même.

Je suis donc revenu à Rome après une longue absence. Elle couvrit plus de deux semaines de carême pendant lesquelles les processions stationales continuèrent de se poursuivre, ressuscitant au cœur de la plus vieille Rome une tradition qui remonte aux premiers temps. On m'avait dit qu'à la différence des autres, plus proche qu'elles des origines, celle de Saint-Jean près la Porte Latine partirait d'une autre vieille église pour aboutir à celle-ci à travers la campagne. Je revins pour y prendre part. J'espérais qu'on chanterait sous les arbres les litanies des saints ; qu'on parcourrait ce petit coin de catacombes et de martyrs dans le sentiment d'une parenté retrouvée avec tous ceux dont le sang féconda ce vieux quartier romain ; et qu'au lieu de sortir de l'église pour y revenir, cette procession, comme celles de jadis, unirait deux paroisses de façon à faire se poursuivre de l'une à l'autre la pénitence et l'invocation.

Mais, pour des raisons de fouilles, Saint-Césarée, l'église du départ, était fermée. Et la procession se trouva une fois de plus repliée sur soi comme les autres. Elle fut très familière d'ailleurs et très charmante ; un peu arbitraire aussi puisque tout cet antique quartier n'est planté de que bâtisses neuves — n'importe ! Une des plus émouvantes de celles auxquelles on peut prendre part, car elle se déroule autour des lieux où saint Jean fut plongé dans l'huile bouillante. Et sur le lieu présumé du martyr, à la porte d'une minuscule chapelle octogonale refaite par les soins d'un cardinal français, je lus ces mots gravés dans la pierre et qui se mirent

aussitôt à chanter dans mon cœur : « Au plaisir de Dieu ».

Cette petite chapelle, cette petite assemblée, cette église recueillie, cachée dans un recoin au fond d'une place aux façades toutes blanches, le décor même s'ingéniait à être tel que je pouvais le désirer après une si longue absence. J'y retrouvais ma Rome, une Rome un peu voilée derrière la multiplicité des impressions étrangères auxquelles, à Paris, je venais d'être en proie. Une Rome où l'esprit affleurait à chaque pierre ; et le sang des martyrs ; et le passé vivant. Le propre fond de Rome du temps où les chrétiens émergeaient à peine des catacombes.

La veille, le jour de mon arrivée, déjà je m'étais mêlé à une autre procession en l'honneur, celle-là, de saint Joseph ; c'était le 19 mars ; dans le quartier Triomphal. Les fanfares, les enfants déguisés, des centaines d'hommes, les carabiniers, une ville entière y avait pris part au milieu des chants, des fleurs et des flonflons, avec un cardinal en plein milieu et la statue, l'affreuse statue du saint sous une niche trop dorée, portée de rue en rue à bras d'hommes. Cela n'avait pas été laid. Mais enfin l'église est toute récente, et j'imagine que la tradition du cortège ne doit pas, elle non plus, remonter bien loin dans le passé. J'y appréciai surtout l'attachement d'un quartier romain à son patron. Mais enfin cela n'avait rien de commun avec ma vieille petite procession de la Porte Latine, autour du voyant de Pathmos transféré ici pour y souffrir. Une grande démonstration populaire, mais sans racine dans l'histoire de Rome. Et qu'est Rome sinon l'arbre du temps ?...

Le mardi, avant que s'ouvrissent les grands jours de la semaine sainte, nous remontâmes sur l'Aventin. Il me semblait y avoir reçu les cendres le matin même. Tout en était parti pour ce carême ; après le tour de toutes les paroisses tout y revenait aboutir. Et ce qui

ajoutait au sens de ce retour, c'est que sur cette colline Rome songe à l'Orient. C'est là que se célèbre encore le souvenir de l'improbable Alexis. On y vénère même l'escalier sous lequel il n'a sans doute jamais couché. De l'autre côté du dévalément une église est consacrée à saint Saba. C'est à Sainte-Prisca que le carême vint finir.

Sainte-Prisca est une vieille petite chapelle mutilée et charmante elle aussi ; si humaine dans ses dimensions, dans ses fresques antiques qui nous parlent de nous sur nos têtes. Et cette dernière procession se déroula sans itinéraire bien précis, au milieu des fleurs et des jardins qui nous entretenaient d'un printemps qui venait à peine de se glisser dans Rome.

L'Église est faite pour engendrer ces gens fantasques que sont les saints. Mais tant que leur exception n'a pas fait ses preuves, elle se refuse à la canoniser. Jusqu'au dernier jour elle lui oppose tout ce qu'elle peut de refus et d'obstacles. Jusqu'au dernier instant elle essaie de la confondre. Il faut que la folie de la sainteté soit assez forte pour l'emporter sur tous les pièges de sa prudence têtue, de sa sagesse obstinée.

Dans les processions ce qui importe, c'est de marcher au pas. Le clergé y fait des invocations, les fidèles sont là pour les répéter. Ils ne sont même là que pour cela. On ne leur en demande pas plus. L'orgueil achoppe à un tel mépris de l'originalité. Il n'est pas de plus cruelle épreuve pour celui qui se croit constamment appelé à parler en son nom. Non seulement il faut y répéter des paroles toutes faites, mais les réponses doivent être à l'unisson. La religion catholique est un manège où l'on vous force à vous y mettre. Et la merveille c'est ce que ces illuminés que sont les saints, il n'y en a pas de plus acharnés à essayer de se confondre dans la masse. C'est malgré eux qu'ils sont en quelque sorte forcés d'être excentriques.

Dans l'éclat de ses magnificences, Rome est surtout cette grande école de renoncement. Et c'est pour cela, j'imagine, que s'y succèdent à un tel rythme, les processions. Elles sont ses farandoles. Celles de Lourdes satisfont à un autre besoin : elles offrent aux malades le salut du ciel ; sa réponse aux invocations du monde entier rassemblé là. Les processions romaines sont plus diverses ; peut-être aussi plus terrestres. Elles sont comme la manifestation des âmes qui communient pour que le souvenir des martyrs et des saints se prolonge. La continuité de l'histoire les exige. Elles veillent sur le temps qui ne consent pas à l'oubli, elles veillent sur lui avec plus de constance encore que les monuments romains.

Le dimanche, c'est pour la procession des Palmes que j'étais allé au Latran. Et là il m'avait bien fallu déjà me rendre à l'évidence et m'avouer que, tout en se référant à la vie du Christ, les grandes processions d'ici sont chargées de moins d'allusions au Christ qu'à l'Église. Cette cérémonie en particulier se trouvait comme détachée de l'Évangile. Et je ne crois pas blasphémer en le disant, mais la vocation de chaque lieu est douée d'une telle vertu, si particulière, que celle de Rome n'est peut-être pas de signifier l'Histoire Sainte ; bien plutôt de permettre à la tradition postérieure de se développer. L'histoire de Rome commence au moment où les apôtres, ayant reçu l'effusion de l'Esprit, se dispersent. Et Rome les accueille, car ils n'ont plus rien à faire en Palestine. Elle recueille dans sa grandeur la succession de leur pauvreté. Cette vocation de Rome ne peut que scandaliser ceux qui cherchent une identité entre elle et Bethléem, Nazareth ou Jérusalem. Le Christ étant venu parler au monde un langage qu'il ne pouvait entendre, la mission de l'Église n'est pas seulement de le répéter. Il lui faut parler avec des mots de la terre ; et pétrir tant bien que mal de la sainteté avec du sang humain et de la chair. C'est

pourquoi les conseils de saint Paul sur le gouvernement des hommes sont si sages, bien qu'ils déconcertent ceux qui s'imaginent triompher de l'Église en lui opposant le Christ. L'Église n'est pas le Christ. Elle est sa forme terrestre, son Corps mystique. Elle est faite pour durer au milieu des persécutions du monde et des trahisons des siens. Elle est l'épouse du Christ. Et s'il la laisse se débattre dans un apparent abandon, c'est qu'il faut qu'elle éprouve toutes les conditions de la vie. Qu'elle en souffre sans céder sur les principes. Elle avance comme l'humanité, avec elle, au milieu des écueils du temps. Et il faut bien qu'elle s'accommode des puissances du mal puisque Dieu permet leur résistance.

C'est à quoi je pensais durant cette Procession des Palmes. Et qu'elle ne figurait que de bien loin le cortège des Hébreux à l'entrée de Jésus dans la ville sainte. Quel était donc le sens de cette cérémonie? Une commémoration pareille à celle de toutes les églises de la chrétienté. Avec ceci en plus pourtant : qu'elle constitue leur prototype. Car il ne suffirait pas que la procession véritable ait eu lieu un jour à Jérusalem. Pour être répétée à travers temps, dans toutes les paroisses de la terre, il lui fallait passer par Rome. Elle y prit comme un sceau liturgique.

Bien que si peu romaine, ce n'est donc pas une procession absolument semblable à celles qui se sont faites ailleurs à son image. Elle est celle par qui toutes les autres se justifient. Mais je l'avoue, cette pensée n'ajoutait guère à mon peu de ferveur. Il me semblait qu'il y manquait une espèce de vie intérieure, cette animation singulière que possèdent les offices aux lieux qui leur sont propres. Et la déception que j'en avais me faisait craindre pour les jours suivants. Je me disais que la semaine sainte n'avait en somme rien à voir avec Rome, puisque ni la mort du Christ, ni la Résurrection n'avaient eu lieu ici. Il me semblait qu'il allait falloir attendre la

Pentecôte pour célébrer de Rome la raison d'être et la mission.

Le mercredi saint, je ne me dérangeai donc même pas pour assister à la lecture de la Passion, tant il me paraissait inutile d'espérer retrouver la profondeur des émotions de naguère, dans cette petite chapelle obscure du Golgotha, dans cette inoubliable petite cave suspendue où j'assistai à la messe à l'endroit même où la Croix fut plantée et où les sept paroles de Jésus mourant furent formulées par sa propre bouche.

A quoi bon, me disais-je, chercher dans Rome rien d'analogue ? Sauf au Calvaire, basilique ou chapelle, dans ces jours-ci, tout s'équivaut. Ce ne sont pas les jours de l'Église, ni du Pape, ni ceux de Rome. Ce sont les journées de la douleur de Dieu. Et de cette mort qui ne peut résonner que dans le silence de notre cœur. Le soir pourtant, je me rendis à Sainte-Marie Majeure. C'est l'église de la station. Sans chercher à être ému, je voulais rattacher ma prière à l'histoire. Aussi bien, ne me fallait-il pas entendre quelque part la récitation des Ténèbres ?

Mais voilà que les *Lamentations* n'avaient pas ce ton déchirant, elles n'étaient pas cette effrayante mélodie dont on garde la blessure. La richesse du décor, les velours, les hermines, je ne sais quoi, peut-être le public, la lumière, les voix des récitants, enfin quelque chose empêchait ces versets d'atteindre à leur ampleur accoutumée. Je songeais à la Cité sainte. Et rien n'atteignait au souvenir de sa désolation. C'était donc à ce souvenir que la musique, les chants et tant d'ornements inutiles venaient échouer.

Puis, tout à coup, l'office achevé, les lumières s'éteignirent. On discernait à peine, dans la nuit du chœur, les chanoines à genoux, les uns tournés contre le mur, les autres la tête basse, tous à demi prosternés. Et, au milieu d'eux, une étrange boule dont on n'apercevait plus, sous le capuchon cramoisi bordé d'hermine, qu'une face

immobile et deux paupières closes. C'était ce qui restait du Cardinal mystérieusement englouti dans son flot rouge. Il était à genoux, on ne s'en serait pas douté. Son prie-Dieu était invisible. Et il avait l'air dans l'ombre d'une épave à l'abandon.

Cependant le chant du *Miserere* s'éleva, ce fameux chant qui, durant toute la semaine sainte, eut seul grâce aux yeux de Taine. Et ce fut tout de suite d'une beauté admirable. Les chanteurs jetaient de la tribune leurs accords comme des feux d'artifice du désespoir. Toute la détresse du monde occupait l'espace de ses déroulements, de ses longues fumées.

J'essaierais en vain de décrire ce que pouvait être ce bouquet indéfiniment renouvelé de fleurs qui montaient en tremblant, puis s'immobilisaient au point le plus haut de leur course. Aucun mot ne peut remplacer cette persistance des sons, leur lente ascension, ni la manière dont ils se substituaient les uns aux autres pour mieux faire entendre que leurs détresses étaient mêlées. Et que ce fut à l'occasion du chant de pénitence d'un homme humilié, ajoutait encore à la beauté de ces volutes étranges. Dans le silence intérieur, il semblait que l'on montât jusqu'aux sommets de l'âme pour descendre ensuite au fond de sa misère. Je n'ai jamais entendu rien de tel : il ne s'agissait même plus d'aucune musique ; il semblait que chaque voix soutînt de sa détresse toutes les autres. Et ces versets qui jaillissaient en formes si diverses, si mêlées, le chœur y répondait par le récitatif du verset suivant qu'il prononçait, sans le chanter, sur le ton étouffé d'une grave douleur. Cette alternance de la voix humaine dépouillée, réduite à sa supplication, et de toute la souplesse des chants déroulant en quelques instants toute l'étendue de leurs secrets, de leurs trésors cachés, cette opposition, dont on attendait avec soif le retour, conférait au Psaume si souvent répété un visage inconnu où les maux, les péchés, la tristesse, l'espérance

et l'amour venaient affleurer tous ensemble. Tout le fond de l'être, d'un seul coup, s'était mis à surnager. Voilà donc, me disais-je, ce que devient à Rome un événement qui n'appartient pas à Rome. Aux alentours d'un sépulcre auquel elle n'a presque plus à penser, l'Église ici assume moins le fait de Dieu que celui de la terre. Admirable Rome ! dans ces heures des ténèbres c'est sur notre destin commun qu'elle nous forçait ensemble à nous pencher.

Pour la messe du jeudi saint je ne me rendis à la Sixtine qu'après avoir communiqué dans la petite chapelle de ma pension allemande. La joie d'entendre d'habitude, aux cinq ou six autels qui se succèdent le long du mur, des prêtres de toutes les nations accomplir leur office côte à côte, cette joie se trouva multipliée ce jour-là du fait qu'il s'agissait de commémorer ensemble le sacrement de l'Unité laissé par Jésus à ses apôtres. J'entendais s'accomplir, dans le silence, la Parole par laquelle il avait laissé son nouveau commandement aux hommes.

Deux Allemands servaient la messe d'un archevêque américain. Et il flottait au-dessus de la petite assemblée de ces peuples divers une espèce de nuage d'amour. Il me semblait aussi qu'au cœur de cette ville catholique se réalisait par nous d'une manière plus étroite, plus poignante, en ce moment, une fraternité plus intime. Car si nous étions là réunis, ce n'était pas comme dans les congrégations religieuses pour obéir à des vœux. Mais par un consentement de notre libre amour et pour commémorer ensemble une commune filiation. La diversité de tous ces êtres venant tous s'incliner devant un seul Pontife, recevant leur nourriture de ses mains, l'appartenance de tant de prêtres à des nations si diverses mettait dans un plus saisissant relief l'unité provisoire où nous nous confondions. C'était précisément à la diversité de leurs origines qu'était due une des plus sûres

beautés de cet office, semblable par ailleurs à toutes les messes de tous les jours. Car dans cette unique célébration, c'était au premier sacrifice qu'on était vraiment obligé de songer. Sauf que le Christ ne distribuait sa chair qu'à des Juifs. Tandis que c'était à toutes les races de la terre qu'Il se confiait à présent.

Tout concordait dans cette petite chapelle allemande à faire apparaître en pleine lumière la vérité singulière de Rome : qui est de donner un corps à l'unité de tous les êtres.

Le samedi saint et le dimanche de Pâques je devais en avoir confirmation plus éclatante encore. Mais, dans aucune des admirables cérémonies de ces deux jours, je ne devais pourtant retrouver l'intimité charmante de cette messe matinale dite à toutes les nations du vieux monde par un pontife américain.

Que reproche-t-on à l'Église? De n'être plus l'Église primitive! Il s'agit bien pour elle de réaliser une ressemblance littérale à ce qu'elle fut. Par delà cette immobilité qui serait de l'inertie, elle est à l'image de ce qu'elle ne cesse d'être. Mais sa ressemblance est cachée. Seule, sous la vivante succession de ses visages, elle s'obstine à proclamer depuis deux mille ans l'obligation pour tous les hommes de s'unir. C'est en cela qu'elle est plus fidèle à soi même que si le pape allait encore nu-pieds. Car ce qu'elle s'obstine à conserver, c'est ce germe de l'unité qui n'a été déposé qu'en elle. Ce n'est donc pas sous l'aspect d'une pauvreté apparente, qu'elle chérit pourtant en dépit de ceux des siens qui s'y refusent, c'est dans son identité profonde à la mission d'unité, qui lui fut confiée par le Verbe, qu'il faut essayer à Rome de la comprendre. C'est dans cette mesure-là, à contre-courant de la nature et de la multitude, que sa vocation n'a pas cessé de se poursuivre. Et elle est en cela plus près du Christ que si elle choisissait de retourner aux Catacombes.

La Sixtine évidemment n'a rien de commun avec les

Catacombes. Mais, après l'émouvant office de ma sombre petite chapelle œcuménique, si j'y demeurai insensible je n'en accuse que moi. J'avais espéré la présence du Pape. Il ne vint pas. J'avais trop espéré qu'au moins les images des murs seraient voilées. Tout était demeuré dans son habituel éclat. Et, sauf le crucifix sur l'autel, tout s'offrait comme d'habitude à notre distraction. Mais qu'avais-je à préparer ainsi mes désirs ?

Du moins la procession qui, après la messe, se forma pour porter le Saint-Sacrement à la chapelle Pauline où un magnifique reposoir l'attendait, me permit une fois de plus de mesurer que la pauvreté n'était pas ce qu'il fallait souhaiter pour ces grandes cérémonies du Vatican. Il ne s'agit pas à Rome aujourd'hui d'éprouver le déchirement de l'Église primitive. Fût-ce l'office de la Passion, il s'agit de tout y célébrer dans la gloire. Ce fut donc encore une procession de gloire qui accompagna le Christ au tombeau. Mais de quelle gloire ! Toute mondaine. L'assemblée des diplomates en uniforme sortit la première pour aller faire la haie le long du chemin qu'allait suivre en l'absence du Pape le cardinal chargé du Saint-Sacrement.

Facile effet celui qu'on peut tirer d'un Dieu réduit à l'extrême misère du morceau de pain où Il se cache et de « fidèles » qui l'attendent couverts de velours, de dorures et de décorations. Sous un certain angle en effet on n'imagine pas apparence de trahison plus parfaite. Les grandeurs du monde se donnent ici rendez-vous. Et ce qui, d'habitude, frappe moins l'esprit parce qu'il ne s'agit pas en général à la Sixtine de cérémonies funèbres, dans cette procession qui précède le vendredi saint prend toute l'ampleur de sa tragique opposition. C'est vraiment le Christ perdu parmi les siens, bafoué par le démenti de leur simple présence. Il leur avait dit de ne pas se mêler au monde. Et voici que dans cette chapelle, à part lui, pas un pauvre n'a eu le droit d'entrer. Il y aurait

de quoi se scandaliser si l'on ne songeait aussitôt qu'ici encore, dans le culte rendu à Dieu, c'est moins de Dieu qu'il s'agit que de l'Église. Et moins de la sainteté de chacun de ses membres que de la grandeur du monument qu'elle compose sur la terre.

J'avoue que je ne suis guère sensible au scandale de la chapelle du vicaire du Christ livrée aux puissances du monde. Il faut là encore écarter l'apparence. Admettre cela aussi. Comprendre que tout ici n'est que symbole. Et que ces chamarrures sont plus les signes de l'inévitable nécessité d'un certain ordre dans ce monde de désordre et d'une certaine harmonie dans un univers à jamais troublé par le péché, qu'une consécration des vanités qu'ils figurent. On touche ici au point le plus sensible de la tragédie de l'Église, obligée non de pactiser mais de composer avec des hiérarchies qui ne sont pas la sienne et que la vie sociale exige. La tragédie de l'Église, c'est que le peu de bien dont l'homme est capable soit, à chaque instant, mêlé de tout le mal dont la nature ne réussit jamais à se dégager. Et cela se résume pour elle dans l'obligation d'être sainte avec des membres pécheurs. Au milieu d'eux c'est dans la mesure de cette déchirure intime que sa tragédie est grave : toutes ses apparences semblent y contredire. Et nulle part mieux qu'au Vatican, mieux qu'à la Sixtine, dans ce petit temple où le successeur du vicaire du Christ n'admet que les successeurs de ceux qui ont condamné le Christ, il n'est possible d'éprouver, dans toute sa gravité, la crise interne d'une Église livrée au monde pour le sauver et qui risque à chaque pas de devenir sa proie.

Quand je voyais tous ces uniformes de la vanité alignés le long du cortège de Celui qui mourut nu sur la croix, comment n'en aurais-je éprouvé de la peine ? Mais quoi ! Admise par les hommes à agir pour insinuer dans leur cœur l'amour d'une unité à laquelle ils se refusent, l'Église est obligée d'accepter leurs sociétés misérables

pour ce qu'elles sont. La tragédie n'est pas dans cette reconnaissance qu'il faut qu'elle leur accorde. Elle est dans sa réalité profonde, et dans l'incompatibilité de ses aspirations avec les forces qui l'enserrent et pour lesquelles elle est faite. Et qu'entre ces paradoxes d'une institution orientée vers la terre tout en ne dépendant que du ciel, le risque de certaines compromissions s'établisse, il n'y a pas de quoi s'en indigner beaucoup plus que de la condition humaine du Christ sur la terre. Lui aussi dut accepter de comparaître devant les grands du monde. Il lui fallut à lui aussi consentir à leur parler bien qu'ils ne pussent pas l'entendre. L'Église n'est pas comme le Christ un être à qui il est permis d'accepter de mourir. Il lui faut vivre pour des membres à qui elle a seulement le droit de commander de se sacrifier pour elle. Elle n'est pas ici pour condamner ceux qui la persécutent, mais pour essayer de les amollir. Il lui faut donc poursuivre ce minimum d'entente avec ceux à qui le ciel accorde la conduite des affaires de ce monde. Aux grandes cérémonies de la Sixtine on est surtout sensible à l'hommage qu'ils rendent à la grandeur de Dieu. Le jeudi saint c'est à leur haie ironique que sa pauvreté se mesure. Et son abaissement y devient si poignant que la présence de ceux qui l'attendent ainsi, sans consentir à rien renier d'eux-mêmes, y prend toute son effroyable signification. A ce moment Dieu consent à rendre à César tout ce qui lui appartient. Il consent à se courber devant lui et à être porté au tombeau comme après qu'il eût comparu devant Hérode et Pilate. Le symbole de cette procession du jeudi saint à la Sixtine dépasse de loin ce que d'habitude on y trouve. La réalité de l'Évangile y prend corps. Et, cette fois, avec l'assentiment de l'Église, tant, dans cette tragédie qui se joue en elle, elle-même se doit de travailler à sa propre douleur. Ce que l'Église, dans cette extraordinaire commémoration du transfert du corps du Christ de la chapelle où Il s'offre aux siens à celle qui figure son sépulcre,

de quoi se scandaliser si l'on ne songeait aussitôt qu'ici encore, dans le culte rendu à Dieu, c'est moins de Dieu qu'il s'agit que de l'Église. Et moins de la sainteté de chacun de ses membres que de la grandeur du monument qu'elle compose sur la terre.

J'avoue que je ne suis guère sensible au scandale de la chapelle du vicaire du Christ livrée aux puissances du monde. Il faut là encore écarter l'apparence. Admettre cela aussi. Comprendre que tout ici n'est que symbole. Et que ces chamarrures sont plus les signes de l'inévitable nécessité d'un certain ordre dans ce monde de désordre et d'une certaine harmonie dans un univers à jamais troublé par le péché, qu'une consécration des vanités qu'ils figurent. On touche ici au point le plus sensible de la tragédie de l'Église, obligée non de pactiser mais de composer avec des hiérarchies qui ne sont pas la sienne et que la vie sociale exige. La tragédie de l'Église, c'est que le peu de bien dont l'homme est capable soit, à chaque instant, mêlé de tout le mal dont la nature ne réussit jamais à se dégager. Et cela se résume pour elle dans l'obligation d'être sainte avec des membres pécheurs. Au milieu d'eux c'est dans la mesure de cette déchirure intime que sa tragédie est grave : toutes ses apparences semblent y contredire. Et nulle part mieux qu'au Vatican, mieux qu'à la Sixtine, dans ce petit temple où le successeur du vicaire du Christ n'admet que les successeurs de ceux qui ont condamné le Christ, il n'est possible d'éprouver, dans toute sa gravité, la crise interne d'une Église livrée au monde pour le sauver et qui risque à chaque pas de devenir sa proie.

Quand je voyais tous ces uniformes de la vanité alignés le long du cortège de Celui qui mourut nu sur la croix, comment n'en aurais-je éprouvé de la peine ? Mais quoi ! Admise par les hommes à agir pour insinuer dans leur cœur l'amour d'une unité à laquelle ils se refusent, l'Église est obligée d'accepter leurs sociétés misérables

pour ce qu'elles sont. La tragédie n'est pas dans cette reconnaissance qu'il faut qu'elle leur accorde. Elle est dans sa réalité profonde, et dans l'incompatibilité de ses aspirations avec les forces qui l'enserrrent et pour lesquelles elle est faite. Et qu'entre ces paradoxes d'une institution orientée vers la terre tout en ne dépendant que du ciel, le risque de certaines compromissions s'établisse, il n'y a pas de quoi s'en indigner beaucoup plus que de la condition humaine du Christ sur la terre. Lui aussi dut accepter de comparaître devant les grands du monde. Il lui fallut à lui aussi consentir à leur parler bien qu'ils ne pussent pas l'entendre. L'Église n'est pas comme le Christ un être à qui il est permis d'accepter de mourir. Il lui faut vivre pour des membres à qui elle a seulement le droit de commander de se sacrifier pour elle. Elle n'est pas ici pour condamner ceux qui la persécutent, mais pour essayer de les amollir. Il lui faut donc poursuivre ce minimum d'entente avec ceux à qui le ciel accorde la conduite des affaires de ce monde. Aux grandes cérémonies de la Sixtine on est surtout sensible à l'hommage qu'ils rendent à la grandeur de Dieu. Le jeudi saint c'est à leur haie ironique que sa pauvreté se mesure. Et son abaissement y devient si poignant que la présence de ceux qui l'attendent ainsi, sans consentir à rien renier d'eux-mêmes, y prend toute son effroyable signification. A ce moment Dieu consent à rendre à César tout ce qui lui appartient. Il consent à se courber devant lui et à être porté au tombeau comme après qu'il eût comparu devant Hérode et Pilate. Le symbole de cette procession du jeudi saint à la Sixtine dépasse de loin ce que d'habitude on y trouve. La réalité de l'Évangile y prend corps. Et, cette fois, avec l'assentiment de l'Église, tant, dans cette tragédie qui se joue en elle, elle-même se doit de travailler à sa propre douleur. Ce que l'Église, dans cette extraordinaire commémoration du transfert du corps du Christ de la chapelle où Il s'offre aux siens à celle qui figure son sépulcre,

manifeste, par cette procession solennelle et, dans une certaine mesure, elle aussi, glorieuse, c'est la dérision même de la vie surnaturelle dans le temps de la nature. Voici les puissances du monde. L'Église leur livre son maître en spectacle. Elle les a convoquées pour témoigner par leur présence de la patience de celui qui les tolère. Car enfin toutes ces grandeurs qu'ils représentent ne subsistent que par sa bienveillance. Et les voici qui rendent hommage à celui que tous leurs gestes contredisent. L'Église au milieu d'eux souffre une passion qu'elle-même se compose. Elle se réduit à la souffrir pour commémorer plus réellement la souffrance de Dieu, et comme pour rendre un littéral hommage à son histoire. Les personnages sont choisis ; les rôles distribués. L'Église veille à ce que la pièce soit jouée selon les règles, et, dans son mystère plus profond, elle consent même à figurer par ses pontifes ceux qui livraient le Christ pour que la terre entrât dans sa Rédemption.

Je ne m'explique qu'ainsi le sacrifice qu'ils semblent faire à leur tour aux puissances du monde. Ils semblent consentir au jeu. Ils lui prêtent du moins leurs apparences pour que ce soit dans l'ordre à jamais établi qu'il se déroule. Et, à ce moment plus pathétique, ils se trouvent être à la fois victimes avec le Christ qu'ils offrent sur l'autel et ses bourreaux, dans la mesure inconnue où, dans le fond de leur cœur, ils cèdent à la vanité qui les cerne. Jamais peut-être la tragédie sacerdotale n'apparaît dans un relief aussi fort qu'en ce jeudi saint dans le petit coin de la chapelle papale où le Christ, par le soin de la hiérarchie, entoure sa dérision d'une magnificence temporelle dont il est impossible de savoir jusqu'à quel point cette hiérarchie même n'est pas humainement prisonnière. Non ! jamais le Christ ne consent comme en ce jour, et au milieu d'une pareille pompe, à descendre aussi bas. La tragédie sacerdotale se joue ainsi plus gravement au moment où est commémorée la première messe de la terre. Dans cette

célébration, prêtant sa voix au Christ, le moindre désaccord du prêtre, son plus léger refus ajoute à la douleur de Celui qui s'identifie à l'âme qui le trahit. Et, tandis que les autorités temporelles convoquées pour entourer le Christ de leurs présences lui offrent leur ironie à défaut de leur haine, la moindre complaisance de l'Église à ces fausses grandeurs, auxquelles elle ne peut pas se dérober, enfonce un peu plus au tombeau Celui qui y descendit pour y engendrer les hommes à l'Amour. Tout est tragédie dans l'Église, car tout procède en elle d'une intime contradiction. Mais l'Église à Rome s'efforce toujours à l'oublier dans la gloire. Et quand elle consent à l'éclairer, ce n'est que pour en faire mieux surgir le mystère de sa propre vie.

Rien ne me parut plus loin non plus du Sépulcre misérable que le splendide reposoir de la Chapelle Pauline. Il faut ici encore comprendre que la liturgie transfigure à Rome les plus lamentables réalités de l'Évangile. Qui s'irrite et se scandalise, montre qu'il ne comprend pas. L'Église, en continuant de célébrer les étapes douloureuses de la vie de son Maître, signifie qu'elles ne sont plus douloureuses que pour nous. Elle les célèbre pour en garder le souvenir dans la gloire. Et c'est une nouvelle contradiction de devoir mêler ainsi le triomphe et la douleur. Dans la chapelle Pauline, au pied du Saint-Sacrement enseveli dans une châsse précieuse, au milieu d'une forêt de cierges et de fleurs, à peine peut-on penser qu'il s'agisse de commémorer la Passion. Mais qu'importe! C'est à la fidélité de l'Église que les prières ici se portent, et à ce grand corps qu'elle constitue pour offrir au Maître sur tous les chemins de la terre le simple témoignage de sa présence et de son unité. C'est cette fidélité auprès du Christ que l'Église dans la semaine sainte est surtout chargée de célébrer à Rome. Elle y fait éclater sa reconnaissance au souvenir des vicissitudes qui l'ont engendrée à la grâce. Jusque dans la souffrance et la

dérision, c'est de sa jubilation qu'elle entoure le Christ. Elle est l'épouse qui lui survit, et qui, en dépit de la trahison éventuelle de ses membres trop humains, ne cesse de lui consacrer toutes ses lumières, tous ses parfums, toutes ses dorures et tous ses chants.

L'Église loue le Christ par ses offices. Mais c'est sa joie qu'elle donne en spectacle au ciel et à la terre.

Toute la journée du jeudi ce fut une procession interrompue des Romains dans toutes les églises de leur ville. Il y avait foule partout. Nul n'aurait manqué à la tradition. Amour? Piété? Habitude? Qui pourrait dire dans quelle mesure les meilleurs sentiments se mêlaient aux moins purs dans cette bousculade émouvante? Et toutes les classes de la société, tous les âges de la vie pendant quelques heures s'y côtoyèrent. Je les vis surtout au Latran où j'étais retourné. L'immense basilique ne suffisait pas à les contenir. Et tout ce peuple pourtant ne semblait avoir d'autre fonction que d'y représenter la terre. Des étrangers s'y mêlaient. Et ce n'était pas un des moindres charmes de ce rassemblement qu'on y entendît parler tant de langues. Car on y entendait surtout parler les gens. On ne se recueille jamais beaucoup dans les églises de Rome; dans les basiliques peut-être moins qu'ailleurs. Elles ne sont pas faites pour qu'on y prie. C'est comme si elles avaient hérité des basiliques impériales, et qu'elles fussent comme elles des lieux où les gens se rencontrent. Du moins ne s'y rencontrent-ils qu'à l'occasion d'un événement pieux. C'est là toute la différence. Mais l'Église même peut-elle changer le cœur des hommes?...

L'Église à Rome, et si j'y insiste c'est que cela me paraît être en effet l'un de ses traits essentiels, n'exige donc du peuple que sa présence. Et lorsqu'à l'occasion de la semaine-sainte tout l'univers envoie à Rome ses délégations, il se conforme à l'usage de Rome. Il n'y a pas

place à ces heures d'affluence pour la simple piété. Sans doute elle se cache ailleurs. Mais ce temps ne lui est pas assigné. Pas plus qu'au pape la pratique de la pauvreté lorsqu'il s'agit pour lui de recevoir en audience fût-ce ses fonctionnaires. Ils doivent se présenter en habit devant lui; car il ne s'agit pas alors du prêtre qu'il est, mais du rôle qu'il est obligé de jouer. La vie ne se réduit pas à la vie de l'esprit; elle est aussi cette comédie à laquelle la vérité même doit consentir à se plier. J'ai idée qu'il doit falloir au pape une singulière puissance de foi pour surmonter certaines exigences de sa papauté. Être en proie, en tant qu'individu, au sentiment constant de son indignité, et, parce que l'on n'est pas uniquement ce personnage tendu plus qu'un autre à son propre néant, devoir exiger en même temps, en raison de la dignité qu'on assume et du pouvoir qu'on exerce, ces absurdes hommages parce que l'humanité convient que ce sont là des hommages, une telle contradiction est une de celles dont doit le plus souffrir le vicaire du Dieu des pauvres. Dans l'intime de son cœur un constant dédoublement doit s'opérer; et il souffre peut-être d'un sentiment voisin à celui de Jésus quand le tentateur lui proposait ses royaumes. Sous des apparences plus ridicules, les hommages, que le pape se doit d'exiger des hommes qui l'approchent, ressemblent à cette tentation de la grandeur. Elles pressent le pape à chaque instant de quitter la pauvreté pour les suivre. Et dans cette mesure il me semble que le Pontife suprême, s'il est vraiment un saint pontife, doit participer assez intimement à l'état du Dieu-Homme sur la montagne de la Tentation: il a la terre à ses pieds. Avec cette différence toutefois, que le pape doit vivre parmi ces simulacres. Et cette dualité risque toujours de retourner à cette involontaire duplicité qui est le propre fond de l'homme, où un cœur pontifical doit goûter une amertume inconnue. C'est sur un luxe inévitable qu'il faut que le pape soit crucifié. L'Église souffre

donc à Rome une étrange passion. Elle est l'Église de la gloire. Elle a besoin de l'hommage des foules. Mais elle vit dans ses prêtres, dans ses fidèles. A l'assemblée que leur destin commun constitue, ils dédient leurs gestes, leurs regards. L'Église, en quelque sorte, est obligée de « se prendre au sérieux ». Et rien plus que ces hommages ne risque de détourner les âmes de la piété, de la ferveur, de la vertu. Il peut leur sembler que ces gestes suffisent. Ils ne suffisent pas. Et, à chaque pas dans l'Église, le déchirement se révèle entre l'homme intérieur et ce membre qu'il est aussi d'un corps visible. Il s'agit en somme pour chacun de danser toute sa vie à Rome sur une corde raide en se portant à la fois à ses propres extrêmes. Un tel rôle oblige d'être au plus profond de soi — et dans une perpétuelle contradiction à ce profond soi-même...

Il n'est pas jusqu'aux marches du Saint-Escalier, sur lequel les foules, tous les vendredis de l'année, sont agglutinées comme des essaims d'abeilles, où l'on ne mesure encore à quel point la piété a passé dans les gestes — à quel point peut-être elle a passé du cœur... Ce jeudi saint j'en fus émerveillé. Paysannes et femmes du monde, enfants et vieillards, des jeunes gens par grappes montaient à genoux la vieille relique apportée, dit-on, de Palestine par sainte Hélène. Sauf aux plus simples la prière n'était pas ce qui semblait importer à ces gens. Ils montaient. Avec une lenteur extraordinaire. Et j'imagine qu'elle mesurait la lenteur des chapelets qu'ils déroulaient en même temps avec une tranquillité régulière. Ils montaient les uns derrière les autres. Arrêtés par ceux qui les précédaient, bousculés par ceux qui les suivaient. Gênés par tous. Ils accomplissaient leur rite. Toute dévotion à Rome tend au rite. Effet surnaturel du génie du décor que ce peuple porte partout. Mais si tout affleure ici à la surface d'eux-mêmes, y a-t-il de quoi s'en voiler la face? Il est beau que ce peuple consente avec une

telle gentillesse au simple transfert de sa nature. C'est un peuple d'enfants. Concret. Et qui met plus d'amour à toucher le revêtement de marbre dont ces marches sont recouvertes et que la tradition lui confie, qu'à visiter les malades, qu'à s'abîmer dans la prière. Il est là pour maintenir la tradition dans le souvenir du passé, le culte des saints, la dévotion aux reliques. A défaut d'âme il y met tout son corps. Et le long de cet escalier qu'il gravit sans broncher, il se traîne comme un ver. Je crois que le peuple entier y vient user le jeudi saint ses genoux. Et un tel attachement à l'objet vénéré me semble l'un des traits les plus touchants d'une ville à qui fut confié l'empire de la terre. Cet empire est à Rome. Rome lui est attachée. Et singulièrement à travers les êtres et les objets que la grâce a choisis. Elle a besoin de cette dévotion du corps à des formes visibles pour se donner. Et il lui plaît, en se donnant, de permettre à tous les siens de se mêler. Telle est la puissance de cette dévotion romaine, son charme. Et son incantation.

Mais je voudrais ici noter brièvement un souvenir qui m'est cher. Quand je fis pour la première fois le voyage de Rome, j'étais loin de soupçonner ce qu'il allait m'être donné dans un temps assez court de découvrir ; car si être chrétien consistait à croire en la divinité du Christ, pouvais-je penser d'y parvenir jamais, alors que je n'éprouvais même pas à l'égard de ce Christ le moindre intérêt humain ? Quant à sa présence dans l'Eucharistie, elle était exactement l'opposé de tout ce que j'étais capable de concevoir.

Arrivé devant la Scala Santa, voyant quel en était l'usage, je me mis cependant à genoux pour la gravir. Était-ce pour offrir à un ciel improbable le témoignage de ma bonne foi, qui avait envie de ne plus se reprocher son obstination dans l'incuriosité ? Y avait-il encore de l'orgueil dans ce geste humilié ? Du moins le faisais-je en priant Dieu, s'Il était, de me révéler son existence.

Le souvenir de cette étrange démarche ne s'est jamais plus effacé de mon cœur. Et je m'obstine à penser qu'un peu des clartés qui me furent accordées par la suite me vint peut-être de ce puéril effort...

Je terminai ce jeudi saint à Saint-Pierre. On m'avait recommandé de ne pas y manquer le lavement de l'autel. La foule était nombreuse, serrée. Après l'office je vis, par-dessus les épaules des voisins, des espèces de petits plumeaux s'agiter. Puis ce fut tout le défilé des chanoines gris, des chanoines blancs, le Chapitre entier suivi de toute une bande de jeunes gens et de petits garçons en robes violettes et en surplis, la maîtrise de la Sixtine et tous les enfants de chœur de la basilique. Chacun était armé de son petit plumeau, fait, me dit-on, de copeaux de bois, pour étendre sur l'autel papal les encens et les parfums préalablement répandus de plusieurs flacons renversés. Ce rite de brosseurs ecclésiastiques avait l'air à première vue abondamment ridicule. Mais quand j'eus compris qu'il s'agissait de commémorer le Christ au tombeau, et de faire en quelque sorte la symbolique toilette de son corps représenté par cet autel où seul le Suprême Pontife a le droit de consacrer, cette tradition romaine prit du coup un sens liturgique que j'étais loin de lui prêter. Au-dessus du tombeau de l'apôtre, autour du sépulcre, c'était comme un abrégé de toute la hiérarchie qui défilait. Il ne s'agissait plus pour Pierre d'être lavé par Jésus. Du fond de la terre, Pierre déléguait à ceux qui étaient issus de son autorité le soin de laver à leur tour la pierre réservée à son seul vicaire. Et sa tombe représentait assez la dignité pontificale pour que le Pontife lui-même n'eût pas besoin d'assister à cette cérémonie. Rarement j'ai songé, autant qu'à ce défilé de prêtres, affligés de tous les tics et de toutes les misères de notre commune humanité, au sens profond du choix de Jésus. Car enfin ce qui confère, à travers tout l'Évan-

gile, son véritable caractère à Pierre, c'est son triple reniement à l'instant où le monde se rue sur Celui que ses disciples ont déjà tous abandonné. Son triple reniement, il va tout à l'heure lui arracher des larmes ; mais il n'a tout de même pas pu s'empêcher de le faire, ce reniement prévu dont il était si sûr, quelques instants auparavant, de ne jamais pouvoir se rendre coupable.

Rien, pas même la trahison de Judas, ne rend à travers l'Évangile un son pareil, aussi profond, aussi humain. Et ce pauvre homme en qui s'incarnent toutes nos faiblesses, qui ne peut s'empêcher ni de dormir à l'Agonie, ni de trembler dans le prétoire, c'est lui que le Verbe choisit pour le représenter désormais sur la terre. Il lui confie son Église. On a beau dire que ce trait met dans un plein relief la miséricorde de Dieu. J'y vois surtout Dieu consentir au concours de notre plus pauvre chair ; et qu'il s'en remet précisément à notre faiblesse et à nos défaillances du soin de parler en son nom. La miséricorde de Dieu, on la connaît bien. Et sa patience. Et sa douleur. Elles sont partout. Mais cette fondation de l'Église sur celui qui s'y est repris à trois fois pour renier son ami, non ! il n'y a rien de pareil dans aucune page de l'Écriture. Car c'est toute notre lâcheté que Pierre assume. Et Dieu semble nous dire qu'Il l'aime dans son meilleur ami. Car enfin Jean ne l'a jamais trahi. Et pourtant ce n'est pas Jean qu'Il choisit.

On trouve une singulière consolation dans ce choix qui déjoue nos calculs. Il nous permet d'entrevoir que, dans son Église même, Dieu consent comme par son peuple à être bafoué. Jésus, ne pouvant plus souffrir dans son corps, s'en remet à son Épouse pour continuer malgré tout sa douleur rédemptrice ; et de le faire souffrir en souffrant pour lui. Il y souffre dans ses membres ; par eux. Il y souffre en quelque sorte par procuration. Car rien, si ce n'est le peuple qui l'a trahi, ne lui est aussi proche que son Église. Or ni de l'une ni de l'autre la

réalité ne se réduit à l'humanité de leurs membres ; et l'une et l'autre prolongent dans eux-mêmes la Passion que leurs membres leur infligent comme l'écho de Sa souffrance surhumaine. Sur le Calvaire la souffrance de Dieu a pris fin ; mais son drame n'est pas fini. Il continue dans sa race. On comprend à Rome qu'il doive se poursuivre aussi dans cette Église que ses propres membres crucifient.

Quand je vis dans Saint-Pierre le défilé de ces pauvres corps, tous plus ou moins ridicules, plus ou moins déformés, et qui s'acquittaient de leur fonction au milieu de l'indifférence et de la distraction, il me semblait voir, en dépit des faiblesses de ses passagers, de ses timoniers et de ses pauvres chefs, le vaisseau de l'Église qui s'avançait à travers temps. Ce n'est rien de bien sensationnel que ce voyage. Mais il dure. Et puis, ce n'est pas ce voyage qui importe. C'est le démenti infligé à Dieu par chacun de ceux qui le font. Et cette reprise aussitôt ; et cette douleur d'avoir trahi ; et ce ferme propos qui ne durera pas mais qu'on a pris pourtant à la lumière de l'espérance. C'est toute cette tourbe de misères répétées, de chutes et de défaillances, puis d'élan d'amour et de supplications, c'est tout cela qui compte aux yeux de Celui qui sait de quoi nous sommes faits. Ce qui nous importe dans l'Église, c'est donc vraiment de connaître qu'elle est fondée sur le triple aveu de la faiblesse du prince des Apôtres ; et qu'elle ne continue de se composer qu'avec les aveux de la nôtre. Oui ! Il faut que nous éprouvions ici, jusqu'au fond de nous-mêmes, cette part que nous prenons par nos défaillances à une vocation de gloire qui n'est pas faite pour la terre.

A Rome, c'est, à travers l'Église militante, la triomphante à chaque instant qui se laisse apercevoir. Et, dans la basilique splendide faite pour la glorification des saints dans la lumière de l'Esprit, il n'est pas jusqu'à cette procession un peu dérisoire du soir du jeudi saint qui ne laisse

entrevoir la transfiguration de la mort et de la dérision.

Ne nous pressons donc pas d'atteindre déjà à la cime de ce dimanche de Pâques, où, ici même, l'univers entier célèbre la Résurrection. Autour de l'autel pontifical réduit à sa plus simple pierre, traînons encore quelques instants...

Je ne sais si cela a été souvent noté, mais il se passe, autour des bases des quatre colonnes cannelées du baldaquin des événements bien étranges! Ils devraient être voilés aujourd'hui comme tout ce qui a figure humaine. Ils ne le sont pas. Et si on tourne selon la bonne direction, voici ce qu'avec stupeur on aperçoit :

On s'aperçoit que les énormes blasons d'Urbain VIII, sur lesquels trois abeilles butinent, sont des ventres féminins. Mais on en douterait encore si, après qu'au-dessus de chaque écusson une figure de femme nous ait proposé toutes les expressions d'une douleur de plus en plus aiguë, puis de l'apaisement et de la joie, un poupon soudain, au pilier de droite, ne substituait, au-dessus d'un ventre dégonflé, à ces masques successifs son visage épanoui. Une telle glorification de la vie dans un tel lieu, bien que sous une forme aussi peu liturgique, est d'un symbolisme digne de cette cathédrale de la Contre-Réforme. Par delà toute hypocrisie le plus haut mystère de la nature se trouve exalté auprès du mystère de la divinité. Et ainsi, au pied même de l'autel du Saint-Père, ne cesse de retentir la glorification de la souffrance par qui la création se poursuit. Comme si l'Église voulait nous faire entendre, ici même, que c'est de nos entrailles de faiblesse que Dieu aime à recevoir nos prières. Et nous entrevoyons par là quel consentement cela signifie aussi à la douleur de tout son corps mystique.

Au milieu de la nuit du jeudi au vendredi-saint je descendis pour l'heure d'adoration dans la petite chapelle de mes tertiaires allemands. Il faisait froid. Je songeais

à Pierre, se chauffant. Moi aussi j'étais prêt à trahir. Si je ne m'étais éveillé sans raison, j'étais comme lui décidé à dormir. Enfin quand j'arrivai, un jeune Allemand se trouvait déjà là. Et nous étions côte à côte deux âmes éloignées, unies dans la même prière. Jamais je n'ai songé à aimer Dieu dans toutes ses nations comme au pied de ces autels où chaque jour j'ai vu défiler comme un résumé du monde. Non! jamais je n'ai appris, comme ici, à connaître, par delà les accidents qui les séparent, que tous les hommes sont pareils — qu'ils ont mêmes besoins, mêmes amours.

Nous étions donc là, silencieux, recueillis. Et c'était aussi une veille de Rome, cette veille en commun d'un chrétien venu du pays où l'Église est martyre et d'un Juif appelé à l'Église du fond du peuple qui la renie...

J'ai tellement fini par identifier la messe avec la communion que, le lendemain matin, sachant qu'il n'y avait pas de communion possible, je ne m'avisai pas, je ne me souvins même pas qu'il y eût néanmoins des messes dans les églises. Avec cette effrayante promptitude que les choses les plus chères mettent à me quitter, tout avait disparu de ma mémoire. C'est par hasard que j'échouai dans une église anglaise à l'heure où l'office allait commencer. La cérémonie cette fois fut sans pompe et sans éclat. Une simple lecture des oraisons admirables et si vite oubliées.

Il me plaisait aussi que dans cette chapelle on prétendit garder l'une des têtes de saint Jean. Et que ce fût la bonne, peu m'importait. J'aimais jusqu'à ce doute dans le transfert à Rome de toute l'histoire orientale. N'est-ce pas d'ailleurs sur ce même emplacement qu'une église était jadis consacrée à saint Denys, évêque et martyr parisien? Une fois de plus j'étais dans un de ces centres romains où tous les temps sont venus aboutir. Mais aujourd'hui il ne s'agissait pas des mérites du temps.

J'étais là pour voir se conclure, à travers des mains d'homme, la commémoration de la Passion.

Par aucun détail on ne se fût douté que l'on était à Rome. Portant dans mon cœur le souvenir du Calvaire, rien n'eût pu me toucher tant que cet anonymat. Il s'agissait à peine de liturgie ; il ne s'agissait pas de pittoresque ; l'office se déroulait dans un lieu idéal, où l'on n'avait plus à songer qu'à l'exhaussement de tous les hommes.

L'après-midi j'allai à Santa-Croce. C'est dans cette basilique que sont conservées les plus précieuses de toutes les reliques : celles du Christ sur la croix. C'est en face de tels objets que je sens du fond de mon passé remonter toutes mes dispositions au refus. Et pourtant, si l'on a foi en l'Évangile, comment ne pas penser que les amis de Jésus, dès sa Résurrection, durent éprouver un immense désir de mettre à l'abri tout ce qu'avait touché ce corps en qui ils avaient fini par reconnaître le corps de Dieu ? Puis, que ces objets aient été retrouvés, que leur authenticité ait été confirmée par des miracles, quelle difficulté encore pour un chrétien à admettre cela ? Ce sont les suites d'une histoire bien plus étrange.

C'est donc avec ce qui reste ici du bois de cette croix qu'un cardinal devait bénir la foule. Mais bientôt la procession s'accompagna de tels cantiques qu'il n'y avait plus moyen de trouver aucun chemin vers l'émotion. « *Evviva la croce. La croce evviva!*... » Telle était la ritournelle absurde que de très vieux messieurs préféreraient sans conviction. Et cela vous avait un petit air si usé, si sordide, qu'il devenait impossible de se figurer qu'on fût en présence d'un morceau du gibet de la Rédemption.

Ce qui subsiste à Rome de la tragédie du Golgotha, c'est donc cette dérision-là. Comme si, ayant une fois pour toutes rempli leur rôle, ces objets en fussent à jamais séparés, et qu'à l'opposé des lieux dont la vertu

survit aux événements qui s'y passèrent, la leur fût morte avec eux. J'étais en face d'eux, ils ne me disaient rien. Ils m'eussent jeté dans l'incrédulité si je ne doutais encore plus de moi que des apparences de la terre. J'accepte donc qu'ils soient — mais c'est sans aucune émotion.

Et pourtant... voici un morceau de bois sur lequel est inscrit en caractères de son temps le nom du Nazaréen. Pourquoi ne serait-ce pas l'authentique pancarte attachée par Pilate au bois de la croix? Et ce clou, dont on nous dit qu'il a pénétré la chair du Christ. Et ce doigt qui serait celui enfoncé par Thomas dans la plaie du côté. Que ces reliques soient certaines, qui l'oserait affirmer? Mais elles représentent à coup sûr une vénération de plus de 1.500 ans. Et de cela du moins il n'y a pas moyen de douter : de ces quinze siècles de prières, par lesquels Jérusalem s'est glissée dans Rome et l'a vivifiée. Ne cherchons donc pas ici l'exacte image de la Passion ; mais ce qu'elle est devenue pour nous dans ce lieu que l'Église lui a consacré.

Où est la croix? Où sont les corps des apôtres? Leur souvenir est ici. Voilà ce qui importe. Et il fallait qu'il y fût transféré pour que le corps mystique s'y développât.

Voici donc derrière nous toute la théorie des générations. Elle se déroule à travers temps. Il ne s'agit plus de crédulité à présent. Mais de ce corps que nous sommes, de cette église qu'ensemble nous constituons.

Il s'agit de songer à nous maintenant. A propos de ces objets précis offerts à notre méditation. Et, s'ils ne sont qu'un simulacre, l'amour qui les a entourés leur a conféré une mystique authenticité dont nul ne peut nous prouver qu'elle n'est pas aussi une authenticité historique. Dieu n'est pas si mort — Il est trop présent pour que notre croyance aux objets qu'Il a touchés dépende de nos incertitudes. La coïncidence de la foi et des choses auxquelles il importe de l'appliquer, c'est

une coïncidence intime que l'amour vérifie. Il n'y aura jamais assez de documents ni si précis, qu'ils puissent emporter jamais notre conviction d'incrédules ; il n'y aura jamais aucun titre sur terre pour en venir à bout si, dans le secret de notre cœur, nous ne faisons effort pour nous confondre à la fidélité de la tradition. Il faut être assez simple à Santa-Croce pour joindre ses cantiques à ces cantiques sans beauté, car la beauté ici n'a pas de part. Nous sommes en pleine abjection : celle du Christ ; et c'est une espèce de grand chemin de croix que les siècles nous convient à y faire, pour en transmettre à notre tour le souvenir. C'est à cela qu'il faut consentir à Sainte-Croix le jour de la procession de la Croix ; il faut y déchiffrer le prototype de tous les calvaires qui se déroulent dans toutes les chapelles du monde ; une espèce d'ascension en commun dans la nuit des sens, dans le silence absolu de la foi. Et les refrains ridicules ne semblent plus alors qu'un terne accompagnement soulignant un peu plus la vanité de nos pensées, dans l'abandon de toutes nos puissances à ce grand corps qui nous emporte.

Mais c'est le samedi-saint que j'entrevis avec le plus d'éclat le caractère particulier de la semaine-sainte à Rome.

La station ce jour-là est encore au Latran, dans la cathédrale de l'univers. C'est ici que les premiers papes ont vécu. Ici que l'Église est entrée, par la faveur de Constantin, dans sa vie publique. Et, s'il ne reste rien de la basilique primitive, le baptistère voisin par contre demeure encore presque intact. Son histoire se confond avec celle de l'Église. Et l'archéologie nous renseigne là-dessus avec précision. Elle a fait surgir du sol le pavement d'une maison romaine.

Avec plus de certitude encore qu'à Saint-Pierre nous pouvons donc y assister à l'exhumation de Rome pour

une vie nouvelle ; rien ne s'en est perdu à travers seize siècles de misère et de gloire, d'héroïsme et de trahison.

Il ne s'agissait pourtant pas du baptistère quand j'arrivai au Latran. Il était très tôt, mais la bénédiction du feu était déjà terminée. Et peu m'importait d'apprendre quel avait pu être le déploiement de sa grande procession à travers la nef immense, au milieu des chants du peuple chrétien exprimant son exultation. C'est qu'en effet toute la terre nous est remise avec ce feu qui avait disparu dans la nuit de la Passion et qui, en renaissant, figure le Paraclet annoncé. C'est la troisième personne de la Trinité que l'Église célèbre à travers lui.

Que fut cette cérémonie ? Je n'essaie pas de me l'imaginer, tant celle que de mes yeux je découvris en arrivant dépassait de loin toutes les pensées que j'avais pu m'en faire.

C'est par curiosité, pour assister aux ordinations, que j'étais venu de si bon matin. Je ne voulais pas manquer ce spectacle. Si magnifique qu'il pût être, je croyais encore que ce ne serait qu'un spectacle.

Les récitants avaient donc commencé la lecture des Prophéties. L'Ancien Testament se trouvait cité en témoin, à la barre. Il prenait corps sur les lèvres de ceux qui lui prêtaient leur voix. Et ce qu'il apportait, c'étaient ses anticipations sur le Christ ressuscité. Mais je ne l'entendis pas d'abord. Je ne voyais là, en face de moi, couvrant l'immense mur du chœur, côte à côte sur les longues rangées de bancs superposés, que ces quelques centaines de jeunes postulants uniformément vêtus de blanc, mais chacun si différent de son voisin, qu'il me semblait, à travers eux, assister à l'immobile revue de toutes les races humaines rassemblées dans un lieu qui devenait à la fois le plus large et le plus exigü ; c'était l'unité de la terre et sa diversité prodigieuse qui semblaient s'y offrir au regard d'un même coup. Je n'avais pas pensé à cela. Je n'avais pas rêvé d'une féerie pareille. Mais de voir, là,

attendant le moment qui va venir les prendre pour les consacrer ensemble, ces têtes de Chinois et d'Anglais, d'Italiens et de Malais et ces Africains et ces Slaves et ces Allemands et ces Français, je comprenais que je touchais enfin à la source de la mission de Rome. Et c'était autrement émouvant ce spectacle, que toute musique et toute liturgie. C'en était le motif et l'effet, car ils n'étaient tous réunis que pour recevoir, des mains du Cardinal, ce qui leur était indispensable pour répandre à travers leurs peuples la Parole identique. J'assistais enfin à cette convocation de toute la terre. Et c'était devant moi comme une naissance qui s'accomplissait.

Lorsque les prophéties furent terminées, avant que ne commençassent les ordinations, un nouveau cortège pourtant se forma. Rien ne se fait à Rome par personne isolée. Mais cette fois il ne s'agissait plus d'un cortège gratuit ; ni du prototype d'aucune procession. Des enfants de chœur au prince de l'Église, par ces lévites inégalement ordonnés et qui figuraient toutes les nations, il semblait que l'Église entière se déplaçât d'un même mouvement, pour la bénédiction de ces Fonts baptismaux qui ont assisté au déroulement de toute l'histoire.

Comment décrire cette magnificence, cette simplicité. Le lent défilé qui chantait, en s'en allant, je ne sais quelle supplication mélodieuse, allait dérouler en revenant la mélopée indéfinie des litanies des saints.

Ce fut donc d'abord une descente souterraine à travers les galeries couvertes ; comme un engouffrement de toute l'Église vivante dans la ténèbre avant l'irruption dans le Baptistère, autour de la vasque entourée de fleurs où furent plongés les premiers chrétiens. Mais ce qui conférerait à cette cérémonie sa beauté singulière, c'était la rencontre, réservée à cet instant que nous vivions, de la terre tout entière et de toute l'étendue du temps — la présence de ces futurs prêtres autour du cœur plein de douceur qui est le centre mouvant de la chrétienté. Car,

en somme, c'est de cette eau que tous les baptistères du monde sont pleins. C'est par la grâce de cette eau-ci que la grâce descendra dans les eaux que ces prêtres un jour pourront bénir. C'est par la grâce de l'Esprit reçu ici, que l'Esprit par eux se répandra sur d'autres têtes. Et tout, dans cette cérémonie, avait la simplicité des choses naturelles. Nous retrouvions notre origine, notre intégrale harmonie. Autour de cette eau où le Cardinal plongeait son bras, nous étions là, délégués du monde, pour assister au baptême des baptêmes, à ce rappel du premier baptême de Judée. Et le cierge allumé, symbole de l'Esprit, s'enfonçait dans l'eau pour lui communiquer son ardeur et sa vie. Partout, et constamment, les cérémonies de l'Église révèlent ses propres racines dans la terre, et cet attachement qu'elle entend reconnaître, maintenir et proclamer, au terreau auquel nous ne cessons pas d'appartenir. Mais, en ce moment précis de la bénédiction de l'eau par le vicaire du Suprême Pontife dans le premier baptistère de l'univers chrétien, il y avait plus que l'aveu habituel, l'investiture de toutes les choses de la terre pour affirmer la subordination de la terre à tous les besoins de l'Esprit. En présence de ces prochains pasteurs, c'était la consécration des éléments matériels à la grandeur de l'homme appelé par Dieu à être Dieu. Et toute la convocation tenait entre ce petit peu d'eau et ces quelques paroles. Oui! vraiment, aux yeux de qui prenait la peine de regarder, c'était d'une simplicité solennelle. Toute l'étendue du monde, toute l'étendue du temps se trouvaient rassemblées dans cet étroit espace, pour que se renouvelât la tradition d'une vérité fondée sur le monde visible et à qui ce monde pourtant ne suffit pas. Nous assistions en quelque sorte à l'insertion de l'éternité dans ce qu'il y a de plus éphémère et de plus périssable : par un bout de cire et un bras d'homme au cœur d'une eau couronnée de quelques fleurs des champs.

Après la bénédiction le cortège se reforma. Les fonts étaient bénis. On pouvait faire un retour non pas triomphal encore, mais impatient, vers ces lieux où allaient se succéder tout à l'heure les ordinations. Pour participer du double caractère de la liturgie de ce samedi saint, le cortège se fit donc suppliant et joyeux. A travers l'immense parvis il se rendit à la basilique. Et sous le jeune soleil ce fut comme un cortège de baptisés invoquant la protection de tous les saints.

Il y avait dans l'air comme une promesse éparse de fraîcheur, de vie et de délivrance. Une fois de plus, mais c'était maintenant sous le soleil de Rome, tout l'univers semblait se déployer pour recevoir la lumière du printemps romain. Et une telle intimité s'établissait avec cette nature où le monde avait commencé de fleurir, qu'on sentait, qu'il n'y avait pas moyen de ne pas sentir, que vraiment le Christ avait entendu en mourant là-bas revivre ici pour faire s'en écouler la source de ses grâces. Que c'était vraiment ici que son Corps désormais devait venir chercher sa vie.

Ce fut la plus belle des processions de Rome. Elle avait l'air de célébrer ce mariage du ciel et de la terre, auquel nous venions d'assister et qui, par l'ordination de toutes les races du monde, allait se continuer tout à l'heure. Mais pour l'instant la supplication se prolongeait : toute l'histoire, tous les martyrs et tous les confesseurs accompagnaient de leur invisible présence ces hommes qui n'avaient plus d'autre raison d'être, ni d'autre raison d'être ici, que cette volonté de permettre au corps chrétien de se prolonger. C'était l'invisible identité de ces personnages si divers qui donnait à leur procession un peu de sa beauté, car ils affirmaient par leur simple présence leur propre négation. Oui ! C'était le cortège de mariage d'âmes qui se rendaient joyeusement à leurs bûchers. Il y avait entre tous ces jeunes gens l'implicite entente d'un même désir et d'un sort com-

mun. De sorte que cet allègre cortège était aussi un cortège funèbre. C'était pour beaucoup la dernière promenade avant le total abandon. Tout se mêlait dans cette procession étrange et merveilleuse qui semblait n'avoir sanctifié les naissances que pour célébrer le renoncement à la vie. Entre le baptistère et la basilique, la jeune foi de l'Église, sa souffrance et sa prochaine gloire se promenaient ensemble sous le soleil. En l'absence de l'Hostie, c'était une procession très solennelle, car le temps et l'espace y participaient dans l'invisible réalité de tous les sacrements. C'était un cortège de sacrifice, d'oblation.

Aussi, lorsque, toute réabsorbée par la basilique, elle se déploya devant la grande Confession, afin qu'au-dessus d'elle le chef de saint Pierre et celui de saint Paul fussent découverts et lui donnassent une espèce de bénédiction consécatoire, il y eut dans le muet dialogue des deux fondateurs de l'Église et de toutes ces nations prosternées devant eux et qui en prenaient la suite, une émotion qui s'éleva jusqu'aux silences les plus sublimes. Après quoi toute cette masse d'hommes se réengouffra dans le chœur, mais pour s'étendre d'abord, les uns auprès des autres, tous à présent confondus comme les vagues immobiles d'un lac de blancheur, en un symbolique anéantissement devant le gardien des pouvoirs de l'Église. Et l'immense imploration muette remplit alors la basilique.

Puis la messe commença. Et, par de successives victoires sur la diversité de toute la nature, l'engendrement de l'Église se réalisa sous nos yeux...

Il est certain qu'après de telles magnificences, les « splendeurs » de Saint-Ignace n'avaient plus de quoi beaucoup impressionner. Son *Gloria* du samedi-saint est bien connu. Mais il ne mérite plus son ancienne renommée.

Je reviendrai devant le corps de saint Ignace. L'Église s'est trop incarnée dans cet homme, il s'est trop immolé à l'Église pour qu'on puisse ne pas l'interroger, quand

on essaie de saisir l'esprit de Rome à travers ce que les siècles y ont laissé.

Ce samedi saint, j'avoue que je ne me rendis à Saint-Ignace que dans l'espoir d'un divertissement agréable. On m'avait dit que l'immense voile violet qui, pendant le temps de la Passion, couvre le mur du fond, devait s'effondrer au chant du *Gloria* ; et, en même temps que les cloches se seraient remises à sonner, sur tous les candélabres tous les cierges et toutes les lumières se seraient allumées d'un seul coup. Rien de tout ce beau jeu ne se produisit. On tira bourgeoisement le rideau qui découvrit peu à peu une gloire qu'on se mit ensuite en devoir d'éclairer. Ce fut une toute petite surprise mondaine. Et peut-être l'esprit romain s'y montre-t-il à nu ; mais cela ne me renseignait pas sur Rome. C'était tout au plus une parodie de sa magnificence.

Les organisateurs de ces sortes de spectacles n'ont pas pris leur parti encore de ce que le monde soit perdu. Jusqu'au dernier moment, par des moyens proportionnés à ce qu'il peut comprendre, ils s'efforcent à le sauver malgré lui.

C'est dans ce sens que la Société de Jésus entend toujours agir. Ailleurs ses Pères s'occuperont des ouvriers. Ils leur parleront leur langage. Ailleurs encore ils iront convertir les païens et ils mourront pour les sauver. A Saint-Ignace leur tâche est moins facile. Il s'agit là de guérir un monde qui, dans l'ensemble, est incurable. Je suis loin de me moquer de ces revues qu'on lui donne. Depuis que j'ai passé par Rome je me dis aussi qu'il faut tout mettre en œuvre pour sauver les âmes quelles qu'elles soient. Et l'intérêt que portent les Jésuites à ces gens est un aspect de l'amour qu'ils ont pour l'humanité tout entière. Ils nous répètent sur tous les tons que tous les moyens sont bons pour secourir tous les hommes. C'est du côté de la rue qu'ils regardent. On n'insiste pas assez sur ce trait de leur dévouement. Et pourtant le style

de leurs églises à Rome est bien clair à cet égard. A la différence des façades du moyen âge, qui suggéraient un embrasement général, une ronde des créatures et de Dieu, les leurs sont faites pour la place. A peine les statues qui les surmontent ont-elles le dos dégrossi. Et cela ne signifie pas que l'on ne pense pas au tabernacle. On ne pense qu'à lui. Mais on ne croit pas pouvoir en augmenter la gloire sans le concours de ceux qui sont restés dehors. Et l'activité des Jésuites se déploie dans ces tentatives sans espoir. On donnera donc aux riches des temples capables de les persuader qu'ils y sont encore presque comme chez eux. Et il suffit en effet de quelques âmes pêchées par ces moyens pour justifier d'avoir, dans de telles conditions, jeté des filets dans ce terrible milieu. Et le danger est grand. C'est celui de trop de complaisance. Mais il est vrai, ces gens aussi ont besoin que l'on s'occupe d'eux. Et comment s'en faire entendre sans avoir l'air de jouer leur jeu ?

J'aurais aimé recevoir la communion pascale, durant la messe nocturne, chez les Russes. Cette messe, précédée de longues prières, était à peine commencée à deux heures du matin ; et il allait falloir se lever tôt pour l'office à Saint-Pierre, pour avoir surtout une place favorable d'où je pusse vérifier l'inexactitude des jugements de Taine. Je partis donc sitôt après l'Évangile. On l'avait lu successivement en hébreu, en grec, en latin, en russe et en italien. Et cette transmission du même texte d'un prêtre à un autre m'avait semblé elle aussi venir du fond des temps dans ce monde oriental. J'étais ému d'avoir pu assister au vol de ces mots anciens sur les ailes de langues si diverses. Mais ce qui m'avait le plus touché, ç'avait été de pouvoir donner, moi aussi, un baiser à cet évêque d'une Église martyre qui, à demi morte depuis le schisme, se traînait à présent en pleine Passion. Nous avions donc ce soir-là l'Église souffrante parmi nous. Et

la tradition du baiser que l'assistance vient échanger avec l'évêque me parut d'autant plus pleine de sens et de beauté. C'était le signe d'un rite plus solennel et plus familier que le nôtre, où la communion humaine est peut-être plus manifestement signifiée. Et dans une simplicité évangélique qui nous est inconnue. Cela n'empêcha pas le déploiement somptueux et des gestes et des chants et des lumières et des signes de croix avec des chandeliers fleuris. Mais, par derrière ce déploiement inaccoutumé de baisers et de prosternations, il me sembla entrevoir un peuple à peine diversifié, agglutiné plutôt dans une immense communion de douleur et d'amour et qui donnait une note inconnue à l'univers chrétien. C'était à peu près le contraire de l'impression que je devais avoir à la grand'messe papale de Saint-Pierre. Là tout était enchaîné aux strictes limites de définitions claires, de fortes disciplines et de lucidité. Et c'était singulier de pouvoir ainsi, dans Rome même, et dans la même Église, au cours de quelques heures, passer de l'extrême confusion du monde slave au souci d'une raison qui règle le mystère même avec minutie. D'un côté toute la ferveur de supplications mêlées et d'actions de grâces. De l'autre une sécheresse, au moins apparente, une rigoureuse ponctualité. Car dans cette extraordinaire pompe de Saint-Pierre livré à la liturgie de Pâques, c'est l'économie des moyens employés qui me frappa d'abord. Après la luxuriante prodigalité de l'Orient, la tenue un peu avare, sobre du moins, d'une Église qui a pris forme dans le moule de ceux à qui la terre fut confiée.

On reproche généralement aux offices de Saint-Pierre d'être bruyants, de manquer de piété. Et il est vrai, quand le Pape entra, ce fut une vocifération générale, des bras agités, des mouchoirs, des chapeaux. Il était difficile de rêver un plus parfait contraste avec le drame hiératique et familial auquel il m'avait été donné de prendre part dans la nuit. Je me rappelais surtout le tragique

retour de la procession sacerdotale, quand, étincelante de ses chapes et de ses bannières d'or, elle avait surgi du sombre jardin qui figurait Gethsémani et qu'elle était rentrée dans son église. L'évêque couronné, au milieu de ses acolytes, semblait remonter comme du fond d'un puits par la porte à deux battants ouverte au large sur la ténèbre où l'on voyait les branches de quelques arbres se balancer. L'agitation des êtres dans Saint-Pierre était certes moins solennelle que celle de ce jardin d'où surgissait le cortège somptueux et sauvage de ces tristes chanteurs. Il faut bien l'avouer : le spectacle de Saint-Pierre était saisissant. Mais c'était un spectacle. L'immensité du vaisseau, la foule énorme, la diversité des costumes, la profusion de la lumière, c'était de ferveur que cela manquait surtout. Je ne préjuge pas des merveilles qui pouvaient se passer dans le mystère de quelques âmes, de ce vieux capucin par exemple, que les gambades d'une petite fille qui lui tirait sa grande barbe blanche, et qui lui sautait sur les genoux, ne réussissaient pas à faire sortir derrière moi de son oraison souriante. C'est l'impression d'ensemble que je veux dire. Celle que donnait cette assemblée où les plus pieuses personnes avaient apporté des journaux ou des livres pour tromper l'ennui d'une trop longue attente. Et, certes! qu'on fût dans une église — la seconde de la chrétienté — cela ne venait à l'esprit de personne. On attendait le Pape. On n'était venu que pour cela. C'est que Saint-Pierre est doué de toute autre vertu que celle d'engendrer la piété; et ces vertus se trouvaient refoulées derrière ce qu'une trop vaste foule engendre toujours dans une lumière trop crue : une distraction générale. Il faut en prendre son parti : à moins d'être dirigée, une foule va toujours au plus facile et au pire d'elle-même. Mais, lorsque le pape parut, ses puissances d'enthousiasme se déchaînèrent. Que pouvait-on en attendre de plus? Et Jésus même en reçut-il autre chose?

Il faut l'aveuglement des hommes d'aujourd'hui pour croire qu'une foule peut longtemps obéir à la vertu. C'est déjà bien beau qu'elle y consente par instant. Cette fois, en présence du Saint-Père, c'est à son délire qu'elle se trouvait en proie. Et pourquoi se serait-on scandalisé de ce que ce fût avec tant de bruit ? Ne s'agissait-il pas d'un spectacle très rare ? Et je ne dis pas que la possession d'un grand pays fût favorable à la papauté. Mais enfin il faut bien reconnaître que de l'en avoir privé nous a rendu ce Père bien lointain. C'est l'évêque de Rome. Son caractère paternel s'est estompé depuis que Rome ne lui appartient plus. Et sa paternité ne s'affirme encore un peu que dans ces rencontres qu'il a quelquefois avec son peuple dans les étroites limites de son petit État. C'est un chef lointain et un peu dérisoire. Comment ne se réjouirait-on pas bruyamment quand on le voit apparaître, assis sur sa sedia et s'avancer en bénissant ? Mais ce n'est plus au Père que l'on songe. Ferait-on tant de bruit pour un Père ? A force d'être exilé, réduit à l'impuissance, il n'est plus pour nous qu'un symbole à présent. Et quelle joie en effet quand on s'aperçoit que ce symbole est vivant.

C'est là le côté fâcheux d'une dépossession par ailleurs si favorable à sa vocation spirituelle. Car s'il n'a plus la tentation de la puissance, sa paternité a perdu du même coup de son rayonnement. Et son dépouillement emporte à présent toutes ses conséquences. Ne dépendant plus du chef d'aucun territoire, l'Église va devoir désormais peut-être renoncer à faire elle aussi figure dans le monde. Il va lui falloir peut-être rentrer dans l'ombre comme avant la conversion de Constantin. Peut-être l'apostasie de l'Europe n'a-t-elle pas d'autre sens...

Quoi qu'il en soit, la difficulté de parvenir jusqu'au Pape signifie déjà que le Pape, qui n'est plus ce Père des premiers chrétiens, qui faisait avec eux des processions de pénitence et d'actions de grâces, n'est plus non plus

le souverain qui donne l'occasion de s'exercer à toutes les facultés des hommes. Il est une voix qu'on entend, un murmure sur la terre. Sans cesse menacé comme Jésus de l'abandon de tous les siens. Une voix qui n'a presque plus qu'à prier maintenant. Déjà captif malgré les honneurs qu'on lui rend.

Le tumulte qui éclate, quand, encore prisonnier sur sa sedia, il apparaît dans la grande nef de sa basilique, exprime assez bien ce qu'il y a d'extraordinaire à voir ce captif en quasi-liberté. Et quand je regardais son douloureux visage, il me semblait en effet que je ne voyais pas tant un chef s'avancer, ni un Père, qu'un berger et qui, ne disposant plus que de ses larmes, eût souffert de sentir autour de lui son troupeau dispersé. C'était une âme sans corps. Et je le regardais figé dans sa blancheur. Le contraire du figurant que Taine dénonçait. Immobile, dépossédé, il était comme un fantôme qu'eût habité l'Esprit. Triste ; bouleversé jusqu'au fond de son cœur ; un peu étonné aussi de tant d'acclamations dont la vivacité même le forçait à mesurer son éloignement des siens. Et cette impression augmentait du fait de la terrible maladie dont il venait à peine de se remettre. Oui ! Tout concourait à rendre plus lointaine cette majesté prisonnière : son âge, sa faiblesse, et partout autour de lui la persécution déchaînée.

Il y avait comme de l'ironie dans l'éclat de la joie de cette foule assemblée pour le voir, et de lui-même qui semblait n'être sorti de la tombe que pour célébrer cette tradition. La vertu symbolique de la Papauté se trouvait attachée à son visage. Et il n'y avait pas moyen, fût-ce pour les plus distraits, de s'y tromper. Cet homme que l'on promenait parmi nous, que l'on menait jusqu'à son trône blanc, là-bas, au fond du chœur, et à qui, tout à l'heure, tous les cardinaux allaient baiser la main, c'était l'image même de la douleur humaine. Et le destin de toute la terre semblait peser sur ces épaules. Mais,

à l'immense angoisse qu'il répandait, s'ajoutait l'extraordinaire impression d'une volonté qui eût refusé une mort trop facile. Il y avait en lui à la fois un total abandon et un refus têtu. Il était le reflet de son Église crucifiée.

Alors, entre l'inconsciente et joyeuse frénésie de la foule, et la retenue obstinée de cet homme qui semblait avoir mesuré la douleur, le poignant dialogue se poursuivait, tellement qu'on se fût cru en présence de l'esprit vigilant à qui toute la ténèbre s'est révélée, et d'une masse absolument opaque de corps aveuglés. La foule, le bruit, tout le déploiement des uniformes et des chamarrures disparaissait derrière cette apparition d'une majesté si simple mais d'un silence effrayant. C'était ce silence que tant de bruit mettait en plein relief, en pleine lumière. Le silence d'un homme réduit à n'être plus qu'une muette imploration. Et sans doute est-il le chef de quatre cent millions d'âmes. Mais ce sont à chaque instant quatre cent millions d'âmes prêtes à le trahir. Et c'est cela que ce chef avait l'air de nous dire.

Il passa ainsi, emporté par sa procession, lentement, au-dessus de la terre, comme arraché au vertige de sa mystérieuse agonie. Il était le voyant de l'Église en proie aux hommes. Une fois assis sur son trône, tout au fond de l'immense basilique, au milieu de son clergé et des diplomates, qui étaient là un peu comme ses géôliers inconscients, il disparut, il s'effaça, ne laissant plus éclater que la joie de l'épouse du Christ.

Mais c'est la puissance du passé, qui m'apparut surtout à travers ces uniformes venus nous parler de la Renaissance, et ces bures si diverses par qui défilaient les siècles devant nous.

Les spectacles de Saint-Pierre se renouvellent indéfiniment. C'est comme si ce grand vaisseau paré de marbre ressemblait plus à un écran sur qui les intentions de l'Église se profilent, qu'à un temple où Dieu est glorifié dans sa simplicité. Il l'est dans l'infinie variété des aspects

qu'il assume. Les jours de canonisation par exemple, avec l'humanité vivante le futur est convoqué. Et c'est pour l'extension à la terre entière d'un modèle que l'Église propose à la terre désormais d'invoquer, d'imiter. Il est émouvant de penser que c'est à des hommes, aussi misérables que nous, qu'est remis le soin de juger des dons d'humilité, de pureté et d'amour dans telle âme favorisée. Cette consécration de la lumière par les bouches d'ombre que nous sommes appelle l'attention, d'une façon très vive, sur la profonde division dont tout chrétien est déchiré. A ces jours solennels c'est la faiblesse humaine, gonflée au cours de la vie de sa fausse force, qui rend hommage à cette force d'une faiblesse dont Dieu s'est emparé. Et il est impossible alors de ne pas éprouver une fois de plus le drame de l'Église. A demi occupée par les soucis du monde, elle ne lâche jamais cette corde que, pour sauver le monde, le ciel lui jette et lui confie. Dans ces jours-là, on comprend que l'Église est pareille à un naufragé au milieu de la tempête. La vue d'un bout du ciel lui suffit. Elle le garde du désespoir.

Oui! l'Église est un corps. Et ceux qui la composent l'alourdissent en vain. C'est malgré eux qu'elle reconnaît la vertu surhumaine. C'est par leur bouche qu'elle la proclame. Et il est beau, les jours de canonisation, de voir ainsi l'Église surmonter la misère trop humaine pour s'ouvrir, en dépit de ses membres, au souffle tout-puissant de l'Esprit qui consent à s'exprimer par elle. Il n'y a rien de plus haut que ces cérémonies où le ciel glorifie les plus humiliés de ses enfants ; et ce sont les vertus cachées qui se révèlent dans l'incroyable puissance de leur expansion, par ceux-mêmes qui ne leur donnent que trop de démentis. C'est, pour quelques instants, dans le grand vaisseau de Saint-Pierre, la tangible révélation d'une vérité sur qui, d'habitude, pèsent les apparences.

Mais, dans ce jour de Pâques, il ne s'agissait pas d'une telle glorification de l'Esprit par l'Esprit. Il s'agissait

une fois de plus de la commémoration traditionnelle du premier acte par lequel la vie du Christ fut effectivement promise et communiquée à ses membres. « *Car si Jésus n'était pas ressuscité, quelle raison aurions-nous de croire en lui ?* » En sorte qu'à Pâques, avec la Résurrection du Christ, c'est sa propre naissance que l'Église célèbre. Jusqu'alors elle n'était que promise aux apôtres. Elle leur était annoncée en paraboles auxquelles ils ne pouvaient encore rien comprendre. A partir de là, la vie éternelle leur est signifiée. Tout s'éclaire alors pour eux. Dans quelques jours ils recevront même le don de force et la vocation de mourir pour l'établissement de ce Royaume mystérieux. Il n'y a plus moyen d'en douter puisque le chef en revient. S'il y est allé, c'est qu'il existe aussi pour eux. Pour les autres et pour eux. L'Église est née ce jour-là dans l'espérance et dans la foi ; en ce jour-là l'unité du corps mystique annoncée à la terre fut scellée dans la charité par le témoignage d'une expérience indubitable parce qu'éprouvée et vécue. La veille, au Latran, l'Église s'annonçait dans le feu, dans l'eau, et dans les prophéties. La voici à présent glorifiant sa mission, qui est d'appeler tous les hommes à un même salut.

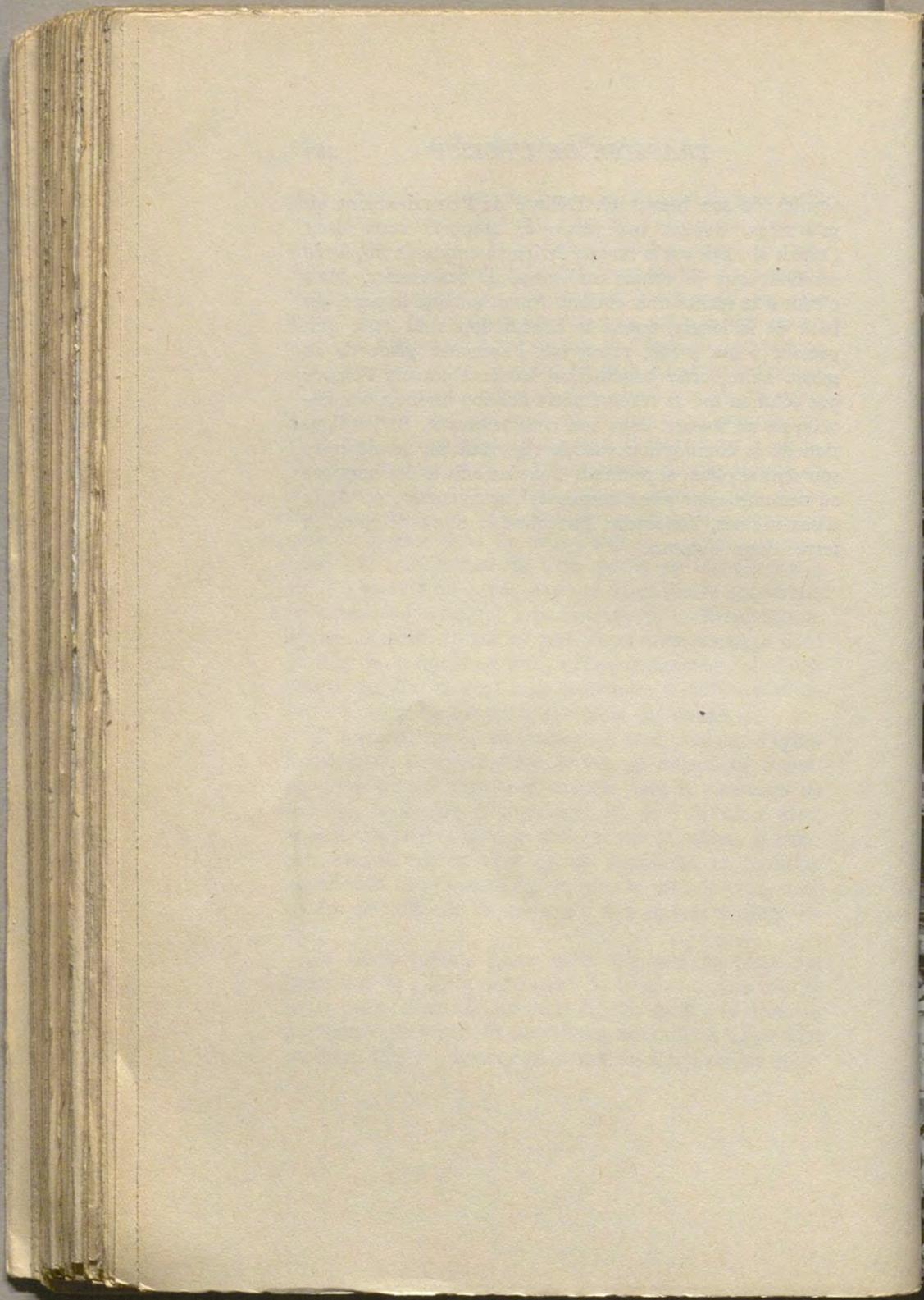
Cette confusion de la Résurrection et de l'engendrement de l'Église, c'est peut-être à elle aussi que je devais d'éprouver soudain cette neuve impression de la vertu, de la puissance d'un passé auquel je me refusais obstinément. Était-ce vraiment à ces uniformes sous mes yeux que je le devais ? J'éprouvais tout à coup la vertu du passé ; sa bienfaisance. J'avais toujours jusqu'alors été fasciné par l'avenir. Non certes qu'il n'y eût dans le passé des exemples qui ne me parussent dignes d'être imités ; mais le passé lui-même ne me semblait pas respectable en soi. Je me disais qu'un homme ne méritait le titre d'homme que s'il regardait devant lui ; les seules forces à naître méritant ses égards. Lorsque je

demandais des formes au passé, je m'adressais à ce qu'il leur restait encore de vertu vivante. Tandis que, dans ce grand vaisseau de Saint-Pierre, brusquement j'entrevois la fidélité de l'Église à la pure réalité d'un temps digne d'être respecté, simplement parce qu'il fut. La notion de la valeur de ce qui fut, pour cette unique raison que cela était doué aussi de vie et d'être, ne m'avait en somme encore jamais touché. Et je la découvrais revêtue d'une nouveauté inconnue. Le passé social de cette grande masse, derrière nous, m'apparut alors comme une puissance qu'il n'était pas humain de tenir dans la négligence et le mépris où je l'avais tenue. J'étais étonné de m'entendre me dire que le préjugé exclusif du futur était un préjugé lui aussi. L'Église se dressait devant moi comme la gardienne de tout l'humain : une puissance lente à se transformer. Et c'est qu'elle est identique à la vie. La totalité de la vie, dans ce Saint-Pierre encombré, m'apparaissait soudain à la lumière de la Résurrection. Il me semblait entrer en possession d'un héritage dont je n'eusse jusqu'alors joui qu'imparfaitement, et d'une réalité qui n'était plus faite seulement d'individus d'exception — mais de toute la trame du temps.

Et lorsque, quelques jours plus tard, visitant l'église nouvelle de Saint-Anselme, je vis, au milieu du chœur, sur deux bandes rectilignes tracées dans le pavement de marbre, la simple énumération ici de l'alphabet grec, et là de l'alphabet latin se croisant par le milieu, je compris encore mieux avec quelle simplicité la tradition assume en effet dans l'Église tout le monde créé, avec quelle fidélité elle la transmet aux hommes d'âge en âge.

La Résurrection, Rome nous dit que ce n'est pas seulement le Christ remontant de la mort ; c'est tout le passé parmi nous, et qui nous signifie qu'il a le droit de persister et de vivre. Je me sentais, m'éveillant à l'histoire de toute l'Église, devenir plus humain à travers les vicis-

situdes de son humanité. Délivré de l'entraînement où m'avaient, depuis ma jeunesse, emporté ceux dont l'esprit abstrait est la rançon de leur manque de foi, il me semblait que je venais moi aussi de ressusciter. Mais c'était à la réalité tout entière. Aussi, lorsque le pape, du haut de la loggia, donna la bénédiction à la foule qui, pressée à ses pieds, recouvrait l'immense place de sa masse noire, cette bénédiction lancée à travers l'espace par celui en qui se résume notre filiation divine, nous enveloppa un instant dans son embrassement. Et l'obligation de la communion pascale reprenait du même coup son sens si plein, si profond. Tous les efforts des hommes se rassemblaient pour composer fugitivement, en dépit d'eux-mêmes, l'adorable, l'irréalisable unité de toute la terre dans l'amour.



MADONNA DEL PARTO
(Église Saint-Augustin)

Cliché Anderson

COURONNEMENT DU MONDE

GOVERNMENT OF MONTE

SAINTE JEANNE D'ARC A ROME

Pour n'être pas une sainte de Rome, Jeanne d'Arc n'en a pas moins sa fête à Rome. Mais c'est à Saint-Louis, dans l'église qui en est la paroisse française. Et il est assez singulier de fêter, dans cette ville où la notion d'étranger n'entre pas, celle qui se sanctifia en délivrant son pays de l'étranger. Et il y avait dans sa vocation spirituelle une telle identité entre le patriotisme et la sainteté, qu'il semble vraiment qu'aucune sainte ne soit moins romaine qu'elle. Et pourtant l'Église l'a donnée comme patronne à la France. Elle la propose à la vénération de tout l'univers catholique. C'est que l'Église respecte aussi la diversité des patries. L'indépendance des groupes humains lui importe autant que leur égalité dans son sein. Une fois de plus on touche à cette contradiction perpétuelle qui est le propre de la vie chrétienne, mais ici elle va jusqu'à la guerre, jusqu'à l'autorisation de verser le sang quand c'est pour une juste cause. Et la justice d'une cause se confond avec la légitimité d'une indépendance temporelle. A travers Jeanne d'Arc ce sont les droits de toutes les patries humaines que l'Église reconnaît; et c'est le droit de légitime défense qui se trouve plus encore sanctifié que justifié. La non-résistance au mal, l'Église, par l'exemple de Jeanne d'Arc, nous dit qu'elle est une hérésie condamnable, comme si Dieu, qui nous appelle à une filiation commune, nous interdisait de laisser s'établir une uniformité temporelle qui serait la parodie de l'unité spirituelle à laquelle nous sommes convoqués. Et vraiment cette fête de Jeanne d'Arc dans

ce premier dimanche après l'Ascension prenait tout son sens d'être célébrée à Rome.

Condamnée par des représentants de Rome qui, d'ailleurs, n'engageaient que leur jugement personnel, leur parole et leur propre salut, elle n'est jamais venue à Rome. Elle n'y est pas populaire. Elle est ici, tout au plus, l'occasion pour les résidents français d'affirmer leur nationalité au sein de la Ville catholique, et d'y faire retentir une gratitude particulière au souvenir de celle à qui ils doivent d'être ce qu'ils sont. Peu de saints donnent un pareil enseignement. Il y en a peu qui soient l'occasion d'une manifestation pareille. Car d'autres régnèrent sur les peuples, à commencer par saint Louis à qui cette église est dédiée. Mais ce n'est pas son attachement à un peuple particulier qui importe quand on songe à lui. C'est exclusivement la manière dont, à l'occasion de son métier de roi, il développa en lui l'image du Christ. Et de même les autres saints qui régnèrent. Tandis que la sainteté de Jeanne d'Arc est indissoluble de la mission guerrière qu'elle eut à remplir pour chasser de France les Anglais.

A travers ses vertus, c'est cette mission singulière que l'Église nous incite à commémorer. Il n'y a pas dans toute l'histoire une figure plus douce et plus forte que la sienne, ni qui soit à la fois aussi attachée à la terre et aussi soumise aux seules voix du ciel. C'est au point que son attachement à la terre, c'est par une soumission plus humble à des voix célestes qu'elle semble le nourrir et le porter jusqu'au total sacrifice où sa sanctification s'achève.

Tout saint est une victime. L'amour dont Jeanne est la victime semble n'être qu'un amour temporel. Et comme nous ne pouvons pas douter de sa sainteté et qu'un amour temporel ne suffit pas à rendre une âme sainte, il nous faut bien conclure qu'aux yeux de l'Église la résistance sanglante à un envahisseur étranger, si elle est accompa-

gnée de toutes les vertus qui font les saints, est une vertu spirituelle.

On ne s'attend guère à un tel enseignement de Rome. Et c'est pourquoi cette fête de Jeanne d'Arc me semble marquer un des traits de Rome qui risquent aisément d'échapper.

Toute la terre est transfigurée par l'Église. Mais non pas seulement par le détachement que celle-ci nous commande d'en avoir ; elle est transfigurée aussi dans un certain attachement temporel, dans une certaine défense d'intérêts qui semblent avoir, aux yeux du ciel, une importance aussi grande que les propres intérêts du ciel même. Car enfin Jeanne n'est rien d'autre qu'une paysanne chargée de délivrer son pays. Et c'est ici que la plus grande difficulté se pose, car si, à travers Jeanne, la sainteté de l'attachement à toute patrie temporelle semble bien être en effet signifiée, toutefois ce n'est que de la France qu'il s'agit dans son cas. La singularité de la sainteté de Jeanne force à poser le problème de la singularité de la vocation de la France dans l'Église. A ce moment du moins de l'histoire du monde où Jeanne fut suscitée par le ciel. De toute façon ce qu'une telle vocation manifeste, c'est l'intérêt particulier que le monde surnaturel peut prendre au maintien d'un certain ordre qui, à première vue, semble n'être qu'un ordre humain. La fête de Jeanne d'Arc à Rome force les Français de Rome à venir ensemble célébrer l'individualité de leur pays au cœur même de la ville qui est la négation de tous les individualismes de la terre. Et c'est, à travers eux, la vocation des hommes à une espèce de sainte diversité qui se trouve comme mystérieusement affirmée par Rome en dépit de Rome même.

Mais que signifient d'autre ces paroisses étrangères que nous trouvons à chaque pas dans le centre de Rome ? ici une église allemande, là une église anglaise, une église yougo-slave et tant d'autres encore. Il y en avait jadis une de Lorrains, une de Bretons. Et il ne s'agissait pas de rites

particuliers, mais simplement de permettre aux gens d'un même pays de se retrouver pour assister ensemble au sacrifice, et prier ensemble pour leur petite terre.

Toutes les distinctions s'effacent à Rome. Mais Rome garde plus qu'il ne semble une tendresse secrète pour la diversité des hommes. Et Jeanne d'Arc, au milieu de tous les saints, semble n'avoir d'autre vocation que de donner voix dans le concert des saints au désir, au besoin que peuvent avoir de petites populations de se grouper pour vivre leurs jours en commun.

Le roi était hostile à cette résistance qu'elle voulait opposer aux Anglais. Elle n'agissait pas sous l'influence des grands. Elle n'exprimait que l'amour des plus humbles. Et elle nous fait entendre, avec une douceur singulière, que ces vœux des plus humbles s'accordaient mieux que la volonté des puissants aux intentions du ciel. Elle avait les gouvernants contre soi, mais elle entraînait tout son peuple. L'Église, en la sanctifiant, sanctifie aussi un peu la volonté populaire. Elle la donne pour règle aux puissants. Et ici encore se soulève une contradiction apparente, puisque saint Paul nous recommande de respecter toujours les autorités établies. Il y a donc des cas où il faut leur faire violence? En Jeanne s'incarnent toutes les volontés du peuple face à l'aveuglement des grands. Ce sont, très singulièrement, des valeurs naturelles qui s'affirment à travers sainte Jeanne d'Arc et qui prennent par elle tout leur rayonnement. Qu'elles n'aient été si saintes que dans la mesure où elles reflétaient des intentions célestes, qu'importe, car cette confusion nous oblige à penser surtout que des désirs si temporels puissent être à notre insu si conformes à des vœux du ciel.

Jeanne, c'est la voix d'une terre qui réclame son ordre ; et d'un ordre à travers lequel le ciel même transparait. Nous ne devons pas nous séparer de notre terre ; nous ne devons pas permettre qu'elle tombe aux mains de l'étranger. Une certaine justice territoriale relève encore

du registre de la sainteté. Mais où commence-t-elle? où finissent nos droits à l'indépendance? Et comment pouvons-nous juger de nos devoirs de résister? Ce qu'a de précaire tout établissement humain empêche de poser des règles. Pour Jeanne c'était plus simple : il lui suffisait d'écouter ce que ses voix lui conseillaient. La sainteté de Jeanne est particulièrement impraticable à tout autre qu'elle. Elle ne résulte que de son obéissance parfaite à des voix que nul autre qu'elle n'entendait.

Je me demande si, auprès de la sainteté des divisions temporelles, la sainteté de Jeanne n'a pas pour objet de nous proposer surtout pour modèle un exemple de rébellion à toutes les puissances du monde enfoncées dans leur aveuglement. Elle lutte contre les Anglais. Elle trouve contre elle jusqu'aux dignitaires de l'Église. Elle est condamnée par eux. Plutôt que de renier ses voix, elle accepte le bûcher. C'est comme si, en la dressant sur ses autels, l'Église voulut nous avertir de ne pas confondre son autorité avec la voix de ses prêtres. C'est une extraordinaire leçon de défiance à l'égard de tout ce qui est humain, que cette petite paysanne nous administre; et précisément à propos de la sainteté de l'ordre humain. Tout est antinomique dans son histoire. Elle est une pierre d'achoppement. Et il semble impossible de comprendre clairement le sens de cette sainteté. Ce qu'elle a l'air de nous dire, c'est que toute chose sur la terre n'est pas exprimée par sa seule apparence. Et c'est que Jeanne plus qu'une petite paysanne est, dans l'action même, un personnage du ciel chargé de nous faire savoir que toute cette terre est faite pour être habitée un jour par des êtres comme elle.

Au fait on ne peut humainement rien comprendre à cette histoire si engagée dans l'histoire temporelle, et qui en est à chaque instant le vivant démenti, la tangible contradiction. Jeanne, à sa façon, joue un peu le rôle de Rome dans des événements de France. Elle nous parle

d'un ordre qui n'est absurde qu'aux yeux des hommes, et qui ne s'établit qu'au prix de la souffrance et de la persécution. C'est plutôt encore de la nécessité de la persécution qu'elle nous entretient, que de la légitimité de la résistance au mal. Et elle nous dit que, par les Anglais ou par les gens d'Église, il faut de toute façon que l'injustice ait l'air de l'emporter ; qu'il faut aboutir à l'échec personnel pour que la justice triomphe. Oui ! c'est d'une espèce de compensation plus mystérieuse encore que celle des saints pacifiques, que cette guerrière de dix-sept ans nous entretient. Elle nous dit qu'il faut tout quitter ; que l'éclat de la vérité ne se paie qu'au prix de notre anéantissement volontaire. Elle a pris pour nous parler le langage le moins ambigu : celui du sang. Et elle nous dit qu'il ne suffisait même pas qu'elle eût versé son sang pour une juste cause. Il fallait encore que les représentants de la justice divine la condamnassent au bûcher.

Il n'y a guère dans l'histoire des saints une ressemblance plus intime avec l'aventure du Christ même. De sorte que cette petite fille, qui commence par nous parler de la légitimité de la résistance au mal, nous laisse ensuite entendre qu'il faut pourtant que de notre propre personnage le mal finisse par triompher, si nous voulons qu'en nous la ressemblance avec le Christ soit achevée. Et cette petite paysanne ne réussit à délivrer son pays qu'en se laissant faire prisonnière pour être condamnée. Et là encore nous voyons en action ce jeu mystérieux des compensations surnaturelles. Et il s'agit ici du salut d'un pays dont le ciel avait besoin. Dans l'ordre des nations comme dans celui des âmes, Rome nous fait entendre que tout s'achète au prix du sang. Et c'est par là que Jeanne fait partie de l'Église de Rome. Elle est parmi les plus romains des Saints : son martyre témoigne de la réalité d'une Église étrangère aux défaillances des siens. Elle témoigne de l'attachement nécessaire à des réalités invisibles que les apparences expriment en les trahissant. Elle

est celle qui nous enseigne à accepter tout le mal, la guerre même et l'injustice des prêtres, pour un salut plus secret ; et qu'au prix de notre vie finisse par l'emporter un bien que nous ne verrons pas. Jeanne d'Arc figure la parfaite soumission à l'ordre dissimulé derrière l'impunité et le désordre. C'est l'Église même qui se survit, malgré ses membres.

Elle nous répète la légende des martyrs avec cette variante que son martyre à elle fut offert à l'Église par les princes de cette même Église.

C'est l'Esprit crucifié par les siens. Et c'est la tragédie de toute la terre.

MISSIONNAIRE DE L'UNITÉ

Des pèlerins français sont venus fêter à Rome sainte Thérèse.

C'est d'habitude aux lieux où sont leurs corps qu'on fait des pèlerinages à des saints. Cette fois il s'agissait de célébrer le cinquantenaire de l'unique voyage de celle qui devait — mais après sa mort — être partout présente, active et invoquée.

Or la petite Thérèse avait fait le voyage de Rome pour obtenir de Léon XIII la permission d'entrer au couvent avant l'âge. Le pèlerinage d'aujourd'hui est donc un pèlerinage à sa prière. Très exactement : aux quelques mots qui s'échangèrent, un matin de l'année 1887, entre un pape et cette sainte future.

On ne sait pas grand'chose de ce qui pouvait alors se passer dans ce grand cœur d'enfant. Du moins sait-on que, dès son arrivée à Rome, son premier soin fut d'aller baiser la terre du Colisée, invoquant pour elle-même la grâce du martyr.

Elle accomplit coup sur coup deux gestes qui se complètent avec une parfaite harmonie : ce baiser d'abord. Car son amour est si grand qu'il n'aspire qu'à un sacri-

fice pareil à celui des premiers chrétiens. Et d'instinct c'est à ces temps héroïques de l'Église qu'elle retourne.

Puis elle se prosterne aux pieds de celui en qui la chrétienté se résume.

A quatorze ans elle a compris et confessé dans son intégralité la mission de Rome. Elle a enjambé le temps. Elle est au centre de l'espace. C'est ici que commence sa vocation catholique.

Ce qui me touche surtout dans le pèlerinage de ces quelques Français, sans même peut-être s'en rendre très bien compte, c'est qu'ils soient venus à leur tour célébrer par leur présence la catholicité de la petite bourgeoise de Normandie.

Le voyage de Thérèse à Rome, cet unique voyage auquel devait se réduire en apparence toute l'activité de sa vie, est ainsi un symbole éclatant. Il signifie dans l'espace ce qui allait être le rôle particulier de celle dont le cœur était trop grand pour pouvoir se reposer avant d'avoir comblé le cœur de beaucoup d'hommes.

On a souvent parlé de la petite voie d'enfance. Et il est vrai! rien n'est plus urgent, dans un temps qui se perd à trop d'activité et trop d'orgueil, que de redécouvrir la fécondité du total abandon de l'enfant à son père. C'est là le sens premier de son existence renoncée. Mais c'est le sens de la voie qu'elle suit. Ce n'est encore que son moyen. Le but qu'elle poursuit, ce n'est pas, fût-ce au fond du néant, de se réaliser dans sa perfection. C'eût été là risquer de se chercher encore. Or elle l'a dit elle-même : « *Je n'ai pas pu travailler un instant pour moi.* »

Elle ne pense qu'aux âmes ; à les mener à Dieu. Tel est son objet. En s'attardant à « la petite voie » on risque d'en oublier le but véritable. L'unique but de Thérèse c'était de se porter au terme de cette petite voie, là où l'on trouve ceux qui ont besoin d'une âme vouée à un martyre continu.

Quand elle baisait la terre du Colisée sans doute ne songeait-elle à rien d'autre. Elle ne songeait certes pas au martyr d'une mort violente. Non ! mais à la fécondité, pour les autres, d'un sacrifice qui se répétait constamment. Elle pousse jusque là le mépris d'elle-même. Et c'est sa plus grande leçon : que, dans l'acte où elle consent à se détruire, elle consent aussi à ne pas s'attendrir sur sa destruction. Son sacrifice doit se renouveler on pourrait dire : à coups précipités. Il y a tant d'âmes à sauver par le monde. Comment peut-on se reposer avant d'avoir épuisé toute douleur et tout amour pour le salut de ceux qui sont occupés à se perdre ?

Nous sommes loin ici de la petite voie. Ou plutôt, c'est par ce petit corridor d'un sacrifice indéfini et continu que nous entrevoyons à présent, par delà les séparations du temps et de l'espace, l'univers étrange où les mérites des saints se diffusent.

C'est cela que signifie son voyage à Rome. Elle est venue y chercher la permission du Père des fidèles de plonger sans délai au fond d'un silence où il n'y ait plus moyen de faire aucun retour sur soi. Cette enfant de quatorze ans avait l'impatience de sa petite voie sans doute ; mais elle l'eût poursuivie aux Buissonnets tout aussi bien. Ce que le cloître seul devait assouvir c'était cette impatience qui la dévorait de triompher d'une vie temporelle, où une communion permanente à toutes les âmes n'est pas possible. Elle avait besoin au plus tôt d'être présente en tous les lieux à la fois pour y secourir toute misère.

C'est sous ce jour que je la vois. Non pas comme une mauvette aux bras débordants de roses de papier, mais comme une héroïne vouée à un martyr lent, durable, inconnu, et qui n'aspire qu'à sa propre consommation secrète et passionnée.

C'était à Rome où le temps et l'espace sont abolis,

aux pieds de celui en qui la catholicité se reflète à la façon dont elle peut se refléter dans celui qui l'assume, qu'il fallait d'abord que la petite sainte se prosternât. Elle se trouvait ainsi introduite et comme consacrée à son rôle de missionnaire du monde entier. Et on ne peut guère le comparer qu'à celui de la Sainte Vierge et de saint Paul. Mais saint Paul est au seuil de l'histoire de l'Église. Il se déplace fiévreusement. Sainte Thérèse, elle, elle se tient immobile au seuil de ce temps où l'univers matériel commence enfin de se rétrécir. Elle offre le contrepoids d'un amour enfantin à la parodie d'amour que les hommes se sont mis à se jouer haineusement. Elle n'est pas seulement la patronne des missions lointaines. Elle est la missionnaire de l'unité. C'est par elle que se rectifient les relations de l'univers.

La plus vive clarté que projette ainsi sainte Thérèse, il me semble qu'elle la projette sur la communion des saints. Sans doute donne-t-elle à chacun le moyen de diriger avec simplicité son âme vers Dieu. Mais d'autres saints nous l'avaient à peu près déjà dit. Ce qui est particulier à Thérèse, c'est la relation de son immobilité, on serait tenté de dire : si bourgeoise, (elle ne fut interrompue que par l'unique pèlerinage romain), et de son invraisemblable ubiquité après sa mort. Mais cette ubiquité n'aurait pas de motif si elle ne nous renseignait d'abord sur la vie même de Thérèse. Pour être à présent partout en même temps, il faut qu'elle eût déjà triomphé de l'espace durant sa vie et, bien que rien n'en parût au dehors, qu'elle ait déjà eu alors cette vocation catholique, où les barrières du temps et la diversité des pays ne comptent plus, où le ciel déjà s'est mis à habiter la terre.

Il y a toujours un certain rapport entre la vocation des saints et la qualité de leurs intercessions posthumes. Je m'obstine à penser que l'extraordinaire universalité acquise en une vingtaine d'années par le nom et la pensée de la petite Thérèse de Lisieux doit correspondre à

l'exceptionnelle transparence de son âme vivante. Et ce que nous apprend de plus précieux la petite voie, c'est cette puissance de la faiblesse, et cet engendrement par elle de ce qui semble à vue humaine inconciliable avec elle : une présence d'immensité. Sainte Thérèse s'est anéantie au point que Dieu seul s'est mis à l'occuper, car c'est la seule présence de Dieu qui peut expliquer une si rapide expansion à tout l'univers d'une âme qui, de son vivant, ne quittait pas la petite cellule d'un carmel provincial absolument ignoré et, semble-t-il, assez médiocre. Sainte Thérèse était là. Elle semblait être là. En vérité elle n'existait presque plus. Elle n'existait que pour Dieu. Dieu s'était mis à vivre à sa place.

On pense aux paroles du Père sur Jésus baptisé, sur Jésus transfiguré. « *J'ai mis en Lui toutes mes complaisances.* » C'est à une espèce de transfiguration mais dont rien ne filtrait, insensible à tout regard, dissimulé sous la médiocrité d'une existence de malade, que Dieu procède, mettant à son tour dans une âme d'enfant tant de ses complaisances que, sitôt le corps défait et renversé, on assiste à la prodigieuse diffusion de tous ses dons, à leur vertigineuse extension à l'humanité tout entière.

Il me semble que sous ce jour la véritable figure de la petite Thérèse apparaît un peu mieux. Elle est l'apôtre des temps modernes par un caractère qui est exactement à l'opposé du caractère de l'homme moderne. Mais elle réalise par ces moyens opposés l'aspiration la plus profonde et la plus générale de l'homme de ce temps : elle est partout présente à la fois. Sous des traits qui nous sont étrangers elle réalise notre symbole, plus rapide qu'une onde pour répondre dans toutes les langues en même temps.

Saint Paul aussi avait dû venir à Rome pour entrer dans son rôle d'apôtre des Gentils. Mais il vint à Rome pour y mourir. C'est au seuil de sa vie que Thérèse vient à Rome ; il est vrai que c'est au seuil d'une vie qui va être

une mort anticipée. Tel est le sacrement de Rome : il nous confirme dans cette négation de nous-mêmes, qui est notre grandeur véridique.

D'autres y viendront aussi. Tous ceux qui devront assumer une mission universelle : les Dominique, les François, les Ignace. Ils viennent s'y débarrasser de leurs limites. Il a fallu que la petite Thérèse y vint. Mais, à la différence de tous les autres, c'était pour pouvoir entrer dans son cloître, pour plonger dans l'apparence d'une absence absolue. Et voilà qu'elle est plus présente que les autres. Ce n'est pas, comme eux, par intermédiaire qu'elle agit. C'est par elle-même. A elle seule, en se jouant, elle fait ce que les légions de disciples des plus grands saints ne réalisent qu'avec peine. Une fois de plus Dieu se joue de nous, et par le choix du plus débile des instruments humains il nous signifie le peu de cas qu'il fait de notre activité, de notre intelligence, de nos moyens.

Je ne songe pas seulement à Thérèse par rapport à nous, pécheurs. Je songe à elle par rapport aux saints. Le sacrement de Rome leur a été donné également. Mais ils ont à se déplacer pour le faire fructifier sur la terre. Et encore qu'il ne soit accordé, comme à saint Paul, qu'au moment du martyre, il n'a rien épargné à saint Paul. A sainte Thérèse il épargne tout déplacement. Venue ici pour reconnaître que le temps et l'espace sont des conditions qu'il faut surmonter, il l'aide à les surmonter en elle dans le silence et par de risibles moyens. Il provoque en elle leur total anéantissement. C'est ainsi que cette patronne de l'univers moderne tranche sur tous les autres saints.

Étrange fécondité de cette vocation au silence, à l'oubli. Et comme elle éclaire du même coup notre nature profonde. Nous sommes donc nés pour cette Communion. C'est par erreur, c'est en tout cas par une erreur qui se prolonge autant que nous, que nous en sommes comme

disjoints. A une certaine profondeur de renoncement à soi, d'acceptation de sa propre faiblesse, on retrouve les âmes, on peut agir pour elles ; au sein d'une région d'où la mort ne nous chasse plus. A une certaine profondeur d'abandon l'unité des êtres se reconstitue. Et la vocation catholique de l'Église n'est que la projection visible de cette unité sur la terre. Ce fut sans doute la grâce du martyr que la petite Thérèse, au Colisée, comprit que le ciel lui accordait. Car une telle unité ne se réalise qu'au prix d'une souffrance inconcevable. C'est la grâce de souffrir que Thérèse était allée solliciter du pape. Et le pape lui répondit : « Si le Christ le veut, vous entrerez dans votre cloître. » Nulle souffrance pareille à celle qui lui était réservée ne pouvait échoir à celle que devrait une vraie fureur à se donner, une activité sans doute frénétique, que son ubiquité posthume nous permet d'entrevoir. Il n'y a peut-être pas dans toute l'histoire de la sainteté un être qui se soit nié, brisé, piétiné autant qu'elle eut sans doute à le faire. Si elle nous apparaît aujourd'hui dans le ciel catholique comme la missionnaire par excellence de l'unité, c'est peut-être pour avoir été jusqu'à sa mort l'héroïne sans défaillance, l'héroïne inconnue de la haine de soi. Et dont la nature devait être indomptable au point que rien ne peut donner la plus lointaine idée des obstacles qu'il fallut que cette enfant consentît à chaque instant, par pur amour, à surmonter. Sainte Thérèse, c'est aussi la petite sainte du pur amour, d'un amour qui n'a jamais fléchi. Et dont les mérites se sont accumulés pour composer l'unité dont le monde a besoin.

FÊTE DE SAINT BENOÎT LABRE

Face à sainte Thérèse, saint Benoît Labre. Lui, c'est sa mort, chaque année, qu'il est possible de célébrer à Rome. Dans la petite chambre où il vint échouer pour

mourir. Une petite chambre de boucher qui est aujourd'hui une chapelle. Et pendant une journée toute la population du quartier y défile. Je m'y suis rendu aussi. L'affluence, le silence, le demi-jour, les cierges qui brûlaient, la statue gisante du saint à l'endroit où il agonisa, l'air grave de tous ces gens qui étaient monté faire une petite prière entre deux courses — tout cela donnait à cette commémoration un air de réunion funèbre qui n'était pas sans poésie. Les offices étaient terminés, il n'y avait point de discours. On sentait que ceux qui venaient là, c'est qu'ils avaient vraiment eu envie d'y venir. Pour demander une grâce, pour faire simplement acte de présence. Enfin qu'ils y étaient venus sachant ce que c'était que ce Benoît Labre. Un pouilleux dont les arrière-grands parents de tous ces braves gens se détournaient avec dégoût. Ne devait-il pas attendre que tout le monde eût fini, pour entrer dans le confessionnal? Il faut tâcher de se remettre dans les sentiments de ses contemporains pour les comprendre. Que pouvaient-ils connaître de ce mendiant, en dehors de sa vermine? On raconte même que s'il voyait un insecte tomber de lui, Benoît ramassait l'imprudent et le remettait en place. Ce n'était pas par jeu, ni par manie. Mais parce qu'il en souffrait sans doute. Il souffrait le martyr, lui aussi; mais à la différence de Thérèse non par une douleur qui l'eût miné, quoique peut-être il l'éprouvait également. Il souffrait jour et nuit de cette invasion absurde et continue. Il la supportait. Elle remplaçait pour lui la Trappe, la Chartreuse d'où sa faible santé l'avait obligé par deux fois de sortir. N'ayant pu accéder aux privations régulières, il dut chercher ailleurs une règle où cette fantaisie, qui s'imposait à lui du fait de sa vie errante et de sa liberté, n'eût pas de part. Et comment mieux qu'en se faisant la proie de ce qui l'infestait? J'ai idée qu'il laissait croître tout cela sur lui comme si ces bêtes eussent été les témoins d'une volonté à laquelle enfin son corps était soumis. Il n'avait plus

qu'à les supporter dans un martyre ridicule, héroïque et continu.

Benoît Labre est un pèlerin. Il pratique la pauvreté absolue. Il ne travaille pas ; il mendie. Il pousse ce précepte du Christ jusqu'aux extrêmes du possible : il se renonce entièrement et s'en remet à la Providence telle qu'elle s'impose à lui au cours des jours qui passent. Il ne demande rien. Il n'attend rien. Il ne fait rien. Il s'est renoncé comme Thérèse. Mais son renoncement est d'un autre ordre. On pourrait presque dire qu'il est à l'opposé. Puisqu'on n'a pas voulu de lui dans les cloîtres, il s'est dit qu'il devait s'en remettre à sa mobilité. Mais comment sanctifier cette mobilité si ce n'est par des pèlerinages ? Comme l'active Thérèse, dévorée du besoin de se multiplier, va s'ensevelir dans un carmel, Benoît Labre, qui aspirait à la contemplation du cloître, accepte de passer sa vie sur les routes avec tout ce que cela comporte de risques, de périls, de souffrance, de mépris. Lui qui voulait se faire trappiste, Dieu ne l'a pas permis. Il se fera donc vagabond, mais d'une espèce particulière, un vagabond qui mangera des ordures, qui ne se lavera pas, et, quand il mendiera, ce ne sera pas pour lui. Tel m'apparaît Benoît Labre : un héros lui aussi de la haine de soi, mais point par point opposé dans les voies qu'il suit, dans les moyens qu'il emploie pour se vaincre, à ceux que la petite Thérèse eut à choisir une fois pour toutes. Benoît, lui, il lui faut recommencer indéfiniment sa vocation de pauvreté, d'abjection.

Il est beau que, dans un même mois, à Rome, on puisse célébrer la mémoire de ces deux saints français qui, aux deux bouts d'un siècle voué à l'orgueil et à l'activité, ont poussé aussi loin le mépris de toute activité et le plus humble des sacrifices. Car il y a dans ces déplacements continus de Benoît un immense mépris de sa mobilité, cette mobilité dont il ne semble pas qu'il fût doué par la nature. Il la pratique contre lui-même. Et comme il faut

bien lui donner un but, il a décidé d'en faire cet usage désintéressé qui le porte littéralement à l'opposé de cette divinisation de l'activité que le XIX^e siècle devait faire. Il sanctifie la sienne en nous faisant entendre qu'elle serait vraiment absurde si elle n'était pas la poursuite et l'anticipation du ciel. Tel apparaît ce saint étrange : un homme qui passe sa vie à se mouvoir, pour rien, pour prier, et qui se livre aux bêtes qui le couvrent, gratuitement, pour souffrir. Il était si simple de rester quelque part pour faire ses dévotions et de n'en plus bouger. Il était si simple surtout de se laver pour être comme les autres. Non ! sa vocation, c'est d'être partout étranger : en renouvelant ses déplacements et en écartant partout les gens à force de saleté. Sa vocation, ce sera donc d'être seul. Il est l'étranger. Le pauvre. Celui qui se nourrit d'un mépris dont il ne peut pas se passer. Il devait se haïr, je pense, au point de ne pouvoir supporter que l'on fît attention à lui. Et il ne savait pas quel moyen prendre pour se débarrasser de lui-même au plus vite. Il s'était usé sur les routes. Et partout il lui avait plu de se sentir rongé et dévoré. Mais voilà qu'un jour il trouve Rome. Ses pèlerinages indéfinis sont terminés. La ville de la gloire abritera désormais ce chemineau repent, qui mènera au Colisée une vie aussi misérable que celle qu'il menait sur la route.

Il faut voir son portrait à la Galerie Corsini ; il est poignant. Benoît fut surpris, sans doute, par le peintre, dans une extase. Et c'est un portrait semblable au petit masque de cire que l'on conserve dans sa chambre mortuaire avec les chiffons troués dont il se couvrait ; c'est le portrait d'un homme qui ne connaît plus rien que d'intérieur, et qui porte Dieu partout où il se traîne. Qu'est-ce donc qui a bien pu le fixer à Rome ? Quel est donc, pour nous, le grand intérêt de savoir ce qu'il pouvait aimer à Rome ? Et comment Rome vint-elle conclure une telle vie de misère et de renoncement ? Lui aussi choisit

le Colisée, mais c'est pour y vivre. Parmi les confesseurs de la foi. Il couchera par terre. Il confessera par sa présence la fidélité du chrétien à la plus dure de toutes les traditions: celle du sang. C'est l'amour du don de soi dont les hommes sont capables qui le retient enfin à Rome. Cet homme, qui consent par sa saleté à écarter de lui tous les fidèles vivants, après s'être donné à Dieu sur les routes, il choisit, pour y vivre, le lieu symbolique des premiers martyrs. On n'a pas voulu de lui dans les cloîtres ; il attachera désormais sa faiblesse à ce petit coin du monde où l'histoire de l'Église a commencé. On aimerait savoir à quoi se passaient ses jours, s'il allait souvent visiter les autres sanctuaires. Mais cela nourrit déjà une méditation profonde, de penser que c'est à Rome, et que ce n'est pas dans un lieu misérable mais à Rome, qu'il est venu incruster sa misère...

Il me semble qu'il y a, dans un certain sens, cette différence fondamentale entre le simple chrétien et le saint. Celui-ci n'a plus qu'à dire : *oui*, à tout ce qui lui arrive car le *non* qu'il oppose à sa nature lui est devenu une espèce de seconde nature. Le chrétien au contraire doit passer ses jours et ses nuits à dire non à cette nature exigeante qui le contredit. Toute la vie de l'Église est un drame, mais le drame de la sanctification d'un être est celui qui se joue dans ses fibres à force de contradictions au plus immédiat, au plus urgent de lui-même. Quand Benoît courait le monde, c'était pour se contredire dans son besoin d'immobilité, de silence. A Rome, plus rien ne s'oppose en lui à la possession de Dieu. Il peut enfin être immobile, puisqu'il n'en a même plus le désir. Ainsi Rome, où toute la chrétienté se résume, devenait comme un cloître où il pouvait enfin s'abandonner. Il choisit Rome autant dire comme une tombe pour s'y engloutir. Tel était le terme de son perpétuel voyage. Et c'est à force de se renier qu'il avait gagné en quelque sorte le droit d'y vivre.

Étrange saint, effacé au milieu de la multitude. Abject. Ignominieux. Et qui, en apparence du moins, ne travaille pas pour les autres ; ne songe pas aux autres. A part ces aumônes qu'il leur communique. Mais il ne songe pas à lui non plus. Un silence absolu le recouvre. Il est à Rome au plein cœur de l'univers chrétien ; et il a l'air absent du monde. Il donne un nouveau sens à Rome. Sa présence silencieuse, après ce vacarme des siècles et tout ce drame de l'Église qui se développe à Rome plus que nulle part sur toute la terre, sa présence à Rome où toutes les disputes et toutes les trahisons viennent aboutir, au milieu de la gloire de la ville éternelle, la présence de Benoît Labre nous force à écouter le silence de Rome. Plus glorieux dans la vermine que la gloire proclamée par toutes les coupoles des églises et la magnificence de la papauté. Aussi bien n'est-ce pas la plus humble des églises qu'il choisit pour ses dévotions ? Dans le quartier le plus misérable. Il était, nous dit-on, un fidèle des Quarante heures. Et cette pratique le menait partout où Ses pérégrinations pouvaient mener l'Eucharistie. Mais il était tellement le prisonnier de son Dieu qu'il se bornait sans doute à le promener avec lui à travers la ville éternelle comme un hôte invisible. Et c'est cette présence de l'Eucharistie, partout dans Rome, que sa propre présence aux divers lieux de dévotion manifeste. Par delà la gloire visible il traîne dans l'abjection la gloire inconnue du maître de la ville. C'est dans ce sens qu'il est si exceptionnel ici.

Sainte Thérèse rappelle la Sainte Vierge par son ubi-quité stupéfiante. Saint Benoît Labre, c'est saint Joseph, mais par la parenté de leur aussi stupéfiant silence. L'un et l'autre vivent dans la familiarité de Dieu ; mais ils n'en laissent rien paraître. Ils n'essaient même pas d'édifier par leurs confidences. Dieu n'a pas permis à Joseph d'abandonner la Vierge. Il ne fut pas permis non plus à Benoît de disparaître dans un couvent. L'un et l'autre

devaient assumer un rôle très simple ; et c'était un rôle de simple présence. Comme Joseph auprès de la gloire du petit Dieu, Benoît Labre dans celle de Rome nous dit qu'il est une manière plus éminente d'être un témoin du Saint-Esprit ; et c'est en consentant à être moins que rien. Car c'est cela qu'il signifie sans jamais le dire. Et c'est par là que, si loin d'elle, sa voie ressemble à la voie d'enfance, mais elle exige d'autres vertus. Et d'abord la grâce de survoler le monde.

Bien qu'il ait passé sa vie à la parcourir, il est à peine sur la terre. Contredit dans sa vocation au silence, il fut en quelque sorte amené malgré lui et condamné à faire éclater l'éloquence d'un silence plus héroïque encore que celui du cloître auquel il avait vainement aspiré : le silence de Benoît Labre c'est le silence de qui, en pleine vie, a réalisé sa parfaite destruction. Et c'est par là aussi que sa présence à Rome acquiert tout son sens. Il ne pouvait avoir une aussi pleine résonance ailleurs. On entend aujourd'hui le silence de Benoît Labre, parce que c'est dans la ville où tous les siècles se sont amoncelés, où tous les pays du monde se rassemblent, qu'il a retenti au milieu de l'incompréhension et du mépris général. En mourant à Rome, six ans avant la Révolution française, saint Benoît Labre semble n'avoir voulu que nous forcer d'entendre la voix qui parle après la destruction de soi. Cette voix dont la seule Rome a la garde.

Et il est en effet le seul saint de chez nous dont la dépouille demeure au cœur même de l'Église qui la glorifie.

RATISBONNE A ROME

Je pense à Alphonse Ratisbonne ce matin. Je me souviens de mes autres séjours à Rome. C'était toujours par la petite église où la Vierge lui apparut que je commençais mes visites. Ce lieu me concernait spécialement. A présent

je n'y entre presque plus. Comme si la conversion d'un juif n'eût plus pour moi cet intérêt singulier que j'y trouvais naguère. Il est vrai! Cette question de race ne joue plus; et si je me réjouis encore de la diversité des êtres dans l'Église, c'est moins pour le plaisir de leur variété que dans la mesure où l'unité catholique se trouve soulignée par elle. Au fond je ne m'intéresse plus aux Juifs en tant que Juifs. Rome m'en a délivré, me faisant éprouver combien Dieu est présent au siège de son Église; et combien cette présence importe plus qu'un vain acharnement contre l'obstination d'un petit peuple aveuglé. Oui! C'est sur ce plan-là que s'est fait le glissement. Et je ne rêve plus, comme autrefois, d'amener, de préférence aux autres, un Juif à la vérité. C'est aux autres peut-être que va maintenant ma préférence. Ceux dont la mission n'est pas de témoigner par leur simple présence de l'authenticité foncière du Livre sur qui l'Église est fondée. Et quand des Juifs reviennent de leur aveuglement, je n'éprouve plus la grande joie que j'en avais naguère et où il entraît je crois un peu d'orgueil encore, à sentir qu'ils se rendaient après moi à la lumière que j'aimais. C'était un peu ma propre victoire que je célébrais dans leur défaite. Rome m'a délivré aussi de cette impure joie. Et lorsque j'essaie de méditer sur le sens d'une conversion comme celle de Ratisbonne, je songe moins à l'origine du héros qu'au mécanisme étrange de cette conversion, et à ce jeu où les rouages de la communion des saints semblent presque visibles,

Qu'y avait-il de plus dans cette âme que dans aucune autre? Si ce n'est que son frère converti avait dû beaucoup prier pour sa conversion. Et lui-même, éclairé par la Vierge, comprit brusquement la valeur des prières dites pour lui, devant cette même image, par celui qu'il connaissait à peine et dont on préparait les funérailles dans l'église où il était en train de se promener.

Je songe moins à Ratisbonne qu'à cette rencontre,

aux pieds de la Vierge, d'un mort qui avait été un chrétien fervent et d'un Juif vivant, incrédule et rebelle. Et l'un et l'autre se connaissaient à peine. Mais l'un offrit sans doute sa vie pour l'autre qui, aussitôt, reçut la grâce extraordinaire d'une apparition. Il n'y a pas moyen de penser qu'il fût halluciné. Cela n'eût pas suffi pour emplir d'une telle douceur une âme aussi violemment hostile et qui, du simple fait de cette apparition, se trouva d'une minute à l'autre totalement renversée. Une hallucination si douce dans une âme qui l'était si peu, ce serait un miracle plus incroyable encore. Il est moins anormal de penser que la Vierge ait vraiment apparu. C'est donc ici la communion des saints qui a joué. Et c'est à Rome qu'il fallait que ce renversement des rôles eût lieu ; et, par la prière d'un chrétien, que la Vierge apparût à un Juif pour le ramener à sa vérité et le remettre dans le sentier de sa race.

Oui ! ce qui me touche le plus dans cette histoire bouleversante, c'est qu'il ait fallu la présence de Rome pour que la réversibilité des mérites apparût, et qu'il devînt bien clair que les Juifs dépendaient désormais, au même titre que les autres, des prières des saints — que, s'ils étaient encore favorisés, c'était par les mérites de ceux-ci.

La venue accidentelle et même étrangement involontaire de Ratisbonne à Rome, le concours de circonstances en apparence hasardeuses qui le mirent en relation avec celui qui, deux jours plus tard, devait venir reposer aux pieds de la Vierge devant laquelle lui-même allait passer, ce jeu de contingences aboutissant à une révélation surnaturelle, c'est cela qui me paraît intéressant ici à déchiffrer. On y lit comme à l'endroit quels rapports entretiennent les morts et les vivants, la terre et le ciel, et Rome avec la communion des saints. On y voit que les Juifs, comme les autres, dépendent de Rome à présent et des grâces extraordinaires dont Rome est si pleine

qu'on commence aussi à y comprendre la réalité et le prix des indulgences qu'elle peut accorder. Oui! cet éclat que la Vierge semble nous dire qu'elle n'a pu contenir pour amener à son Fils un descendant de sa propre race, cet éclat ne s'est jamais manifesté qu'une seule fois dans une si pleine lumière. Et c'est dans un coin de cette église de Rome où la médaille miraculeuse s'est revêtue soudain de vie et de splendeur. Comme si tant de fils invisibles eussent dû choisir ce lieu pour y aboutir, afin qu'on discernât dans l'éclat d'un instant leur cheminement mystérieux. C'est en quelque sorte la confirmation surnaturelle du vieux dicton populaire: que tous les chemins mènent à Rome. C'est cette confirmation que semble donner la conversion de Ratisbonne. Et il affirma que lui, si longtemps, si profondément fermé aux réalités de l'esprit, en un instant il avait tout compris. Et il avait si bien compris qu'il allait devenir à son tour le fondateur d'un ordre nouveau dont l'objet serait d'organiser parmi les chrétiens une croisade de prières pour la conversion d'Israël.

Si tous les chemins mènent à Rome c'est aussi que tous doivent en partir. L'indubitable réalité du centre surnaturel qu'est Rome, tel est je crois le principal enseignement de cette merveilleuse histoire. Grâce à Dieu on peut se convertir ailleurs qu'à Rome. On ne voit pas ailleurs, ni surtout si clairement, l'enchevêtrement des mérites, des grâces et des péchés des hommes. On pourrait dire sans exagérer que Rome est une espèce de clearing house où l'équilibre des comptes est réglé.

Je pense aussi à propos de Ratisbonne à mon absurde ascension de la Sainte-Échelle quand je plongeais encore dans toute l'épaisseur de mon obscurité. Cela m'était aussi contraire, qu'à Ratisbonne de porter, pour faire plaisir à un homme qu'il connaissait à peine, la petite image miraculeuse qui devait s'animer à ses yeux. C'est à Rome aussi que nos apparentes absurdités se résolvent. Incompréhens-

sible vertu de ce lieu! Les esprits forts ont bien raison de le condamner. Il est leur contradiction perpétuelle. Et Dieu y tient avec l'acharnement qu'Il mit d'abord à se choisir Jérusalem. Il y tient en dépit des démons et des hommes, par on ne sait quelle préférence obscure et merveilleuse. Et peut-être pour cette raison, qu'il y fut aussi mieux qu'ailleurs aimé des hommes qui ne l'avaient jamais vu. L'exceptionnelle cruauté de Rome qui permit à l'amour d'y donner tous ses fruits, tel fut peut-être l'un des motifs de l'étrange prédilection dont Rome, depuis la mort du Christ, fut toujours entouré. Sa cruauté. Et ce fait aussi, que Rome est moins Rome que le centre miraculeux où est toujours venu aboutir toute la terre. C'est la terre entière que Dieu aime dans Rome. Et l'image qu'est cette confusion bien ordonnée de la réversibilité des mérites et de la communion des saints. Mais la vertu première de Rome, d'être ce centre d'attraction de l'humanité, c'est là l'effet de la vertu que Dieu a conférée à la nature dans ce lieu. La préférence de Dieu n'est encore que la confirmation de son choix. A la manière dont la prière ne fait que renvoyer à Dieu le reflet des grâces accordées à l'âme avant toute prière. Tout retourne à Dieu, sous forme de mérites, de ce que Dieu a pu accorder sous forme de don. Tout est prodigieusement gratuit ici-bas. Et Rome poursuit aussi sa vie gratuitement. Dieu a besoin de Rome pour incarner son unité dans le corps de la terre. Dieu continue d'avoir un mystérieux et terrible besoin de la présence de l'homme dans certains lieux.

APRÈS-MIDI DANS ROME

Musée de Rome; train papal (1858). Cela dépasse l'imagination. Avec des anges dorés qui s'envolent sur le wagon. Avec des dorures dans tous les coins.

Mais je m'aperçois qu'il y a des marchepieds pour

monter. Je me serai, au moins une fois dans ma vie, assis dans un fauteuil pontifical, et rembourré. J'y vais!

Je dois alors reconnaître que la chambre du pape n'est qu'un tout petit réduit où il n'y a place que pour un mauvais lit. Elle est d'une simplicité absolue. Le luxe est réservé aux visites. C'est cela qui me semble donner son vrai sens à tout cet appareil et rectifier la mauvaise impression que j'en avais reçue. La pauvreté du pape et la pompe exigée par la gloire de l'Église peuvent coexister. Elles coexistent. C'est la continuation du drame entrevu le jeudi saint à la Sixtine. Mais qui exige pour être supporté ou une simplicité totale du spectateur, ou un grand effort de pénétration. A première vue nous sommes par ces dorures aux antipodes de ce que nous demandons à l'Église. Il est vrai que dorures et mauvais goût sont question d'époque.

Il reste que le pape peut mener une vie pauvre dans un palais somptueux...

... Charmante petite basilique de Santa-Maria in Cosmedine. J'ai prétexté des prières pour que le sacristain m'y laisse.

Me voici maintenant dans le petit musée du premier étage qui ouvre sur la tribune de la nef. Que la perspective d'ici est donc ravissante. C'est d'ici qu'il faut voir cette église avec ses deux murs massifs qui courent l'un vers l'autre, et les trois groupes de trois colonnettes sur qui chaque mur repose, qui font une espèce de dentelle légère autour de la nef et du chœur. Le pavement des Cosmas, les ambons, les basses parois qui entourent la schola, vus d'en haut se composent comme un petit lac que surnage, comme une île, le baldaquin élané. Je songe à ce que cette fragilité représente de siècles, à ce qu'il a fallu de chances successives, d'heureuses

coïncidences pour que nous en ayons encore ce petit peu qui nous reste.

Je viens à résipiscence. Le vieux sacristain, à qui j'en voulais de garder toujours sa grille close, est délicieux. Il m'a laissé deux heures en paix. Puis il me mène dans la petite crypte aux six colonnettes plus fines encore que celles de la basilique. Des niches l'entourent. Il ne s'agit plus ici d'un lac comme là-haut. C'est un cœur sombre et secret où flotte le mystère, un cœur ténébreux plein de confidences. Et il suffit, pour que tant de tendresse et de gravité affleure la pierre, des lignes les plus simples, d'un plafond plat de pierre mal taillée, d'une ouverture carrée sur une abside nue, et de six colonnes tant bien que mal couronnées des chapiteaux romans les plus sobres. Cette crypte est à la fois ce qu'on peut imaginer de plus vétuste et de plus tendre. Elle a la fraîcheur d'une espèce de jeunesse qui aurait traversé les millénaires sans se flétrir. On marche là-haut ; tout est paisible ici. Cette assemblée de pierres poursuit en ma présence une conversation céleste au sein de la terre.

Dans l'humidité et l'ombre, qui ne se discernent plus de cette humble architecture, il me semble entendre autour de moi un déroulement indéfini de muettes prières. Lieu de repos pour des martyrs.

Mais l'église a fini par s'ouvrir. La cloche sonne. Elle appelle enfin le peuple à la prière. Et puis voici des bavards qui viennent déchirer l'adorable silence, ce silence inconnu de sous la terre.

Évidemment c'est tout autre chose que la Sainte-Anastasia berninienne. Mais, puisque nous avons les deux, pourquoi choisir ? Il ne s'agit pas de « préférer » à Rome. Plutôt de comprendre que toutes les formes de l'adoration s'y réunissent. Rome est un grand concert de voix disparates et mêlées. Et d'ailleurs, jusque dans Sainte-Anastasia, on trouve, perdu il est vrai dans un recoin de l'église, un baldaquin des Cosmas sur quatre colon-

nettes romanes. Tout le reste est froid. Mais le froid aussi peut rendre grâces à Dieu.

Et l'on m'assure qu'à l'emplacement du baldaquin des Cosmas, saint Grégoire et saint Jérôme auraient dit la messe. Et l'archevêque de Munich est titulaire de cette église.

Le gardien me dit cela du ton le plus naturel, et comme si c'était la chose la plus simple de la terre : qu'une église romaine dépende d'un cardinal étranger. Où trouver ailleurs une catholicité qui ait ainsi pénétré dans les mœurs? Pourvu que la barbarie moderne ne nous gâche pas ce gain précieux de tant de siècles...

Et maintenant je m'enfonce avec le gardien dans les ruines souterraines. Palais, dit-on, d'Antonin le Pieux, énorme construction en tout cas qui va du Palatin au Circo Massimo et qui permet de mesurer de quelle hauteur au cours des temps la terre et les ordures de Rome ont élevé le niveau de tout ce quartier du Vélambre. Je voudrais qu'on poursuive les fouilles plus loin, qu'on démolisse toutes les rues d'alentour. Je me sens pousser un cœur d'archéologue.

Tout à l'heure le gardien du Temple de Vesta jetait un journal enflammé dans le souterrain qui ouvre sous le pavement. Il me faisait déjà remarquer la hauteur dont le sol s'était relevé. Il ne faut jamais l'oublier à Rome; et que les collines sont plus basses que ne l'étaient les collines romaines, de même que le fond de la ville est plus haut. Rome a suivi la tendance des siècles à reprendre indéfiniment ce travail de nivellement qui ne caractérise pas seulement la topographie. Mais ici il faut y songer si l'on veut se représenter ce qu'était le temple de Vesta lorsqu'on le construisit. Et aussi le petit temple de la Fortune Virile : ils se dressaient au-dessus du sol à une dizaine de mètres et ils avaient alors une grandeur que nous pouvons difficilement imaginer. Non! il ne faut jamais

Cette photographie du studio Alinari Fratelli n'est pas libre de droits

THERMES DE CARACALLA

Ottavio Alinari

oublier la lente, la continuelle érosion du temps lorsqu'on se promène dans Rome, et cet incessant ondoisement de la terre qui n'est jamais sensible à ceux qui sont engagés dans la navigation...

Le soleil se couche derrière le Janicule. J'arrive au bord du Tibre juste assez tôt pour en voir les derniers rayons. Les pins de la colline, la statue de Garibaldi se détachent à présent comme des filigranes. Mais l'endroit pue. C'est le coin du Ponte Fabricio et les moustiques y abondent. Je fuis. Je fuis de l'autre côté de la place et je tombe en extase devant la façade (à moins que ce ne soit l'abside) de je ne sais quelle église où s'étale en larges caractères une inscription bilingue tracée dans le marbre. Et l'une des deux langues est l'hébreu. C'est autour de ces lieux que le vieux ghetto s'étendait. On a nettoyé tout cela. Mais la grande synagogue s'y élève — l'affreuse grande synagogue où j'ai assisté l'autre vendredi au grand remue-ménage des juifs romains et à leurs récitations monotones. L'église est celle de Saint-Grégoire de-la-divine-piété. Et l'inscription y déplore en deux langues l'incrédulité judaïque.

La nuit maintenant est presque close. Je traverse derrière le portique d'Octavie un quartier qui, pour n'être plus peut-être exclusivement juif, n'en est pas moins extrêmement bruyant et pouilleux. Ce qui reste sans doute de plus ancien dans Rome?... Et dans ce même quartier, voyant une église illuminée, j'y entre. Tous les lustres, tous les cierges brillent de tous leurs feux. J'assiste à la fin d'un salut auquel prennent part, au milieu d'une abondante assemblée populaire, trois cents petites communicantes, toutes blanches dans leurs robes et sous leurs voiles de tulle. Je suis dans l'église de Sainte-Catherine-des-Cordiers. Et la cérémonie, où je viens de me mêler à tout ce peuple pauvre et joyeux, c'est une cérémonie du triduum préparatoire à la solennité de la Sainte Vierge, consolatrice des affligés.

On vit la vie du Christ avec ses fêtes.

On la vit avec celles de ses saints.

L'Église est maîtresse de cérémonies et en même temps elle représente le Christ dans sa gloire. Elle le personnifie. L'Église est double, et se dédouble dans sa liturgie.

AUTRE APRÈS-MIDI DANS ROME

Me voici de retour au Musée de Rome. Je ne sais ce que j'ai, mais la sculpture romaine me paraît tout à coup admirable. Surtout celle des provinces. Quant aux six photos des têtes d'Antinoë, elles ont une allure de chefs-d'œuvre.

Dans ces salles où je n'étais encore jamais entré, surprenante impression de sévérité, de gravité, comme si l'humanité eût dû être passée en revue avant l'événement capital qui allait en faire l'habitation de Dieu. Je m'amusais à dire ces jours-ci qu'il y avait trois grands musées à Rome (et ce n'étaient pas le Vatican, les Thermes et le Capitole) : le Musée Barocco où l'on participe au goût exquis de celui qui le composa ; le musée Petriano où l'on se promène au milieu des restes charmants dont les grands musées pontificaux n'ont pas voulu ; enfin le musée d'ethnographie où l'Afrique se met brusquement à nous parler d'un monde que nous avons fini par oublier. Et jamais personne ne va dans aucune de ces trois galeries. J'y ajoute à présent ce Musée de Rome où je suis seul encore. L'univers romain des alentours du Christ y est représenté par le moulage de quelques statues, de quelques bustes et par la maquette de grands monuments admirables. Et ceci ajoute encore à l'impression de grandeur que j'y éprouve : le plâtre y apparaît la matière qui convient à cette humanité en devenir, à l'état d'attente que cette humanité représente. Sitôt que de pierre ou de marbre, c'est la vanité de ces gens qui l'emporte. A présent, à travers cette matière friable,

il est possible d'entrevoir la vraie grandeur de cette humanité, de s'y abandonner. Et de comprendre quel drame se jouait en elle avant qu'eût éclaté sa gaine. Quand on songe qu'il lui fallut descendre dans les catacombes pour prendre conscience de l'esprit qu'elle allait désormais répandre par le monde, on se prend à penser à des animaux qui mettraient bas dans l'ombre, à des animaux magnifiques qui ne supporteraient pas la lumière pour s'engendrer.

Et l'éclat de cette matière lunaire souligne ce que la perfection massive des formes a d'imparfait. Elles possèdent tout déjà ; sauf le mystère. Elles se dressent autour du monde dans l'inconsciente avidité d'une nuit qui soit un jour plus vrai. Mais quelle prise de conscience de soi ! Quelle chanson dans le désert !

Au sortir du Musée je vois avec étonnement qu'est ouverte la grille de S. M. in Cosmedine. Il n'est pourtant que 5 heures. J'entre. Je trouve le petit baldaquin des Cosmas plein de cierges et de fleurs. Ce sont les derniers moments des Quarante-heures. Trois vieilles, un étrange bonhomme que j'ai rencontré à toutes les processions stationales, le prêtre, un ou deux religieux encore, c'est là avec moi toute l'assemblée. Un silence sans ride est épanché dans le petit sanctuaire. Je pense au soleil de gloire dont Rome entoure indéfiniment cette Hostie. On ne pense presque pas à cette présence de Dieu quand on se promène dans Rome. Et cependant elle est partout. C'est autour d'elle, de sa réalité effective que Rome dresse tant de coupes, comme la Rome antique, autour de la gloire de l'homme, érigeait ses arcs de triomphe et ses colonnes. Ce sont vraiment les rayons d'une gloire permanente qui s'irradient de tous les coins de cette ville. Et en voici la cause et la source et la fin dans le creux de cette petite chapelle où nous sommes une demi-douzaine réunis en silence. Et moi j'y suis par

hasard. Le sacristain d'ailleurs n'est pas très content que son église soit ouverte pour cette adoration qui le prive du petit bénéfice de tous les étrangers qui passent. Heureusement ce sera le tour de Saint-Théodore demain!

Voilà donc que j'ai échoué ici au milieu de cet adorable silence où se révèle à moi une des raisons de la gloire et du charme de Rome. Je comprends que c'est indéfiniment à travers toute la ville, d'église en église, au moins à travers toutes les diaconies de la ville que cette coutume d'adoration se propage. Et c'est un aspect de la piété de Rome auquel je ne pensais guère. Car peu importe qu'il n'y ait pas un flot constant d'adorateurs. Les cierges, les roses, les arums témoignent d'une pensée qui veille et qui se substitue à ceux qui n'ont pas eu le temps de venir. Et puis, encore un coup, ce n'est pas de notre prière qu'il est besoin ici. C'est à peine de notre présence. C'est plutôt de l'affirmation de la présence de ce Dieu-Homme, qui a pris la place de l'homme, et autour duquel, sans même trop penser à lui, la ville gravite comme son auréole.

Me voici à présent dans un des coins de Rome où l'amalgame des siècles romains est le plus sensible. Entre San-Nicola in Carcere et le théâtre Marcello. D'un côté une église du VII^e siècle, entièrement refaite, mais dont on voit, encastrées dans les murs mêmes, les colonnes qui témoignent encore des temps païens auxquels cette église s'est substituée. Et, de l'autre côté, c'est le théâtre où les temps se superposent ; où l'on distingue encore de quelle manière indiscrète le Moyen-Age prenait possession de l'antiquité pour y vivre.

Au XVI^e siècle, comme sous les Romains, tout a tourné de nouveau autour de la grandeur de Rome. C'est alors que, sous la conduite du pape, l'homme moderne

s'est engendré. Et il était inévitable que cet engendrement fût accompagné de tous les excès qui se commirent. En somme la papauté enfantait alors, au moins autant que les artistes et les princes, ce terrible univers qui allait la menacer.

Face à la Réforme — qui est la grande hérésie moderne de l'individualisme exaspéré — ce que l'Église à partir du XVI^e siècle manifeste de toutes les manières, c'est sa volonté de nous grandir en nous délivrant de nous-mêmes. C'est là le propre sens de la Rome moderne.

Elle consent même à avoir l'air de trahir l'Église primitive à force d'accentuer ce trait de son nouvel aspect.

L'Église avait voulu au Moyen-Age, réaliser politiquement l'unité spirituelle de l'Europe. A partir de la Réforme elle veut du moins la manifester par la subordination des piétés individuelles, dans l'uniformité de sa magnificence.

L'art religieux à partir de la Renaissance présente une scène où joue le monde entier.

En face de l'exaltation protestante de l'individu, l'exaltation totale de l'âme et du corps dans la communion de l'Église.

VATICAN; APPARTEMENT BORGIA

Lucrèce Borgia figurerait sainte Catherine d'Alexandrie. Un tel sacrilège ne me touche pas. Dans la splendide décoration du Pinturricchio c'est la qualité particulière du catholicisme d'Alexandre VI qui m'intéresse. Et la manière de mêler ainsi le profane et aussi le païen au sacré me semble pleine d'enseignement. Il est évident que dans ce temps la piété individuelle ne devait guère compter.

Il faut absolument faire effort pour comprendre comment ces gens pouvaient se représenter le Christ, les commandements du Christ, la foi, l'amour, la pauvreté.

Et il me semble que la confrontation, côte à côte, des admirables petites tapisseries flamandes et des grandes fresques du Pinturricchio devrait nous renseigner. D'un art à l'autre le drame a disparu. Les relations des hommes avec Dieu sont devenues rencontres, controverses et conversations. En même temps que l'agitation s'introduisait dans les compositions, le sens dramatique s'en effaçait. Il est curieux de constater à quel point toute vie intérieure s'évanouit brusquement de l'art. Et il n'y a pas de raison de penser qu'elle ne subit pas exactement la même éclipse dans les âmes, dans l'Église. La foi se superpose à l'animalité sans en être détruite, sans agir non plus sur elle. Mais tout de même la foi reste forte. C'est la foi dans la grandeur de notre vocation. Il n'est question que de saints. Le catholicisme se confond provisoirement avec une extraordinaire préférence donnée au culte des saints, à toutes leurs histoires. Ils ont remplacé les héros. Leur sainteté ressemble à l'héroïsme. Le ciel s'est fermé, aussi bien celui de la surnature que celui du fond du cœur. Mais il habite sur la terre. On assiste alors à une tentative étrangement voisine de celle de l'empire romain. La société chrétienne remplace le corps mystique. Elle correspond à cette société antique qui se prenait pour fin. Divinisation singulière et de toutes les puissances de l'homme.

Je reprends ces notes, ce matin, tandis que se déroule l'admirable messe du pape Marcel pour l'inauguration de Sainte-Sabine. Ce qui s'était fait en peinture me semble se refaire en musique. Le drame intérieur a cédé toute la place.

Mais, tandis que le cardinal Pacelli célébrait la messe

avec une incomparable piété, j'avais vraiment l'impression de toute la joie de l'Église à propos de la réouverture de cette grande basilique désaffectée depuis tant de siècles. La joie de l'Église! et qui se manifestait au cours même du Saint-Sacrifice durant lequel le Christ est immolé. Il y a donc toujours place dans les cérémonies de l'Église pour l'expression simultanée de sentiments et de faits contradictoires. C'est cette contradiction dont son drame est tissu, qui, à chaque pas, nous surprend dans toutes les entreprises catholiques. Durant ces messes où la polyphonie éclate, comment n'être pas saisi de la contradiction de tant de joie extérieure avec l'événement douloureux qui se déroule à l'autel! Et comment ne pas reconnaître dans une telle contradiction l'image même de ce qui devait se passer dans les siècles qui suivirent le Moyen-Age et où l'homme ne pouvait plus refréner, fût-ce en présence de Dieu, les puissances qui le portaient à d'orgueilleuses découvertes.

Celle du Nouveau Monde est à peu près au centre de ce grand bouillonnement où la vie intérieure paraît non seulement ne plus suffire à l'homme mais lui échapper tout à fait. C'est l'espace qui s'est ouvert devant nous. Et c'est des corps qui remplissent l'espace que l'imagination humaine semble être devenue prisonnière. Il y a alors comme un envoûtement collectif. Et qui n'empêchait pas la sainteté de fleurir. Mais pour ce qui est de la sainteté même, c'est, avec des exceptions, une sainteté surtout sociale. L'ère des ermites et des docteurs est presque close. L'ère des saints qui ont à vivre dans le monde, à donner leur exemple au monde, semble alors commencer. Il ne s'agit même plus pour eux d'insister sur la pauvreté, tant que sur les moyens de faire son salut en commun. L'Église entre dans une ère de vie en société où l'on comprend très bien que l'esprit du monde, sans diminuer ni sa foi, ni la grandeur de sa mission, l'ait de plus en plus envahie, menacée. N'étaient les paroles, cette musique de Palestrina

pourrait manifester une joie toute profane. C'est la grande différence avec l'art grégorien où, dans l'absence même de toute parole, c'est un chant religieux qui s'exprime. Et pourtant l'Église accepte cette musique dans ses temples. C'est elle qui la conduira jusqu'à ses derniers développements dans tous les arts, jusqu'aux théâtrales roulades des Baroques. Alexandre VI, au milieu de ce déchaînement des formes concrètes, ne paraît plus si incompréhensible qu'il peut l'être pour qui l'isole de son contexte liturgique. Bien mieux! le besoin de lutter contre la Réforme, tout en le purifiant ne fera qu'amplifier ce déchaînement ecclésiastique en l'honneur de l'activité humaine, et, en somme, de l'homme sur la terre. Et ce déchaînement, qui a commencé avant la Réforme, dans l'Église même, on conçoit très bien qu'il aille de pair, en dépit de notre étonnement et du scandale que nous en pouvons avoir, avec une foi chrétienne véritable. C'est l'imitation du Christ qui a perdu tout son sens au cours de cette extraordinaire irruption du monde extérieur et de l'explosion de violence et de désirs que cette irruption a provoquée, qu'elle entretient. On ne peut pas penser à autre chose quand on entend ces admirables polyphonies éclater, et qu'on est bien obligé d'observer que le calme, dont ne peut tout de même pas ne pas être entourée la phrase de l'Incarnation, dure à peine ; il ne s'étend même pas à la Passion ni à la mort du Christ. C'est une extraordinaire vitalité qui a besoin d'éclater. Et il semble qu'on ait perdu tout moyen de la contenir. L'imitation du Christ n'est plus une imitation douloureuse. Les chrétiens semblent ne plus songer qu'à sa gloire et à celle dont, par débordement, eux-mêmes ont hérité. Et cette gloire c'est de vivre. On est très reconnaissant à Dieu du don admirable qu'il nous fait en nous permettant de vivre. Je crois que c'est dans cette mesure que piété et sensualité s'accordent dans une contradiction qui se résout d'elle-même ; et qui oublie qu'elle est

tragique. C'est de la gloire de la vie que nous devons à l'acte de la création du Père et à la Résurrection du Fils, que les âmes sont pleines. Elles sont comme étourdies d'une joie qui les empêche de songer à leur misère. C'est à une espèce d'épiphanie humaine qu'après les siècles de foi secrète, de pénitence et d'amour, nous assistons, comme si, à la réalité individuelle, une réalité collective se superposât, et que celle-ci fût passée, au cours de quelques siècles, des épreuves douloureuses qu'elle s'infligea d'abord, à un enivrement de gloire qui est comme la conclusion de cette souffrance antérieure. La société chrétienne semble avoir vécu collectivement une vie qui aurait avec celle du Christ cette ressemblance que, commencée dans le silence et la douleur, elle aussi aboutit à la gloire. Mais cette gloire est une gloire mondaine; et qui force à penser que la vie de cette société chrétienne ne vient d'être qu'une parodie de celle de son fondateur. Et qu'il faudra bientôt douleur nouvelle pour la purifier de nouveau et la rendre à sa vérité.

Il n'empêche que cette exaltation factice n'ait donné à l'Église, qui sait faire flèche de tout bois, une grandeur humaine auprès de laquelle toutes les autres pâlissent. Et c'est dans ce sens-là, que, sans approuver un Borgia, on peut dire que Borgia même n'a pas pu empêcher la floraison de l'Église. Bien mieux : qu'il contribua dans un certain sens à lui donner un nouveau visage sans lequel un aspect de sa splendeur lui manquerait. Il ne faut pas se scandaliser si c'est aux dépens des vertus individuelles que l'Église développe au cours des siècles son incroyable variété. Ni si ces vices des individus se nourrissent de son cœur. Le Christ reste présent dans des martyrs et dans des saints qui, au cours des siècles, ne lui ont jamais manqué. L'Église, elle, tout en continuant d'imposer aux saints une infaillible direction, prend, aux yeux des hommes, des visages humains sur lesquels on lit le reflet des temps qui passent. Et ces visages humains composent

⁶ Rome ou la mort.

dans la suite des temps une réalité qui n'est pas la réalité du Christ, qui n'est pas non plus celle des hommes, mais qui est cet extraordinaire compromis où le Christ et les hommes se rencontrent. Non plus dans le secret, mais dans le bruit ! Non plus dans l'ombre, mais dans l'éclat d'une lumière que seul un esprit pharisien refuserait. Les églises protestantes n'ont pas cette diversité, cette grandeur mi-divine et mi-humaine. Elles ne sont qu'humaines. Et pourtant elles n'ont pas de visage. L'Église est un corps vivant qui fait encore de la beauté avec les vices des siens. Et cette beauté incessamment renouvelée, quand même, à sa racine, elle est le poison d'une chair exaltée, elle est encore à la gloire de la création. Oui ! l'Église fait flèche de tout bois.

Et il n'y avait pas moyen de n'y pas songer lorsque se développait sous la voûte de cette église, qui vient du fond des temps chrétiens, la musique païenne mais baptisée ; quand éclatait l'admirable polyphonie à la gloire de la diversité de l'œuvre divine. Et c'était encore un privilège de Rome de pouvoir entendre en la fête d'un saint pape dominicain grandi au cœur de cette Renaissance que le vice investissait partout, une harmonie naturellement orientée à la gloire humaine, et qui chantait la gloire de Dieu au lieu même qui fut habité par des saints. Et c'est cela qu'on trouve à chaque pas ici, une humanité attachée à la forme et au corps, et dont le seul baptême est déjà une victoire pour Dieu ; dont les vices mêmes se trouvent rectifiés d'une certaine manière pour servir, malgré eux et en dépit d'eux-mêmes, à la gloire humaine de l'épouse du Christ. Et c'est que l'Église ne cesse jamais d'être à la charnière des deux mondes, et comme la manifeste intersection de l'Esprit avec les hommes dans ce qu'ils ont de plus concret. Jésus s'est incarné une fois. Elle, elle est une incarnation continue. Et tout désir de toute chair s'y transfigure. Dans la ville des triomphes païens elle est la vivante image de tous les triomphes de Dieu, dans

le mal comme dans le bien. Au fait il n'y a pas de mal ni de bien pour elle à partir du moment où, du mal et du bien, les éclats éphémères se composent pour sa gloire. Ce qu'elle veut de nous, c'est le consentement de nos fantaisies qui passent, à sa réalité qui est une fantaisie qui dure : une fantaisie toujours tragique et qui pourtant ne cesse d'espérer dans les larmes.

Elle est nous-mêmes, et elle rit de nous si nous la confondons avec nous. Elle est nous-mêmes. Et elle n'est pas nous. Elle est notre figure surhumaine. Et jusqu'à nos trahisons tout concourt à sa beauté. Il n'est pas jusqu'au monde qui ne la serve encore, et qui ne l'aide à s'incorporer tout l'humain.

RAPHAËL ET CAVALLINI

Je suis émerveillé du plaisir que me donne Raphaël. J'étais venu à lui plein de préjugés, persuadé de n'y découvrir que le dernier des pompiers, celui dont la médiocrité justifiait amplement la renommée universelle. Et voilà que je n'arrive plus à m'arracher à ses grandes fresques, au *Parnasse*, à la *Dispute du Saint-Sacrement*. Je suis prisonnier de mon plaisir et n'essaie pas de me le justifier par des rapports, qui peut-être existent mais qui, à première vue, m'échappent, avec tout ce que j'ai cru trouver jusqu'à présent à Rome. J'y trouve l'homme sans doute... Dans toute sa grandeur. Mais cette grandeur est surtout faite d'une simplicité absolument étrangère à Rome. Autant tout ce qui est romain est fastueux, autant Raphaël est simple, sobre, naturel. Il nous murmure ses confidences. Il les murmure à peine : ses personnages ne parlent pas. Ceux-mêmes qui ont l'air de s'entretenir sont encore séparés par un mur de silence. Mais c'est un silence transparent, où aucune controverse ne s'introduit. Rien n'est plus loin d'une dispute que la *Dispute du Saint-Sacrement*. Tout est mélodieux dans ces scènes

parce que les gestes des unes continuent ceux des autres. Il y a comme un accord secret entre toutes les figures d'une même scène. La musique de Raphaël est un murmure silencieux qui court de lèvres à lèvres, de mains à mains, de couleurs à couleurs. Il y a dans ces tableaux une paix généralement répandue que font peut-être mieux encore apparaître le remuement des gens, le tumulte déchaîné par les « guides » et cette espèce d'affreuse distraction avec laquelle les troupes qui ne cessent de se succéder regardent ces compositions admirables.

Une paix intérieure, une communion. Je ne cherche pas à forcer mon impression. Je ne désire aucunement faire de Raphaël un chrétien. Il est si doux, si pur, qu'il me suffit tel qu'il est. Serait-il un païen, me prouverait-on qu'il tient plus de la Grèce que de l'Église, je me rendrais sans discuter, tant il me semblerait indécent de vouloir vérifier une thèse à son propos. Mais comment échapper à cette évidence? L'accord des personnages de Raphaël est un accord secret que rien d'explicite ne surcharge ni n'explique. Ils sont occupés d'un même objet qui les oriente en dépit d'eux. Rien donc de moins individualiste que ces compositions, car c'est à leur diversité que tendent les individus. Ici, d'un même mouvement ils tendent à une unité qui les rassemble en groupes où chacun se trouve parfaitement accordé à tous les autres. C'est cela qui me frappe surtout : l'intérêt qu'ils se portent les uns aux autres, sans se parler, leur commune occupation par un même amour.

Il est étonnant de constater que c'est presque exactement le caractère opposé à celui des compositions de Michel Ange. A la solitude farouche où s'enferment les personnages de celui-ci, Raphaël oppose cette bonhomie charmante qui fait tous les siens se comprendre sans se parler. Ce sont leurs gestes qui se complètent. Raphaël semble attaché à varier tellement toutes les attitudes des corps et des figures qu'il peint, qu'au lieu

d'être arrêté par la beauté de chacune d'elles, on ne se trouve spontanément entraîné à ne penser qu'à la simplicité avec laquelle elles se complètent, la simplicité et la nécessité. Il ne semble pas qu'ils pourraient vivre les uns sans les autres. Ils sont bien plus les membres d'un grand corps que des personnages autonomes. L'art de Raphaël est un art de gentillesse et d'égards mutuels. Je ne connais pas dans toute la peinture un chant d'accords si doux. Et si ces accords sont si doux c'est que tous ces personnages ne semblent vivre qu'en reflet. Ils sont des reflets qui se composent en un monde harmonieux et qui tourne. Le mouvement ne s'y engendre pas de l'activité des figures, mais bien de leurs immobilités accordées. C'est un mouvement intérieur et qui entraîne l'esprit sans qu'il s'en doute dans une danse très douce où la paix est engendrée. Raphaël est vraiment le divin Raphaël, un enchanteur qui répand l'amour comme un parfum. Il est à l'opposé de Michel Ange. Il est à l'opposé aussi de ce qu'en font les gens qui détaillent ses compositions et qui n'ont de joie qu'à mettre un nom sur tels et tels de ses personnages. Lui au contraire ne les caractérise que pour les faire mieux disparaître dans une communion plus profonde. Mais plus je regarde cette grande assemblée du ciel et de la terre autour du Saint-Sacrement, plus je me sens attaché à cet art, plus captif de mon enchantement. Et Dieu sait pourtant quelle rumeur d'étable font autour de lui les grognements des gens qui passent. Il n'en est pas un qui s'abandonne au silence.

Et puis tous ces personnages sont si humbles, si humains. Ils sont de gestes et de taille si modestes. On n'en peut douter. C'est en Raphaël que toute la tradition humaine née avec Giotto trouve son épanouissement. Raphaël, c'est le triomphe de l'humain dans la douceur, sans artifice, sans effort, de l'amour. Et c'est d'une poésie qui nous pénètre jusqu'au fond de l'esprit et du cœur.

Le chant, la danse et la peinture se réunissent en un art que les seules musiques de Mozart savent évoquer. C'est une méditation mélancolique sur le charme de la rencontre des fantômes que nous sommes et peut-être la poésie de leur brièveté.

Ce côté « plaisir de la rencontre » n'a peut-être pas été assez souligné dans l'art de ce jeune homme qui allait bientôt mourir. Il y a quelque chose d'attirant et de pathétique dans la gravité avec laquelle ses personnages sont occupés : l'attirance des paupières baissées et des yeux fixés sur un objet qu'on ne voit pas. Il y a dans Raphaël bien plus de romantisme qu'on ne pense. Mais tendre et contenu ; un romantisme qui ne laisse qu'affleurer ses secrets. Derrière le charme de ces assemblées de fleurs humaines, c'est la mort que l'on entend rôder. Une menace pèse sur ces visages sans gaîté. La joie de Raphaël est une joie désespérée. Il est triste de se sentir pressé d'abandonner tant de douceur. C'est la plus grave poésie de la terre qu'il nous propose d'écouter. Et c'est pour cela qu'entre toutes ces compositions il n'émane sans doute d'aucune autant de charme que de ce *Parnasse*, où Apollon joue de la viole en regardant le ciel, tandis que toutes les formes de la beauté se pressent autour de lui. Raphaël aussi chante la terre en pressentant le ciel. Il est à la frontière imprécise de deux mondes où son drame se joue. Qu'il nous rend donc aimable ce jeu des hommes ! et juste assez imprécis pour nous enlever le courage de nous en arracher. C'est un art qui suggère plus qu'il ne dit.

Nous sommes là évidemment très loin de l'admirable fresque de Cavallini à Sainte-Cécile où la douceur du monde n'entre pas. La peinture en trois siècles a subi un complet renversement. Et l'on est bien obligé de penser que les recherches des peintres d'aujourd'hui sont bien plus proches de l'esprit de Cavallini que de celui de

Raphaël. C'est la franchise aujourd'hui que l'on poursuit, et dans un monde engendré par l'esprit. Cavallini ignore le clair-obscur, les demi-teintes et l'ombre. Tout y est couleur pure. Le contraire de Raphaël. Entre ces deux esprits, l'Église aussi, continuellement, évolue. Mais il faut convenir que la vraie grandeur de Rome, c'est Cavallini qui nous en livre le secret : c'est l'art de la grandeur de l'homme spirituel. Et peu importe à Cavallini sur quel fonds se dressent ses figures. Ce sont les figures seules qui lui importent, dépouillées de tout l'accessoire et réduites à leur propre forme. On assiste ici, comme dans les mosaïques de Sainte-Marie Majeure, à la transfiguration de l'art romain. Il n'y a de l'un à l'autre que la différence de la lumière naturelle à l'illumination du Saint-Esprit.

Admirable Cavallini! A quel désappointement, à quelle sévérité il a su parvenir. Ici la tendresse du monde et le charme de vivre ne pénètrent pas. La création est seule en présence de son Dieu. C'est le monde de la gloire et du jugement.

Comme dans l'art romain les figures sont juxtaposées, mais autour d'une figure centrale ; elles ne sont là que pour la regarder. Il n'y a qu'une affaire sérieuse au monde, nous dit-il : la Royauté de l'Homme-Dieu.

Pietà DE MICHEL-ANGE

Me voici enfin devant cette *Pietà* de Michel-Ange dont je garde à mon mur, depuis mon arrivée à Rome, une demi-photo : deux jambes abandonnées. Ce sont comme deux ruisseaux qui coulent. Je les regarde souvent. Je ne m'y habitue pas. Michel-Ange a su imprimer à ces membres qui ont l'air de s'effondrer une poésie tragique où il est lui-même tout entier. C'est le poème de la force qui a fini par se renoncer et qui se fond dans l'amour. La grandeur de Michel-Ange me semble résider essen-

tiellement en ce point où une tension extrême de la volonté trouve des raisons secrètes de s'arrêter dans son développement. Un peu plus et nous serions en pleine emphase, un peu moins et nous aurions une sculpture simplement honnête. La force chez Michel-Ange n'est que l'expression d'une volonté tendue ; mais qui s'arrête quand l'amour l'envahit. On ne parle pas assez de cette tendresse imprévue qui semble tout à coup l'assaillir. C'est elle je crois qui rend si émouvantes ses grandes ébauches d'*Esclaves* et, d'une manière générale, tout ce que ce géant n'a laissé qu'à l'état d'ébauches. Et d'abord cette *Pietà* Rondanini.

La Vierge et tout le haut du corps de Jésus sont simplement équarris. Mais ces deux figures sont déjà tellement plantées dans la terre, elles se dressent déjà tellement comme des arbres, comme des montagnes, enfin comme des formes strictement naturelles, élémentaires, qu'on ne peut échapper à l'impression de puissance qu'elles suggèrent. Dans la sobriété toute nue de son double jet qui monte et se confond, jusqu'au point où la tête de la Vierge et celle du Christ se séparent, c'est vraiment comme une éruption de pierre, qui se produit devant nous. Et pourtant, bien que cette éruption soit nettement ascendante, les deux jambes du Christ, la seule partie finie de cet étrange groupe tout en hauteur, tout en maigreur, forcent le regard à les suivre, à descendre avec elles, à tomber jusqu'au point où les pieds s'enfoncent dans la terre et ne s'en distinguent plus. Et il me semble que ce double mouvement exprime assez bien, et dans un langage purement plastique, la double force qui se partage l'âme de Michel-Ange : une volonté de se surmonter, un soudain consentement à l'abandon, à la tendresse. Michel-Ange ne cesse d'être pareil à ses esclaves qui gonflent leurs muscles pour faire sauter leurs chaînes, et puis qui s'endorment dans leur servitude acceptée.

Je crois que c'est cette contradiction qui nous le rend si cher, qui fait sa grandeur. Et c'est par cette contradiction qu'il est si profondément chrétien ; si romain. Il porte la notion d'homme jusqu'à ses extrêmes limites. Mais c'est pour faire l'aveu de ces limites et reconnaître que la force humaine ne peut triompher de l'amour. C'est l'amour qui l'achève en lui ouvrant un univers qu'il ne soupçonnait pas. De sorte encore que ce langage contradictoire est celui même de l'Incarnation, mais c'est un langage qui se développe sans phrases, sans mots, qui se décrit de lui-même sous nos yeux. Plus encore que dans ses prodigieuses peintures où l'homme est toujours en proie à la solitude de sa force, dans ses sculptures, et dans celle-ci plus qu'en tout autre en raison même de son inachèvement, Michel-Ange nous dit que la force n'est force qu'à partir du moment où l'amour l'a vaincu. Et c'est là tout le poème de Rome qui n'a, elle aussi, porté l'homme jusqu'aux extrêmes limites de sa grandeur charnelle que pour transfigurer cette grandeur dans le sang du martyr et la lumière de l'esprit. Et ce n'est peut-être pas sans motif profond que Rome est désormais dominée par le dôme qu'a édifié sur elle cet homme prodigieux. On y déchiffre encore le secret de Michel-Ange ; et c'est sous une forme nouvelle, toujours la même, celui de l'effort humain sur qui la lumière rayonne et qui l'entraîne à n'être plus qu'une proie pour l'amour.

DEUX PLACES DE ROME

C'est aussi à un mouvement que le grand escalier de la Place d'Espagne nous fait rêver. Peut-on imaginer rien de plus fantaisiste et de plus simple que cet énorme déploiement de marches de pierre, de balustrades, de murs superposés, de rampes qui s'échappent et, à mi-hauteur, de quelques arbres. Et tout cela, qui est horizontal, qui

oblige le regard à s'évaser, aboutit à un obélisque dressé à la cime, en plein milieu de cette cataracte, et, par delà, à la façade de la blanche église au double campanile. Le mouvement que le regard décrit, c'est un mouvement qui va de la place pleine d'agitation et de bruit à ce fond vertical tout blanc, tout gris, tout rose, dévoré de lumière, et où l'on voit à peine quelques silhouettes imprécises, dans l'intervalle des pilastres de la balustrade, se profiler de temps en temps.

Mais c'est sur les escaliers qu'indéfiniment vont, viennent, montent, descendent, s'arrêtent, bavardent les formes humaines. Elles jouent dans la vie le jeu des statues de la Place Saint-Pierre. Elles sont l'agitation d'en bas qui se prolonge, une mobile fumée qui ne cesse de varier dans sa forme, de glisser, de grimper, de courir. Et vraiment rien n'est plus beau que cette conversation perpétuelle de la pierre et des gens ; et l'énorme étalage de deux marchands de fleurs en plein air la marque, au pied de l'escalier, d'une double boucle multicolore. On se trouve mêlé ici à un perpétuel dialogue, du soleil et de l'ombre, de la pierre et des hommes, de la place et de l'église. De chaque forme semble s'engendrer la forme contraire, comme de l'immobilité de cette étrange architecture toute la mobilité des hommes. Et cela aussi, cette conversation, cette provocation, cette promiscuité, cette admirable disposition à tout comprendre, à tout connaître, c'est Rome, l'aspect profane et permanent de ce que l'Église n'a eu qu'à transfigurer pour en faire l'image d'une communion perpétuelle.

Charmante place d'Espagne où ne cesse de sombrer dans l'eau qu'elle répand la nacelle du Bernin, quelle poésie ne doit-elle pas à ce simple escalier qui, lui aussi, sort d'elle, qui en surgit, y retombe. Charmante place d'Espagne, où défile en ce moment, au pas gymnastique, dans un grand va-et-vient de voitures (et celles qui stationnent au milieu de la place, encombrant tout

l'espace), toute une procession de marins bleus armés de trompettes et de trombones dont les cuivres étincellent, je cherche en vain, ailleurs, à Paris, dans le reste du monde, une autre place aussi intime que toi, aussi ouverte, aussi disposée que toi à de rapides confidences et qui jaillisse comme toi, par une brèche dans son flanc, vers un tel équilibre de formes pures, de pierres blanches. — Il me semble que sur toute la terre tu es seule à nous ouvrir ainsi un cœur plein de bruits et si tendu vers le silence. Je ne connais rien de pareil à toi, petite place d'Espagne, que les autobus écrasent à présent et qui en dépit d'eux, malgré tant de trafic et d'agitation, reste si douce, si joyeuse et si calme autour de ton navire de pierre à demi englouti et des dix palmiers que Keats devait aimer quand il se penchait à sa fenêtre.

Peu de verdure, des façades quelconques, beaucoup de bruit. Qu'importe! ton cœur est ouvert. Le flot qui le parcourt jaillit incessamment vers la Trinité des Monts là-haut, toute droite dans la lumière. Et cette déchirure à ton cœur te suffit. Le monde a beau passer, ta chanson, elle, ne se taira pas. Et la statue qui te regarde à l'autre bout de ton évasement, du haut de sa colonne au pied de laquelle veillent quatre prophètes, c'est l'Immaculée : elle te regarde et te bénit.

Il y a une autre place encore. Et qui s'ouvre aussi sur une église — qui laisse, elle aussi, jaillir un escalier vers une église haut perchée. M'y voici. Celle-là, du moins, on ne peut dire qu'elle est charmante. C'est le pied du Capitole. Et son escalier la dévore. Bien moins monumental que celui de la Trinité des Monts, mais il la dévore bien autrement que celui-ci, la place d'Espagne. Tout est happé par lui ; le regard et les gens sont obligés à l'ascension. Il n'y a pas moyen qu'on lui échappe. Et puis sur lui on ne se promène pas. On le monte ; on le descend. On s'aperçoit à peine qu'il y a des gens

qui le descendent. Il semble qu'il ne soit destiné qu'à l'ascension. C'est que là-haut, derrière la façade nue et inachevée, la sobre façade de briques percée d'une vaste porte, le fameux Bambino, protecteur de Rome, convie le visiteur. Il nous attend. Il appelle à lui tous les gens qui passent. Et l'escalier n'a d'autre raison que de nous y mener. C'est donc un escalier tout droit, presque à pic, sans fantaisie. Auprès de la place si variée, si chantante et pourtant si sévère du Capitole, il y a lui, l'escalier qui n'est qu'escalier, l'escalier qu'on monte et qu'on ne descend pas. Il perce l'espace sans s'attarder en route. Il grimpe, il grimpe. Il perce le ciel. Il faut qu'on y accède.

Telle est, dévorée elle aussi par le soleil, mais réduite à ces marches de pierre, la petite place de l'Aracœli. Et c'est à un autre mouvement auprès d'elle que l'on songe — à celui des anges du rêve de Jacob. C'est à peine une place. C'est le pied d'une échelle.

LATRAN

On se doit de terminer le pèlerinage de Rome par une visite aux Musées du Latran. Goyau l'a bien senti. Et il le dit en épilogue à ce petit livre indispensable qui m'accompagna dans toutes les visites que je fis aux églises de l'Urbs.

Il me plaît que les deux palais pontificaux soient devenus dans un certain sens les deux plus grands musées du monde : le Vatican est le musée des Arts. Et rien n'égale dans l'histoire les fresques de Michel-Ange et de Raphaël.

Mais le Latran, c'est le Musée de la vérité. Et je ne sais pas si je ne le préfère pas encore à l'autre. La vérité est plus anonyme. Et le propre de l'esprit romain, c'est peut-être de conférer l'anonymat aux plus vives manifestations de l'amour individuel. Le Latran est le musée des anonymes. Il faut le parcourir, sans trop s'arrêter

aux divers objets qui sollicitent l'attention. Il est assez vaste pour proposer pendant toute une matinée une suite de sujets à la méditation rapide de qui ne fait que de passer. Il faut le parcourir à partir des Antiques dont il n'y a, me semble-t-il, pas grand' chose à retenir. Mais c'est un excellent résumé de la Rome d'avant le Christ. C'est toute sa préparation qui s'y trouve présentée. De sorte que rien qu'à se promener dans ces salles d'où, il faut bien le dire, la beauté est absente, on se sent pris pour cette civilisation un peu rude d'une immense amitié. Où qu'on se tourne on s'aperçoit qu'il n'y est question que de l'homme. De l'homme sur la terre. Au plus haut point de force où il put atteindre. La nature, les Romains nous disent de quoi elle est capable sans la grâce. Ce petit musée de sculpture du Latran est d'une émouvante éloquence, et il ne s'agit pas de l'éloquence toujours fâcheuse des statues qui sont là. Mais de celle qui se dégage de tous ces personnages, à leur insu. Jamais dans aucun pays, dans aucun autre temps, l'homme n'a pris, à ce point, l'homme pour sujet, pour objet ; ne s'est tant occupé de modeler son image. C'est une espèce de divinisation de l'humanité avant la lettre qu'il accomplit. Et l'on comprend que ce soit dans le pays où un tel art se développa, que dût un jour se révéler un autre aspect du triomphe humain : celui que devait signifier une intime participation des hommes à la vie du ciel.

Pour l'instant les seules divinités que les Romains connaissent, ce sont des divinités empêtrées dans le monde et occupées d'histoires humaines. Leurs dieux mêmes ne sont que des hommes qui disposent d'une puissance plus haute. C'est cela que cette étonnante assemblée de gens en toges, d'athlètes, d'empereurs et de bustes à barbes nous raconte avec détail. Toute la préparation qu'il fallut à Rome pour devenir la terre de ces martyrs et de ces saints par qui la notion d'homme devait atteindre

à son sens le plus pur. Rome, dès ses débuts, c'est le royaume de l'humain.

Quand on a parcouru ces salles, pleines encore d'un murmure de vivants et qui nous parlent avec une telle insistance de la grandeur qu'il y avait à être un citoyen romain, le petit musée chrétien nous offre le témoignage de ses inscriptions funéraires et de ses sarcophages. Brusquement l'homme semble avoir disparu de la surface de la terre. Il ne reste plus de lui que quelques paroles funèbres, de grossiers dessins (toujours les mêmes), et des tombeaux où les mythes antiques sont remplacés par des miracles juifs grossièrement figurés.

L'impression que nous donnent les Antiques au Latran on peut l'éprouver ailleurs. Elle est très vive dans tous les musées de Rome. Et c'est elle qui m'initia à l'esprit romain quand je commençai, dans une ombre épaisse, à chercher d'en fixer la figure. Mais ce passage de la grandeur et de l'orgueil à l'humilité, à l'effacement, au néant des premiers chrétiens, il ne se déchiffre nulle part avec une évidence aussi poignante qu'ici, où la confrontation se fait sur place, sans aucun intermédiaire, sans la moindre explication. On passe sans transition de ce peuple de pierre à cette nécropole silencieuse où plus aucune forme humaine ne s'agite, où plus rien de la douceur de vivre ne parle plus. On est brusquement enseveli sous terre. On est transporté dans un monde qui n'a plus rien de commun avec l'autre. Et les seules figures que cette humanité sans image s'est permis de tracer dans la pierre, ce sont celles, très frustes, des personnages dont les mystères divins se sont servis pour se manifester. Aussi sont-ce toujours les mêmes scènes qui reviennent : les scènes où se trouve annoncée la venue du Dieu-Homme. Le peu qu'il nous reste, le peu qui fut tracé dans ce temps où l'on avait à souffrir en silence, c'est toujours cette Incarnation qui s'est faite au milieu des hommes

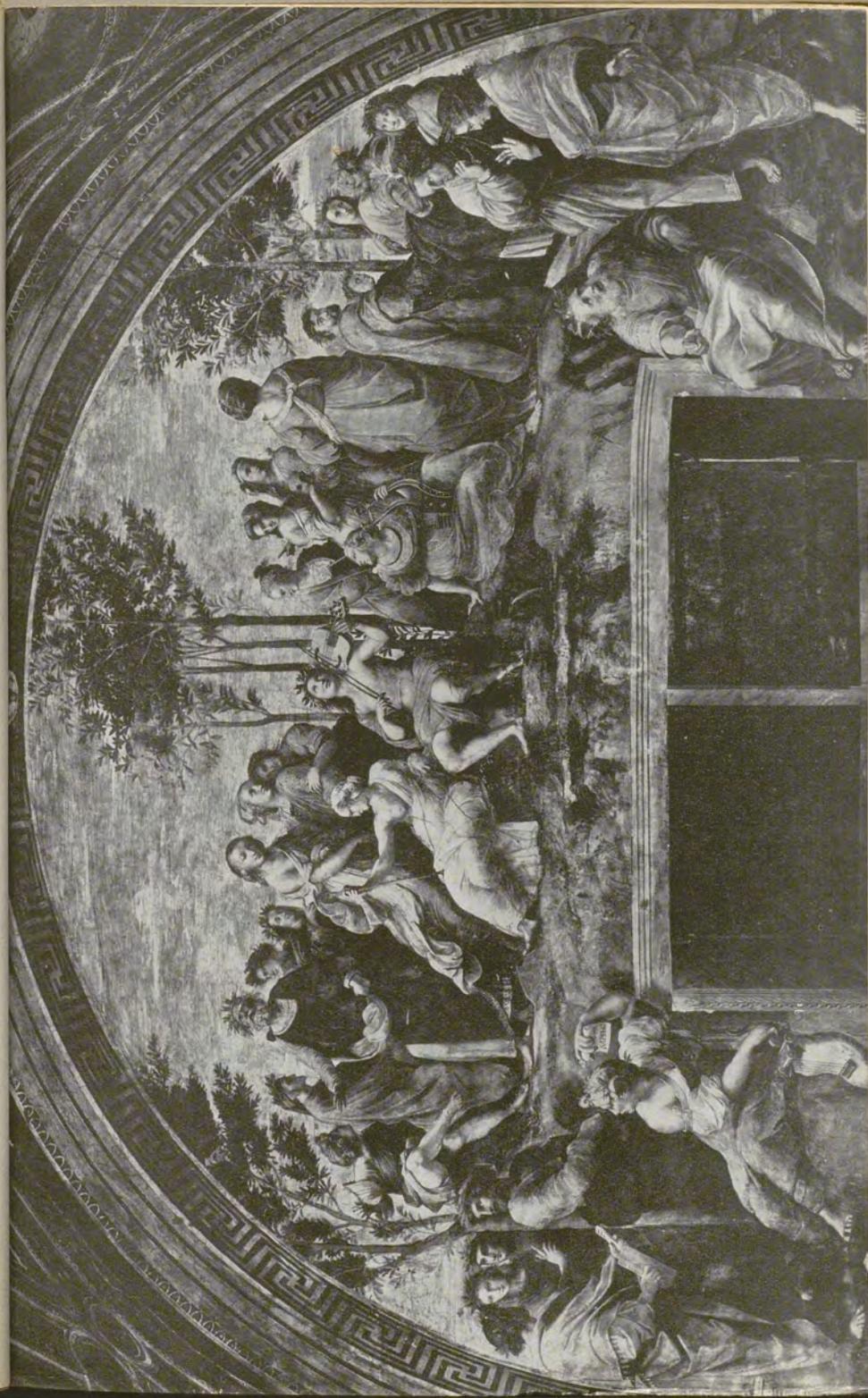
pour les surprendre. Voici Daniel, voici Jonas. Moïse ici fait jaillir l'eau du rocher. Ailleurs c'est la puissance du Christ qui est affirmée. Nulle part il n'est encore question de sa mort. Au sortir de ces siècles de gloire où l'homme ne songeait à célébrer que sa propre puissance, il ne pouvait être question de la douleur du Christ. Le Christ, tel que les premiers chrétiens le voyaient, ce n'était pas le crucifié. C'était le pasteur, le thaumaturge, celui qui guérit les malades, celui qui s'est lui-même ressuscité. C'est donc encore à la gloire que songe, dans l'abjection du fond de la terre, et pour en orner ses tombeaux, ce nouveau peuple romain. Mais quelle distance à celui parmi lequel il vit encore, dont il n'a pas encore renoncé l'étrange amour de la grandeur. Il a simplement transféré cet amour dans un univers insensible. C'est donc encore à la gloire qu'il songe. Mais une gloire qui n'est plus la gloire de Rome. Promise à tous c'est une espèce d'expansion universelle de l'empire romain. Et rien n'en témoigne au dehors. Un monde nouveau est en train de s'engendrer. Il s'engendre ici sous nos yeux. Dans le silence absolu d'un néant que surnagent seules quelques images monotones. Voici donc la conquête de Rome en train de s'accomplir. Un complet renversement de toutes les valeurs humaines, mais qui ne pouvait avoir lieu qu'à la faveur de l'extraordinaire exaltation que l'homme avait faite ici, de lui-même. C'est à force d'orgueil qu'avait pu se creuser le lit d'une humanité à laquelle un destin divin ne parut pas excessif. Et ce destin exigeait d'abord un complet renoncement à l'indignité du monde.

Après l'extraordinaire exaltation de la vie, la préférence est donnée à cette vie d'après la mort dont on ne sait pourtant rien hormis l'histoire du Seigneur. Et c'est tout l'empire de la mort que ce petit musée nous livre, mais sans jamais nous parler d'elle. C'est encore d'une exaltation de la vie qu'il s'agit ici ; d'une vie toutefois

où il n'est plus question de donner forme à des corps. C'est l'amour de vivre qui cependant, à présent, comme dans les rues de l'Empire romain, triomphe de tous les obstacles qui lui sont opposés. C'est le règne des intentions qui commence. Et l'amour pour Celui qui a triomphé de la mort devient plus puissant que l'amour des bienfaits de la vie. Cependant, si l'on ne donne plus forme à ceux qui composent le troupeau, c'est encore, à travers le berger, au seul troupeau que l'on songe et à la permission qu'il a de faire son salut en commun. L'Empire romain est devenu l'humanité entière et le ciel s'ouvre à tous les hommes.

Malgré tout, des trois musées du Latran j'avoue que c'est au musée missionnaire que vont mes préférences. Ici il ne s'agit plus des intentions de ceux dont les traces nous restent. Il s'agit de voir défiler des représentants sans beauté de tous les peuples de la terre. C'est un musée d'ethnographie mais avec ceci qui le rend irréductible aux autres : qu'il n'a pas été composé pour nous offrir d'étranges modèles des races humaines. Il est fait des dons des missionnaires ; l'amour a présidé à sa formation.

On y trouve de tout. Tout ce qui sert à la vie quotidienne de toutes les peuplades du globe. Et il y a dans ce ramassis charmant d'objets d'ameublement toujours sommaires mais toujours variés, d'idoles, d'armes, de bibelots, de robes, de chaussures, enfin de tout ce qui constitue le petit univers quotidien de toutes les tribus que les missionnaires ont visitées, comme un raccourci de la terre. Mais j'y trouve surtout le reflet de la charité avec lequel ces prêtres, partis au péril de leur vie, ont pu considérer les choses qui les entouraient. Et ils en ont adressé au Souverain Pontife quelques exemplaires pour que celui-ci ait toujours présent auprès de lui des signes de l'immense famille dont il est le Père. C'est



LE PARNASSE DE RAPHAEL

(Vatican)

Ottobé Anderson

là, je crois, l'impression la plus forte qu'on emporte d'une visite à ce musée : que rien n'est étranger à l'Église, et que le Pape assume en lui toute l'humanité — ce vaste corps mystique qui est le corps du Christ alors même que ceux qui le composent ne s'en doutent guère.

Au musée d'ethnographie de l'État on trouve certes de plus belles idoles. A part les dons de quelques collectionneurs il n'y a ici rien de rare. Mais ce musée pontifical est un monument où tous les objets d'usage courant sont admis. Et c'est par là qu'il est exceptionnel. Il est le musée de toute l'activité humaine sur la terre. Et l'Église, en nous y conviant, nous fait entendre à quel point cette terre lui appartient. A quel point elle est faite elle-même pour tout l'homme. Et l'on y voit peu à peu le christianisme s'édifier comme l'unique objet vers lequel tendent à tâtons tous les fétichismes et les idolâtries. Il est au sommet de l'échelle humaine ; il appelle à lui tous ses enfants. Et rien de ce qui fait leur vie ne lui demeure étranger. C'est un immense corps aux membres variés. Et Rome en est la tête.

ASSISE ET ROME

Au retour de Rome, je retrouve Assise. Je l'avais oubliée depuis l'année dernière. Et pourtant j'y ai vécu des mois bien doux. Mais tout se défait en moi avec cette rapidité. Et les lieux, qui, eux, n'ont pas changé, me rendent, quand j'y reviens, la surprise de me revoir différent de moi même.

Je me rappelle à présent mes longues heures dans cette église basse — mes prières au tombeau de saint François. Tout cela avait donc disparu du champ de ma mémoire...

Mais il est vrai, rien de tout cela n'avait disparu de mon cœur.

Avec quelle tendresse je te retrouve, petite Assise aux places dévorées de soleil ; pleine surtout de coins d'ombre où le Seigneur fait sentir qu'il est tendre.

Rome ne donne nulle part cette sensation d'intimité. Ni de ses basiliques les plus frêles, ni de ses chapelles les plus obscures, pas plus de la Navicella, que de San-Teodoro, ne se dégage une émotion si familière. J'avais fini par me confondre avec cette ville de la gloire où, à chaque pas, des statues isolées, comme suspendues en l'air, semblent discourir avec le ciel. Et les grands personnages des mosaïques couleur d'émeraude et d'azur, les grandes figures byzantines qui gardent un peu de la piété des moindres choses d'ici, ne réussissent pas néanmoins à interrompre le bruyant dialogue que Dieu ne cesse d'y poursuivre avec toute la terre.

Il ne s'agit pas ici d'un si vaste débat. Chaque être se trouve plutôt engagé dans une conversation toute fraternelle. Et l'étrange, c'est que l'art semble obéir, à Rome et à Assise, à des exigences exactement inverses. La figure de l'homme, là-bas, est si grande qu'elle a tout envahi. Ici, au contraire, les formes, sur les fresques, se mêlent les unes aux autres, on les distingue à peine. Et pourtant c'est ici que l'homme est le plus directement occupé de son destin ; de lui-même. La grandeur de la forme humaine, à Rome, ne parle pas tant des secrets humains que de la grandeur en soi. L'exagération de ce que nous sommes, une totale absorption de toutes nos puissances dans une exaltation continue, empêche de songer que l'homme, qui, à Rome, est partout, soit à notre image, que ce soit précisément : nous ; et que la réalité spirituelle nous y parle avec une pareille intensité. Il semble toujours que tout s'y passe sur un plan plus haut, où rien de ce qui se dit ne nous concerne actuellement. Je l'ai souvent remarqué, à Rome c'est notre présence qui est requise, plus que notre prière. Et notre présence n'a d'autre motif que de permettre

à la communion des saints de s'y poursuivre visiblement. Qu'importe une prière personnelle à une ville où c'est toute l'église qui prie ! Et c'est à représenter toute l'Église que sert la forme humaine dans son extrême développement.

A ce point de vue il n'y a pas de faille entre la vieille Rome, la Rome byzantine et la Rome baroque. C'est à toute la communauté des hommes que les grandes statues antiques, les mosaïques et le Bernin prêtent leur voix.

Il n'est vraiment rien de tel à Assise. Et saint François, qui est partout présent, n'est pourtant présent qu'à travers sa prière. Mais si lui-même, dont la figure fut si grande, ne se détache pas du reste des humains, comment nous y détacherions-nous les uns des autres ? L'anonymat d'Assise n'est pas comme celui de Rome : un anonymat dans la gloire. Il est celui que l'ombre nous accorde. Et pourtant il n'est rien de commun non plus entre cet anonymat et celui des catacombes romaines. L'anonymat des catacombes c'est celui de la mort, plus encore que de la prière. L'anonymat d'Assise, c'est un effacement total de chaque être dans l'ombre de son cœur vivant ; dans sa prière personnelle ; ses pauvres efforts personnels ; dans ce qu'il a de vraiment irremplaçable et qu'il doit cultiver sur terre pour lui faire rendre les fruits qu'il peut.

On entend ici cet appel lancé par le ciel à chacun de nous. Et c'est qu'ici nous ne sommes pas l'armée que le pape conduit et où les vivants ne cessent de remplacer les morts — nous sommes un petit troupeau de brebis. Et le Seigneur appelle chacune par son nom. Et ce nom est tellement humble qu'il se distingue à peine du nom des autres. Mais aux yeux de Dieu il est irréductiblement distinct. Il est celui de notre effort à l'amour, à la pauvreté, à l'effacement.

Il y a donc une distance en apparence infranchissable

*

d'Assise à Rome. Et je dis même, de cette basilique de Saint-François à Rome ; bien qu'on veuille nous faire croire que cette basilique, avec son merveilleux épanchement de formes, d'inventions, de force, de couleur, soit l'opposé d'Assise — la marque même de Rome sur Assise : la déviation romaine, disent-ils, que les fils de saint François, pour plaire aux papes, ont fait subir à l'esprit de leur père.

En vérité quand on revient de Rome et qu'on plonge dans le silence adorable de la basilique inférieure, si riche de peintures que celle-ci puisse être, on s'aperçoit qu'elle ne diffère guère, par l'esprit, du reste d'Assise, ni de l'esprit de saint François ; on y sent dans l'ombre rôder les mêmes besoins qu'à Saint-Damien ; et quelles que puissent être les atténuations apportées par ceux d'ici au Règlement de saint François, elles sont insignifiantes auprès de ce qui reste d'essentiel et qu'on sent flotter dans la basilique franciscaine. Oui ! la force de l'ordre, son abandon de la pauvreté absolue comptent moins à mes yeux que tant d'ombre et de silence, qui ne sont pas à Rome, et où l'âme, ici, réussit à s'épancher aussi bien qu'aux Carceri ou qu'à Saint-Damien. Rome est si loin d'Assise — que l'unité d'Assise, à l'esprit de celui qui revient de Rome, s'oppose avec une force extraordinaire à l'unité de Rome. Les moindres personnages sur les murs d'ici sont aussi effacés que s'ils n'étaient qu'une prière. En fait tout est prière à Assise. Et les hommes ne peuvent rien contre l'impérieuse nécessité de ces lieux. Tout y est prière et familiarité avec Dieu.

Et pourtant, il me faut bien le noter aussi, non seulement Assise ne me déçoit pas après la gloire de Rome, mais elle ne me fait pas non plus, comme à tant d'autres, paraître cette gloire étrangère à la piété chrétienne. Ni Assise, que je retrouve comme une caverne, ne me déçoit, ni elle ne m'éloigne du plein ciel romain. Car si

Dieu s'y entretient dans l'ombre avec les âmes, on y comprend que ces dialogues multipliés ne suffiraient pas à l'Église, ne réussiraient pas à la faire se perpétuer, à lui donner en somme cette existence qui dépasse autant nos vies singulières que les desseins de Dieu surpassent nos desseins. Ici, Dieu nous consulte. A Rome, Dieu considère son corps mystique dans l'unité de son développement. Et tel qu'il doit lui apparaître par delà les divisions du temps et de l'espace. Nous sommes ici en deçà de ces divisions. Rome est par delà. Et je conçois aussi peu saint François sans le pape, que la ville du pape sans celle de saint François. Elles sont indispensables l'une à l'autre. C'est de leur opposition apparente que la vie de chacun de nous et celle de toute l'Église sont engendrées.

Non! jamais l'homme ne pourrait atteindre à la grandeur que lui confère Rome, si d'abord, sur toute la terre, il ne se faisait aussi humble qu'ici. C'est de ces milliers de renoncements à travers temps que la grande affirmation romaine est engendrée. Et si chaque chrétien sur la terre ne s'efforçait à s'effacer, n'était du moins invité à suivre, à travers saint François, l'enseignement que le Christ nous donne et à répondre à son effacement par le sien, la grande voix humaine qui monte sous le ciel romain ne serait pas cette voix harmonieuse qui s'y poursuit. Et cette note unique, où toutes les diversités des races se confondent dans une fidélité unique, serait une terrible cacophonie. Ou plutôt rien ne pourrait s'y faire entendre. Assise et Rome se complètent tellement qu'il est impossible de les séparer.

Assise ne me donne donc aucun doute sur la légitimité des joies que Rome me valut. Ce sont les deux visages de l'Église. Et qui nous parlent de cette contradiction intime qui déchire l'Église et sans laquelle pourtant l'Église ne serait pas. J'y songeais surtout devant le

d'Assise à Rome. Et je dis même, de cette basilique de Saint-François à Rome ; bien qu'on veuille nous faire croire que cette basilique, avec son merveilleux épanchement de formes, d'inventions, de force, de couleur, soit l'opposé d'Assise — la marque même de Rome sur Assise : la déviation romaine, disent-ils, que les fils de saint François, pour plaire aux papes, ont fait subir à l'esprit de leur père.

En vérité quand on revient de Rome et qu'on plonge dans le silence adorable de la basilique inférieure, si riche de peintures que celle-ci puisse être, on s'aperçoit qu'elle ne diffère guère, par l'esprit, du reste d'Assise, ni de l'esprit de saint François ; on y sent dans l'ombre rôder les mêmes besoins qu'à Saint-Damien ; et quelles que puissent être les atténuations apportées par ceux d'ici au Règlement de saint François, elles sont insignifiantes auprès de ce qui reste d'essentiel et qu'on sent flotter dans la basilique franciscaine. Oui ! la force de l'ordre, son abandon de la pauvreté absolue comptent moins à mes yeux que tant d'ombre et de silence, qui ne sont pas à Rome, et où l'âme, ici, réussit à s'épancher aussi bien qu'aux Carceri ou qu'à Saint-Damien. Rome est si loin d'Assise — que l'unité d'Assise, à l'esprit de celui qui revient de Rome, s'oppose avec une force extraordinaire à l'unité de Rome. Les moindres personnages sur les murs d'ici sont aussi effacés que s'ils n'étaient qu'une prière. En fait tout est prière à Assise. Et les hommes ne peuvent rien contre l'impérieuse nécessité de ces lieux. Tout y est prière et familiarité avec Dieu.

Et pourtant, il me faut bien le noter aussi, non seulement Assise ne me déçoit pas après la gloire de Rome, mais elle ne me fait pas non plus, comme à tant d'autres, paraître cette gloire étrangère à la piété chrétienne. Ni Assise, que je retrouve comme une caverne, ne me déçoit, ni elle ne m'éloigne du plein ciel romain. Car si

Dieu s'y entretient dans l'ombre avec les âmes, on y comprend que ces dialogues multipliés ne suffiraient pas à l'Église, ne réussiraient pas à la faire se perpétuer, à lui donner en somme cette existence qui dépasse autant nos vies singulières que les desseins de Dieu surpassent nos desseins. Ici, Dieu nous consulte. A Rome, Dieu considère son corps mystique dans l'unité de son développement. Et tel qu'il doit lui apparaître par delà les divisions du temps et de l'espace. Nous sommes ici en deçà de ces divisions. Rome est par delà. Et je conçois aussi peu saint François sans le pape, que la ville du pape sans celle de saint François. Elles sont indispensables l'une à l'autre. C'est de leur opposition apparente que la vie de chacun de nous et celle de toute l'Église sont engendrées.

Non ! jamais l'homme ne pourrait atteindre à la grandeur que lui confère Rome, si d'abord, sur toute la terre, il ne se faisait aussi humble qu'ici. C'est de ces milliers de renoncements à travers temps que la grande affirmation romaine est engendrée. Et si chaque chrétien sur la terre ne s'efforçait à s'effacer, n'était du moins invité à suivre, à travers saint François, l'enseignement que le Christ nous donne et à répondre à son effacement par le sien, la grande voix humaine qui monte sous le ciel romain ne serait pas cette voix harmonieuse qui s'y poursuit. Et cette note unique, où toutes les diversités des races se confondent dans une fidélité unique, serait une terrible cacophonie. Ou plutôt rien ne pourrait s'y faire entendre. Assise et Rome se complètent tellement qu'il est impossible de les séparer.

Assise ne me donne donc aucun doute sur la légitimité des joies que Rome me valut. Ce sont les deux visages de l'Église. Et qui nous parlent de cette contradiction intime qui déchire l'Église et sans laquelle pourtant l'Église ne serait pas. J'y songeais surtout devant le

tombeau de saint François. Quel silence dans cette crypte autour de la pierre surélevée où quelques os reposent, dans une ombre que la lumière de quelques cierges ne trouble pas.

Quelle paix! Quel apparent éloignement des agitations du monde! Et que serait pourtant le souvenir de celui qui repose ici, si la grande troupe de ses disciples ne s'était partout mêlé aux agitations du monde pour les apaiser. Que nous serait saint François, s'il n'avait été que François, le fils d'un riche marchand d'Assise, qui a tout abandonné pour l'amour de Dieu? Pas beaucoup plus aux yeux de la mémoire, que Dante ou que Giotto. Un serviteur de l'Église, mais un serviteur isolé. Il fallait que Rome fécondât son effort pour que son cœur pût rayonner; et qu'il devînt lui-même plus qu'un héros, plus qu'un artiste, celui dont la parole fit regermer toute la terre. En vérité, sans Rome, Assise serait peut-être encore le séjour idéal de quelques vieilles Anglaises. Elle ne serait pas, pour nous, la ville de celui qui a rajeuni l'exemple et l'enseignement du Christ. Et comme le Christ serait oublié sans l'Église, saint François ne nous serait de rien sans l'épouse du Christ. L'ombre d'Assise, c'est au soleil de Rome que la terre la doit. Et nous y sentons plus clairement même qu'au cœur de la ville éternelle, que Rome est notre intelligence, notre mémoire et notre lien. Celle qui permet à la parole humaine d'être féconde après avoir passé par sa lumière et son anonymat. Elle est celle qui propose l'exemple des saints à la vénération universelle. C'est par elle que l'unité du monde se maintient. Et c'est vers Rome encore que nous font revenir le silence d'Assise, la pauvreté de François.

Rome, c'est vraiment le sol où fructifie le grain qui est mort en un point quelconque de la terre.

C'est avec émotion qu'on plonge dans la douceur d'Assise, quand on y revient de Rome où manque cette douceur.

Mais comme on sent aussi la grandeur de Rome après qu'on l'a quittée et qu'on retrouve ailleurs des reflets de sa gloire.

Si Rome lui manquait, la terre ne serait pas la terre que nous connaissons. C'est à Rome que nous devons de pouvoir aimer tous les hommes. Et c'est ce que saint François avait si bien compris, lui qui se soumit toujours à celle qui n'était pourtant de son temps qu'une cité bien lamentable.

C'est grâce à Rome que se survivent tous les cœurs.

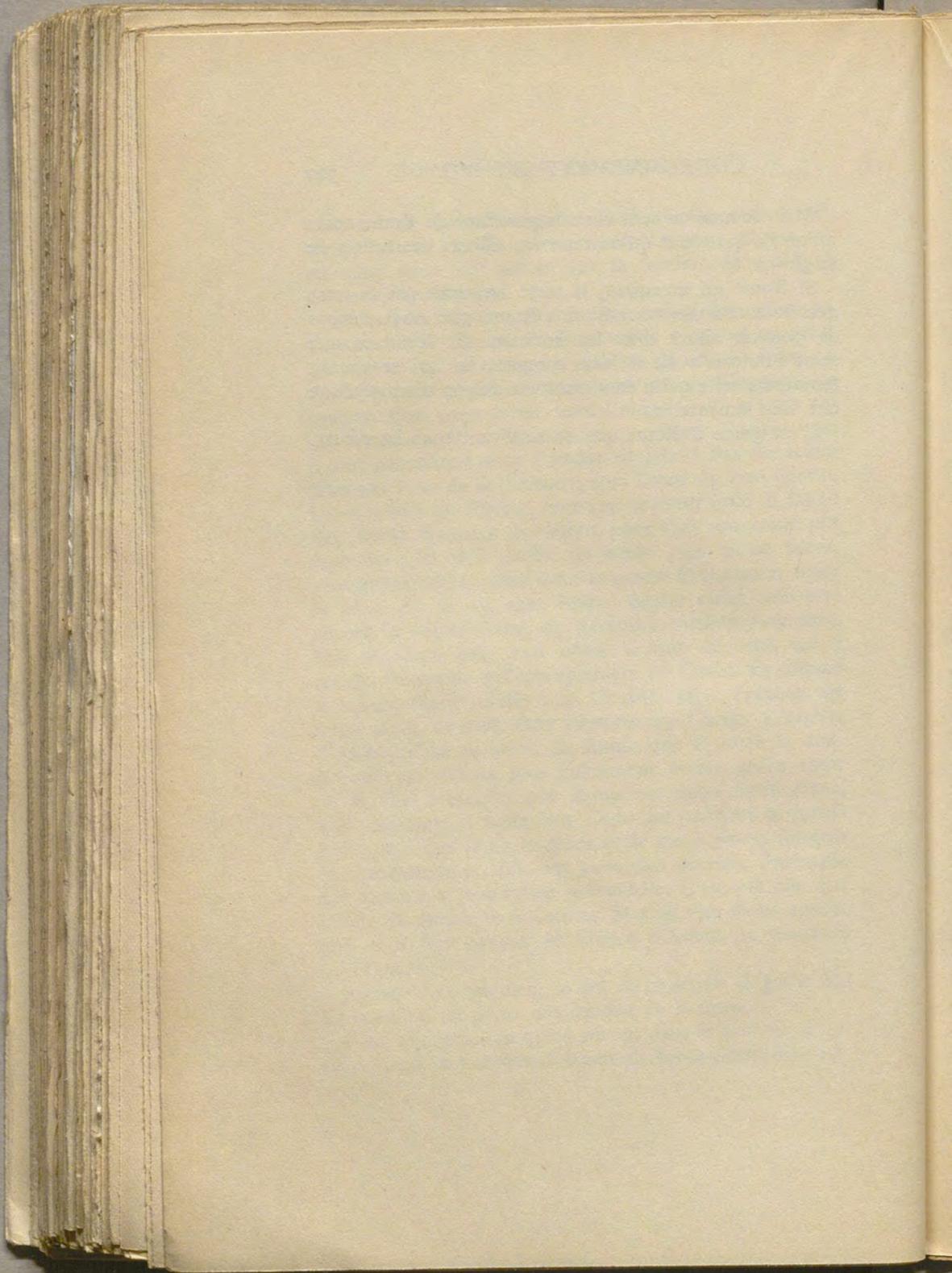


TABLE DES ILLUSTRATIONS

Planches	Pages
1. La Croix sur la Louve Romaine	4-5
2. Portrait d'Innocent X	20-21
3. Place du Capitole	56-57
4. Maison dorée de Néron	80-81
5. Via Appia	96-97
6. Foro Mussolini	112-113
7. Saint Pierre	144-145
8. Chapelle Sainte-Constance	158-159
9. Grottes Vaticanes	186-187
10. Place Saint-Pierre	202-203
11. Pieta Rondanini	224-225
12. Madonna del Parto	268-269
13. Thermes de Caracalla	296-297
14. Le Parnasse de Raphaël	320-321

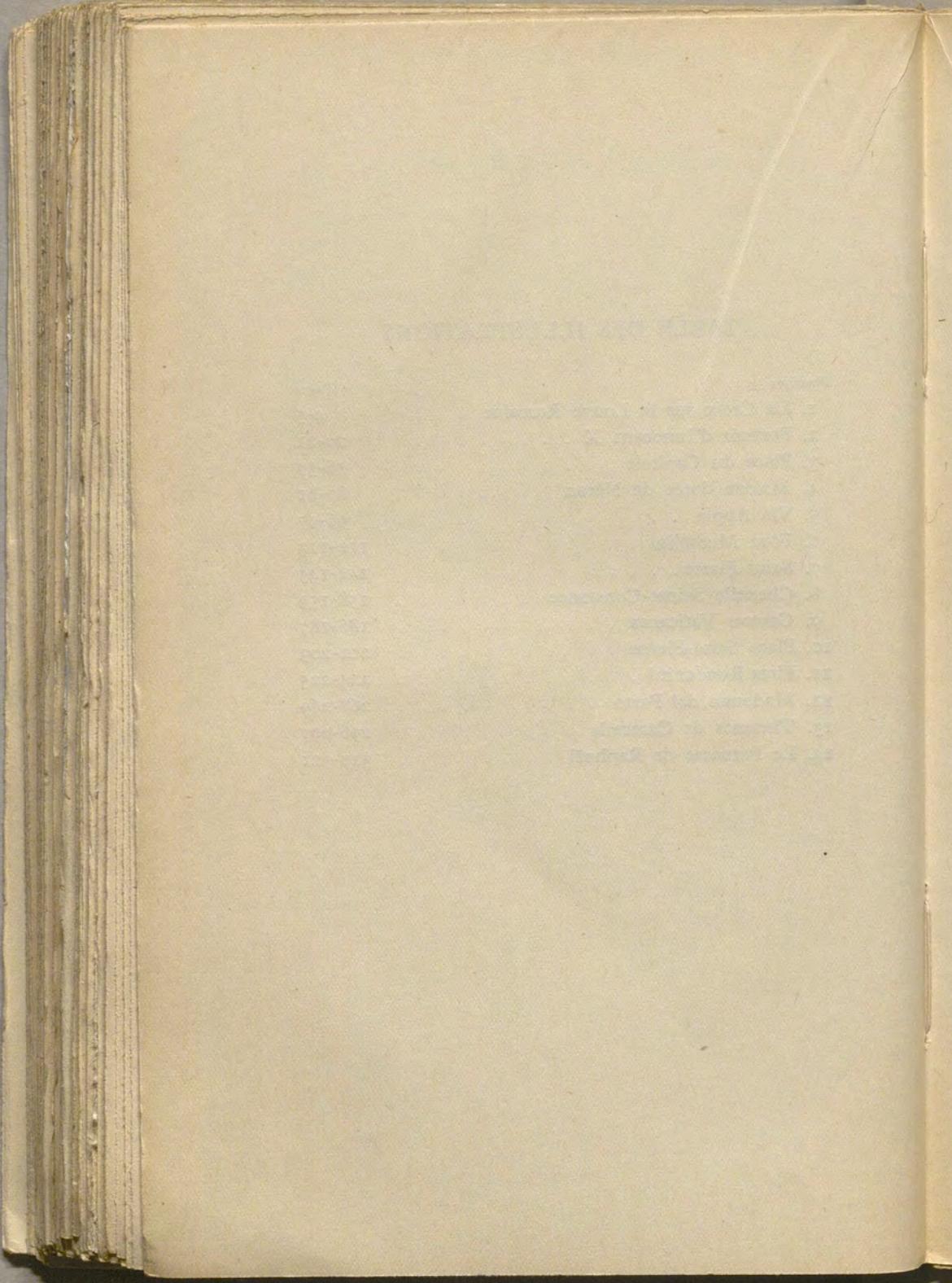


TABLE DES MATIÈRES

Avertissement	9
-------------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

PRÉSENCE DES HOMMES

I

Premier contact	15
Visite aux quartiers pauvres	17
Portrait d'Innocent X	21
Arc de Constantin	23
Images de Rome	24
Forum	31
Palatin	35
Palais des Conservateurs	35
Musée des Thermes	38
Retour aux archaïques	41
Buste de Brutus	46
Villa Doria Pamphili	49
La Louve	50
Douceur de Rome	55
Villa d'Este	57
Musée des Conservateurs	60
Villa Giulia	64
Villa Adriana	67
Galerie Borghèse	72
L'Ancien Testament à Sainte-Marie Majeure	73
Audience pontificale	78
Maison dorée de Néron	80
Thermes de Caracalla	83

Château Saint-Ange	86
Matinée sur la Via Appia	89

II

Porta Maggiore	95
Saint-Pierre	95
Prison Mamertine	100
Fontaine de Trevi	104
Deuxième visite à Saint-Pierre	107
Aperçu sur les Catacombes	112
Limpidité	113
Nouvel aperçu sur les Catacombes	113
Crépuscule devant Saint-Pierre	119
Noël à Sainte-Marie Majeure	120
Encore place Saint-Pierre	123
Encore les Catacombes	125
Regrets	135
Diversity of creatures	137
Convalescence	141

DEUXIÈME PARTIE

TRAGÉDIE DE L'ÉGLISE

I

Saint-Pierre	149
Saint-Paul	152
Ponte Milvio	154
Sainte-Agnès	157
A propos d'images	162
Fête de sainte Martine	165
La Chandeleur à Santa Maria in Campitelli	169
Saint-Blaise chez les Arméniens	171
Pinacothèque Vaticane	177
Chiesa Nuova	180
Saint-Laurent hors les murs	183

TABLE DES MATIÈRES 333

Saint-Pierre et le Latran	186
La Sixtine vue des échafaudages	193
Stations du Carême — (1 ^{re} Note)	201
Chapelle Sixtine	202
Les stations de Rome	208
Soir de Rome	212
Villa Madama	213
Stations II ou Junon et Moïse	214

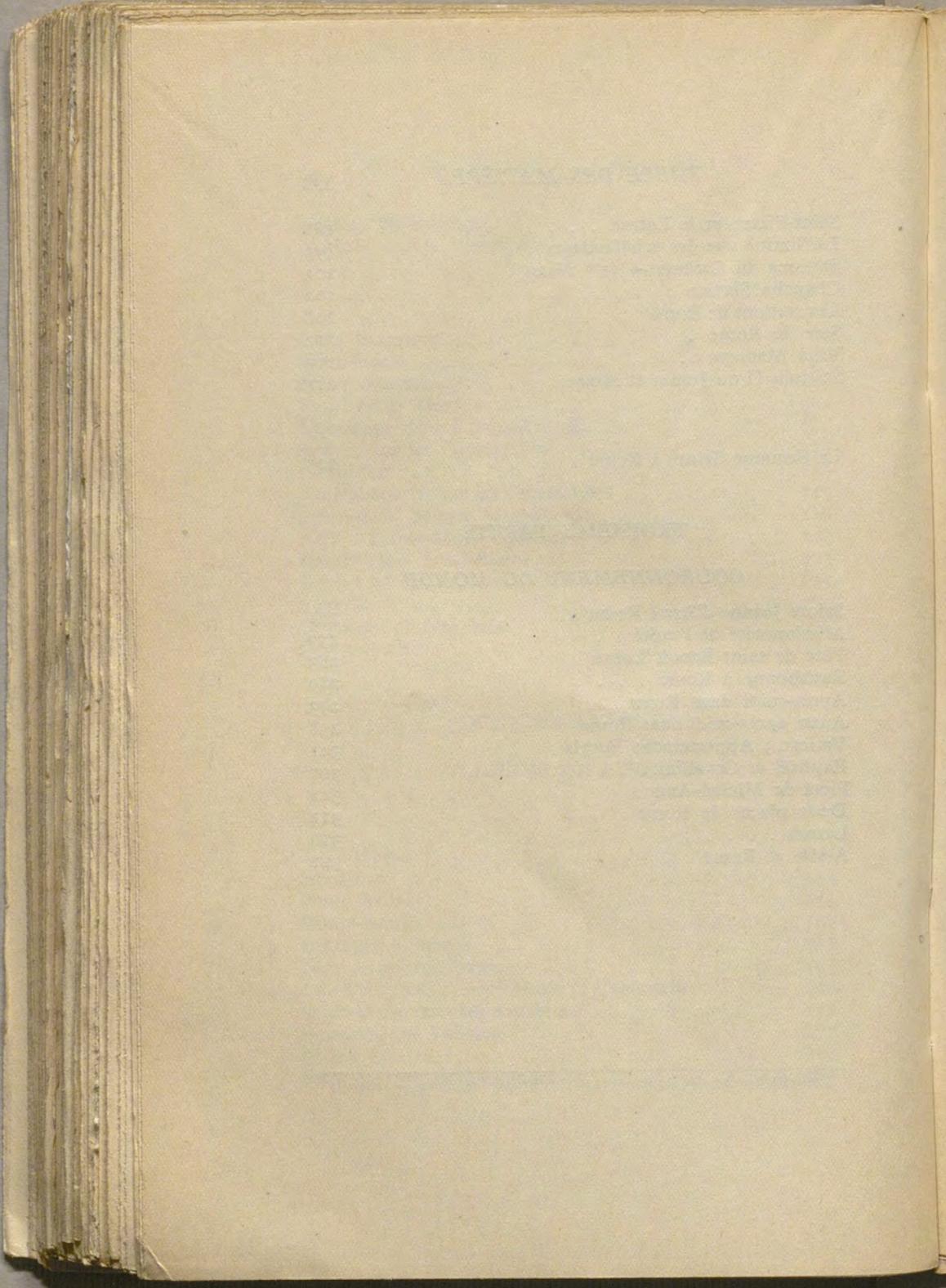
II

La Semaine Sainte à Rome	225
------------------------------------	-----

TROISIÈME PARTIE

COURONNEMENT DU MONDE

Sainte Jeanne d'Arc à Rome	271
Missionnaire de l'unité	277
Fête de saint Benoît Labre	283
Ratisbonne à Rome	289
Après-midi dans Rome	293
Autre après-midi dans Rome	298
Vatican ; Appartement Borgia	301
Raphaël et Cavallini	307
Pietà de Michel-Ange	311
Deux places de Rome	313
Latran	316
Assise et Rome	321



LES ILES

HENRI GHÉON : *PROMENADES AVEC MOZART*.
Un volume de 484 pp. 2^e édit. (9^e mille).

LOUIS LALOY : *MIROIR DE LA CHINE*. Un volume
de 340 pages.

JACQUES MADAULE : *LE GÉNIE DE PAUL CLAUDEL*.
Un volume de 458 pages, 2^{me} édit. (5^e mille).

GABRIEL MARCEL : *LE MONDE CASSÉ*, pièce en quatre
actes, suivi de *Position et Approches concrètes du Mys-
tère ontologique*. Un volume de 304 pages.

GERTRUDE VON LE FORT : *LE PAPE DU GHETTO*,
traduction de Jean Chuzeville. Un volume de 332 pages.

RENÉ SCHWOB : *CAPITALE DE LA PRIÈRE*. Un
volume de 268 pages, 2^e édit. (6^e mille).

DANIEL SARGENT : *THOMAS MORE*, *traduction de
Maurice Rouneau*. Un volume de 376 pages, 2^e édit.
(5^e mille).

STANISLAS FUMET : *MISSION DE LÉON BLOY*.
Un volume de 384 pages.

THEODOR HAECKER : *VIRGILE, PÈRE DE L'OCCI-
DENT*, *traduction de Jean Chuzeville*. Un volume
de 208 pages.

RENÉ SCHWOB : *SOLITUDE DE JÉSUS-CHRIST*.
Un volume de 276 pages.

NADEJDA GORODETZKY : *L'EXIL DES ENFANTS*. Un
volume de 296 pages.

WLADIMIR WEIDLÉ : *LES ABEILLES D'ARISTÉE*.
Essai sur le destin actuel des lettres et des arts. Un
volume de 286 pages.

G. K. CHESTERTON : *SUPERVIVANT* (Manalive)
traduit de l'anglais par Maurice Rouneau. Un volume
de 362 pages.

MARC CONNELLY : *VERTS PATURAGES*, *traduit par*
Bernardine de Menthon. Un volume de 240 pages.

LÉON BLOY : *LETTRES A PHILIPPE RAOUX*. Un
volume de 296 pages.

GERTRUDE VON LE FORT : *LA DERNIÈRE A L'ÉCHA-*
FAUD, *traduction de Blaise Briod*. Un volume de
134 pages.

ÉTIENNE BORNE ET FRANÇOIS HENRY : *LE TRAVAIL*
ET L'HOMME.
Un volume de 250 pages.

RENÉ SCHWOB : *ROME OU LA MORT !*
Un volume de 334 pages

COURRIER DES ILES

Courrier des Iles I : *Les Iles*, par JACQUES MARITAIN ;
Poèmes de J. SUPERVIELLE ; *Un témoignage sur Gandhi*,
par M. E. CHEESMAN ; *Travail humain et esprit chré-*
tien, par ÉTIENNE BORNE. — *Dessins* de JEAN HUGO.
Un volume de 90 pages et 7 illustrations.

Courrier des Iles II : *Lettres de Léon Bloy à Véronique. Avant-propos* de JACQUES MARITAIN.
Un volume de 112 pages et un portrait.

Courrier des Iles III : *Mes Beaux Amis* par OLIVIER
LEROY.
Un volume de 171 pages.

Courrier des Iles IV : *La notion de la vérité chez Sören Kierkegaard*, par THEODOR HAECKER ; *Arthur Lourié*, par B. DE SCHLOEZER ; *Pensées de SAINT JEAN CLIMAQUE* ; *Pétrarque et son démon*, par MAURICE DE GANDILLAC ; *Informations*, par MICHEL SEUPHOR ; *De la piété Vaïshnava*, par RAMA KRISHNA ; *Le dernier amour de Goethe et l' « Élégie de Marienbad »*, par CHARLES DU BOS ; *Poèmes* de RAISSA MARITAIN et de JEAN CARROUGES — *Dessins* de GINO SEVERINI, MELA MUTER. — *Tableaux* de ANDRÉ BEAUDIN et F. BORÈS.
Un volume de 328 pages.

Courrier des Iles V : *Le Rêve du Millet jaune*, drame taoïste du XIII^e siècle, traduit du chinois par LOUIS LALOY.
Un volume de 138 pages et 2 illustrations.

Courrier des Iles VI : *Le Mystère des Juifs et des Gentils dans l'Église*, par ERIK PETERSON, suivi d'un essai sur l'Apocalypse. *Préface* de JACQUES MARITAIN.
Un volume de XVIII-103 pages.

Courrier des Iles VII : *Lettre sur l'indépendance*, par
JACQUES MARITAIN.

Un volume de 98 pages.

Courrier des Iles VIII : *L'Homme 1936 en Russie
soviétique*, par HÉLÈNE ISWOLSKY.

Un volume de 124 pages.

Courrier des Iles IX : *Aux origines d'une tragédie (la
Politique espagnole de 1923 à 1936)*, par ALFRED
MENDIZABAL. *Préface de JACQUES MARITAIN.*

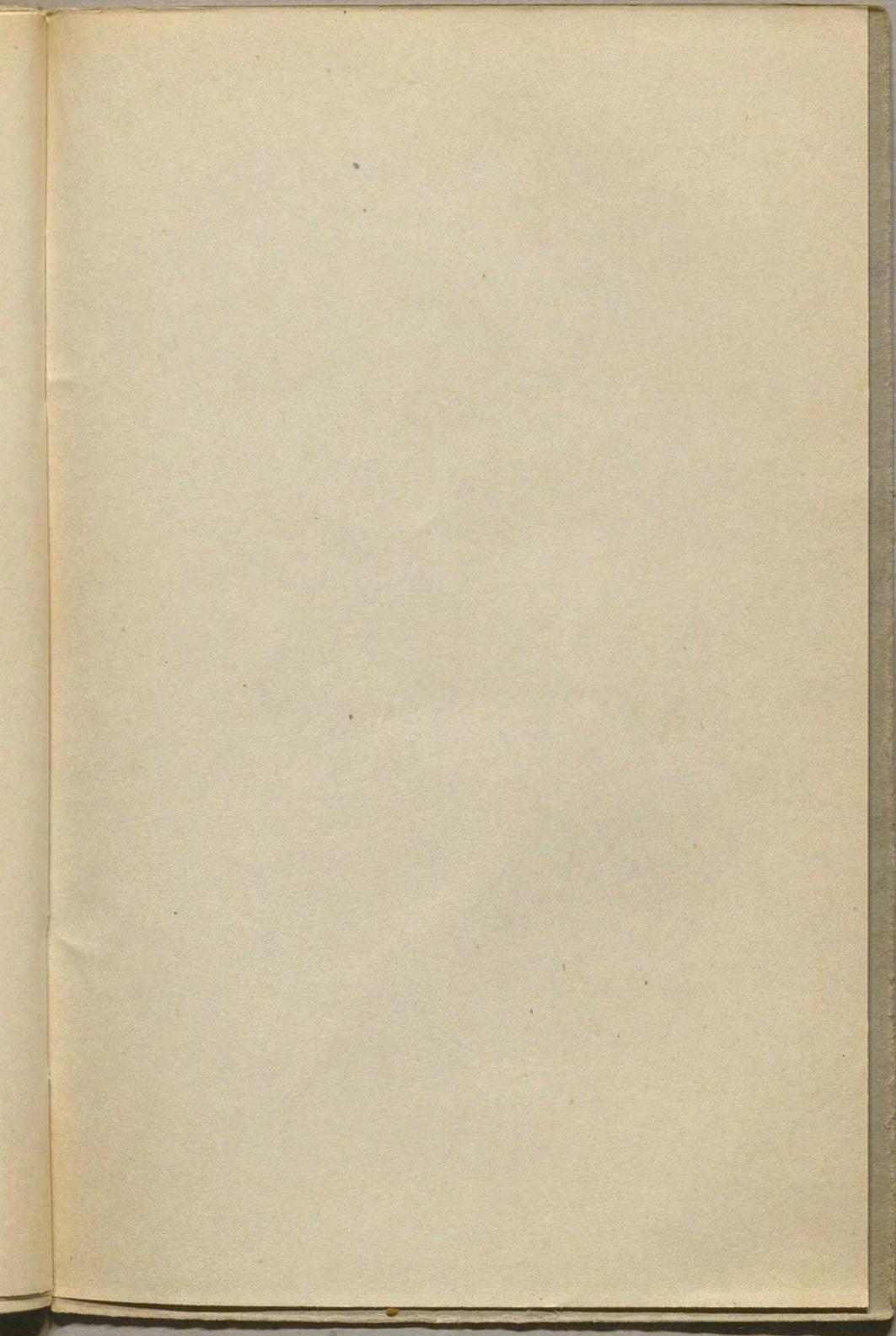
Un volume de 269 pages.

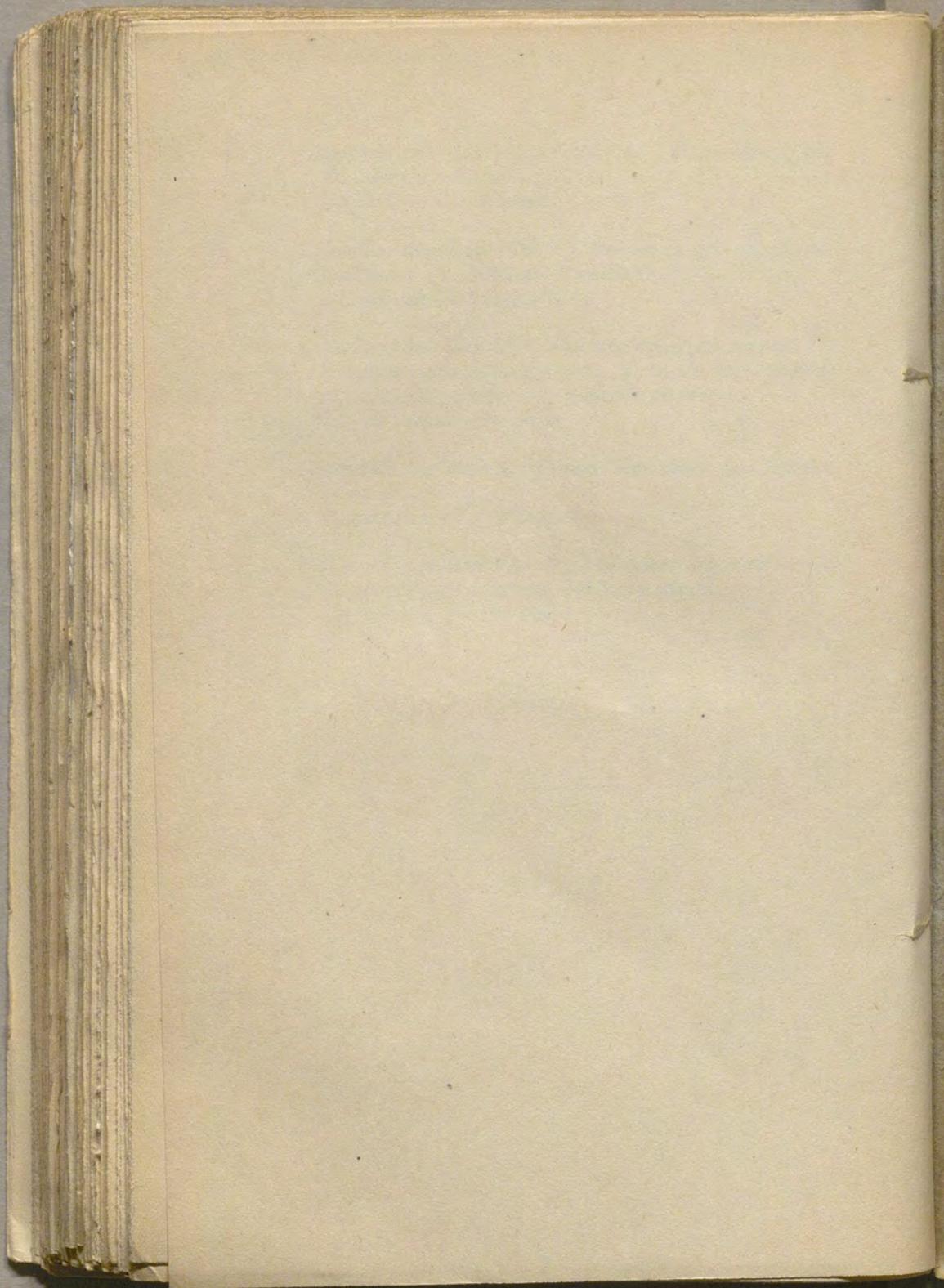
Courrier des Iles X : *Femmes soviétiques*, par HÉLÈNE
ISWOLSKY.

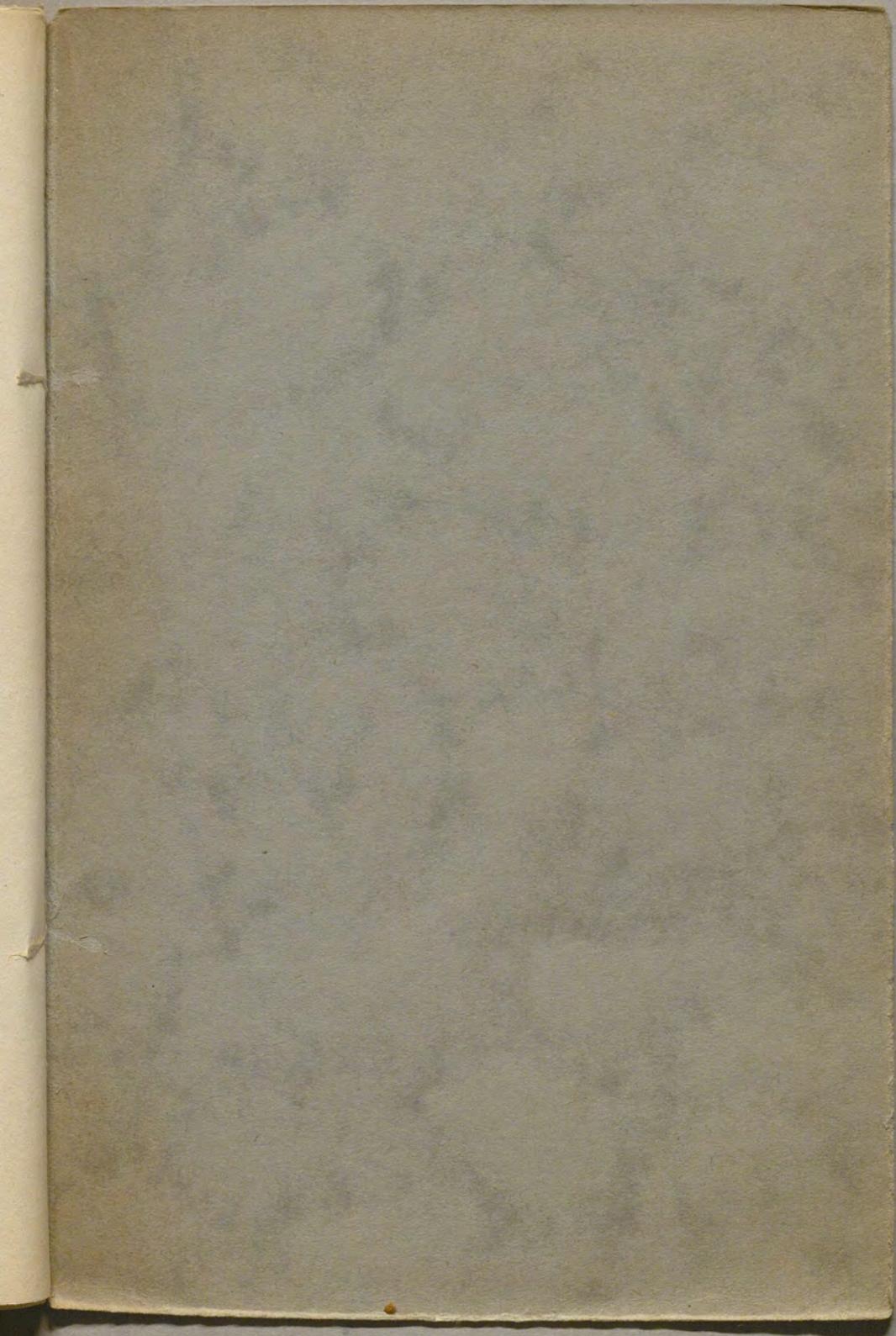
Un volume de 107 pages.

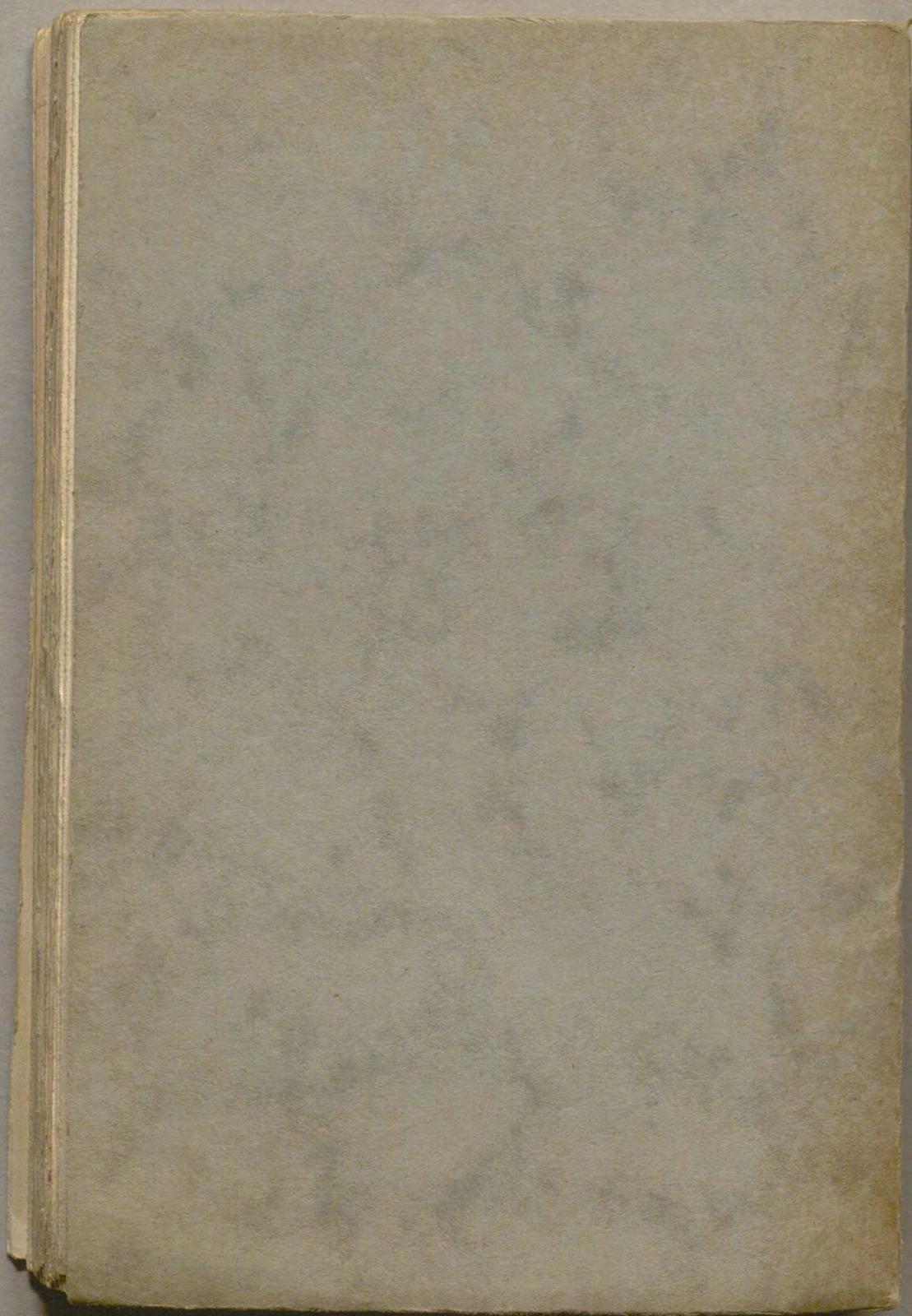
Courrier des Iles XI : *La Campagne d'Éthiopie et la
Pensée politique française*, par YVES SIMON.

Un volume de 128 pages.









LES ILES

ROME
OU LA
MORT

RENÉ
SCHWOB

DESCLÉE
DE BROUWER
